

UN CHEVALIER APOTRE

---

# Célestin-Godefroy CHICARD

*MISSIONNAIRE AU YUN-NAN*

PAR

**Jean-Emmanuel DROCHON**

*des Augustins de l'Assomption*



**PARIS**

**MAISON DE LA BONNE PRESSE**

**5, RUE BAYARD, 5**





*Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.





*Nihil obstat.*

OCTAVE ROLAND-GOSSELIN,  
*can. hon.*

IMPRIMATUR

Parisiis, die 14 maii 1909.

P. FAGRS,  
*vic. gen.*

## AUTORISATION

---

MON CHER AMI,

*J'autorise de grand cœur la publication de la Vie de Godefroy Chicard. La gloire qui rejaillit sur la famille de l'un de nos religieux, la joie de notre bon P. Marie-Jules, sont aussi notre gloire et notre joie.*

*Cette vie ne sera pas comprise de tous. Elle sera peut-être l'objet de critiques, « de moult irrisions et moqueries ». N'en soyez pas étonné. Le caractère chevaleresque de votre héros tranche trop avec les mollesses et les vulgarités de notre époque, pour ne pas exciter quelques sourires ironiques et même quelques attaques violentes.*

*Rassurez-vous.*

*Ce qu'il y a de grand et de beau dans ces lettres d'un autre âge fera du bien. Ce qu'on y pourra trouver de défectueux ou même d'étrange mettra en relief les efforts que dut s'imposer le « chevalier » pour assouplir son âpre nature et la rendre accessible aux tendres délicatesses de l'apôtre. Les ombres ne nuisent pas à la beauté du tableau.*

*Aimons en notre missionnaire la mâle énergie qui le prépare dès l'enfance, par la mortifica-*

*tion, aux labeurs de l'apostolat. De nos jours, l'enthousiasme s'éteint dans les âmes avec l'amour de Jésus crucifié. Réjouissons-nous lorsque nous voyons un homme qui relève le gant, répond aux dérisions et aux sanglantes ironies des cœurs efféminés par l'affirmation énergique des droits de Dieu, et place sa conduite à la hauteur de ses affirmations et de sa foi.*

F. PICARD,

*Supérieur général des Augustins de l'Assomption.*

Paris, octobre 1891.

---

## DÉCLARATION

---

Conformément au décret du pape Urbain VIII, nous déclarons que le titre de saint, donné par nous au P. Chicard dans ce livre, n'est que le témoignage de notre admiration et de notre vénération personnelles.

Soumis de cœur à l'Eglise, notre Mère, et à son Chef infailible, nous n'entendons point prévenir leur jugement, mais l'attendre avec un filial respect, leur soumettant en outre, sans réserve et pour toujours, notre personne, nos paroles et nos écrits.

## INTRODUCTION

---

« C'est un nomme taillé sur le modèle des héros antiques », disait le cardinal Pie en parlant de celui dont nous offrons la Vie.

« Si l'on écrit son histoire, ajoutait M. le supérieur du Séminaire de Poitiers, les femmes la liront comme on dévore un roman, et les hommes de guerre demanderont que l'on canonise le héros pour en faire leur patron. »

A notre génération, si pauvre en caractères, c'est donc une figure biblique et très originale, un type presque disparu, une sorte de chevalier du moyen âge, un homme enfin, que nous présentons.

Nous le présenterons sans l'amoindrir, sans dissimuler ce que quelques-uns ont appelé des excès : il eût été plus juste de dire des exubérances de sève. Mais le bienheureux Montfort, saint Benoît Labre, le curé d'Ars et presque tous les saints n'ont-ils pas encouru le reproche d'exagération, voire même d'excentricité ? Et, en vérité, un preux du XIII<sup>e</sup> siècle pouvait-il apparaître

au XIX<sup>e</sup> sans provoquer des étonnements ?

Vivant, il ne fut pas toujours compris ; mort, ses rares qualités ne seront peut-être pas non plus justement appréciées par les esprits d'une piété méthodique et marchant dans les sentiers plus battus. Au reste, ses œuvres demeurent, et chacun doit juger l'arbre à ses fruits.

Avant de soumettre cette fière nature, si jalouse de sa liberté, la grâce trouva des résistances. Pour l'oiseau comme pour le lion, la cage, si grande et si dorée qu'on la fasse, est toujours une prison. De même, à notre chevalier, toute contrainte pesait, tout joug, excepté celui de Dieu, paraissait lourd et difficile.

Lui-même il définira sa vie au Petit Séminaire de Montmorillon : « son siècle de fer ». A Poitiers, le supérieur lui accordera, par exception, de se livrer à des exercices violents. A Paris, jusqu'au Séminaire des Missions, pépinière de héros et de martyrs, où règne, comme chacun sait, avec l'esprit de famille, un ordre si parfait, il fallut, pour notre futur apôtre, adoucir la rigueur de certaines observances.

C'est ainsi que l'usage du tabac, interdit aux aspirants, lui fut permis et à quelques-uns de ses condisciples. Les sages directeurs

durent encore tolérer les exercices de trapèze ou d'escrime auxquels il se livrait dans sa cellule. Mais que l'obéissance intervienne, et le jeune homme sera prêt à tous les sacrifices.

Né dans une condition modeste, il restera toujours l'ami des petits et des humbles ; toutefois, nul ne s'éprend comme lui de ce qui est noble, élevé, chevaleresque. Est-il un château, un palais qui, dans ce temps, ait produit un gentilhomme plus accompli ?

C'est lui-même, à vrai dire, qui raconte sa vie dans des lettres intimes, recueillies et gardées à son insu. Ces lettres n'ont rien des correspondances ordinaires. Elles sont écrites sans prétention, et cependant elles forment un tout harmonieux, pittoresque, original, plein d'unité. A cette originalité, elles empruntent une valeur à part qui peut surprendre ; mais c'est là ce qui nous détermine à les donner avec leurs détails piquants et parfois familiers.

On y trouve le héros toujours égal à lui-même. L'âge mûr a tenu toutes les promesses de l'enfance, et l'apôtre dépassa de beaucoup les espérances que le séminariste avait fait concevoir.

Notre tâche a été modeste ; autres sont nos prétentions.

Ce livre, nous le pensons, sera lu avec autant d'intérêt dans un Séminaire que dans une caserne; avec autant de fruit par des Carmélites que par les femmes du monde. Il aura le même attrait pour les prêtres que pour les laïques. Les érudits y trouveront une langue qu'ils admirent; les poètes, des conceptions et une diction souvent sublimes.

Un patron a été promis aux guerriers dans la personne du héros, et tous ceux qui visent à la sainteté seront, en lisant cette vie, en face d'un grand modèle.

Paris, 15 octobre 1889.



**CÉLESTIN-GODEFROY CHICARD**  
*Missionnaire au Yun-Nan*



## CHAPITRE I<sup>er</sup>

### L'Enfant (1834-1856)

---

En 1713, quand Louis XIV fit la première faute de céder aux Anglais cette presque île de l'Amérique septentrionale appelée l'Acadie, aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse, les familles catholiques de ce pays, les unes d'origine française, les autres indigènes, passèrent au Canada.

Un demi-siècle plus tard, la faiblesse du gouvernement de Louis XV abandonnant à son tour le Canada à l'Angleterre, ces familles eurent beaucoup à souffrir. Nobles et soldats revinrent à la mère-patrie, mais le clergé, les artisans et les cultivateurs demeurèrent, formant un petit peuple d'environ soixante mille Français. Exclus des fonctions publiques, gênés dans l'exercice de leur religion, menacés dans leurs biens et dans leur foi, persécutés par leurs nouveaux maîtres, las enfin d'un joug odieux supporté pendant douze années, plusieurs de ces catholiques tournèrent les yeux vers la vieille France, sollicitant leur retour.

C'était en 1774. Le duc de Choiseul-Praslin, alors ministre, reçut à Nantes les émigrants auxquels il offrit à défricher quelques landes en Bretagne. En ce même temps, M. le marquis de Pérusse des Cars, propriétaire, en Poitou, d'immenses plaines qui s'étendaient, incultes, entre La Puye et Châtelleraut, obtint du ministre quelques-unes de ces familles. Sur

un espace de dix kilomètres, M. des Cars leur bâtit des cabanes, qui, échelonnées des deux côtés d'une large route, formèrent ce qu'on appelle encore la « Ligne ».

Or, parmi les émigrants dont nous venons de rappeler les exodes successifs, était la famille Chicard.

D'elle devait sortir le héros de cette histoire.

Est-ce à cette lointaine origine qu'il faut attribuer, chez celui dont nous allons redire les prouesses, cette humeur un peu sauvage, l'amour des aventures, des goûts chevaleresques, le mépris du confortable, qui en firent comme un homme égaré dans notre civilisation? Plusieurs l'ont pensé, nous sommes loin d'y contredire, et le lecteur en jugera.

D'une grande souplesse de corps, d'une force musculaire peu commune, écrivait de lui, en 1861, M. l'abbé Boislabaille, vicaire de Châtellerault, il excellait dans les exercices violents et dominait tous les compagnons de son âge, comme un jeune chef les enfants de sa tribu. On dit qu'il aimait à s'élançer sur le dos d'un poulain indompté, à dormir la nuit dans la profondeur des bois, ou à grimper à la cime élevée d'un chêne... Au temps des Croisades, il se fût sans doute fait chevalier du Temple ; si la bataille de Castelsidardo eût eu lieu quelques années plus tôt, probablement qu'il fût mort à côté de Pimodan.

Au commencement de ce siècle, nous trouvons, fixée à La Puye et jouissant de l'estime générale, la famille Chicard, précédemment établie sur la « Ligne ». Des douze enfants, François était le plus jeune. Orphelin de bonne heure, il épousait, en 1833, Radegonde Pinier, la huitième des onze enfants de Pierre Pinier. Celui-ci était maire de Fleix, petite commune qui dépendait au spirituel de Paizay-le-Sec, au diocèse de Poitiers.

Paizay est une jolie bourgade, s'étendant, au milieu d'une plaine fertile, entre Saint-Savin et Chauvigny. En dépit de son surnom, on y trouve quelques étangs, des mares et de grands bois.

Quittant La Puye, c'est à Paizay que mariage. François Chicard était un homme M. Chicard vint fixer sa demeure après son d'une foi antique et puisée aux sources les plus pures. N'étant encore âgé que de douze ans, il avait vu venir en sa paroisse natale le vénérable André Fournet, fondateur des Filles de la Croix Saint-André. Ce saint prêtre avait, en effet, transporté de Maillé à La Puye, en 1820, sa communauté naissante. Dans la seule famille Chicard, qui devait fournir sept prêtres à l'église, l'homme de Dieu avait recruté jusqu'à huit religieuses. Son influence fut décisive sur le jeune François, qui, devenu après son mariage paroissien de Paizay, eut le bonheur d'avoir pour curés, confesseurs et amis, deux autres prêtres très recommandables, MM. Joseph et Paul Méricot.

M. Chicard était d'un caractère enjoué. Sa conversation et ses lettres pleines de bon sens s'agrémentaient sans effort d'une pointe gauloise. Sa droiture dans les affaires n'avait d'égale que la sûreté de son coup d'œil. Il géra si bien ses intérêts qu'avec l'aide de Dieu il put réaliser une petite fortune. Outre l'hôtellerie qu'il avait bâtie, il acheta et fit valoir la ferme des Brunets, dont le nom reviendra souvent dans les lettres de Célestin. Il administrait aussi les biens d'une vieille dame de Castille, M<sup>me</sup> La Marque, habitant Poitiers et dont les domaines s'étendaient vers Montmorillon.

M<sup>me</sup> Chicard, Radegonde Pinier, était digne d'un tel époux et le secondait admirablement.

Pieuse et diligente, elle était le type achevé de la femme forte. Malgré les soucis de sa maison, elle nourrit elle-même ses cinq enfants, leur inspirant de bonne heure ses sentiments de piété, l'amour du travail et ses goûts modestes. Jamais dans sa maison, même pour les voyageurs, l'abstinence n'était violée aux jours défendus par l'Eglise. Sauf pour ces derniers, l'hôtel se fermait pendant les offices du dimanche. Dans la grande salle, où se réunissaient les étrangers, elle n'avait point tapissé les murailles de ces images licencieuses ou grotesques, impies ou banales, comme on en voit partout ; mais un grand Christ occupait le fond : sous le Christ se déroulait un rosaire encadrant un fusil. Ça et là des scènes de martyre, de chasse ou de guerre, auxquelles on adjoignit plus tard les portraits du missionnaire, attiraient les regards sans les offenser.

Comme un plant d'olivier, autour de ces deux patriarches, vinrent successivement prendre place Célestin, Justine, Eglantine et Jules, et enfin la petite Radegonde ; en tout, cinq enfants, deux garçons et trois filles : « deux lances et trois quenouilles ! » comme dira plus tard notre chevalier. Aîné des cinq, notre héros vint au monde deux jours après Noël et fut baptisé le lendemain, 28 décembre 1834. Au baptême, il reçut les prénoms de Pierre-Célestin, auxquels il ajouta dans la suite celui de Godefroy.

Les voyageurs du Poitou et du Berry s'arrêtaient volontiers à l'hôtellerie de M. Chicard. Un jour, raconte l'aînée des filles, aujourd'hui Carmélite, qui tenait ce récit de sa mère, un de ces voyageurs prit sur ses genoux le petit Célestin, alors âgé de deux ans. Il le considéra longtemps, l'embrassa, puis le remit à sa mère :

— Gardez bien cet enfant, Madame, dit-il, Dieu fera par lui de grandes choses.

Rien pourtant ne semblait révéler de hautes destinées ni confirmer cette prophétie, qui se retrouve au berceau de plusieurs saints. Turbulent, batailleur, indocile même, Célestin n'obéissait volontiers qu'à son père. D'un geste ou d'un mot, ce dernier, sans frapper jamais, faisait rentrer dans le devoir le petit mutin.

A cinq ans, l'enfant, extrêmement gracieux de visage, avait déjà l'humeur guerrière et vagabonde : il ne rêvait que chiens, fusils et chevaux indomptés. Allait-il à l'église paroissiale, il y était surtout attiré par le chien de saint Roch qu'il demandait tout bas à son oncle de lui descendre. Un peu plus tard, lassé bien vite de l'immobilité commandée dans le lieu saint, il s'échappait adroitement et, se frayant un chemin parmi la foule, il allait jusqu'au sanctuaire, considérer de plus près les enfants de chœur, les seuls qu'il vît se mouvoir un peu dans l'assistance, à son gré trop recueillie.

L'oncle Pierre Pinier, auquel Célestin réclamait vainement le compagnon de saint Roch, venait de Fleix, chaque dimanche, à la Messe de Paizay. Ardent chasseur, homme d'énergie, il s'éprit de son terrible neveu :

— J'emène ce compagnon chez moi, dit-il un jour au père et à la mère de Célestin.

Et, le mettant en croupe, il conduisit à sa demeure de Chalache le cavalier ravi.

Du matin jusqu'au soir ce fut, dès lors, dans le logis, un épouvantable vacarme. Le bruit ne cessait que si la vénérable aïeule, posant l'index sur ses lèvres, faisait signe qu'elle allait commencer sa prière. Célestin, alors, se réfugiait dans le coin de la cheminée, regardant, non sans quelque terreur, la mystérieuse grand'mère.

Écoutons-le rappelant lui-même ses premières impressions. Commençons d'ailleurs à nous familiariser avec son langage plein de grâce et d'originalité :

Ah ! cher cousin Jehan ! Qu'est devenu ce temps de douce souvenance, où nous priions ensemble la bonne Vierge, sur le rosaire de nostre aïeule ? Te rappelles-tu sans verser des larmes ces patenostres et oraisons qu'elle nous faisait bégayer, agenouillés à côté d'elle, sur les plis flottants de sa cape de châtelaine ? Elle nous faisait baiser à l'un et à l'autre (en commençant par toi, parce que tu étais l'aîné et le plus sage) le Chef sacré de son crucifix d'ivoire.

Tu sais dans quelle grande salle nous dormions pendant la nuit. Il y avait en icelle toute manière de scènes de chasse, des tapisseries, des corbeilles pleines de fruits, quelques pourtraicts de Nostre-Seigneur en sa Passion, une paire d'heures et une traduction de la Bible par le roy Charles cinquiesme. Les ciels de lit portaient blasons et diverses armoiries, comme lions, paons, aigles, et maints autres oiseaux de venaison.

Nous prenions là nostre sommeil, et nostre aïeule disait :

— Dormez, mes lionceaux, il fait froid temps et les feuilles tombent.

Le matin, avant que le soleil eût percé la vigne et les figuiers qui ombrageaient la vicille demeure, nostre grand'mère nous éveillait :

— Mes petits, levez-vous viteement ; il a fait grand vent ceste nuit et il y a pour vous bien des noix sous les noyers.

Elle nous jetait nos braies (1), qui, d'ordinaire, avaient passé la nuit à sécher dans l'âtre ; elle ajustait nos haubergeons (2), que les chambrières avaient dû raccommoder à la veillée. C'étaient généralement d'anciennes sayes (3) blanches, que cent fois ses

(1) Pantalons.

(2) Sorte de *veste* ou *gilet*.

(3) Le *sagun* gaulois, sorte de justaucorps.

vallants fils, nos oncles, avaient portées dans les chasses. Et, par après, nostre aïeule, nous signant, nous faisait réciter nos prières, et nous allions, joyeux, ramasser les noix abattues par l'orage.

Au retour, comme elle disait ses heures, agenouillée dévotieusement sur son prie-Dieu, nous ôtait-elle froisser la porte, elle ouvrait sur nous ses grands yeux, et, de sa main flétrie par le labeur et les années, elle nous imposait silence jusqu'à ce qu'elle eût fini. Et lors, elle nous apportait du lait, un rayon de miel ou quelques tranches de venaison, et encore des cerises ou des figues sèches :

— Mangez bien, mes petits, disait-elle, pour devenir grands et robustes.

Puis elle nous donnait à boire dans un calice d'argent, vase précieux qu'elle tenait de ses pères, et sur lequel étaient gravés, s'il t'en souvient, les exploits de sa race.

Jadis l'éducation des chevaliers commençait à sept ans; de bonne heure aussi commença nostre vie vagabonde et aventureuse. Bientôt les fils de nostre aïeule nous entraînèrent à leur suite dans les grandes forests des fiefs paternels. Tout jeunes, nous savions déjà monter à cheval, chasser le sanglier, le cerf et le chevreuil; nous fisions compagnie aux plus braves chasseurs de la contrée... Le ciel parla. Aiglons devenus aigles, nous quittâmes l'aire maternelle. Mais, vive Dieu! qu'ils étaient beaux et purs les jours de jeunesse!

Pour être poétique, cette peinture des premières années n'en est pas moins fidèle. L'enfant grandit, en effet, dans un milieu de chasseurs infatigables, et quand il n'était pas chez ses parents, il était sous le regard de cette aïeule, Claire Magnon, vrai type de noblesse et de haute vertu.

Le cousin auquel sont rappelés si gracieusement ces souvenirs d'enfance était le fils d'une sœur aînée de la mère de Célestin. Un peu plus âgé que son cousin germain, Jean-Baptiste

Chauvin, aujourd'hui curé de Persac et chanoine honoraire de Poitiers, fut le confident, le conseiller fidèle et parfois le consolateur de notre héros. D'un caractère aussi enthousiaste, mais plus calme, Jean-Baptiste, « Jehan », comme l'appelait Célestin, fut moins un cousin qu'un vrai frère.

Il nous faudrait remonter jusqu'à saint Grégoire et saint Basile, jusqu'à Jonathas et David, pour trouver une intimité plus complète. Ils étaient tous les deux poètes, mais chacun pourtant à sa façon ; tous les deux accessibles aux aspirations les plus élevées ; l'un et l'autre pieux, mais d'une piété expansive et pleine d'entrain. Chez Célestin, la poésie avait des élans sublimes, mais parfois sauvages comme sa nature. Ses lettres en conservent l'inimitable empreinte. Chez l'autre, elle revêt un caractère plus doux, elle est plus cultivée. C'est une muse savante. Depuis un quart de siècle et plus, elle chante toutes les gloires de l'Église et de Poitiers ; elle a justement mérité à M. le Curé de Persac le titre de *Barde poilevin*.

Les deux enfants furent élevés ensemble, partageant les mêmes jeux, souvent la même couche.

Au collège, au Petit, puis au Grand Séminaire, pendant les vacances, tantôt à Paizay, tantôt à Saint-Savin, les deux cousins ne se séparaient presque pas.

M. Chauvin raconte que, semblable à l'enfant Leiz-Breiz des légendes bretonnes, Célestin eut de tout temps un culte pour les hommes à cheval et pour les chasseurs :

- - Je veux bien être un saint, dira-t-il plus tard, mais à cheval ! Comme à saint Georges, à saint Maurice ou saint Hubert, il me faut un palefroy !

Quand il était encore trop petit pour atteindre les bêtes adultes, il enfourchait les ânes, au grand désespoir des bonnes femmes de Fleiz ou de Paizay, qui venaient sans cesse apporter leurs doléances aux parents ou à l'oncle Pinier.

Les jeux bruyants avaient sa préférence ; il en était le boute-en-train ; il se plaisait surtout à jouer aux brigands et aux gendarmes, se réservant invariablement le rôle de chef de bandits.

Cependant, Célestin allait avoir neuf ans. Sa taille était un peu au-dessous de la moyenne des enfants de cet âge. Ses traits, qui jusque-là se faisaient remarquer par une admirable pureté de lignes, prenaient cet air martial et viril qui le distingua toujours. D'un teint blanc mat, sa physionomie et toute sa personne respira dès lors la hardiesse, l'énergie et la décision. Une chevelure noire, abondante et frisée, encadrait sa figure ovale, où brillaient, sous un large front, des yeux vifs et châains. Malgré son apparence frêle, l'enfant possédait une force musculaire peu commune, et l'on devinait en lui une indomptable volonté. Tels nous nous représentons saint François-Xavier, saint Bernard ou saint Paul.

Il grandissait dans un milieu bruyant ; mais l'heure était venue de songer à son instruction. Paizay n'avait alors pour maître d'école qu'un instituteur presque toujours absent de sa classe. Il fut décidé qu'on enverrait Célestin à l'école de Saint-Savin, dans laquelle déjà son cousin commençait ses études.

Je le vois arrivant pour la première fois dans la petite ville de Saint-Savin, écrit M. l'abbé Chauvin ; il regarda sans s'étonner et avec une sorte d'insouciance la haute flèche et la magnifique église abba-

tiale. Il semblait déjà regretter ses bruyères et comme appréhender la vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui.

Ce n'était pas sans quelque fondement.

L'école où il entrait était un collège mixte, comptant une trentaine de pensionnaires et autant d'externes. Le maître, ancien séminariste, était un homme religieux, mais toujours malade. Les adjoints, légers, et la plupart sans principes, se montraient peu sévères pour châtier les fautes commises contre la religion ou la morale. La prière, cependant, se faisait au commencement et à la fin des classes. Célestin fut aussitôt désigné pour la réciter. Il la disait modestement, pieusement et jusqu'au bout, en dépit des murmures de nos tristes compagnons.

Malgré ce milieu si défavorable, sa piété ne se démentit pas. L'enfant, d'ailleurs, trouvait sa sauvegarde dans la sollicitude de la famille Chauvin et spécialement dans la tendresse de sa tante Claire, la vénérable mère de M. le curé de Persac, décédée le 26 février 1890. Les progrès de l'écolier étaient lents et presque nuls. Chaque vendredi, le père venait au marché de Saint-Savin et s'en retournait attristé des notes obtenues par son fils.

Une seule branche des études faisait exception dans cette stérilité. Célestin savait la lettre du catéchisme mieux que ses condisciples, et donnait des explications qui surprenaient M. l'abbé Dubois, curé de Saint-Savin. Aussi, malgré son âge, l'enfant fut admis à la première Communion.

— Il est encore bien jeune, objectait la mère.

— C'est une âme pure, reprit le prêtre, laissez-moi faire ; d'ailleurs, cet enfant n'est pas destiné à rester dans le monde ; il ne faut pas le retarder.

C'était au mois de juin 1845. Célestin n'avait que dix ans et demi.

Sur la fin de cette même année, le maître de pension, qui se sentait mourir, déclara qu'il ne continuerait plus ses leçons et ferma son collège.

\*\*\*

Parmi les élèves qui étudiaient le latin au collège de Saint-Savin, quatre parlèrent d'aller au Petit Séminaire de Montmorillon. Avec son cousin, Célestin fut du nombre ; ils entrèrent en septième.

Il n'y eut rien de particulier jusqu'à la quatrième. Les progrès étaient lents. Cette vie monotone, un règlement, des exercices toujours les mêmes, pesaient à cette nature indépendante. Il ne retrouvait de vie que les jours de promenades. Le caractère restait sauvage et peu liant. On le crut inaccessible aux sentiments affectueux. Comme on se trompait ! Un soir, à la Congrégation des Saints-Anges, dans laquelle sa piété persévérante l'avait fait admettre, on recommanda aux prières l'un des élèves, très gravement malade. Soudain, au milieu du silence, éclatent des sanglots ; on se retourne, et tous de s'écrier :

— Ah ! c'est Chicard ; on ne lui soupçonnait pas tant de cœur !

En cinquième et en quatrième, ses professeurs, attirés par sa franchise et ses allures originales, voulurent se constituer ses protecteurs. Il se déroba à ce patronage :

— Dieu me suffit, dit-il à son cousin, je n'ai besoin de la protection de personne !

En revanche, voyait-il dans la cour un élève souffreteux, faible, timide ou délaissé, il s'offrait pour le défendre envers et contre tous. Ses amis de prédilection étaient ceux de ses condisciples

qui avaient conservé les allures simples et même gauches de la campagne. Il estimait au-dessus des autres qualités la franchise du caractère et les forces physiques. Débarquait-il, venant de son village, quelque jeune homme brillant de santé :

— Quel gaillard, cousin, disait-il, un vrai tempérament de janissaire ! Une des plus riches constitutions des temps modernes !

Dévoué sans mesure à ceux qui souffraient, Célestin était pour lui-même, dès cette époque, d'une impitoyable dureté :

— Il me fait frissonner, disait M. Pauvert, supérieur du Petit Séminaire, quand je le vois, par un temps glacial, passer dans les cours avec sa seule chemise et sa blouse, si fines qu'on voit la peau à travers le tissu !

Ce n'était pourtant pas chez lui fanfaronnade ou ce que des esprits superficiels appelleraient bravoure d'écolier ; c'était déjà la vertu ébauchant chez l'enfant les héroïsmes de l'apôtre.

Cette vaillance, sa force musculaire, son air intrépide, son ardeur et sa supériorité dans tous les exercices corporels avaient acquis à Célestin une situation exceptionnelle parmi ses condisciples. Ceux-ci, d'ailleurs, acceptaient son ascendant sans conteste. De longues années après son passage au Grand comme au Petit Séminaire, une sorte de légende s'attachait encore à son nom. Mais, parmi ses contemporains, plusieurs se groupèrent autour de lui, cherchant à imiter sa démarche, son style et ses allures. C'est dans ce groupe enthousiaste qu'il trouvera les éléments de ce qu'il appelait *sa garde vendéenne*.

En quatrième, il s'éprend d'admiration pour les héros d'Homère. Ses lettres à sa famille se hérissent alors de caractères helléniques :

— Célestin écrit de plus en plus mal ! disait l'oncle Pierre, impuissant à déchiffrer ces hiéroglyphes.

Mais cet enthousiasme dura peu et tomba tout à fait devant les grandes figures de la Bible et du moyen âge. David et Gédéon, Moïse et Josué, Charlemagne et saint Louis, Godefroy, Duguesclin, Bayard et Jeanne d'Arc, apparurent à ses yeux, ce qu'ils sont d'ailleurs, les sommets de l'humanité :

— Voici mes modèles, dit-il, parlant de ces derniers.

Dès lors, étudiant leur vie, s'essayant à leurs vertus, apprenant leur langage, il s'inspira si complètement de cette étude, qu'en parcourant ses lettres, vous croirez lire une page des chroniques de Froissard ou de Joinville. Mêmes expressions, même naturel, même simplicité, Parle-t-il des choses spirituelles ? Il vous semble entendre le doux saint François de Sales, son auteur favori.

L'étincelle qui, sans doute, alluma ce goût du moyen âge en notre Célestin fut la lecture de la vie des quatre fils Aymon. Ce livre lui tomba sous la main, quand il était encore en cinquième. Son imagination s'enflammanant à cette lecture, il dévora de même la vie de Bayard et l'histoire des Croisades.

Mais ces prouesses d'une époque héroïque, ces faits d'armes, les tournois, la chevalerie, ne sont guère dans nos mœurs pacifiques et bourgeoises. Même au Petit Séminaire, elles parurent déplacées. Aussi, dans l'esprit du supérieur, chez les professeurs et les surveillants, à la surprise succédèrent des incertitudes, puis des craintes sur la vocation au sacerdoce. Cet air guerrier, l'amour du trapèze et des exercices violents semblaient contraster avec l'allure plus

débonnaire qu'on exige d'un pasteur des âmes et d'un curé de village.

Curé de village, et surtout de ville ! Jamais, sans doute, la pensée de Célestin ne s'était arrêtée à cette hypothèse. Pasteur des âmes à la manière des conquérants et des apôtres, à la bonne heure ! Écoutons-le, écrivant à sa mère, à cette même époque, la plus douloureuse de sa vie...

Je veux bien être un saint, ma chère maman ; pour cela, je suis décidé à tous les sacrifices. J'irais si loin, que si Dieu me disait de quitter mon père et ma mère et tout, je le ferais, coûte que coûte ! Le soir, ma bonne mère, quand vous récitez votre chapelet (cette belle prière), demandez que la volonté de Dieu se fasse en moi. Ne dites pas au bon Dieu : Faites que mon fils soit un jour heureux dans une bonne cure ! Oh ! ma mère, n'allez pas demander cela ! Mais dites : Jésus, donnez à mon Célestin une vie laborieuse comme la vôtre ! Ah ! je ne suis pas fait pour *meler* (1) dans un presbytère !

Telles étaient déjà les aspirations de cette âme d'enfant. En prévision d'une vie de labeur, il s'adonnait sans trêve à tous les exercices que nous avons dit ; à seize ans, il faisait l'apprentissage de son apostolat. Cependant, à Montmorillon, si l'on excepte son confesseur, Célestin ne fut pas compris. Ce caractère sortait trop du cadre habituel où se meuvent nos séminaristes, pour être apprécié de ses maîtres.

L'épreuve pour notre chevalier fut cruelle et dura cinq ans. Elle atteignit toute son acuité pendant les années de quatrième et de troisième. Le cœur de ce jeune homme faillit y succomber, et justement, cette même année, le fidèle

---

(1) Mot vieilli, synonyme de : se dessécher.

cousin, retenu dans sa famille par la maladie, n'était pas là pour relever son courage. Il fut même alors sérieusement question d'interrompre le cours des études ; mais les vacances ramenèrent le courage au cœur de l'enfant, et l'enfant lui-même au Petit Séminaire.

Quelques billets, écrits à cet ami aux heures des plus poignantes angoisses et providentiellement conservés, vont nous faire assister à cette tempête, où, sans doute, eût sombré une vocation moins énergique.

Tu ne sais pas, cousin, ce que je pensais dernièrement ? C'était le froid temps. A six mille licues de ma patrie, loin d'un monde où je souffre tant, je suivais dans le désert ma peuplade vagabonde. Ta famille et la mienne s'esjouissaient dans l'âtre d'une cheminée féodale, comme deux tribus jumelles. Nos pères, assis dans de vastes sièges de chêne ; nos mères, nourries du même lait, bercées dans le même berceau, mais que l'âge avait disjointes, se retrouvaient avec ivresse dans un tardif embrassement. Nos sœurs, nos frères étaient là, au milieu des vieillards, comme des lianes autour des palmiers. Toi, toi avec ta robe noire, tu faisais le nœud de cette sublime et touchante alliance.

Et une larme silencieuse roulait sur les cils blancs de mon vieux gentilhomme de père, car il pensait à l'enfant du désert, à ses périls, à ses alarmes. Et toi, tu parlais avec plaisir de nos juvéniles aventures, prélude, comme je l'espère, d'une vie semée d'orages, moins amère peut-être que celle d'aujourd'hui !...

Ce langage élevé annonce une résolution déjà prise et révèle une culture d'esprit assez avancée. Nous devons cependant à la vérité de dire que cette poésie était plutôt innée chez Célestin que le fruit du travail. Notre héros cultivait plus assidûment le trapèze, les anneaux, la corde à nœuds et le pas de géant que le grec, les

vers latins, la muse et la rhétorique. Chaque trimestre, les bulletins de l'écolier apportaient à sa famille l'assurance d'une santé robuste, d'une piété parfaite, mais de progrès disproportionnés à son intelligence.

Afin d'opérer une diversion aux pensées qui décourageaient son âme, Célestin se livrait avec plus d'impétuosité encore à ses exercices ordinaires. Deux de ses condisciples, Thomas Suire et Flavien Marot, « les capitaines de sa garde », et quelques autres, formaient autour de lui une troupe d'élite. Les récréations, les promenades s'écoulaient dans des évolutions sans fin, simulacres de guerre ou de tournois :

— Il nous faut rétablir l'Ordre de Malte ! leur disait-il sans cesse. Ce siècle n'est pas digne de nous et ne saurait nous comprendre ; revenons, revenons au XIII<sup>e</sup> ! J'ai envie, leur disait-il, de passer en Amérique, je convertirai les sauvages ; j'en ferai des chevaliers, et à leur tête je reviendrai changer ce gouvernement qui ne me convient pas !

Au-dessous de ces phrases quelque peu emphatiques, qui n'admiraient de si généreuses aspirations ? Et pourtant, la lutte continuait dans son âme.

— Que deviendrai-je ? disait-il tout bas à son cousin. Je ne vois que trois issues pour ma vie. Je ne puis être curé et pourtant je voudrais être prêtre... Serai-je bandit, moine ou chevalier ? Bandit ! ce doit être une belle vie. Que d'aventures ! D'ailleurs, je m'engagerais à protéger toujours la veuve et l'orphelin ! Mais ce serait mal, cousin, et que deviendrait mon âme ? Moine, alors ?

Tourment d'une âme généreuse qui cherche sa voie !

Cette voie, il allait la trouver enfin !

Quelle aimable attention de la Providence, dit la sœur Carmélite, d'avoir placé près de mon frère, en ces heures de perplexités et de doute, un ami si sûr, un confident comme le cousin, pour lequel il n'y avait pas de secrets !

— Jean, me dit-il un jour tout ému, Jean, j'ai une nouvelle à t'apprendre. Lis-tu les *Annales de la Propagation de la Foi* ?

— Mais sans doute.

— Moi, j'étais abonné et je ne les lisais pas ; mais je viens d'en dévorer un numéro qui contient des choses prodigieuses. Quels hommes, cousin, que ces missionnaires ! Ah ! qu'il y a de chevalerie de ce côté ! J'y vais, c'est décidé !

Ses vues se portèrent vers l'Amérique. Le Canada d'abord l'attirait.

— Quelle joie pour toi ! lui dis-je un jour, tu reverras le pays de tes pères !

— Non, ce n'est pas là que j'irai. Je tiens à mourir martyr, et il n'y a de martyrs qu'en Chine. C'est en Chine que j'irai, cousin !

Il me fit promettre un secret absolu sur sa résolution ; seul son confesseur en fut informé :

— Si j'en disais un mot à M. le Supérieur, lui fis-je observer, peut-être trouverait-il tes façons moins étranges.

— Jamais ! Je te le défends ; il n'y a pas de chevalerie en cet homme. Comment n'a-t-il pas deviné que c'est un cœur de gentilhomme qui bat dans cette poitrine ?

Le supérieur, en effet, si saint et si intelligent qu'il fût, ne comprit qu'imparfaitement ce caractère chevaleresque. Quelques professeurs partagèrent ces préventions que justifiaient parfois des réponses hautaines :

— Assez d'évolutions, Monsieur Chicard, lui dit un jour un surveillant, tandis que, pour la dixième fois peut-être, notre Célestin défilait ra-

pidement à la tête de sa garde vendéenne ; arrêtez-vous et vous dispersez !

— C'était précisément notre intention ! répond avec sang-froid et non sans quelque ironie le chef de la cohorte.

Et répétant la parole célèbre des guerres de la Vendée :

— Egaillez-vous, mes gars ! leur cria-t-il.

Et la bande se dispersa dans la cour.

Était-ce mauvais esprit ? Non, répondrons-nous sans hésiter, avec sa pieuse sœur. Cette nature, déjà comprimée par le règlement et l'étude, avait besoin de dépenser des forces exubérantes. Or, à cet âge (notons qu'il n'avait encore que seize ans), l'abus est voisin de l'usage.

Bien qu'il fût un peu gêné avec eux, il aimait ses maîtres et se serait exposé au péril pour les défendre. Écoutons-le écrivant à ses parents, le 24 janvier 1850 :

Hier, nous étions en promenade sur les bords d'un ruisseau que je m'amusais à franchir par intervalles. Mais oyez l'aventure. Un paysan se met à blasphémer Dieu et s'emporte contre nous, sous prétexte que nous avons foulé son blé. Soudain, il prend un bâton et menace de frapper, mais déjà j'avais la main sur son épaule, bien décidé à le pousser dans le ruisseau, au moindre mouvement qu'il eût tenté. Je le lâche ; mais aussitôt il nous suit, ayant une pierre en chaque main. Je me retourne, et lui posant de nouveau la main sur l'épaule :

— Voyons, lui dis-je, nous ne t'avons fait aucun tort ; mais si tu bronches, je te fais un mauvais tour !

Ah ! je l'eusse fait volontiers, chers parents, et je me serais battu sans hésiter contre ce vilain pour défendre mes maîtres et mes camarades. Le surveillant, plus doux que moi, lui a donné vingt sous pour les prétendus dommages.

Les Petits Séminaires, et celui de Montmoril-

lon en particulier, reflétaient à cette époque les luttes ardentes du dehors. 1848 avait jeté dans les esprits une effervescence que favorisait encore la promiscuité, toujours fâcheuse, des laïques avec les élèves destinés au sacerdoce. Puis vinrent, en 1850, les combats passionnés entre les classiques et les romantiques, les gallicans et les ultramontains, les défenseurs de la légitimité et les partisans du régime nouveau. Les deux cousins étaient alors en seconde. Les partis se dessinaient nettement. Dans les cours, les philosophes péroraient : récréations et promenades se passaient à prononcer des discours. Les classes de rhétorique et de seconde avaient chaque semaine leurs séances littéraires, d'où la politique n'était pas exclue. Deux gazettes rivales, *l'Estafette de la Rhétorique* et *l'Œil de l'Humaniste*, rédigées et parfois illustrées par les élèves, abordaient les plus hautes questions. Jean faisait parfois quelques vers patriotiques et chantait Dieu et le roy. Quant à Célestin, en sa qualité de gentilhomme, se faisant gloire de ne savoir signer, fors de son épée, il professait un égal dédain pour les clubistes et les plumitifs.

Il restait donc assez indifférent à ces disputes, que les maîtres, d'ailleurs, considéraient d'un œil bénin et savaient modérer à propos. Mais parfois, si les querelles de becs et de plumes dégénéraient en batailles, soit à coups de boules de neige ou même autrement, notre paladin se jetait dans l'arène à la tête de ses preux. Sans nul souci du nombre, eussent-ils été dix contre cent, la vaillance du chef et des soldats ne laissait pas longtemps la victoire indécise entre les combattants.

Un jour, Célestin avait été puni pour avoir manqué à la règle du silence. Placé pour un

quart d'heure au pied d'un gros ormeau, qu'il avait baptisé « Tempête », il commença ses *arrêts*. Mais à peine le surveillant eut-il les talons tournés, que l'enfant, agile comme les écureuils, a déjà atteint les plus hautes branches, où il reprend ses exercices, à la grande joie de la gent écolière, toujours prête à l'admirer. Attiré par les bravos du parterre, le professeur revient. Son factionnaire n'est plus là. Il l'aperçoit bientôt au perchoir :

— Descendez ! lui dit-il d'un ton bref. Je double votre punition !

— Mais, reprend Célestin, vous m'aviez indiqué cet arbre et j'ai cru qu'il vous importait peu que je gardasse les racines ou les branches !...

Cette affaire eut des suites.

Un billet au fidèle cousin nous en révèle le dénouement :

Tout est perdu, fors l'honneur, cousin ! A la récréation dernière le surveillant s'est avancé vers moi.

— Vous ne m'avez pas fait ma demi-heure d'arrêt ? me dit-il.

— On a jugé à propos de vous en faire un quart d'heure !

— C'est bien, vous irez à midi chez M. le Supérieur...

— Suffit ! On ira !

La réflexion est venue. Je me figure M. le Supérieur disant : Je verrai cela, nous arrangerons cela. Je pourrai vous retenir à Pâques... et ceci, et cela. Dépendance et servitude ! Tous mes organes se révoltent, tous mes nerfs s'agitent, mes muscles se contractent... Dois-je jeter le gant ?... Faire mon paquet ?... Retourner à ma chaumière éplorée et revoir mes bruyères ?... Mille et mille pensées me passent par l'esprit. Je suis furieux... Que faire, cousin ? Dois-je refuser ouvertement, dire : je n'obéirai pas ?... Cruelles incertitudes ! Terribles

combats d'une volonté sauvage, qui n'accepte pas encore le joug qu'elle porte depuis si longtemps !...

Nous avons transcrit tout entière cette page afin de lui laisser sa saveur. En voici une autre du même temps et que nous copions aussi sur l'original.

Je sors de chez M. le Supérieur, mon cousin, et en quel état ! La rage au cœur. Selon lui, je ne me suis pas corrigé du tout. Manières dures, genre nullement ecclésiastique, ton brusque, des façons de soldat ; ce sont ses termes. J'avais fait, dit-il, quelques efforts, puis je les ai abandonnés. Il m'empêchera probablement d'aller au trapèze après Pâques.

— A quoi vous servira votre force ? m'a-t-il demandé.

Oh ! il ne sait pas que je veux dormir dans la neige et mourir dans une peau d'ours !

Il a ajouté qu'on était content de moi partout, mais que les maîtres, surveillants, professeurs et élèves remarquaient mes manières qui tranchent. Allons, à Pâques, je prendrai la quenouille ! Oh ! oh ! non pas ! S'il m'enlève mon jeu favori, où je sens mes nerfs se dilater, je vais bondir comme un tigre blessé ; je ne serai que plus terrible. Je ne sais où j'ai la tête... Il est capable de me faire tenter quelque mauvais coup ! Il faut que je quitte casque et épée pour prendre... bah ! je n'y suis plus !

Une autre fois, étant en philosophie, il rend compte à son cousin d'une nouvelle entrevue avec M. le Supérieur :

Je suis plus découragé que jamais, cher cousin.

— Comment voulez-vous que je vous envoie au Grand Séminaire, ficelé comme vous êtes ? m'a dit M. Pauvert.

Il répète que j'ai fait des efforts l'an dernier. Je ne vois pas trop quels efforts. Il me semble, au contraire, que, sous mon chapeau de paille, j'avais l'air plus décidé qu'à présent. Je ne sache pas encore avoir manqué au trapèze une seule

récréation, pas plus l'an passé que cette année. Tiens ! vois-tu, il voudrait que je quittasse les cordages et les armes, mes amours, les expéditions et ce qui sent la chevalerie ; que je baissasse la tête dans les rangs et ailleurs ! Alors que mon cœur commencerait à se fermer aux grandes pensées, mes membres se faneraient ! Alors aussi on commencerait de dire que Chicard s'adoucit et qu'il n'est plus sauvage. Voilà, vive Dieu ! une civilisation qui me sourit beaucoup ! Si M. le Supérieur me défend le trapèze, il croira bien faire ; erreur ! Ne crois pas que l'amour que j'ai pour le trapèze soit si violent ; il est très modéré, au contraire. Le dimanche, je n'éprouve aucune tentation d'y aller, et quand je serai au Grand Séminaire, tu verras que ma conduite ne différera en rien de celle des autres. Ami Chauvin, toi qu'il ne cesse de me proposer pour modèle, dissuade-le, je t'en prie, et tâche de parer ces coups.

Nous ne craignons pas de mettre sous les yeux du lecteur ces pages naïves où cette âme ardente et combattue se dévoile tout entière. Son séjour à Montmorillon fut, comme il le disait, son siècle de fer, mais Dieu avait ses desseins en l'humiliant ainsi.

Jusqu'au trapèze, d'ailleurs, nous le voyons égal à lui-même, homme de foi et de charité. Il y avait alors à Montmorillon, avons-nous dit, un grand nombre d'élèves qui ne se destinaient pas au sacerdoce et qui arrivaient des lycées voisins. Ces derniers surtout lui étaient particulièrement suspects.

Un jour, du sein d'un groupe attentif à ses merveilleuses évolutions, pendant qu'il était suspendu, la tête en bas, par un seul doigt de pied, il aperçut un élève encore revêtu du costume des lycées.

Ce dernier demanda à s'élançer à son tour dans les cordages :

— Un instant ! cria Célestin. Tu m'as l'air quelque peu mécréant, et si tu viens à te casser le cou, j'aurai devant Dieu à répondre de ton âme ! Es-tu bien en état de grâce ? Commence par te mettre à genoux et récite ton acte de contrition !

Notre héros était de ceux auxquels on ne désobéit guère. Le jeune homme se soumit humblement et, sans respect humain, récita la prière indiquée.

— C'est bien, dit Célestin. Monte ici maintenant, je vais voir ce que tu sais faire.

Le jeune homme grimpa ; ils firent connaissance et devinrent amis.

Je me rencontrai avec lui, plus de vingt ans après, dans une rue de Poitiers, écrit M. Chauvin.

— Vous ne me reconnaissez pas ? me dit-il, je suis Noirault ; vous rappelez-vous la scène du trapèze avec votre cousin Chicard ? Ah ! je lui dois d'être un homme loyal et d'être resté chrétien. Quel vaillant c'était !

L'année de sa philosophie, en compagnie de ce même Noirault, Thomas Suire et Maurin, ce dernier doyen de Pleumartin, Célestin contemplant du haut de l'octogone le progrès d'un orage :

— Quel beau spectacle, mes amis ! Comme Dieu est admirable ! Son tonnerre fait trembler les mécréants !

Cependant ses deux compagnons, effrayés du fracas de la foudre, le pressaient de descendre, observant que le poste était périlleux. Mais lui s'enthousiasmait de plus en plus. Maurin, qui le connaissait, usa d'un stratagème :

— La récréation va finir, dit-il ; il y a dans l'ossuaire de l'octogone des chevaliers qui reposent, nous n'avons que le temps d'aller leur dire un *De Profundis*.

— Par saint Yves ! tu as raison ; allons prier pour ces trépassés !

Ils commençaient leur prière quand la foudre, tombant à l'endroit qu'ils venaient de quitter, faisait voler la pierre en éclats. Une partie du fluide rasa les ouvertures de la crypte :

— Le tonnerre est tombé par ici, dit Noirault épouvanté ; je viens de voir passer un globe de feu !

— Oh ! non, reprend l'imperturbable chevalier ; c'est l'écho qui résonne sous ces voûtes antiques ! Allons, achevons notre prière pour l'âme des preux ; après, nous verrons !

Ils remontent. La salle de l'octogone, servant d'étude, était remplie de poussière et d'une fumée de soufre. Deux élèves, fous de terreur, s'enfuyaient en criant :

— Vénard est mort ! Vénard est mort !

— C'est pourtant vrai, repart Célestin.

Et chargeant sur ses robustes épaules le corps de son condisciple, il l'emporte à travers la cour et sous une pluie battante jusqu'à l'infirmerie. Le foudroyé, devenu subitement noir comme l'aile d'un corbeau, fut un instant laissé pour mort et ne revint qu'à grand'peine à la vie. Il fut bientôt hors de danger.

Le fait est raconté dans la vie du vénérable Théophane Vénard, qui, ce même jour, et sur le point de s'embarquer pour le Tonkin, où l'attendait le martyre, avait célébré la Messe pour son frère Eusèbe.

\*\*\*

L'année où Célestin fit sa philosophie fut une des plus difficiles et débuta fort mal. Quelques jours après la rentrée, un coussin, lancé par une main inconnue à travers l'étude, brisa les quinquets au milieu du silence.

— Qui a fait ce coup ? gronda le surveillant.

Personne ne répondit ; toutes les têtes se baissèrent, comme si la foudre allait éclater. Célestin, seul, sans crainte parce qu'il était innocent, dressait le front, recueillant, comme il le disait, les bruits de la destruction. Le président d'étude, jugeant qu'il était le coupable, lui demanda de quitter la salle. Blessé de ce soupçon et fort de sa conscience, Célestin fut révolté de cet ordre injuste. Hérissant sa crinière comme un lion :

— Ma vieille garde vendéenne ! cria-t-il, à moi !

Les chouans déjà agitaient leurs sabots et se disposaient à défendre leur chef, mais un signe les arrêta. Célestin se leva et sortit sans mot dire.

Il fallut s'expliquer devant M. le Supérieur ; l'innocence fut proclamée, mais l'acte d'insubordination sévèrement puni. Sa piété et sa foi, connues de tous, le sauvèrent seules de l'expulsion. Pour ne pas désormais accumuler contre lui de nouveaux griefs, il s'isola des milieux compromettants :

— Je suis le bouc émissaire du Séminaire, disait-il à son cousin ; c'est moi qui porte tout. Eh bien ! cela ne me déplaît point ! J'avais toujours envié le sort de cet animal, qu'on chargeait des péchés du peuple et qu'on chassait ensuite dans le désert. Je trouve que cette existence ne manquait pas de poésie. D'ailleurs, notre doux Jésus n'a-t-il pas accepté ce rôle pour nous ?

Afin de se ménager les grâces de son Seigneur et Maître, Célestin prit, à cette époque, l'habitude de multiplier ses vœux. Il en faisait en toutes circonstances, pour ses parents, en faveur d'un examen, afin d'obtenir quelque grâce. Ces

vœux consistaient, le plus souvent, en pénitences qu'il s'imposait ou en quelque aumône à faire au premier pauvre rencontré sur la route.

Quand il avait épuisé ses finances, raconte le cousin, il avait recours à ma bourse :

— Jean, me disait-il alors, tu vois ce preux fatigué du combat, donne-lui deux francs !

— Deux francs, mais c'est tout ce que je possède !

— N'importe ! Donne tout et faisons les choses en gentilshommes !

De tous les vœux qu'il fit alors, le plus célèbre fut celui qu'il prononça au pied d'une grande croix, plantée par lui dans un coin de la cour :

— Nous allons quitter bientôt, m'avait-il dit un jour, le Petit Séminaire et de bien bons amis ; faisons un vœu en leur faveur : allons, pendant les vacances prochaines, en pèlerinage à Fontgombault, mais sans un denier dans la poche, pieds nus, la corde au cou, pour expier nos coupes et méfaits. Veux-tu, cousin, nous emmènerons Hivonnait !

Hivonnait était un de nos condisciples et un artiste distingué, aujourd'hui en Pologne. Nous partîmes sans argent, et, bien que la distance de Saint-Savin à Fontgombault ne soit que de six lieues, nous résolûmes de passer par Maillé, Angles et Lurais, ce qui en faisait onze. En chemin, un garnement nous insulta :

— Ne soufflons mot, dit Célestin, réprimant sa colère ; nous avons mérité d'être roués vifs, et nous sommes pèlerins pénitents. Mais, au retour, s'il recommence, ce sera une autre affaire !

Nous parcourûmes nos onze lieues le même jour. Vers le soir, la fatigue était extrême et la faim se faisait sentir. Entre Angles et Lurais, nous remarquions, au bord de la route, un poirier chargé de fruits. Célestin lance son bâton parmi les poires, et nous nous élancions pour ramasser les épaves, quand le maître :

— Eh ! qui vous a permis d'abattre mes poires ? s'écria-t-il furieux.

— Oh ! ne vous fâchez pas, brave homme, reprit Célestin avec sang-froid, cet arbre n'appartient-il pas à mon oncle Pinier ?... Excusez-nous, je vous prie, continua-t-il, en finissant de ramasser le butin. Au revoir, mon ami, nous allons en pèlerinage et nous prierons le bon Dieu pour vous.

A vrai dire, cette aventure ne fut pas la plus méritoire de notre voyage.

Vers la nuit, harassés de fatigue, nous arrivions au monastère. Célestin avait les pieds en sang, cur. fidèle à sa promesse, il fit pieds nus toute la route.

— Nous ne pouvons loger tous les vagabonds, nous dit le portier, après avoir consulté le pricur et, d'un coup d'œil, jugé notre équipage et notre mine.

— Plus de chevalerie, même dans les couvents ! grommela Célestin scandalisé. Camarades, parlons pour Rome !

— Mais où logerons-nous en attendant ? dis-je à mon tour. Je retourne parler au portier.

Je me fis connaître et nous fîmes reçus. Nous fîmes une retraite : « Noble Dame, écrivait Célestin, huit jours plus tard, à une pieuse châtelaine qui s'intéressait à nous, nous voici clos ; depuis une semaine nous ne vivons que de racines et de prières ! »

Le retour s'effectua par Le Blanc. L'éminent archéologue M. Charles de Chergé nous avait invités à passer par Saint-Hilaire-en-Belâbre. Avant d'arriver à son château, nous rencontrâmes sur la grand'route un mauvais drôle de Saint-Savin, à cheval, qui nous apostropha grossièrement. Il eut à peine formulé son injure, que Célestin, prompt comme l'éclair, bondit sur la croupe du cheval, saisit d'une main l'insulteur :

— Je tiens le cheval Bayard, à moi, les fils d'Aymon ! s'écria-t-il.

Et en même temps Bedoin, c'était le surnom du drôle, criait merci dans la poussière du fossé.

— Je te pardonne, ribaud, reprit Célestin dignement, mais à l'avenir garde-toi d'insulter les bons gentilshommes qui passent !

Après avoir pris congé de la famille de Chergé, nous revînmes doucement vers Paizay :

— Ne rentrons pas au logis les mains vides, dit-il en passant près de la ferme des *Brunets*.

Et, malgré nos conseils, saisissant une cage à poulets, il se précipite dans la mare et prend quinze livres de tanches. Le froid l'avait surpris ; le lendemain, il tremblait la fièvre. Le médecin vint le voir, prescrivit quelques remèdes et du repos.

— Oh ! dit Célestin, s'imagine-t-il, ce bon docteur, me faire attendre ici que la fièvre s'en aille ? Je vais la secouer de telle sorte qu'il faudra bien qu'elle me quitte !

Là-dessus, il part courir les bois et revient guéri.

Nous couchions dans la même chambre. Un soir, nous terminions notre chapelet, quand tout à coup la porte s'entr'ouvrit doucement :

— Attends ! dit Célestin, ce doit être Radegonde, ne dis rien, tu vas rire !

— Y a-t-il ici quelque bandit qui nous guette ? cria-t-il d'une voix tonnante. Ah ! vampire, je te tiens !

— Oh ! non, c'est moi, dit l'enfant qui tremblait. Je ne veux pas vous faire du mal ; je voulais dire bonsoir à la bonne Vierge de votre chambre et jeter de l'eau bénite sur vos lits comme d'habitude !

— Viens que je t'embrasse, reprit Célestin très ému. C'est bon, mais, une autre fois, n'y reviens pas, car tu nous ferais peur !

— Ce n'est pas cela, continua-t-il quand l'enfant se fut éloigné, mais cette petite nous perdrait si, venant ici, elle remarquait notre absence, car enfin, cousin, tu penses que nous ne pouvons pas coucher dans le duvet comme des pucelles. Allons, sautons par la fenêtre, nous irons dormir dans les bois. Je le fais depuis longtemps ; mes parents ne le soupçonnent même pas ; il n'y a que le petit Jules que j'emmène quelquefois. Moi, vois-tu, j'aime les forêts, j'aime les loups ; je serais charmé de me réveiller en leur compagnie, l'un à mes pieds et l'autre à ma tête !

C'est ainsi que nous passions nos vacances.

Arrivé à cette époque de la vie de notre héros, avant de le suivre au Grand Séminaire de Poitiers, considérons un peu les vertus maîtresses de cette âme virile.

La première de toutes, celle qui ne connut jamais d'éclipse et le soutint dans ses luttes, fut sa foi ardente et active. Il était bien le juste qui en vit, au dire de saint Paul, et mesure toute chose dans cette lumière. S'il se passionne pour le moyen âge, la chevalerie, les croisades, c'est qu'il y respire la foi, qui est la vie de son âme. Il aime le paysan, le gentilhomme, le Breton, le Vendéen, la chaumière ou le vieux manoir ; il s'enthousiasme pour les moines, les ermites, le pèlerin. Le vagabond lui-même ou le mendiant à la porte des cathédrales le séduisent, à cause de la foi qu'il remarque en eux ou qu'il leur prête. Il ne se lie d'amitié qu'avec ceux de ses condisciples qui partagent cette foi simple et vibrante.

Sa mortification, dès cette époque, passait pour exagérée.

A mesure qu'il avançait, dit toujours le fidèle ami que nous aimons à citer, ses goûts pour une vie rude et laborieuse s'accroissaient. Il avait horreur de tout ce qui sent la mollesse et l'afféterie. Il couchait sur la dure, se levait souvent à minuit pour ferrailer avec deux de ses compagnons. Selon son expression, il s'étrillait la figure, la poitrine et les bras avec une brique, en guise de savon.

— Je veux que mon flanc soit rugueux comme l'écorce d'un chêne, et tout mon corps durci deviendra invulnérable comme celui d'Achille !

Dès son lever, il ouvrait la fenêtre du dortoir et tressaillait d'aise quand il apercevait la neige.

Pendant les vacances, à Paizay, il se livrait au travail des moissons et du battage des grains

avec une telle ardeur qu'il faisait crier grâce aux plus robustes domestiques de son père :

— Pierre, disait-il dans une lettre, en parlant de l'un d'eux, prétend avoir les mains plus calleuses et plus rudes que moi : qu'il se détrompe ! Les miennes sont comme du cuir et durcies comme une peau de chameau, et telles que furent jadis les genoux de Monseigneur saint Jacques ou ceux du bon saint Dominique l'Encuirassé.

Ce qui ne durcissait pas en lui, c'était le cœur. De quelle tendresse il aimait ses amis et surtout sa famille !

Il me semble que le bon Dieu m'a fait tout cœur, écrivait-il le 20 février 1850 à ses parents.

Le bon Dieu m'a fait tout cœur ! Quelle parole ! Est-ce saint Vincent de Paul que nous entendons ici ou notre Célestin ? Ah ! quel sacrifice, lorsqu'il faudra s'arracher à cette affection, que chacun dans la famille lui rendait si largement !

Les goûts chevaleresques de notre héros, son ardeur pour les armes et les aventures, les assauts eux-mêmes que lui livre l'enfer à cette époque, ne l'empêchaient pas de s'appliquer à l'étude. Les lettres que nous avons citées sont la preuve de ses progrès. Mais son penchant l'inclinait sans cesse au moyen âge. Dans les compositions dont le sujet était laissé libre, il choisissait de préférence une scène ou un personnage de ces temps héroïques. Etant élève de troisième, il écrit à son cousin :

Moult est grand le soulas que vous m'avez baillé, sire Jehan. Oncques clerc éloquent ne pourroit vous rendre en petit si grande esjouissance... Alors que nous estions encor jouvencels, vous Jehan et moi Francis, alors que Raoul Plantagenet, vostre noble

père et nostre aïeul Robert, grands redresseurs de torts et tant aimés des gens de pauvre estat, cherchoient adventures ès lointains pays, desjà savions-nous manier la lance dextrement et nous chevauchions contre vent et pluies, sur les collines de nostre manoir de Haute Ville. Tout tendrelets que fussions, bien disions-nous déjà : « Sus, sus ! à la rescousse ! » et chantions la lière romance de nostre oncle Roland, à Roncevaux !

Lorsque le vent hurloit dans nos tourelles, quand la nuit devenoit plus épaisse et que des ombres agitoient les gigantesques armures de nos aïeux, cramponnés aux créneaux, nous croyions prendre Jérusalem la Sainte. Et la pluie, qui tomboit sur nos armes et cuirasses, simuloit les flèches du Sarrasin. Le soir, à la veillée, nostre cousine Yolande œuvroit, en tapisseries de haulte lisse, les combats de Charlemagne, les prouesses de Roland et les conquestes de nostre aïeul Robert, tandis que nostre sœur Aliénor chantoit la défaite de l'infidèle Saladin sur son palefroy écumant. Et nous, gentil cousin, nous soupirions après les combats et la renommée.

Ah ! ne soyons chiches de patenostres et oraisons envers la benoïste Vierge Marie, pour que nous baille le beau sire Dieu, son Fils, un cœur plein de loyauté et courtoisie en toutes manières.

Si nous rapprochons de ces lignes fantaisistes une lettre écrite à ses parents, lorsque son corps se ployait à toutes les fatigues et son âme à tous les sacrifices, on croira lire une page de nos Saints Livres. Le jeune homme venait de quitter sa famille avec ce chagrin profond qui marquait chaque séparation. Il commençait alors sa philosophie :

Les vents soufflent dans nos grands bois et nos chênes tordent avec fracas leurs bras de géants. Du sommet des peupliers jaunis, les feuilles s'échappent par essaims et la campagne est triste. Plus triste fut mon cœur de vous quitter, chers

parents. Pauvre pèlerin, comme l'hirondelle j'abandonne avec plus de regrets qu'elle encore le toit qui me vit naître, les parents si bons qui m'ont élevé, mon jeune frère qui partageait ma couche et mes sœurs qui croissent autour de vous, tels que les plants d'oliviers sur les montagnes.

Hélas ! me voici de nouveau dans le monde des écoles ! Autant qu'il me fut possible, j'adoucissais le fardeau que Dieu vous impose. Destiné par la Providence au service des autels, on me vit tour à tour adonné aux labeurs des champs et au service des voyageurs. Dans nos granges unies, je broyais, de mon puissant fléau, le froment que mes mains avaient elles-mêmes moissonné. J'entassais dans vos greniers les blés que vos sueurs fécondent. On me vit enharnacher mon valeureux coursier, paître les troupeaux, cueillir les fruits, don de l'automne, descendre à la fontaine et y puiser une eau limpide : doux travaux, que mon amour pour vous rendait plus agréables encore !

Ah ! que Dieu vous bénisse comme autrefois les patriarches de l'ancienne alliance ! O mon Dieu, donnez à mes parents une santé parfaite ! Sur leur tête vénérable répandez, pendant leur sommeil, des couronnes de roses et un saint repos ! Autour de leur chaumière faites couler des ruisseaux de lait et que le miel pour eux perce la dureté de la pierre ! Que la terre, pour leur labeur, ne soit point ingrat et qu'un soleil de feu mûrisse leurs moissons, sans brûler leurs prairies !

Oh ! chers parents, que je vous aime !

Pendant ces mêmes vacances, toute la famille s'était réunie pour célébrer la fête de l'oncle Pinier, l'intrépide chasseur, son parrain, dont le prénom était Pierre. Célestin excellait à préparer ces fêtes, et il en était l'âme.

Dans ces fêtes intimes, la poésie se mêlait à la prose, et les airs de chasse, les fanfares guerrières étaient invariablement les airs choisis. Ces jours-là, vêtu en chevalier, Jules lui servant

de page, les trois sœurs costumées en Jeanne d'Arc, il chantait les couplets suivants :

Air : *Vive la chasse...*

Tous vos enfants, levés avant l'aurore,  
Avec ivresse ont salué ce jour ;  
Ces fleurs des prés, hier fraîches encore,  
Très faiblement retracent notre amour.

REFRAIN

Vive mon père !  
Ma bonne mère !  
En ce beau soir  
Ayons tous bon espoir.  
Donnez, Marie,  
Je vous en prie,  
A nos parents  
De bons tempéraments !

Qu'un chêne entier au fond de la chaumière  
Brûle le soir dans l'âtre féodal,  
Pour que mon vieux et vénérable père  
Réchauffe en paix ses cuissards de métal !

Des chevaliers, si vous chantez la gloire,  
Si vous aimez les récits d'autrefois,  
Chantez surtout la fameuse victoire  
Des bons croisés au temps de Godefroy.

Au coin du feu qu'au moins l'humble résine  
Pour ton rouet brille, chère maman,  
Ah ! mais surtout je veux qu'elle illumine  
Le bouclier de mon oncle Roland.

Pour terminer, au froid temps, la veillée,  
Maman dira le Rosaire pieux,  
Et c'est ainsi que ma fière lignée  
Conservera la foi de ses aïeux, etc., etc.

\*\*\*

En dépit des appréhensions contraires et assurément mal fondées, les portes du grand Séminaire s'ouvrirent au mois d'octobre 1852 pour notre chevalier. De nouvelles épreuves l'y atten-

daient. En revêtant la soutane, il avait fallu renoncer à l'escrime et aux joyeux ébats en désaccord avec la gravité des clercs. Afin de se conformer aux allures communes, il s'imposa des violences si pénibles que sa santé en fut bientôt ébranlée.

Le supérieur, homme d'une haute intelligence et d'une grande sainteté, apprécia d'autant mieux son nouvel élève, que Célestin, l'ayant choisi pour son directeur, n'eut pour lui aucun secret. En sa faveur, la discipline fut un peu relâchée. Pendant les récréations, on permit à l'athlète de macadamiser les allées de la cour et du bosquet, et, aux jours de promenade, de bâtir une grotte, devenue une chapelle de la Sainte Vierge, où ses bras robustes entassaient d'énormes rochers.

Ces exercices eux-mêmes ne suffirent pas à satisfaire cette nature ardente. Un matin, il s'affaissa et perdit connaissance pendant la méditation. On l'emporta évanoui.

— Quelle honte, mon cher cousin, quelle honte pour un chevalier ! Tomber en pâmoison comme une pucelle ! C'est une tache à mon blason ! disait-il secrètement à son fidèle ami. Il me faut de l'exercice, vois-tu ! mais cette petite cellule de neuf pieds carrés, juste de quoi étendre le cadavre de notre oncle Robert, ce n'est pas assez pour moi !

Il y avait au Séminaire de Poitiers, bâti, comme on le sait, par Anne d'Autriche pour les Carmélites, une cellule, au Nord, dont la cloison s'était écroulée. Godefroy la demanda, l'obtint, et s'y trouva plus au large. Oh ! que cette cellule fut témoin d'actes héroïques !

Écoutons l'appréciation d'un de ses contemporains, un de ses amis fidèles, dont le nom de guerre était Bertrand, et que le diocèse de Poi-

tiers estime sous le nom de Flavien Marot, curé de Sauray. Il nous écrit :

Le P. Chicard fut un des privilégiés de Dieu. Plusieurs ont vu en lui un homme simplement extraordinaire. Extraordinaire ! il le fut dans toute la force de l'expression et dans tous les sens qu'elle comporte. Mais combien n'aperçurent que l'écorce, son admiration pour les grandes figures de la Bible, les saints qui furent soldats et batailleurs, la chevalerie, le moyen âge, notre Vendée et ses rustiques héros ? Il y avait cependant mieux à constater dans cette riche nature, qui, quand elle péchait, péchait par excès, comme tant d'autres, hélas ! par défaut. Je parle ici, bien entendu, de l'adolescent ; dans le prêtre et le missionnaire, on verra se réaliser toutes les promesses de cette fleur de chevalerie. A Montmorillon, incompris et rebuté, il eut à subir de terribles épreuves. Mais, armé de sa foi, il sauvegarda sa vocation, à une époque quasi janséniste, dans un Séminaire semi-laïque, où sombraient d'autres fidélités sur lesquelles on fondait les meilleures espérances.

J'étais, par un hasard heureux, son voisin de chambre. Sa mortification, déjà proverbiale, prit dès lors une allure discrète. Il avait expressément demandé une cellule au Nord, sans cheminée et sur le carreau : il n'en voulut jamais changer. Chaque matin, par les froids les plus rigoureux, il était sur pied dès 4 heures ; et, tandis que la plupart des séminaristes goûtaient encore les douceurs de leur austère sommeil, lui s'enivrait de douceurs d'un autre genre. Armé d'une discipline, il châtiât, comme saint Paul, son corps très rudement, et cet exercice, je vous assure, dépassait de beaucoup la durée de la récitation réglementaire du *Miserere*.

Je crois être le seul prêtre du diocèse en mesure de vous donner ce détail de sa vie au Grand Séminaire. J'en gardais pour moi seul l'édifiant souvenir. Il ne faut rien moins que la circonstance présente pour que je le livre à son biographe et par suite aux lecteurs de sa vie.

Ajoutons à cette belle page un détail que certifient plusieurs de ses contemporains. Une fois au Séminaire, n'ayant plus en perspective que les missions et leur rude labeur, notre Godefroy, car c'est ainsi qu'il signe et que nous l'appellerons désormais, ne couche plus que rarement dans un lit. Au fond de sa froide cellule, quelques sarments jetés sur le carreau lui servent trois ans de couchette. Chaque mois, quand ses parents, qui blanchissaient son linge, lui envoyaient des draps blancs, lui, pour dissimuler sa mortification, promenait sur les carreaux ceux qu'il n'avait point utilisés, en s'estimant heureux de souffrir quelque chose pour Dieu.

En ce même Séminaire, guidé par une main ferme et sûre, docile comme un novice, nous allons le voir marcher dans la vertu à pas de géant. La grâce s'empare de cette âme et y produit des merveilles. Sans doute, c'est toujours le chevalier rêvant d'aventures et de conquêtes, mais son cœur est fixé, sa dame choisie :

— J'ai un royaume à conquêter, disait-il à ses intimes, une tribu qui m'attend ! J'ai mis ma main dans la droite du Christ, ajoutait-il sans forfanterie, et, Dieu merci, ma main est une main loyale !

Il n'avait que dix-huit ans, mais déjà il avait dompté ses passions, asservi sa nature et ses sens à l'empire d'une volonté pour toujours soumise à Dieu.

Sa mortification s'étendait de même à son vêtement, et il avait sur ce point d'autant plus de mérite qu'il était l'ami de la plus exquise propreté :

Choisissez-moi, écrit-il à ses parents, ce qu'il y a de plus rude et de plus fort pour me faire une soutane. Vous connaissez mes goûts rustiques.

Une soutane d'un drap grossier, d'une coupe très simple, est ce qu'il voulut toujours pour lui-même, et qu'il conseillera plus tard à son frère Jules.

Notre chevalier ne s'en tint pas à ce conseil. Un jour que son frère Jules le vint voir à Paris, il l'embrassa, mais aussitôt lui palpant la poitrine, et trouvant quelque chose de suspect :

— Quitte-moi cette vêtue, enfant, dit-il.

Et incontinent il envoya la soutane chez le tailleur du Séminaire, avec ordre de la débarasser de toute charpie menteuse.

Simple et pauvre dans son vêtement, il était austère dans sa nourriture. On sait que les cuisines de nos Séminaires, petits et grands, ne brillent ni par leur délicatesse ni même parfois par leur abondance. Sur le maigre ordinaire, Godefroy trouvait encore le moyen de retrancher beaucoup. Souvent il ne faisait qu'un seul repas par jour, jeûnait sévèrement tous les Carêmes et se mortifiait en tout.

Dieu lui ménagea un jour une rude épreuve.

C'était en hiver. Le matin, au petit déjeuner, on servait aux séminaristes, réunis douze par chaque table, une large soupière remplie d'un potage fumant. Le riz qu'elle contenait, assez appétissant à l'œil, dégageait une odeur étrange. Le premier des douze qui fut servi fit la grimace sitôt qu'il eut porté la cuiller à ses lèvres ; le second fit de même et rendit son assiette, déconcertant les meilleurs appétits.

--- Le cuisinier, dit-il à voix basse, a sans doute laissé choir dans la soupière une chandelle de suif.

Godefroy était à cette table et attendait son tour. Il avait fait, les jours précédents, des jeûnes sévères. Le mauvais goût de ce potage rebutant les autres, il y avait donc là une mor-

tification à pratiquer ; et, d'ailleurs, le riz n'est-il pas un plat chinois ?

— Si personne n'en veut, passez-moi la soupière, dit-il.

Et il la vida sans broncher.

Cependant, l'un des douze, attardé au service de la chapelle, arrive. Du regard il réclame sa portion.

— Plus rien ! fit un voisin. Chicard a tout mangé.

-- Le vorace ! murmura le dernier venu.

Si bas que le mot eût été prononcé, Godefroy l'avait entendu :

— Le vorace ! Il a dit le vorace ! répétait-il, se parlant à lui-même, tandis que les muscles de sa face se contractaient sous l'insulte et que ses poings se cripaient malgré lui.

Le fidèle cousin, qui avait suivi toute la scène et tout entendu, regardait anxieux et redoutait une explosion : il n'en fut rien. Bien que blessé au vif et pâle d'émotion, le futur missionnaire était déjà trop maître de lui-même pour ne pas dominer les flots tumultueux de cette tempête.

On récita les grâces, et je vis Godefroy, écrit le cousin, traverser les rangs, les bras croisés, sans dire un mot, et, suivant les cloîtres, se diriger vers la chapelle. Il gravit les marches de l'autel, et, tombant à genoux devant le tabernacle :

— Seigneur, dit-il tout haut et sans remarquer la présence de quelques condisciples ; Seigneur, remettez-moi en selle ; je suis désarçonné !

Grande était aussi la charité de Godefroy pour ses confrères. Nous avons là, sous la main, deux billets écrits vers ce même temps à deux de ses amis. L'un d'eux lui avait demandé à emprunter un de ses habits de chœur. Il lui répond :

Volontiers me délacrai-je pour toi de pied en cap; je voudrais te bailler une à une toutes les pièces de ma vêtüre. Sois assuré, mon cher ami, qu'il me serait doux de t'obliger par sueurs et sang. Mais où sied bien toute manière de noblesse, prud'homie et enthousiasme, c'est au service du Seigneur Jésus, pour lequel ne saurait y avoir trop grand relief d'amour.

Cette charité s'exerçait pendant les vacances sous une forme parfois héroïque et telle que l'on n'en trouve l'exemple que dans la vie de quelques saints.

Sur la grand'route de Saint-Savin à Chauvigny, qui passait devant la maison paternelle, voyait-il quelque pauvre, un vieillard cassé par l'âge et souffreteux, il allait à sa rencontre, lui adressait quelques paroles et l'amenait à la maison :

— Allons! maman, disait-il, soignez ce pauvre pour l'amour de Jésus-Christ; mes sœurs, ayons compassion de ce vieillard. C'est sans doute, ajoutait-il, quelque preux fatigué du combat, quelque pèlerin qui revient de Saint-Jacques en Galice, ou quelque croisé égaré de son chemin.

Faisant passer ces leçons de la théorie à la pratique, un jour Godefroy rencontre, dans un fossé de la route, un vieillard tout couvert d'ulcères. Il s'approche et s'enquiert de son état. Le malheureux était littéralement à bout de forces; incapable d'aller plus loin, il s'était couché là, pour attendre la mort. Notre héros n'eut pas un instant d'hésitation. Il le charge sur ses robustes épaules, et d'un seul trait l'apporte à la maison :

— Voici Jésus-Christ qui vient chez nous, ma mère; nous allons le soigner dans la personne de ce pauvre !

Et, sans attendre une réponse qu'il avait de-

vinée, il monte le vieillard dans sa chambre, le place sur son propre lit :

— Allons ! mes sœurs, apportez de l'eau tiède, lavons d'abord ses pieds ; ensuite nous panserons ses plaies !

On garda le vieillard quelques jours, et, quand il fut guéri, il reçut une aumône et repartit heureux.

Cependant, la monotonie de la vie paisible qu'on mène au Séminaire lui pesait beaucoup.

En 1854, il écrit à sa famille :

Voici que j'ai commencé ma seconde année de théologie ; ça va de la plus noble manière, et le bon Dieu me *gaillardise* le cœur envers et contre tous.

Le règlement du Grand Séminaire est, à vrai dire, très monotone et n'offre guère ces aventures que j'aime tant. N'étaient, chaque jeudi, nos promenades à Mauroc, où je construis une grotte et une route, afin que Monseigneur se promène commodément dans le parc, j'aurais de la peine à distendre mes muscles engourdis. Mais, bah ! Dieu le veut !

Un autre jour -- c'était sans doute dans un moment d'épreuve, — il écrit :

Deux heures à passer dans ma sombre cellule, c'est long ! Huit pieds de terrain pour prendre mes ébats ! Ah ! qu'est-ce cela ? Brûlant soleil de mes campagnes, ô ma jument sauvage et sans frein ! O ma robe légère, mon large chapeau de paille ! O mes courses aventureuses, qu'êtes-vous devenues ? Puis, après une journée laborieuse, ma couche partagée avec mon petit lionceau de frère ! Ah ! ah ! ah ! mes chères amours, qu'êtes-vous devenues ?

Mon visage pâlit et mes muscles se fanent dans l'ombre. Qu'on me rende mon soleil, mes courses vagabondes, ma liberté, et mon cœur se sentira revivre. C'est qu'en effet, chers parents, tout cela me manque terriblement ! Oh ! si Dieu ne m'eût placé lui-même dans cette cellule étroite, quel bras

d'homme pourrait m'y retenir ? Nul, je vous assure. Mais Dieu le veut ! Vive Jésus-Christ !

Quelques billets à ce même frère, vers cette époque, sont empreints des plus nobles sentiments et révèlent un esprit très pratique :

Je vois que tu es un petit frère d'élite ; c'est bien ! Continue, tu réjouiras le cœur de Dieu et tu seras la consolation de la vieillesse de nos bons parents. Aime et prie, par spécial, la Vierge Marie : dis-lui bien qu'elle soit la gardienne de ta pureté. Prends Notre-Seigneur pour unique but de ton amour ; ce serait forfaire que d'aimer quelque autre que Jésus. D'ailleurs, sois vaillant. Applique-toi déjà à vaincre les éléments, l'hiver, la froidure, le soleil et la soif. Ne bois jamais entre les repas.

Ne courbe la tête, petit frère, que devant Dieu et ses légitimes représentants. Que ton confesseur soit aussi ton directeur et ton ami. Epreuves-tu quelques tentations ? Découvre-les-lui très fidèlement, car le diable est félon à ceux de ton âge. Fuis l'oisiveté, même en récréation. Ne pas se donner de l'exercice à quinze ans, c'est être oisif. De l'exercice, petit frère, de l'exercice ! Cela rend le corps et l'esprit vigoureux.

Grandis en sagesse. A mon avis, pourtant, être sage ne consiste pas à baisser la tête, voire même à ne dire un mot dans les rangs. Pour moi, la sagesse renferme la piété, l'amour et la recherche de Dieu, notre unique but. Sagesse, c'est être pur, fuir les mauvais condisciples, s'il s'en trouvait par hasard. Ce n'est pas manquer à la sagesse que bien se divertir en récréation et se montrer intrépide en toute occurrence. Je t'envoie le portrait du chevalier Bayard ; de plus, celui de Henri IV. Sois aussi franc que l'un et aussi vaillant que tous deux.

\*\*\*

Cependant, les années de théologie s'écoulaient. Notre séminariste avait reçu la tonsure, dès la première ordination, le 10 juin 1854, des mains de Mgr Pie. Le jeune évêque venait alors

de commencer ce glorieux pontificat qui ne devait s'achever que trente ans plus tard dans les éclats de la pourpre cardinalice. Cette même année, qui fut la seconde de théologie, le jeune clerc, âgé de vingt ans, fut promu aux Ordres mineurs, le 23 décembre 1854. A l'ordination de l'année suivante, quelques jours seulement lui manquaient pour atteindre l'âge canonique du sous-diaconat. L'année d'après, à la Trinité, tandis que son cousin était appelé, lui ne fut point parmi les élus :

— Il a une singularité, une indépendance qui nous effrayent ! objectaient quelques directeurs.

— Permettez-moi de leur dévoiler le secret de votre vocation, lui répondait son confesseur, et tous les obstacles seront levés !

— Non ! Non ! répondait Godéfroy. Laissez-moi faire ; je vais me remettre à l'œuvre, me corriger et donner à tous si complète satisfaction qu'on sera bien obligé de m'agréer pour Noël. Je ne veux pas de faveur ; à tout prix je gagnerai mes éperons !

C'est ainsi qu'il désignait le sous-diaconat. Il fit en effet si bien, que, dès lors, renonçant par vertu à ses travaux de maçonnerie et de nivellement, il ne se fit plus remarquer que par une parfaite régularité.

A cette même époque, Dieu l'éprouvait par d'autres tentations. Un billet, écrit à ses parents, nous révèle quelques-unes des angoisses de son âme.

Je n'ose dire que tout va bien, mes chers parents, tant je suis harcelé et pressé par le diable de mille tentations, de riens misérables, sans fondement, je dirais presque sans raison. Ce vilain va jusqu'à me suggérer la chimérique tentation qu'un jour, si j'étais privé de quelques dents, je ne pourrais

pas parler bien ! C'est misérable, vous dis-je, chers parents ; j'en ai honte, mais je suis ennuyé, poursuivi ; je n'ai pas de goût dans mes prières, j'en serais facilement tout triste et de mauvaise humeur. Priez bien pour moi afin que la Sainte Vierge m'obtienne la délivrance et la force... Tout bien examiné, il y a eu pour moi, sur dix ans que je suis loin de la maison paternelle, six années de misères, d'ennui et d'amertumes, sur quatre de petites joies. Voilà bien la vie !

Accoutumons-nous aux sacrifices, ajoute-t-il, et suivons le divin Capitaine. Considérez donc, chers parents, ce qu'il en coûte dans le monde pour avoir une place, une épaulette ou la croix d'honneur ! Dieu nous propose plus que tout cela mille fois. Voyez les chasseurs... s'ils besognent tant pour prendre une bête, que ne tenterons-nous pas pour prendre les âmes ? Eh bien ! du courage !

L'année 1856 fut décisive pour sa vocation. Plus l'heure des sacrifices approchait, plus il sentait l'irrésistible appel du Maître. Sa méditation favorite était sur cette parole du saint Evangile : *Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que Moi, il n'est pas digne de Moi.* Et cette autre : *Quiconque aura quitté sa maison, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, pour l'honneur de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle.*

— Eh bien ! Seigneur, concluait-il, je quitterai tout cela pour vous suivre : je quitterai mes parents que j'aime si éperdument ; mais vous, ô mon Dieu, je vous aime plus que tout !

Sous la direction du sage M. Brisson, supérieur du Grand Séminaire, il prépara son entrée aux Missions étrangères. M. Brisson, que nous venons de nommer, était un homme d'un abord glacial, mais aussi clairvoyant que pieux. Sans approuver toutes les manières de son pénitent, il avait apprécié cette âme énergique. D'une

main ferme il le soutenait, et au besoin le consolait, comme une mère son enfant.

Puis vinrent les vacances. Ces vacances de 1856 devaient être les dernières. Le temps approchait où notre Godefroy allait être sous-diacre, et aussitôt après il devait entrer au Séminaire de la rue du Bac. L'heure était donc venue d'annoncer à sa famille la grande décision.

Les premières semaines s'écoulèrent dans les joies toujours si intenses qu'il avait de revoir les siens.

Chaque année, dit la sœur Carmélite, nous remarquons de nouveaux progrès. Mais cette dernière fois, il avait dans son air quelque chose de plus édifiant encore et de plus solennel !

Ah ! c'est que, pour sa famille comme pour lui-même, sans doute, il redoutait le moment des confidences !

Notre héros s'adressa d'abord à son père, dont il connaissait la foi antique et la force de caractère.

La scène fut simple et sublime.

C'était à la saison des foins. Assis dans la prairie dite des *Genêts*, le père et le fils se reposaient en causant. Soudain le visage du fils prit un air très grave :

— Mon père, dit-il, j'ai une chose importante à vous annoncer.

— Mais quoi donc, mon enfant ? reprit M. Chicard, surpris de l'inflexion singulière et de l'émotion de Godefroy.

— Mon père, Dieu seul connaît toute l'étendue de mon amour pour vous, pour ma chère mère, pour mon frère et mes sœurs, et pourtant c'est lui qui veut que je vous quitte !... Il faut que je sois missionnaire !

Le jeune homme n'en put dire davantage et tomba à genoux.

— Missionnaire !... C'est un grand honneur que le bon Dieu nous fait... Je m'en doutais... Ah ! ta pauvre mère et tes sœurs !... Mais, mon enfant, as-tu bien réfléchi à tous les sacrifices que cette vocation t'impose ? C'est une grande besogne...

— Oui, mon père. Depuis plusieurs années je n'ai pas d'autre but que de m'y préparer. J'ai prié, j'ai consulté mes confesseurs. Je suis fixé... Si vous y consentez, je serai missionnaire, et martyr s'il plaît à Notre-Seigneur !

Tout cela fut dit simplement. Le père n'ajouta rien ! les sanglots l'étouffaient ; il attira son fils sur son cœur et l'embrassa avec tendresse.

Après ces vacances, qui s'achevèrent dans l'angoisse, Godefroy revint au Grand Séminaire, à la rentrée d'octobre 1856.

Le 10 décembre, appelé au sous-diaconat, il annonce à son cousin le succès de son examen, qui avait eu pour objet les traités de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et du Baptême.

Pour notre chevalier, un examen se présentait comme une lice ouverte, comme un tournoi. Mais rendons-lui la parole avec son style inimitable et ses riches couleurs :

MON CHER COUSIN,

Mardi matin, mon beffroy sonnant 4 heures me trouve sous les armes ; bientôt retentit la trompette éclatante, je fais flotter ma bannière aux créneaux de mon castel, et j'ouïs ci-près Bertrand qui lace les pièces de son armure. Sus ! sus ! Mais où sont les fiers tenants ? Personne ne paraît dans l'arène, pas un féal pour toucher mes pennons (1), ramasser mon gantelet et rompre une lance. Et

---

(1) Bannières.

de fait, ce ne fut que dans la vesprée que se tint le pas d'armes.

Mais à mon tour, quand les hérauts s'exclamèrent : En lice, en lice, honneur aux fils de preux !... pour lors, je dormais sous mon drapeau et il me fallut esveiller comme le Noir Fainéant. Notre vieux maître d'armes, le bon seigneur de Béchillon (1), me fit férir très noblement. Je franchis sans paour et aucune sorte d'émotion les montagnes et hauteurs de la Sainte Trinité ; je descendis d'un pas sûr, comme les pâtres d'Israël, dans les vallées de l'Incarnation : je m'élançai, comme saint Loys, dans les eaux du baptême. Je fus plus heureux que le vieux Barberousse, mais, à vrai dire, j'eus momentanément du sang infidèle jusqu'au poitrail de mon palefroy.

Ah ! mon cher cousin, je vais donc vêtir de pied en cap toute l'armure du Seigneur Jésus ! Il va me férir du plat de sa bonne espée et me poser sur le col son joug aimable !... Noël !... Noël !... Dieu le veut !... Et par après, s'ouvre à mes pas la grande arène des missions ! Oh ! mon cœur s'élançe déjà dans ce noble champ ! Il me semble voir d'ici ma peuplade errante ; je la vois sur les montagnes, elle m'appelle ! O ma fiancée, mon épouse, ma chère tribu, que tes attraits sont grands pour moi ! Le sayon de peau de buffle qui couvre ton flanc robuste, ton carquois, tes flèches, la sagaie de tes fils, les tresses de ta chevelure sauvage, tous tes atours enfin ont ravi mon cœur, et tu es devenue, ô chère peuplade, la dame de mes pensées ! Quand dormirons-nous sous la même natte ? Quand prendrons-nous notre repos dans les fentes des montagnes, dans la grande herbe des savanes ? Quand disputerons-nous aux fils des lions leur repaire, et le sommet des collines aux poussins des aigles ?

Tu as dû voir par les dernières Annales comment nos apôtres meurent en Chine : toujours les membres de quelques généreux missionnaires pal-

---

(1) Eminent professeur de théologie, qui mourut grand vicaire de Poitiers, en 1883.

pitent sous les coups de rotin ; toujours ce noble sang coule à flots et fait germer des chrétiens. Noël ! Noël ! que ces héros besognent bien ! Je crois, vive Dieu ! qu'ils vont moissonner et vendanger tout le Céleste Empire ; ils ne me laisseront à glaner que quelques épis verts, quelques grappes sauvages !... Mais M. Chapdelaine ne sera pas, Dieu le veuille, le dernier des martyrs ! Et, s'il plaît à Notre-Dame, j'irai bien là-bas fouler le pressoir, par où je puisse donner à boire au bon Sauveur ; froisser dans mes mains quelques épis, et par ainsi apaiser la faim que le Seigneur Jésus a des âmes.

Là-dessus, je viens de recevoir ta lettre ; elle donne une nouvelle direction à ma pensée. Ah ! mon cher cousin, si je t'esjouis quelque peu, vraiment les épîtres me payent bien de retour. J'y respire un parfum de chevalerie, de courtoisie antique ; ce m'est comme l'odeur des vieux temps, comme une brise qui se serait empreinte des parfums du XIII<sup>e</sup> siècle, et des simples et baumes dont les nobles châtelaines bandaient les blessures des preux ; ta voix m'esjouit comme le chant des guerriers, ton accolade me dilate comme le baiser d'un frère...

Notre unique affaire, vois-tu, est d'aimer le Seigneur Jésus, et de verser pour sa gloire nos sucurs et notre sang, s'il lui plaît nous octroyer cette faveur insigne. Oh ! la noble couronne que celle remportée par l'amour, la charité de notre cher Sauveur ! Oh ! la belle vêtue que la robe rouge sous les tropiques ! Oh ! les nobles lambeaux que ceux laissés sur les montagnes ! Oh ! la belle face que celle brunie sous les glaces et les frimas ! Oh ! les beaux pieds que ceux de l'apôtre, ensanglantés par les ronces et les pierres du chemin ! Que cet ensemble est plaisant et prisable ès yeux du Seigneur Jésus !

Voici en quels termes il annonce son appel au sous-diaconat à la chère famille, qu'il avait laissée si désolée de la perspective d'une pro-

chaîne séparation. Par une sorte de coup d'œil prophétique, il semble entrevoir et indiquer à l'avance les merveilles de grâces qui seraient la récompense de sacrifices si généreusement acceptés :

Je suis appelé au sous-diaconat, mes chers parents. Allons ! du courage ! Dieu aidant, nous serons tous gens de cœur ! Une pensée me touche beaucoup, c'est la largesse du Seigneur à l'égard de ma famille. Je crois même que les coups de dévouement n'y sont pas à leur fin. Dieu y met sourdement la main, il touche tous ces cœurs de pucelles sans bruit, et je crois que nous baillerons honneur, los et renommée au Seigneur Jésus et la chasse au diable. C'est ce qui advint dans la chère et noble lignée du grand saint Bernard, qui, d'un même coup, entraîna dans le cloître treize de ses frères sur quatorze, ne laissant à la maison que le plus jeune.

C'est cela, chers parents ; le pèlerinage d'ici-bas n'est guère prisable et les biens de la terre ne sont rien. Si mes petites sœurs veulent consacrer leur virginité, elles feront merveille. Qu'elles y réfléchissent sans trouble, et traitent cette affaire avec leur confesseur ; tout ce qui se ferait en dehors de cette direction serait légèreté. Je prie Justine de noter cela. Si Dieu les appelle, qu'elles aillent chez les Filles de la Croix, à La Puye, ou chez les Filles de Saint-Vincent de Paul ; elles viendraient avec moi en Chine, où je leur donnerais à gouverner des légions de frères Chinois au front bruni. Réfléchissez là-dessus.

Vraiment, ma bonne mère doit être heureuse d'avoir porté dans son sein tant de braves enfants et des pucelles de cœur. Cependant, je fais exception pour moi, car, à vrai dire, je sens que je n'aime pas assez le bon Dieu ; je ne l'aime pas tant que ma bonne mère, ou bien encore mon féal père. Dites tous le rosaire à mon intention.

Le 15 décembre commença la retraite prépa-

ratoire à l'ordination. Une épreuve suprême allait faire briller la délicatesse et la loyauté de conscience de notre Godefroy, en même temps que son obéissance. La veille de l'ordination, M. Brisson adressa aux ordinands une instruction sur la grandeur des engagements que le sous-diacre contracte avec son Dieu, et sur l'étendue des obligations qu'entraîne un tel serment.

Notre ami sortit très ému de la conférence, nous écrit M. l'abbé Suire :

— Je n'avancerai pas demain, me dit-il tout bas.

Et, sans me laisser le temps d'une question, je le vis suivre son directeur.

— Après ce que vous venez de nous montrer, mon Père, je n'irai pas plus loin, lui dit-il en tombant à genoux.

— Et moi, je vous ordonne d'avancer ! Allez sans crainte, mon enfant, je n'ai pas d'inquiétude sur votre persévérance !

Et le jeune homme obéit.

Le lendemain, en présence de toute sa famille, dans la chapelle du Séminaire, entre les mains de Mgr Pie, il prenait à jamais le Seigneur pour la part de son héritage.



## CHAPITRE II

### Le Chevalier (1857-1858)

---

A mesure que le soleil se dégage des brouillards du matin et reprend possession de l'espace, ses allures nous semblent plus libres, sa lumière nous parvient plus brillante, son action sur la nature est plus accusée. Tel notre chevalier nous apparaît à cette heure. Longtemps il avait cherché sa voie dans une nuit obscure et douloureuse ; mais sitôt que la volonté de Dieu lui fut manifestée, il la suivit avec tous les élans de sa nature ardente. Comme un géant, nous allons le voir s'élançer à la conquête. Le Petit Séminaire avait été, nous l'avons dit, le temps des rudes épreuves ; c'était l'heure des brouillards. Au Grand Séminaire de Poitiers, notre héros avait été plus admiré que compris. Mais aux Missions étrangères, dans cette atmosphère de liberté sainte, l'astre n'est plus comprimé ; il monte et grandit. Attendez encore un peu. Bientôt il rayonnera dans la sérénité de son ciel, sur les plages qu'il devra transformer en les éclairant.

Revêtu de sa nouvelle armure, sous-diacre pour l'éternité, Godefroy quitta le Grand Séminaire. Les fêtes de Noël se passèrent en famille, au milieu des plus doux épanchements. Un nuage de tristesse pesait pourtant sur cette humble demeure. Que de fois, après un long regard furtivement arrêté sur ce cher fils, la pauvre mère éclatait en sanglots ! Les petites

sœurs se levaient à leur tour et, sous quelque prétexte, quittaient la table ou le foyer et dérobaien leurs larmes. Pour faire diversion à ces scènes attendrissantes, Godefroy sellait une cavale, et, rapide comme la flèche, parcourait ces campagnes qu'il ne reverrait plus.

Après ses adieux aux membres de sa famille et à quelques amis, il revit Montmorillon, où il ramena son petit frère et où nous le vîmes pour la dernière fois.

Même quand ils sont douloureux, les jours s'écoulent vite. Vint la fête des Rois, c'était l'heure de la séparation. Nous renonçons à décrire cette scène. Notre héros lui-même va nous raconter, dans une lettre à son cousin, cette « déplaisante départie ». Elle eut lieu le 7 janvier 1857.

Nous rendons la parole à notre chevalier.

... Comme donc fut sonnée l'heure des adieux, écrit-il à son cousin, mon féal père, qui me voulut conduire, harnachait lui-même son coursier et l'attelait à son char. Tu aurais cru voir le vieil Abraham sangler, d'un cœur intrépide, son ânesse de voyage, préparer le bois et ceindre le glaive du sacrifice, et ma mère lui disait d'une voix admirable :

— Tu es bien heureux, toi, de conduire notre fils jusqu'à Poitiers !..

A brief dire, les oiseaux de notre plaine ne ramagent aucunement, le sombre hiver tient nos campagnes humiliées dans ses frimas ; ma mère verse des pleurs, les pucelles se lamentent. *Schloff*, ma cavale au flanc d'airain, creuse la terre de son sabot rustique ; le signal est donné ! Ma mère et mes sœurs, debout sur le seuil de la chaumière, me suivent d'un triste regard ! Quelques villageois chargés de ramée se retournent et me remettent à la garde de Dieu. Bientôt disparaît dans la brume le clocher du hameau ; plus rien que le sifflement de la bise dans les forêts et les pas du destrier. En

ce temps même où les rois mages venaient de lointains pays adorer le Seigneur Jésus en son étable, je parlais, cher cousin Jean, pour les Missions étrangères.

Cependant, mon féal père et moi faisons oraison, car nous en avons esté empêchés par les soucys et tristesses de la matinée. Peu après, il m'ouvrait son noble cœur, me couvrait de toutes sortes de bénédictions, promenait ma pensée de la terre au ciel, et, voyant ce lieu de notre pèlerinage jonché et hanté de fourberies et amertumes, il concluait que nulle temporalité ne devait attacher ici-bas notre cœur, mais qu'à vrai dire, les plages du paradis estaient le lieu de notre repos. Par souventes fois il s'exclamait :

— Ah ! si tes sœurs estaient trois vaillants hommes, nous irions tous ensemble conquister la Chine !

C'est qu'il y a du cœur, là, vois-tu, cousin, beaucoup de cœur !

A Poitiers, une vieille Castillane, dont mon père régit un fief, nous offrit de reposer sous sa tente ; et nous fusmes tous deux d'avis, en cette dernière nuit, de partager la même couche. Et de fait, je dormis dans les bras de mon noble père, et sous les ailes du Seigneur. Cela te remettra en pensée des temps et une simplesse qui ne sont plus.

Après la sainte Messe, mon père, m'arrosant de quelques larmes, me dit :

— Comprends mes larmes, cher fils, elles ne sont point amères !... Dieu le veut ! Tout pour sa gloire !!!...

Va ! cousin Jean, pareille noblesse m'est une loi à ne jamais faillir... Bref, le wagon m'entraîne. Dès la vesprée j'étais aux Missions étrangères.

De quel cœur, cher cousin, j'y ai planté ma tente ! Mon âme s'est dilatée comme les pavillons de Jacob, je voyais la terre promise !... Vraiment, je suis dans la maison de Dieu ! Quels hommes, grand Dieu ! quels hommes que ces anciens missionnaires ! Ils ont dormi au milieu des flots et des tempestes de l'océan, affronté l'horreur du fouet,

les aspretés des montagnes, bravé les dents des tigres, le rotin des bourreaux ; ils ont habité les cages de fer et la nuit des prisons. Il les faudrait ouïr nous raconter les faits et gestes des héros, les exploits de leurs frères qui sont encore dans la lice des missions et leurs fières prouesses.

Pour moi, cher cousin Jean, qui me verra jamais faillir à dextre ou à sénestre ? Nul, s'il plaît à Nostre-Dame ! Oh ! je suis l'escuyer d'un grand Seigneur !... Qui me verra jamais cligner de l'œil ? Nul, non plus que les poussins des aigles ! Je me suis fait une loi d'affronter toujours le premier la poudre des batailles, et toujours, si Dieu me garde, quitterai le dernier le labour ; car j'estime qu'il ne saurait y avoir trop grand relief de vaillance, de courage et d'amour, quand il s'agit du Seigneur Jésus...

Il nous faut maintenant revenir en arrière, et remettre sous les yeux du lecteur une page que le vaillant chevalier emportait à ses nouveaux supérieurs.

M. l'abbé de Foy, curé de Paizay, écrivait le 6 janvier à M. Albrand :

Dieu seul sait la douleur que j'éprouve en me séparant de l'excellent abbé qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre. Je vous l'envoie avec confiance, sachant positivement que Dieu le demande. Le jeune homme me semble posséder toutes les qualités qui font les bons missionnaires. Je vous parlerais moins avantageusement de lui s'il n'était aussi humble. Mais cette vertu est en lui si profonde, que ceux même qui l'ont dirigé dans ses études n'ont pas toujours su l'apprécier. Sa foi, sa piété et son incomparable énergie me font espérer que je vous envoie un aussi bon ouvrier que celui que je vous adressais naguère de Châtellerault, dans la personne de M. l'abbé Bisch (1)...

---

(1) M. l'abbé Bisch était l'aîné d'une nombreuse famille, venue d'Alsace à Châtellerault. Le père, ouvrier

Le digne prêtre ne se trompait pas, et celui qu'il appelait dans cette même lettre la fleur et les prémices de sa paroisse devait lui faire honneur.

A peine arrivé à Paris, Godefroy, songeant à sa famille, lui écrit pour la consoler. Sa première parole est un cri de reconnaissance.

Dieu soit béni ! leur dit-il. Me voici donc au lieu tant désiré ! Mon voyage a été heureux et fort ordinaire, sauf une circonstance notable. Comme j'étais entré dans les flancs sombres du wagon, je me sentis bientôt entraîner loin des frontières du Poitou. Je voulus alors saluer du regard l'antique cité du duc Guillaume. Je sors la tête à la portière. A l'instant, une bise, venue du Nord, saisit mon chapeau et l'emporta sur ses ailes rapides. Je suivis de l'œil mon heaume quelque temps ; il se perdit dans un tourbillon de fumée vomie par l'inférieure machine. Il aura pris sans doute son essor vers cette plaine fameuse où tant de messires perdirent leurs armes et la vie, au temps du roi Jean le Bon.

Vous verrez dans cette aventure, mes chers parents, un coup de main du Seigneur Jésus, qui, ne trouvant sans doute pas ma vêtue assez apostolique, permit ce divorce imprévu entre mon chef et mon chapeau. Je pris bravement mon parti, et, enveloppé dans l'antique huppelande de M. de Foy, je pus passer à Tours, à Orléans, à Paris, pour un fameux original. Erreur ! C'était un preux, un apôtre ; et, le front bien appert, j'étais doublement sans peur ni reproches.

Mes chers parents, je suis ici dans la maison de Dieu et parcellément chez moi. Le cœur et l'esprit trouvent aux Missions un aliment abondant ; il y a du travail et de la piété. La science et la vertu

---

très habile et contremaître à la manufacture d'armes de cette ville, était surtout un vaillant chrétien qui donna plusieurs de ses fils à l'Eglise. Joseph, dont il est ici question, fut missionnaire en Chine et mourut de la peste dans l'île de Hai-Nan, en 1859.

nous sont plus qu'à nuls autres utiles. De fortes études élèvent et ennoblissent notre intelligence, des relations toutes fraternelles, pleines de douceur, de liberté et de simplicité, mettent le cœur à l'aise. Je suis en compagnie de cinquante jeunes hommes, tous braves comme le jour, vaillants comme l'espée. Oh ! que ma vocation est noble et sublime ! Il est évident que je suis appelé à devenir un saint. J'ai toujours en pensée ma chère tribu. Je crois l'entendre s'exclamer :

— En lice ! En lice ! Prie, prie ! Travaille !

Bénissez le Seigneur, mes chers parents, d'avoir choisi un de vos enfants pour un si noble ministère, soyez humbles, mais soyez fiers aussi, car il n'en est guère, à ce que j'ai ouï dire, qui sachent faire, aussi généreusement que vous, les sacrifices.

\*\*\*

Si intéressantes que soient les lettres de Godofroy à sa famille, c'est surtout dans sa correspondance avec son cousin que nous retrouvons le charme des récits, mêlé aux plus sublimes pensées.

Au mois d'avril 1857, il lui écrit :

Je ne prétends pas, mon cher cousin, te tracer un tableau de ma vie et de mes petites aventures ; je te renvoie, à cet effet, aux manuscrits que tu trouveras au toit paternel... Tu liras donc mes lettres là-bas, d'autant, mon cousin, que je te fais une loi de continuer avec ma famille ces rapports d'amitié qui existaient autrefois. Voici que mon frère devient jeune homme, tu me remplaceras auprès de lui. Bref, sers-lui de frère ; moule son cœur sur le nostre, et par ainsi, il sera vaillant.

Viens, mon cousin, viens boire à la maison le lait de nos génisses. Nos sœurs laveront les pieds poudreux dans le miel et la crème. Viens donner le frein à ce poulain farouche dont je n'ai jamais pressé les flancs. Le matin, quand tu descendras dans le vallon, médite comme le vieil Isaac. Je serai avec toi de cœur. Puis tu prendras les engins de chasse, et quand, dans la vesprée, tu partageras

les dépouilles en mangeant le butin, réserve à ton frère une part abondante. Assis à la porte de la chaumière, tu fumeras avec mon féal père le calumet de paix. Puis tu prendras ton repos sous les grands chênes de nos vallons ; je serai à tes côtés et nul n'osera nous esveiller.

Que te pourrai-je narrer ? Ah ! si tu respirais l'odeur de ma tente ! Tiens, je veux jeter sur ces feuillets un peu de la cendre savoureuse de mon calumet. Flaire, cousin ! Penses-tu que la vesture d'Esau fut plus odorante ?

Sans doute, il t'apparaît bien que je suis très heureux aux Missions ? A vrai dire, la main de Dieu est là. Je te l'avoue, j'ai grande confiance en ma vocation : aussi je marche à plein cœur dans la carrière. Tu diras : Tu dois avoir trouvé là-bas de vaillants jeunes hommes ! De fait, oui, de bons, sages, pieux, aimables, vertueux ; mais, soit dit entre nous, pas d'aussi vaillants que ton cousin.

Toute force, ô frère, se trouve, je crois, au cœur ; las ! aussi, grande faiblesse ! Ainsi, moi qui me ferais ardre (1) pour mes amis, que penses-tu que je fasse, si mon Jésus me touche au flanc gauche d'une des flèches de son carquois ? Seigneur, lui dis-je, ès devis privés, prenez mon cœur, et je me charge de vous conquêter le monde ! Et de fait, je ne suis que cœur, tu le sais bien. Tiens, je le sens battre et rugir quand tout se tait. Ah ! quand j'aimerai Jésus, je ferai grand bruit sur terre !...

Bref, quand j'arrivai aux Missions, on n'avait, à ma grande surprise, nulle notice de chevalerie ni prud'homie. Moi, que les cris de guerre et le hennissement des coursiers esjouissent, qui aime la lance, toute armure de bataille et tout engin de chasse, j'en demeurai esbahi... Un jour, on récitait en quelque lecture : « Les bons chevaliers du Seigneur moururent tous vaillamment. » A ces mots je lève mon front bruni, je secoue ma noire chevelure. Pas un œil émotionné ! « Vive Dieu ! me dis-je, où sont mes frères d'armes d'antan ?... » J'ai

---

(1) Brûler.

compris qu'il me fallait opérer quelque réaction; voici que la courtoisie chevaleresque est en honneur, et voici que ton frère et le chevalier Bayard ne sont pas deux!

Mes confrères m'appellent le chevalier, l'intrépide; et de fait, cousin, je leur ai baillé en toute rencontre des marques d'une valeur noble. Mes directeurs aiment mon caractère décidé et mon allure hardie, et M. le Supérieur me prit bientôt pour un fier montagnard.

Tu voudrais savoir peut-être quand je serai envoyé aux Gentils... Quand il plaira à Monseigneur Jésus; car du jour où il me dira : « *Armiger, transeamus! — Adsto!* Ecuyer, marchons! — Me voici! »... Possible, partirai-je à Noël. Les appels aux Ordres vont avoir lieu; j'ai passé mon examen, et j'ai bien quelque confiance d'être appelé au diaconat.

Je m'aperçois, chemin faisant, sur ce vélin, que tu devras avoir quelque labeur à déchiffrer cet écrit : encore n'est-ce pas tout. Il y a plus d'une sorte de négligence ; les pensées sont jetées là, pêle-mêle, comme seraient tronçons d'épées, débris de heaumes, fracas de lances, ains tu agréeras bien tout cela pourtant, n'est-ce pas, mon cher cousin ?

Un peu plus tard, le 20 mai 1857, il adresse de Meudon la lettre suivante :

Jour de promenade, d'excursion et d'aventures, mon cousin. A 4 heures je laçai mes guêtres et esveillai au son du cor nos pèlerins endormis. Sus! Sus!... Bientôt toute notre troupe est équipée et nous partons dans un tourbillon de poussière. Déjà l'air de la campagne vient dilater nos poitrines. Après la dévotion du matin et le déjeuner, chacun s'élançe dans les grands bois qui environnent notre castel. Nous pouvons bien cheminer quatre ou cinq lieues sans quitter les sentiers obscurs de la forêt.

Pour moi, je connais déjà tous les détours et retraites, comme le chevreuil les ravins des montagnes. Je me précipite à travers le fourré, et, en

hardi chasseur, je m'ouvre des chemins emmy les ronces et les épines ; je me glisse en l'herbe et l'ombre des grands chênes. Dressons là notre tente, car nous avons trouvé la paix et solitude du désert. J'ouïs tout près les gémissements plaintifs des tourterelles ; les petits oiseaux ramagent ès palmes verdoyantes. Nous sommes bien là, mon cousin, sous l'ombre de ces arbres et cette natte de verdure.

Devisons, car j'ai là, dans mes *Heures*, quelques feuilles de vélin ; si mes lettres, à ton dire, te causent quelque liesse, les tiennes me sont aussi fort agréables. Tu m'offres ta bourse sans façon, avec cette prud'homie qui t'est spéciale. Mais garde pour toi, cher cousin, ces quelques sols que tu gagnes au labeur des escoles.

D'ailleurs, je n'en saurais tirer grand profit, car vois-tu, je suis là en compagnie de maints pauvres gentilshommes, esquels je n'ai pas le cœur de refuser ma substance. Viennent-ils frapper en ma tour magne, j'abaisse le pont-levis avec la courtoisie que tu me sais :

— Salut, Père Chicard ! me dit un fier Breton ; avez-vous du tabac ?

C'est tout dire... Je partage mon tabac et mon argent et le congédie, lui promettant le secours de mon bras en toute rencontre. Tu comprends, cousin. qu'avec cette largesse, le plus beau trésor court à déclin et bientôt tombe en méсарroy.

Je vais répondre à quelques questions de ta dernière lettre. Un vieil apôtre des Indes espérait partir ces derniers temps. Comme donc il attendait un vent favorable, la main du Seigneur s'est appesantie sur la tête blanche du vieillard, si bien que nous avons pensé que le mal irait à trespas. Pasque-Dieu ! tu aurais vu ce missionnaire, jadis si robuste, maintenant estendu sous sa tente, et grevé d'infirmités.

Une nuit que je veillais à ses côtés, il poussait des soupirs lamentables qui me faisaient faire de merveilleuses réflexions.

— Mon doux Dieu, me disais-je, comme toute temporalité est éphémère et caduque ! Ce héros, que

vingt-cinq ans de grands labeurs et de pénibles missions n'ont pu terrasser, que jamais les abymes des flots, l'aridité des déserts, les horreurs des forêts, les rugissements des bêtes n'ont fait trembler, qui n'avait pas quitté la croix un seul jour, eh bien ! le voici à présent, non plus sous la tente sauvage, au milieu de ses Indiens épars, avec ses tribus errantes, ains emmy le pays de France, auquel il comptait avoir fait ses adieux pour toujours. Pourtant, il estait fort comme le chêne des montagnes ; mais la hache du temps l'a ébranlé, et les orages de sa vieillesse tempestueuse ont effeuillé toute sa vigueur. Ne reparaitra-t-il jamais dans l'arène ? Las ! il voudrait embrasser une dernière fois ses pauvres enfants des Indes !...

Mais voici que sa jeunesse s'est renouvelée comme celle des aigles. Au premier soleil de mai, il s'est relevé de sa couche, il s'esjouit comme le vieux Jacob ; il ira aux Indes pleurer une dernière fois sur le cou de ses fils, et y mourir.

Ce nous est un bel exemple, mon cher cousin, de besogner vaillamment, pendant que nous sommes emmy la fleur de nostre jouvence, avant qu'advienne l'hiver et le déclin de nostre asge.

Mais laissons la compagnie de ce bon vieillard et passons en la salle des Martyrs, dont je te vais donner quelque idée (1).

Eh bien ! suis-moi, mon cousin, courbe les genoux et baise tout d'abord le crucifix, encore teint de sang, que le vénérable Borie portait en son martyre. En ladite salle tu verrais, appendues aux parois, toutes manières de grandes peintures chinoises représentant les passions, souffrances, saints combats et divines prouesses de ces braves héros. Viens, viens, et vois les martyrs avec les

---

(1) Cette salle, dite des Martyrs, était alors au premier étage du Séminaire. Afin d'en faciliter l'accès aux pieux visiteurs, on a descendu au rez-de-chaussée, dans une chambre à gauche de l'entrée principale, ces précieuses reliques qui ne sont plus dans l'ordre suivi ici par notre chevalier. Cette salle s'est d'ailleurs enrichie de nouveaux trophées.

couronnes dont les a couronnés le Seigneur! Là, Mgr Boric attend, à genoux, le coup d'espée qui le dépeschera aux royaumes éternels; le sang descend de son cou sur sa blanche poitrine qui est bientôt tout empourprée. La vie s'échappe à flots de ses larges blessures, il incline sa tête, comme un géant; il tombe tel qu'un grand chêne au milieu des forêts. Ses restes, plus précieux que l'or et le topaze, demeurent ès mains des chrétiens, mais sa glorieuse âme est emportée par les anges aux rives du paradis. Ah! ce héros n'est point mort comme meurent les lâches: *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est Abner.*

Passons un peu plus loin, et vois le vénérable Marchand à sa colonne. Les bourreaux sont là, avec leurs engins et vaisseaux de torture; ils engraisent dans son noble flanc leurs armes cruelles et ne les retirent pas en vain: *Gladius non est reversus inanis.* Ils trempent dans les muscles de ses bras leurs pinces brûlantes et ravissent à son généreux sein de grands lambeaux écarlates. Pour notre martyr, les yeux fixés au ciel, il attend le son de la trompette angélique pour entrer dans les rangs des armées et vertus du Seigneur.

Mais avançons encore et nous trouvons le pieux Schœller. Qui osera porter la main sur ce Christ du Seigneur! Il est aimé et chéri par les fils de Dieu et par les enfants des hommes. Son béni vult (1) est tout resplendissant de candeur, d'amabilité, de douceur, de pureté, et c'est encore un charme pour ceux qui l'ont connu de penser à sa grande simplicité et bénignité. Tout le monde l'aimait, comme une mère aime son fils unique; il faut une armée pour arrêter la foule des chrétiens qui se précipite et veut ravir son apôtre à la cruauté des païens. Bientôt, le glaive meurtrier tombe sur son cou, pur comme les lis, cependant que, d'un admirable sourire, il salue le trône de Dieu où les vainqueurs vont s'asseoir. *Qui vicerit, dabo ei sedere in throno meo.*

---

(1) Visage.

Enfin, voici le tableau qui représente la scène glorieuse du martyr de notre vénérable Cornay (1). Le corps, ou plutôt le tronc mutilé de l'apôtre, gît tout baigné dans son sang ; son chef défiguré, ses bras et ses jambes desséchés et flétris sous les chaînes de fer et dans l'ombre des prisons sont étendus dans la poussière. Las ! les missions avaient perdu un héros, l'Eglise militante un guerrier d'élite qui ne frappait aucunement l'air, mais notre Compagnie avait un martyr de plus, et le ciel un nouveau bienheureux.

Voici bien, à mon avis, une merveilleuse couronne pour notre vieux Poitou... Heureuses les entrailles !... Heureuses les mamelles !... Heureux surtout ton cousin, s'il peut seulement marcher de loin sur ces traces sanglantes !

Mais que sont cette pirogue audacieuse et ces hardis plongeurs ? Que cherchent-ils pendant les ombres de la nuit et dans ces flots amers ? Ils cherchent les restes précieux du vénérable Bonnard. Les païens, pour les ravir à notre vénération, ont jeté son corps à la mer ; mais les anges veillent sur lui ; le précieux dépôt ne deviendra point la pâture du Léviathan, il ne sera point absorbé par d'intolérables ondes ; une lumière céleste indique où reposent les restes sacrés qu'on retire bientôt du sein de l'abîme. Vois-tu, mon cousin, sur ce même tableau, descendre du sommet des montagnes dans la plaine ce vénérable missionnaire ? C'est Mgr Retord, le patriarche des missions, lequel accourt avec ses catéchistes embrasser les précieuses reliques de son ami.

Il reste bien encore plusieurs tableaux, dont je ne te parle pas : car ce ne sont plus les martyrs de notre France, mais bien les enfants de la Chine qui payent aussi leur tribut de souffrances et de sang. En de grandes chasses, tout autour, sont enfermés les ossements de tous ces bons chevaliers du Seigneur que je t'ai nommés ; de plus, ceux des vénérables Jacquard et Gagelin... puis maints objets qui

---

(1) Missionnaire poitevin.

ont appartenu à ces héros. Là, tu verrais la grande cangue de Mgr Borie et le rotin qui déchirait ses membres, ailleurs son calice et sa patène, avec lesquels chaque missionnaire doit célébrer une fois la Messe, avant de passer aux Gentils.

Par ici, le tapis sanglant sur lequel le vénérable Cornay a achevé son sacrifice... quelques poils de sa barbe, quelques mèches de ses cheveux ; plus loin, les chaînes de M. Bonnard ; la chevelure de M. Chapdelaine et son humble chaussure. Tiens, voici la boîte à lettres de M. Schœfler ; celle à tabac du vénérable Jacquard ; bref, un couteau, un couvert chinois, une théière, un coussin et maints objets de ce genre, tous recueillis avec soin.

Dans les tableaux, il y a toujours aussi grand appareil de troupes, d'officiers, de mandarins sur leurs éléphants ; puis les tam-tam... puis la foule, puis les martyrs et leurs cangues... Ici les chrétiens sont étranglés, là battus et frappés du rotin ; là leur tête tombe sous le glaive, mais partout les pennons vénérés de Nostre-Seigneur triomphent. Oh ! les généreux héros ! Ils ont livré leurs corps au supplice pour Dieu, ains ils ont mérité des couronnes éternelles. Salut donc à nos martyrs qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau ! Chastes Nazaréens du Seigneur, vous êtes plus éclatants que la neige des montagnes, plus blancs que le lait des biches dans les déserts, plus beaux que l'ivoire antique et plus radieux que le saphir.

Mais c'est assez deviser, cousin, je vais quitter ta chère compagnie et courir un peu les bois. Pasque-Dieu ! que n'es-tu là ! Nous irions battre ensemble la forêt : que ce me serait doux ! Jamais, depuis quinze ans, nous n'avions passé si longtemps sans nous voir ! Ah ! ah ! ah ! il est dur de quitter mon vieux père, ma bonne mère, mon cousin si aimé, et mes autres amis, mais il est bien doux, d'autre part, de suivre Nostre-Seigneur Jésus !

Là-dessus, prête l'oreille : je vais faire résonner ces bois de ma voix sonore. Je chante quelque fanfare et tu croiras ouïr le cor du bon Roland... Mais j'ai baillé. l'éveil et découvert ma retraite.

Des confrères ont entendu ma voix et s'écrient :  
— C'est le chevalier Chicard !

Allons ! je m'en vais mener ces jouvenceaux à l'excursion. Ils n'en trouvent guère de ma trempe, quand il s'agit d'un coup de main, d'une course, castille et emprise. A brief dire, je suis toujours le chef ès adventures.

Raconte ces prouesses à nos amis de Poitiers ; ils en seront grandement esjouis, voyant que je ne forligne pas et fais honneur à ma bannière !

Faisons trêve quelque peu à ces gracieux récits où la piété se mêle aux fantaisies de l'imagination. Plusieurs des lettres de Godefroy (avons-nous besoin de le dire ?) nous ont fait assister, nous convieront encore à des scènes plus merveilleuses qu'imitables. Nos jeunes lecteurs surtout se méprendraient sur le but que poursuit la publication de ce livre, s'ils y trouvaient une invitation, même lointaine, à copier certaines allures propres à notre héros et qui demeurent son caractère inimitable.

Redisons-le pourtant, au risque de nous répéter, notre chevalier était scrupuleux en fait d'obéissance.

Nous avons ici le précieux témoignage de son confesseur, M. Delpech, alors supérieur des Missions étrangères.

Pendant les vingt mois qu'il passa parmi nous, affirme ce dernier, malgré une tenue trop souvent négligée et des allures qui tenaient à sa nature exceptionnelle, la conduite de Godefroy fut irréprochable et son influence pour le bien décisive comme partout sur tous ceux qui l'approchaient.

Qu'on ne nous objecte pas l'usage du tabac qui semble une imperfection et dont le souvenir revient souvent dans cette correspondance. Il ne sera pas sans intérêt de dire ici comment Godefroy contracta cette habitude.

Il y avait au Séminaire des Missions, quand il y arriva, un vénérable missionnaire, nommé M. Charrier, qui avait subi au Tonkin toutes les tortures d'un long martyre. Le rotin des bourreaux avait si profondément labouré son corps que des lambeaux de chair s'étaient détachés de ses flancs. Des plaies toujours béantes, bien que cicatrisées, le rendaient tout infirme et l'empêchaient de se tenir assis :

— Ah ! disait-il en pleurant, j'ai connu toutes les horreurs du martyre, mais je n'en méritais pas les honneurs, et c'est pour cela que je suis condamné à vivre ! Oh ! j'avertis tous nos missionnaires, ajoutait-il, qu'ils doivent garder sans cesse la présence de Dieu, car il est perdu, loin de sauver les autres, celui qui ne vivra pas toujours sous le regard divin.

Soit par habitude, soit pour se distraire de ses souffrances, le vieil apôtre fumait souvent. Godefroy s'éprit d'admiration pour ce saint athlète qui avait de si près entrevu la palme du martyre. Son enthousiasme alla même jusqu'à lui emprunter l'inévitable calumet, considéré comme un moyen d'apostolat et un symbole de paix parmi les nations de l'Asie. Afin donc d'imiter jusqu'au bout son modèle, le chevalier, qui n'avait jamais fumé à la maison paternelle, non plus qu'au Séminaire, comme on le devine sans peine, ne voulut point négliger cet élément de succès pour ses futures conquêtes. Poussé par ces motifs, il demanda et obtint l'autorisation du supérieur.

M. Albrand était un homme éminent et pratique. Ses successeurs ont hérité de sa clairvoyance et de ses vertus. Habitué à former des hommes d'avant-garde et des soldats du Christ, ils savent discerner les aptitudes de chacun, préparer ces intrépides pionniers de l'Évangile et

de la civilisation. Ils excellent à développer en eux cette puissance d'action, ces saintes initiatives indispensables dans le milieu où se trouveront plus tard leurs missionnaires.

Il ne faut pas juger ces héros à la mesure commune.

Autrefois, les amis eux-mêmes de notre Godefroy s'étaient étonnés de l'ardeur qui le poussait vers les souffrances et d'effrayantes austérités. Quitter le toit paternel pour coucher dans la feuille des bois, entreprendre, pieds nus, des pèlerinages lointains, dormir sur le carreau d'une cellule, manger, en dépit des répugnances naturelles, ce que tous les autres refusent, étudier la théologie revêtu d'une cuirasse, tout cela peut paraître étrange, tout cela pour lui était sanctifiant.

Les riches natures sont sujettes aux violentes tentations, et, pour les vaincre, il faut des **luttés héroïques**. Le monde les appelle extravagances, excentricités inutiles ; l'Église les nomme, avec saint Paul, les saintes folies de la croix. Notre jeune étudiant les avait affrontées pour dompter sa nature. Mais, dès l'âge de vingt ans, il pouvait dire sans orgueil et dans une confiance très intime :

— J'ai subi de terribles combats, d'effroyables luttés avec moi-même, mais, Dieu merci, je vis en pleine paix et toute tentation mauvaise a cessé.

La mortification avait triomphé.

\*\*\*

A son frère, Godefroy écrivait, sur un ton plus doux, de très hautes pensées et de sages conseils :

De fait, petit frère, disait-il, nous ne sommes déjà plus à la chère époque de notre jeunesse. Ils

sont loin de nous, ces jours où nous partagions la même couche, dormant ensemble dans la grande herbe des prairies.

Plus le soleil, plus la liberté de nos campagnes, plus nos bois, plus nos juments rustiques, plus nos courses communes ! Plus de lances, plus de fusils, plus de chasses, plus de pêches, plus l'air parfumé de nos plaines, plus le sifflement des vents dans nos grands arbres ! A bricf dire, plus le sein de notre mère et la table de notre père ! Plus ensemble !...

Mais qu'est-ce tout cela, pour l'amour du Seigneur Jésus ?

Penses-tu qu'il soit en peine de nous rendre avec largesse, pour tous ces plaisirs de notre enfance, pour tous les jeux que nous aimions tant dans notre simplesse ?... Va, petit frère, le Seigneur Jésus, dont nous sommes les escuyers, nous aura merci des plus petits sacrifices. Il nous donnera donc dès là, pour notre pauvre campagne, toute l'estendue du désert ; pour nos collines, de hautes montagnes ; pour les petits oiseaux de nos bosquets, des aigles au vol superbe ; pour nos pacifiques montures, un cheval fier et sauvage ; pour la poussière de nos champs, une arène glorieuse, la poudre de la lice et des missions. Pour nos taillis, des forêts immenses ; pour le fusil de notre père, l'arc et le carquois des Indiens. Pour nos promenades, le Seigneur nous prépare des courses lointaines, des excursions périlleuses sur les mers, dans les déserts et les montagnes ; et, s'il plaît à Notre-Dame de bénir nos labeurs, nous ne paraîtrons point sur les rives du paradis sans entraîner avec nous quelques âmes ravies aux filets du diable.

Est-ce rien, tout cela ?

Et par après, être enrôlés dans les armées du Seigneur, guerroyer là-haut en compagnie de saint Michel, marcher dans les rangs de cette milice éternelle, avec saint Georges, patron des chevaliers, saint Maurice, et maints autres de la plus fière lignée : penses-tu que tout cela soit peu prisable ?

Non ! non ! petit frère, ains au contraire, si dési-

nable qu'il n'est flots et tempêtes en la mer, ahymes en la terre, dents de lions dans les forêts, menaces et glaives des rois sur les trônes, furic et framées des diables dans les enfers, qui puissent me faire cligner de l'œil ou pencher seulement à dextre ou à sénestre...

Bref, petit frère, tu vas prendre la soutane ; noble vêtüre ; cuirasse du Seigneur, bouclier impénétrable, armure digne des anges, escu de Nostre-Dame ! Avec elle, tu es invincible et mieux en garde qu'avec la cuirasse de Godefroy, le casque de saint Loys ou l'espée fourbie d'acier de Richard ; sûrement, en ta pieuse soutane, mieux arçonné qu'ès estriers du bon Renaud.

Sus ! sus ! petit frère ! Nous ferons merveille ! Gloire donc à Dieu et à Nostre-Dame ! Combattons les combats du Seigneur. Souviens-toi que noblesse oblige ; sois vaillant comme les poussins des aigles, et ne cligne de l'œil à l'encontre de nulle vaillance, prud'homie, générosité, simplesse, piété... En avant ! Laisse rugir le diable, rire les hommes, pleurer les femmes. Dieu le veut !... Du cœur ! et en avant !...

\*\*\*

Ici se place un épisode, où nous retrouverons notre héros déployant sa qualité maîtresse, cette charité qui se donne, sans même calculer les obstacles. Parmi tous les confrères que Godefroy avait rencontrés au Séminaire des Missions, un surtout avait captivé son cœur. D'une foi débordante, partageant les mêmes goûts que notre Poilevin, Louis Wykaërt, Flamand d'origine et superbe de sa personne, s'éprit d'admiration pour notre chevalier. Celui-ci, de son côté, parlant de son ami, écrit à son père :

C'est le plus noble jeune homme que le soleil ait jamais vu ; sa chevelure est comme la crinière du lion, ses bras sont plus forts que des arcs, ses jambes sont robustes comme deux frênes des forêts ; à brief dire, un vrai cœur d'or.

Entre eux, bientôt, tout devint commun ; ils s'aimaient comme frères. Louis Wykaërt était le troisième de huit enfants. Deux de ses sœurs étaient à Paris, et notamment une des plus jeunes, nommée Sophie. Elle avait l'âge de Radegonde, la petite sœur du chevalier. L'enfant restait sans place dans ce grand Paris, causant à son frère un souci véritable. De ce souci, Godefroy prit sa part, et sa charité eut bientôt trouvé le remède :

— Que ton cœur soit en paix, Louis mon frère, dit-il ; ta sœur est ma sœur, et j'écris de ce pas à mes parents de la recevoir chez eux.

La chose fut faite ainsi, tant la famille Chichard inclinait aux sentiments généreux.

Recevez cette enfant comme mon cœur, écrivait Godefroy, empruntant la parole de saint Paul. Pensez que cette petite fille est une de mes sœurs : le jour de l'arrivée, faites-lui un festin, comme si c'était moi en personne, armé de pied en cap.

Sophie arriva, fut fêtée et placée chez les Sœurs de la Puye ; elle devint l'amie de Radegonde. Cependant, peu après, Wykaërt reparut, un jour, soucieux devant son ami :

— J'ai reçu de fâcheuses nouvelles de ma famille : ma grand-mère Van Uxem est bien âgée, ma mère est chargée de nombreux enfants, dont plusieurs en bas âge, et je vois les affaires bien embrouillées !

— Ce n'est que cela ? dit Godefroy. Va ! ne crains rien, je vais tout arranger : que toute ta famille quitte les brumes du Nord et s'en vienne en Poitou.

Aussitôt, n'écoutant que son cœur, il envoie en Flandre une lettre ainsi conçue :

Ma bonne mère, j'apprends tous vos ennuis, mais que votre cœur s'épanouisse ! Quittez votre pays du

Nord, venez chez mon père; sa maison sera votre maison, ma famille votre famille, nos champs seront vos champs, mes sœurs seront vos filles et vos enfants mes frères. Quittez la terre de Chanaan, et venez demeurer dans la terre de Gessen!

En même temps, il adressait à ses parents les sollicitations les plus pressantes :

Recevez-les, ouvrez vos cœurs et dilatez votre charité. Allons! C'est le cas de rappeler toute notre noblesse et notre amour du prochain. La grandeur d'âme, la générosité disparaissent généralement de la face de la terre, nous devons susciter ces grandes vertus. Recevez cette noble mère qui a porté dans son sein douze enfants; recevez son vertueux époux; ces patriarches et leur famille vous porteront bonheur et vous me deviendrez plus chers que mon cœur!

La famille flamande accepta la proposition. Déjà elle se disposait à mettre en vente son mobilier et ses terres pour prendre la route du Poitou. Mais, de ce côté, des objections surgirent :

L'affaire que tu nous proposes, écrivait M. Chicard, nous plairait en principe, mais en pratique nous semble irréalisable. La place nous manque plus que le cœur.

Nous recevrons volontiers ces braves gens du Nord, ajoutait à son tour Justine; mais la maison, tu le sais, est déjà bien insuffisante, et d'ailleurs, les caractères sympathiseraient-ils toujours?

Devant de si bonnes raisons, Godefroy battit en retraite, regrettant de subir les impossibilités que son affection n'avait pas prévues et n'acceptait qu'à demi.

Toutefois, les nouvelles amitiés qui prenaient place en son cœur ne lui faisaient point oublier les anciennes. Il dérobaît quelques instants à

ses études pour écrire à ses amis du Poitou. A ceux qui sont surveillants, il donne d'utiles conseils. S'adressant à la fois à ses bons amis Marot et Suire, alors professeurs à Montmorillon, et à son petit frère, il leur dit :

Mes chers sires, ma chère lignée, mes amis, comme je me suis esjoui d'apprendre que mes preux amis estoient ensemble ! De quel cœur vous allez besogner pour nostre Dieu !

Ça, mes chers amis, qu'à mon advis c'est une grande et noble besogne que la direction des enfants ! Par spéciale sont-ils fragiles en asge de jouvence. Qu'il les faut bien suivre de l'œil et du cœur ! Car souvent ils sont malmenés par le Vilain et navrés par leurs passions. Couvrez-les donc bien de vos boucliers, chers frères, si bien que les flèches du diable ne les puissent aucunement déconfire.

M. l'abbé Marot nous communique une lettre, précieusement gardée depuis trente ans dans un meuble de son presbytère. Elle est écrite du 17 mai 1857 par le valeureux Godefroy, « en les forests de son manoir ».

On y lit :

Il n'est pas croyable, cher sire, quelle liesse m'a causée votre épistre ; le jour où je la reçus fut pour moi comme la vesprée d'un tournoy, en lequel j'aurois brisé dix lances. Vostre pensée s'estoit establie en la retraite de mon cœur et me suivoit partout. Vostre souvenir et celui de nos amis m'estoit si présent, vos noms jaillissoient si souvent sur mes lèvres, que j'en suis demouré tout esmu jusqu'en les champs de l'oraison ! Pour lors, ne pouvant imposer silence à mon cœur, je me prins à vociférer en toute violence à mon Seigneur Dieu, à ma Dame et aux saints. Je disois : « Mon doux Dieu, ma chière Dame, mes sires les saints, comme donc vous ne voulez pacifier mon cœur, eh bien ! je vous baille en garde mes bons amis, octroyez-leur, mon Dieu ! en toute encontre et fortune, asyle

en vostre flanc sacré, renouvez leur jouvence comme celle de l'aigle. » Et maints autres devis de cette sorte que je me mis à tenir bellement à notre Maistre.

Mais me voici rentré dans la haute tour de mon manoir de Lutèce, d'où je plonge ma vue d'aigle sur toutes les campagnes. Debout, à la fenestre de mon castel, je chante le combat des Trente ou quelque fanfare des chasses de Mgr Henry quatriesme. Par saint Yves ! je crois voir en le lointain s'esbattre un palefroy dans un tourbillon de poussière ! Je regarde, j'espère, je m'esjouis, je secoue ma noire chevelure, je m'esclame, car j'ai entendu comme le cliquetis de quatre armures. Puis, je me retourne vers le cher pourtraict de ma Dame : Ma chère Dame, si c'estoient mes frères !... Oh ! oh ! oh ! je sonnerois du cor à ébranler toutes les tours de Lutèce-la-Superbe !... Et je bondis, et, détachant des parois de ma salle d'armes mon heulme et mon espée de guerre, je ferraille pour passe-temps le chef cornu de quelque diable qu'on a pourtraict là, dedans mon losgis. Ce n'est pas cependant le félon qui fut jadis desconfit par nostre oncle Pépin le Brief. Derechef je regarde vers la plaine ; ains plus le palefroy poudreux, plus mes frères et loyaulx amis !

Je vous dirai, à présent, quelques mots de mes adventures. Nous travaillons beaucoup, mais le mercredi de chaque semaine nous fesos de longues excursions, dirigées parfois par nos évêques, quand besoin leur est de retourner en nostre douce France, pour haster les frères d'Occident de venir au secours des guerriers de la foi. Es alentours de notre castel, nous avons quatre ou cinq lieues de forêts, où j'aime à errer dans l'ombre. Là, je me façonne aux travaux, je mesure mes forces à quelque tronc d'arbre, j'essaye mes bras aux rameaux des vieux chênes, je jousté contre les rocs, et par ainsi, m'active fort le tempérament.

Mais c'est assez deviser d'un si pauvre gentilhomme ; il m'est plus doux de parler de vous... Je vais terminer cette épistre comme fist le bon

Elzéar, comte d'Arian, lequel ayant esté longtems absent de sa dévoute et chaste Delphine, elle lui envoya un exprès pour savoir de sa santé, et il lui fit ceste response : « Je me porte fort bien, ma chère femme, que si vous me voulez voir, cherchez-moi en la plaie du costé de notre doux Jésus, car c'est là que j'habite et vous m'y trouverez ! » Ainsi de moi, mon cher ami ; ailleurs nous nous chercherions pour néant.

Quand nos congés coïncidaient, nous écrit M. l'abbé Dubuisseau, j'allais d'Issy retrouver mon ami à Meudon. Il avait entrepris d'y creuser un bassin et il y travaillait avec quelques confrères. Souvent, après déjeuner, nous allions dans les bois. Assis sous un chêne, nous priions Chicard de nous traduire en « son français » quelque psaume et d'en faire le commentaire. C'était toujours charmant, parfois admirable. Que je regrette de n'avoir pas confié au papier quelques-unes de ses gloses si fraîches de poésie, de piété, et j'ajoute de bravoure, quand il s'agissait de guerroyer contre le diable.

Les lettres à la fois si chevaleresques et si pieuses de notre héros apportaient à ses amis de Poitiers un regain de générosité et d'enthousiasme.

Quelle fleur de poésie, quels élans et quelle piété dans cette fière jeunesse ! Mais aussi quelle amitié profonde il y avait au cœur de notre chevalier, le vrai créateur de ce courant généreux !

\*\*\*

Si dévoué que notre héros fût à ses amis anciens et nouveaux, rien n'égale sa tendresse pour ses parents. Par ses lettres fréquentes il les console, et son style, tantôt familier, tantôt sublime, toujours original, cache les plus nobles sentiments.

C'est ainsi qu'il écrit le 24 mars 1857 :

Bien que j'aie sur les bras le labeur d'un examen,

je laisse volontiers les soucis de l'étude pour m'es-jourir un peu en votre chère compagnie. Mais qui se présente pour recevoir cette lettre ? Où donc est mon féal père ? Dans les bois ?... Dans les champs ? Il paît son troupeau dans la plaine, médite dans la campagne comme Booz, ou récite son chapelet ! Et les petites sœurs, où sont-elles ? A traire les génisses aux étables, dans les prés ; à la fontaine, à laver les chemises de notre père, hélas ! empreintes d'une si noble sueur ! Radegonde est toujours aux écoles, où elle poursuit le cours brillant de ses études !

Ce sera ma chère mère qui recevra cette lettre, mais las ! elle n'en pourra respirer que le parfum sauvage. Elle dira : « C'est bien l'odeur de mon fils !... » Mais ses yeux, plus ardents que ceux des aigles, en sa jeunesse, quand elle paissait les brebis de son père, ses yeux se sont obscurcis comme les prunelles flétries du patriarche Isaac. Elle attendra donc le retour de ses filles.

Voici la nuit ! Le clocher du hameau sonne l'Angélus, nos bœufs et nos vaches rentrent à l'étable, et je vois bondir dans les cours mon poulain farouche et ma cavale Schloff au flanc d'airain. Les juments pacifiques reviennent aussi du labour. Voyons, accourez, accourez vite, petites pucelles, dont le soleil a bruni la face tout le jour, asseyez-vous là, autour de la table, et faites-nous cette lecture. — Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

La Sainte Ecriture répond qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil. Pour cet astre, chaque matin, il sort de son lit comme un géant, il promène sur les campagnes son char de feu, et dans la vesprée disparaît derrière les monts, dans les flots de la mer. Ainsi, des générations... Des pères, des mères, des frères, des amis, des braves, des lâches, des peuples qui s'en vont, et par après, Dieu les juge. Heureux alors le serviteur fidèle et prudent qui aura combattu les bons combats !... A brief dire, tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir. Pour moi, ayant commencé en homme de cœur, je suis d'avis de poursuivre de même sorte.

Ah ! cher père, je vous ai quitté en cet âge où,

comme l'a dit un homme célèbre, le père et le fils commencent d'être amis ! En effet, ils partagent les mêmes travaux, les mêmes fatigues, se communiquent leurs pensées. Mais, pasque-Dieu ! a-ce été pour un lâche repos que nous nous sommes dis-joints ? Non ! Mais pour conquérir le ciel ! Nous étions tous deux d'humeur à tenter quelque fière entreprise. Séparés... dormirons-nous à l'ombre ?...

Je jouis d'une merveilleuse santé. N'ayez donc aucun souci à mon endroit ; d'ailleurs, si j'étais malade, il y a dans Paris, pour soigner mes blessures : 1° le bon Dieu ; 2° au moins trois mille médecins qui n'attendent que l'arrivée des infirmes et des estropiés. C'est leur affaire. Pour moi, le Seigneur s'est chargé de veiller sur ma constitution, et mon tempérament ne relève que de lui.

Allons ! que je n'entende plus crier à la maladie parce que je parais être en retard pour écrire. S'il y a retard, c'est qu'il y a labeur.

Ici, tout va bien... Quel asile que les Missions ! Je m'étonne que plus de personnes ne soient pas éprises pour ces glorieuses expéditions ; mais il faut que Dieu y mette la main. Eh ! dirai-je à plusieurs, que faites-vous à glaner dans ces champs stériles ? Venez donc avec nous moissonner à pleines faux dans les régions infidèles. — Nous n'avons à vendanger qu'un amer verjus, disent quelques-uns !... Ah ! dans nos missions, Dieu nous donne à fouler le pressoir le plus abondant. Dès le matin, nous sommes empourprés du sang des raisins. Le Seigneur ne demande que des hommes de cœur ! Ah ! cette impétuosité pour laquelle on me persécutait à Poitiers et surtout à Montmorillon est ici de fort bon aloi, aussi suis-je tout à fait en mon assiette.

Marquez-moi, ma bonne mère, quelques grains sur votre rosaire, et qui me soient tout spécialement destinés, et dites : « Seigneur, touchez le cœur de notre fils, et nous vous répondons de la conquête du monde. Mais touchez son cœur ! » Et de fait je ne suis que cœur.

Vous croirez peut-être que mon logis est triste et pitoyable, qu'il pourrait bien aller de pair avec

mon nid d'aigle du Poitou. Oh ! ventre de biche ! ce n'est plus cela !... Je suis établi supérieurement tout à la cime de notre Séminaire, comme serait un suivant d'armes aux créneaux d'une vieille tour. De là, j'embrasse Paris et promène mon œil altier dans toute l'estendue ; de cette sorte, je saisis la brise toute fraîche, quand elle arrive, vierge et embaumée du parfum des campagnes.

Tenez, entrez dans mon manoir ! Voyez là ma vieille armoire ! Elle contient sans peine toutes mes vestures, et mesmement quelques tronçons de vieilles épées et débris de casques : elle aura dû servir longtemps à quelques moines chartriers. Dessus se dresse une grande statue de Nostre-Dame ; aux tapisseries sont appendus des pourtraicts de Nostre-Seigneur et des saints, et encore deux grandes scènes de chasse de Monseigneur Henri IV. Puis, çà et là éparses, mes bottes et guêtres d'excursion ; en un coin, mon sceptre de voyage ; dans l'ombre, la natte de mon repos ; sur une table fort nette, mes chères heures et les quatre fils d'Aymon.

Quel parfum d'antiquité et de chevalerie on respire en mon castel ! Il n'y manque guère que quelques pièces d'armures, arbalestes, arquebuses et un faucon sur le perchoir, pour en faire un manoir féodal. Et je suis là comme le roi des airs. Assis à la fenestre de ma tourelle, je chante quelques couplets de chasse ou quelques refrains de mes campagnes. Quelquefois, je récite très dévotieusement certaine prière que m'apprist autrefois mon aïeule :

Vierge benoïste et Dame de mon cœur,

A deux bons gentilshommes baille

Ne point faillir au champ d'honneur !

Et toujours bien férir et d'estoc et de taille, etc.

Nous voici déjà dans le mois de mai. Nous tâchons tous d'honorer particulièrement Nostre-Dame. Allons, petites sœurs, toute la nature va se joncher de fleurs et de parfums, les prairies s'émaillent de mille belles couleurs, tout ainsi parons nos âmes de toutes les vertus, et plantons, au jardin de notre cœur, le lis de l'innocence et de la pureté.

Le lecteur a pu remarquer l'allusion des lettres précédentes à une sorte de malaise que notre héros éprouvait à cet époque dans un de ses genoux. Voici comment il en parle à son cousin :

Tu as prononcé un mot : humilité ! Va, mon cousin, Dieu s'en charge. Je foule la terre des martyrs. En bien ! le croiras-tu ? J'ai été tenté plus d'une fois, comme ferait un voyageur fatigué, de m'asseoir sur une pierre, au bord du chemin, et de demeurer là, emmy les sentiers de la perfection. Dieu m'a donné un corps robuste et à l'épreuve des fatigues ; avec cette santé, je suis fier et m'élançe à la tête de mes confrères, toujours le premier aux labeurs et aux expéditions. Mais, depuis quelques mois, le Maître a trouvé bon de tempérer un peu mon ardeur ; il m'a mis aux jambes, non point des cuissards d'airain pour voler aux combats, ains une petite blessure occulte, une petite gêne en un de mes robustes jarrets, si bien que mon impétuosité en est quelque peu comprimée.

C'est là un coup de main du Seigneur qui ne m'échappe point. Je ne puis dire en quel temps mon doux Dieu me fit cette blessure. Est-ce en l'ombre d'une nuit ou la lumière du jour ? en la profondeur des forests ou les aspretés des monts ? dans les esbats d'un tournoy ou les fatigues d'une expédition ?... Possible, emmy la paix et le sein du repos, mais j'ignore... Par ainsy, le Seigneur me veut admonester de ma faiblesse et m'apprendre à décliner de ma fougueuse ardeur. Il a atteint son but. Ton cousin, mon cher, après deux ou trois heures de marche, est un peu fatigué ; il s'assied, avec le commun, sur l'herbe du sentier, et n'ose plus dorénavant pousser trop outre ses compagnons d'excursion, dont, au temps passé, il n'avait nulle pitié, pour sa grande vigueur. Ce m'est un sujet quelquefois de regretter mon cheval.

Tu me demandes des aventures, mais, cousin, me crois-tu donc déjà à giboyer dans les monts Hymalaires ? L'ombre d'une cellule n'est guère pays de

prouesses et vaillantises. Seulement, nous préparons, à cette heure du repos, nos armes de bataille, car sera tantôt venu le temps de prendre la croix pour les grandes expéditions d'outre-mer.

Ah ! mon cousin, notre œuvre est de conquérir la terre au Christ, d'autant que ce n'est qu'un petit fief de Nostre-Seigneur. Est-ce que les peuples et tribus d'Asie ne rendront pas hommage à notre Maître, tout aussi bien que la France et les Espagnes ? Et même peut-on dire que ces filles aînées de l'Eglise oublient un peu leur Dieu et leur gloire, cependant que le diable prospère et dilate son empire !... Va, mon cousin, je suis petit pour ce grand œuvre du bon Dieu ; il faudrait un plus noble cœur que le mien pour mener glorieusement toute cette affaire ; pourtant, j'espère que le courage ne me fera pas défaut et descendrai à temps dans le champ des missions. Las ! quoi que tu en dises, je n'aime pas assez le bon Dieu : ah ! si quelque jour je venais à l'aimer ! oh ! oh ! oh !

Dieu ne se lasse pas de nous envoyer de jeunes et ardents missionnaires. En voici plusieurs qui descendent des monts du Jura. Quand ces jeunes gens nous arrivent avec leur crinière flottante, c'est quelque chose comme la fierté de l'onagre du désert.

En voici d'autres qui montent par le côté du Midi. Ils quittent à peine les prairies enchantées du Languedoc et la suite de leurs troupeaux ; ils sont encore tout empreints des parfums de leurs campagnes. Puis des fils du Nord et des Bretons aux cheveux plats, tout couverts de brume. En ces jours, j'ai aussi poussé le cri de France et Poitou ! car voici venir deux enfants d'Aquitaine (1). Je pense que notre chère Eglise de Poitiers sera plus que jamais féconde et fertile. Le chevalier saint Ignace de Loyola, saint Dominique, saint Benoît, saint Vin-

---

(1) MM. Joly et Guignard ; le premier devint missionnaire à Canton et mourut à quarante ans des suites de blessures reçues de la main des païens, le second périt en mer, se rendant en Mandchourie, au mois d'octobre 1860.

cent de Paul, le bienheureux Montfort, le vénérable Fournet, les Missions, bref tous les Ordres des enfants de Dieu lui viendront ravir ses fils et ses filles.

Mgr Pie, qui contemple de son œil d'aigle tous ces enfantements de sa chère Jérusalem, les voit avec tendresse et fierté ; aigle, il aime ses aiglons qui lui ressemblent et les suit d'un œil réjoui sur les montagnes où Dieu les envoie lui conquérir un empire. A vrai dire, c'est un bonheur et une gloire pour notre grand évêque. Aussi, écrivant à M. le supérieur des Missions, il lui dit : « Je vous envoie ces chers fils et vous en promets encore bien d'autres ! » Que voici donc un grand cœur, mon cher cousin !

Mais il faut en venir un peu au sujet de ton voyage. Oh ! tu ne peux estimer le plaisir que j'aurais de te voir et de te presser dans mes bras ; pourtant te parlerai-je en homme désintéressé. Paris n'est point digne, à mon avis, d'attirer tant de visiteurs, et même je te connais assez pour savoir que le spectacle d'une belle campagne, d'une moisson dorée, d'une forêt sombre ou d'un vieux manoir te toucherait bien davantage.

Pour ma part, j'aimerais mieux cent fois la complainte du bon Renaud, chantée le soir par ma bonne mère, ou quelque fanfare de chasse, que tous ces fracas de chars qui passent dans les rues. Mais ce n'est point pour tout cela que tu veux venir ici ; c'est pour me voir seulement. Oh ! que tu as donc aussi un grand cœur, et qu'il me sera doux de t'embrasser !

Le cousin qui recevait de si nobles lettres se préparait au sacerdoce.

Godefroy se préparait lui-même au diaconat, mais, à Paris, l'ordination de Noël fut retardée jusqu'au 10 janvier de l'année 1858. Une épidémie de fièvre typhoïde sévissait alors sur le Séminaire des Missions. Plusieurs des aspirants furent gravement atteints, et l'un d'entre eux mourut. Notre héros fut épargné, mais admi-

rons sa foi qui le jette aux genoux de son cousin, devenu prêtre. Il lui écrit, à la date du 17 décembre :

MONSEIGNEUR FRÈRE,

Vraiment, cher Sire, vous appellerai-je de ce nom, car mon frère vous estes, et d'aujourd'hui je vous salue ensemblement pour mon seigneur. Ores y estes-vous, cher cousin, dedans la haute et magnanime tour du sacerdoce ! Donnez-moi de là, je vous en prie, tout aussitôt, votre bénédiction la plus spéciale.

Sus ! Sus ! Me voici bien déjà aux créneaux !... Pourtant, pas encore diacre, pas même en retraite, car ici nous avons esté tous grandement navrés depuis quelques semaines. Plusieurs de nos confrères sont chus malades, si bien que force a été de mettre fin au labour des escoles, et que trêves et sorties de vacances ont recommencé. Ce pauvre caporal Vielmont est aussi chu malade, puis Camart, de Bretagne, puis une dizaine d'autres, lesquels semblablement furent tous grièvement défroissés, malmenés, piettelés par la maladie, et nous tous, comme bien tu penses, tout désarroyés.

Mais voici bien plus ; un de nous est trépassé ! C'estoit un grand jeune homme d'Anjou, de si belle stature que, sûrement, il n'eût pas été gêné dedans les armes de Saül ; bon tenant, et de force à combattre le diable, comme fist Pépin, et fist lui-même, car il trépassa fort saintement. A brief dire, par l'ayde de Nostre-Dame et de nos martyrs, le reste de nos gens courent à convalescence, et les chirurgiens et les médecins ont dit qu'en quinze jours ils nous les rendroient chevauchant... Cependant nostre logis n'estoit, à vrai dire, qu'hospital, et depuis bien trois semaines nos chefs firent entrer en campagne tous ceux qui se trouvoient encore en estat de porter les armes. Pour moi, mon cher cousin, je n'ai aucunement faibloyé et me trouve à cette heure arçonné très avantageusement.

Avec l'aide de Dieu, j'ai donc récupéré ma vigueur, et derechef me voici apte à toute besogne

qu'il plaira à Jésus me fier, à pied, à cheval, à la lance, à l'espée. Bertrand m'a écrit, mon gentil frère aussi. A leur dire, ils sont toujours ès pays d'aventures et emmy les hasards. Je n'y crois guère... Je soupçonne qu'à peine ont-ils une lance à tous deux !

Celui qu'on appelle plus haut « le caporal Vielmont » avait été séminariste, puis soldat. Libéré du service militaire, il se maria avec la fille du tailleur du régiment. Un jour, il dit à sa femme :

— Voici trois ans que nous sommes ensemble, nous n'avons point d'enfants. Je regrette mon ancien état... Si tu venais à mourir, je me ferais missionnaire !

Le surlendemain, la jeune femme était atteinte d'une fluxion de poitrine, qui l'emportait en quatre jours...

Et le caporal devint apôtre.

\*\*\*

L'heure du sacerdoce sonna enfin pour notre héros. A la préparation éloignée, qui durait intense et généreuse depuis dix ans, par la mortification, l'étude et la prière, il ajouta tout ce qui peut rendre plus fervente la préparation prochaine. Un petit billet, trouvé dans ses lettres, nous révèle sa pensée dominante : « L'amour de Dieu, voilà ma fin ; la mortification, qui est encore l'amour, tel sera le moyen. Ma première Messe sera dite pour obtenir de Jésus cette double grâce. »

Voici en quels termes il annonce à son cousin l'appel au sacerdoce :

Je suis appelé à la sainte prêtrise ! Ces messieurs ont tous été d'avis, en leurs conseils, que je serais un bon missionnaire. Oh ! nous avons bien lieu de

louer Dieu ! Mais que cette grande dignité m'apparaît un moult redoutable honneur ! Je voudrais présenter à Dieu un cœur noble et large, comme un vaisseau bien net, en lequel il pût répandre ses grâces en abondance. Sus, sus ! me dis-je, mon ami Chicard, il le faut, en moins d'un mois, parfaire et aourner l'arche de ta chère âme, le tabernacle de ton cœur, lequel sera dorénavant la tente journalière de ton Dieu.

Par après, ouvre-toi, noble arène des missions ! J'ouys donc enfin le clairon qui m'appelle en champ clos ! Ores j'y suis, mes chers frères, ores m'y voici bien. Oh ! qu'il fait beau vous voir guerroyer d'une si belle sorte ! Vous me faites envie et m'excitez à émulation : votre bravoure, vos prouesses et appertises d'armes me font tressaillir et frémir comme un beau palefroy en laisse, lequel, comme dit Job. respire de loin les combats, les cris de guerre et le fracas des armées.

Cinq missionnaires sont partis, il y a peu. Notre chevauchée, qui est de vingt chevaliers, tous gens aguerris, n'attendant guère que leurs éperons et le signal du départ pour voler à la rescousse ; cinq autres vétérans ne tarderont pas à courir sur nos traces. Trente missionnaires, trente paladins de la race des Francs, trente chevaliers portant bannière et de la plus illustre lignée vont descendre en moins d'un an sur les ravages des infidèles.

Ça, que penses-tu, mon cousin, de cette croisade ? J'imagine le combat et départ des Trente, les croisades d'outre-mer du temps de Godefroy et saint Loys. N'est-ce pas quelque chose de ce genre que les expéditions des missionnaires ?

Saint Jehan dit qu'un grand bahours se fit dans le ciel, auquel combattaient saint Michel et ses anges contre le dragon qui bataillait aussi à la tête de ses diables. Tiens ! vois un peu, mon cousin, vois nos trente, vois notre levée de boucliers, considère cette brave compagnie : les voici qui montent sur les navires et se livrent, comme des lions, aux orages de l'océan. O mers tumultueuses, fendez vos flots à notre approche ! Faites-les se diviser et dres-

ser comme des murailles devant les pas des messagers du bon Dieu, comme vous faisiez quand Israël passait à travers le Jourdain.

Mais voici bien le spectacle le plus frappant par où je parachève ma comparaison du combat. Vois ces preux descendre sur les rivages des Gentils, sur ces côtes ténébreuses, toutes couvertes des horreurs et brouillards de la mort et de l'idolâtrie. C'est bien là que Satan règne, et, à parler humainement, il n'y a pas lieu de croire que le dragon quitte le champ devant cette chevauchée de pauvres paladins. Leurs visages sont pâles comme les fils d'Aymon, leurs chevelures et leurs barbes en désordre ; à brief dire, vous les verriez navrés en toute leur apparence par les tempêtes de la mer.

Sus ! Sus ! A la rescousse ! Et le combat s'engage. Le diable rugit comme un tigre sur les mers et dans les montagnes, il siffle comme un dragon dans les forêts. Nos gens combattent par les chaînes, les cangues et le rolin.

Le ciel et l'enfer contemplant cette grande lutte. Oh ! l'Occident n'est qu'un champ clos vulgaire contre cette arène du Levant, témoin du courage de tant de héros, arrosée des larmes, des sueurs, des prières et du sang des martyrs, à brief dire, toute jonchée des débris de l'idolâtrie ! Pasque-Dieu ! Les enfants de ce siècle comprendront-ils jamais ces grandes entreprises ?

Jésus, mon cher cousin, s'y établira définitivement en vainqueur ; il lui viendra los et renommée de la bravoure de ses chevaliers, d'autant que toute nation, pour lointaine et sauvage qu'elle soit, est son fief et la part de son éternel héritage. Ce n'est pas qu'il n'en coûte ! Oh ! nos pères et nos frères nous racontent que c'est une grande et incroyable besogne ; mais, par la grâce de Dieu, nous sommes trouvés forts au milieu de ces combats.

Tu ne saurais dire combien le Saint-Père nous aime ; il nous regarde comme les gens de sa dextre, quand il s'agit de conquêter. Notre bon Supérieur revient de Rome ; il n'est pas croyable combien le

Saint-Père lui a fait de caresses et quelles révérences il a reçues de tous les cardinaux, prélats et généralement tous officiers de Sa Sainteté. On me racontait même dernièrement qu'un cardinal, directeur de la Propagande, ne jurait que par M. Langlois, un ancien Supérieur des Missions étrangères. Cette bonne renommée nous excite tous à ne point forfaire. Nous sommes, comme disait saint Paul, vivement persécutés, navrés, mais le cœur ne nous défaut point.

Oh ! si j'avais le loisir de te parler de ces héros qui combattent en la lice des missions ! Vraiment, ce sont bien des confesseurs qui ont conquis les royaumes, fermé la gueule des lions, réprimé la violence du feu, et qui, pleins de force, ont mis en fuite les armées des étrangers, ou, si vous voulez, les légions diaboliques.

Ce sont des martyrs qui ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Ils ont souffert les inoqueries, les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, décapités, sciés, éprouvés en toute manière ; ils ont été errants, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, vagabonds et cachés dans les cavernes des montagnes ! Ainsi dit saint Paul des héros de la vieille alliance : que dire, mon cousin, des martyrs de l'Extrême-Orient ?...

Je ne vois pas sans quelque sorte de soucy que tu te sois spolié de douze écus en une seule fois et d'une même main. Il appert que tu ne regardes l'argent que de l'œil gauche, tenant le dextre ès choses pies ; néanmoins, tout ce que tu me donnerais plus outre serait prodigalité, et je me contente de si peu !

A cette heure, je rentre avec empressement dans la solitude de mon âme.

Notre preux sortit de cette solitude sitôt qu'il eut subi son examen, et, sur le point de se plonger dans la retraite préparatoire à l'ordination, il écrit encore :

## MON CHER COUSIN,

Je sors du Jourdain ! Un peu tard à ton avis, mais j'y étais entré avec audace ; je voulais en sortir avec gloire, d'autant que dorénavant j'aurai bien à passer de vastes mers, mais plus guère d'examens, je pense, car voici déjà l'heure où je vais prendre la croix, s'il plaît à Dieu.

Je me sers ordinairement de quelques restrictions comme ceci : Si Dieu veut, si Dieu me garde, s'il plaît à Dieu, car vraiment c'est une si grande et redoutée besogne que parfois je dis à Jésus : *Domine, a, a, a, nescio loqui...* Mais le Seigneur paraît décidé à m'employer à cette affaire. Eh bien ! j'y vais de ce pas ; mon visage même est, dit-on, terrible comme un mur d'airain. Sus ! sus ! entrons, cher cousin, entrons chez les Gentils pour arracher et détruire, perdre et dissiper, édifier et planter !

J'ai lu dans les histoires de chevalerie que les bons seigneurs et hauts barons aimoient à fournir aux nouveaux chevaliers le cheval de bataille, la cuirasse et la lance des tournois et généralement toutes les pièces de l'armure, pensant que, sans nul doute, le guerrier ferait prouesse et appertises d'armes, d'où il reviendrait quelque honneur. Mesmement les dames leur bailloient leurs couleurs, écharpes et devises, par où le chevalier estoit fort excité à bien férir en l'ost. Ah ! ça, mon cousin, je me vois quasi en même cas, et je vais partir pour Terre Sainte. J'avois d'abord en pensée de ne prendre avec moi que la verge apostolique tolérée par Nostre-Seigneur ; mais depuis j'ai réfléchi.

Je ne puis m'aventurer sans emporter quelques ouvrages de théologie, quelques livres de piété, liturgie, escripture. Oh ! pour ce qui regarde la vesture, il n'y a pas lieu d'être en peine. A ce respect, je dirai comme saint Paul : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus.*

Notre légion va partir pour les plages infidèles. A voir marcher ces preux de Jésus, tu les prendrais, comme dit quelque part l'Escriture, pour des palefrois de guerre, tant ils sont forts et puissants !

Ils marchent tous à pied ; tu croirais pourtant une troupe de bonne chevalerie tant leur course est rapide ! Ils s'ouvrent des chemins sur la cime des montagnes et dans l'épaisseur des forêts, et leur approche est comme le bruit de chariots de guerre ou la face d'une puissante armée se préparant au combat. Les peuples infidèles, à leur vue, tremblent d'effroi, et tu verrais les visages des diables devenir, à l'aspect de ces étranges guerriers, tout ternis et plombés. Ils courent comme de vaillants soldats, ils montent sur les murs comme des hommes de guerre accoutumés à livrer l'assaut. Ils marchent serrés dans leurs rangs sans jamais dévier de leur noble sentier. Le frère ne gêne point son frère. Chacun garde fidèlement la place qui lui a été confiée. Oh ! oh ! vois nos chevaliers, vois ces héros. On leur refuse l'entrée d'un pays et des villes, ils y pénètrent par les fenêtres, comme font les voleurs, car il nous faut des âmes, et il faut, vive Dieu ! se rendre à Jésus !

Du fait de mes confrères, voici ce que je t'en puis apprendre : MM. Chaumillié le Taciturne, Berger le Docte, Rieucault le Fort, s'en vont à la mission de Pondichéry ; Bardoux le Gros, Audreux le Meingre, Tassy le Malingre et Berton du Berry se jettent sur les régions brûlantes du Coïmbatour ; le P. Vielmont va faire ses relevailles au Kouy-Tchéou, Sabbattier le Blanc, Néel le Noir, Fourcy le Brief lui font compagnie ; Larcher le Pacifique s'achemine en bon ordre vers le Sut-Chuen ; Martin, dit Bras-de-Fer, descend sur Siam, ensemblement avec un vieil apôtre de ce royaume qui y retourne ; Delsaët le Bon accompagne S. G. Mgr Guillemin ; MM. Pugnier et Gazenave prennent le Tonkin pour champ de conquête ; Durand, dit Sans Peur, marche sur le Thibet ; Chicard, ton cousin, ne tardera pas d'entrer aussi en campagne, et je te dirai bientôt, cher cousin, quelle sera la lice de mes travaux. Notre frère Wykaërt, destiné à la mission de Pondichéry, sera sans doute dirigé sur les régions plus froides, d'autant que son tempérament le requiert. J'attends sa destination définitive pour te l'apprendre.

Au revoir, mon cher cousin ; Dieu me vestisse en mon âme de si bonnes armes que tu le fais au corps, et Notre-Dame aura un chevalier accompli !

Et ce même temps, Godefroy informait ses parents de l'honneur qu'il allait recevoir ; et ceux-ci se disposaient à se rendre à Paris, pour assister à l'ordination et jouir une dernière fois de la présence de leur fils. Il leur écrivait :

Nous avons bien raison de louer Dieu, mes chers parents, car je suis appelé à la prêtrise, à ce redoutable honneur qui ferait trembler les anges. Je vous trouve décidés à me venir voir à la Trinité ; je m'en réjouis. Il vous adviendra bien comme au bon Renaud, lequel partit d'un grand plaisir et s'en revint bien tristement ! La départie tempérera les esbats de la venue, mais la pensée de m'avoir vu en si belle et si fière compagnie que sont nos missionnaires vous soulagera toujours le cœur.

S'il vous plaît que je vous fasse louer une chambre, ès environs de notre Séminaire, je sais une personne sûre et prudente qui nous procurera ce service. Vous resterez ici le temps qu'il vous plaira ; mais pour voir dans Paris ce qu'il y a de plus remarquable, nous prendrons un de mes confrères fort entendu, car pour moi je n'y sais rien encore et ne connais guère que la rue du Bac.

Le lecteur aura remarqué, sans nul doute, le mépris du héros pour tout ce qu'on appelle les beautés de la capitale. Saint Basile et saint Grégoire ne savaient, dans Athènes, que le chemin de l'église et de leur école. Depuis vingt mois que Godefroy séjournait à Paris, il déclare ne connaître que la rue du Bac. Chez lui, ce n'est point forfanterie, mais ce monde, ce fracas, ces gens d'affaires ou de plaisir le laissent indifférent, pour ne pas dire dédaigneux. C'est encore lui qui dira à son petit frère, arrivant aux Missions étrangères :

— Il n'y a rien ici de bien curieux à visiter.

Pour moi, quand j'eus admiré Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, prié à Notre-Dame des Victoires, contempilé l'armure de François I<sup>er</sup>, j'avais vu tout Paris !

Notre Godefroy est tout entier dans ces quelques mots.

L'ordination eut lieu le samedi des Quatre-Temps de la Trinité, juin 1858. Le père et la mère suivirent d'un œil humide l'imposante cérémonie. Le lendemain, ils assistaient à la première Messe de leur fils aîné et communiaient de sa main. Avant de s'en séparer, le nouveau prêtre, tombant à genoux devant ses parents, leur réclama la bénédiction, comme autrefois Jacob à Isaac. Puis les vieillards repartirent pour le Poitou, emportant l'espérance de revoir une dernière fois leur enfant s'il s'embarquait à Bordeaux, ce qui eut lieu, comme nous le verrons ci-après.

\*\*\*

Cependant, notre intrépide chevalier ne connaissait pas encore la portion de la vigne à laquelle le Maître le destinait :

Quand donc aurai-je ma fiancée ? écrivait-il à son cousin, dans un petit billet que les parents emportèrent. Ah ! sitôt que je connaîtrai ma tribu, mon épouse, je trouverai bien pour elle quelque chant d'amour !

Ce chant d'amour, cet épithalame, nous l'avons sous les yeux. Rarement notre poète fut mieux inspiré. Ecoutez cet hymne débordant d'enthousiasme, cette ode magnifique qu'il envoia à ses parents, à son cousin et à ses amis, sans presque le varier, car l'amour, conclut-il à l'un d'eux, n'a qu'une façon de parler, et, en le redisant sans cesse, on ne se répète jamais !

Vive Dieu ! je tiens mon royaume ! J'ai en main ma couronne. N'était que le Seigneur se plaît à faire des merveilles avec des faibles moyens et qu'il a créé les mondes en semblant se jouer, je demeurerais en grande alarme sur mon compte. Mais le Sauveur nous étant si débonnaire, je me sens le cœur plein d'une audace non pareille et je m'écrie : Ouvrez-nous la carrière, laissez-nous vite ment entrer au champ d'honneur où s'escriment nos frères !

Oh ! si vous nous aviez vus voler, comme à l'assaut, au logis de M. le Supérieur ! Nous étions dix-huit. Le Père, d'un œil tranquille et d'une main assurée, nous partageait l'Orient et les empires du diable. Il envoie aux grandes Indes une partie de ses fils, à l'autre moitié il divise la Chine.

Le cœur ému, en silence, nous écoutions le nom des régions qu'il nous faudrait gagner à Jésus-Christ.

Mais je vous entends dire : Cher fils, mon frère, mon cousin, où vas-tu ? Sur quelle plage lointaine dirigeras-tu tes pas ? A quels infidèles porteras-tu l'Évangile ?... Je le vois, vous avez quelque impatience de l'apprendre. Oh ! loué soit Jésus-Christ ! Je vais vous dire quelle est désormais ma patrie, ma chère mission, ma croisade, mon arène, mon champ d'honneur. — Mais où vas-tu et quelle part t'est échue ? — Vous ne devinez pas ? Ah ! Vive Dieu ! ma mission est très noble ! Oh ! oh ! c'est une des plus belles provinces du monde ! Montagnes de ma nouvelle patrie, secouez de plaisir vos crêtes superbes et vos sommets sourcilleux ! Fleuves et rivières, qui êtes comme les atours et bijoux de ma fiancée et la dot magnifique de notre mariage, rendez vos flots plus majestueux, vos ondes plus mugissantes ! Vallées profondes et verdoyantes, envoyez à mon avance vos pâtres et vos tribus, car de grand cœur je vais à vous !

Ores y êtes-vous, petites sœurs ? Et vous, cher père, sauriez-vous, de votre œil d'aigle, mesurer la hauteur de mes montagnes et la profondeur de mes vallons ? Chère mère, imaginez-vous, avec votre amour si tendre, quelle est ma couronne ? Et toi, mon cousin, tu n'as pas vu ma fiancée se reposer

dans les plaines, tu ne l'as pas surprise, baignant, au retour de la chasse, ses pieds poudreux dans l'onde des torrents ?

Vous ne connaissez pas mon YUN-NAN!!!

Yun-Nan ! J'ai dit le nom de ma fiancée ! La moitié de mes confrères s'est emparée des Indes, l'autre s'est partagé la Chine, et le Yun-Nan est à moi ! C'est la dame de mon cœur, c'est pour jamais mon épouse ! Dieu m'a traité comme un prince ; la part de mon héritage est des plus belles. Il me faudra la prendre comme le lion ravit sa proie, et je compte en partager les dépouilles avec vous, au ciel, en la compagnie des anges.

O Yun-Nan ! je suis dès là féru d'amour pour ta beauté ; ton nom semble barbare, mais déjà il m'est plus doux que le rayon de miel et le lait des troupeaux ! O Yun-Nan ! O Yun-Nan, ma chère, ta face est plombée et brunie, mais belle pourtant. Un des cheveux de ta longue queue noire a déjà ravi mon cœur. Des milliers de chrétiens forment la couronne de ton col d'ébène, mais, hélas ! des millions d'infidèles sont la ceinture de tes reins et le baudrier de ton mauvais génie ! Peut-être envies-tu leurs atours aux régions qui te cernent de toutes parts ? Au Thibet, qui t'avoisine, ses montagnes ? Mais non ! Ton sein robuste en est jonché ! Non plus ses fleuves ? Car qui pourrait nombrer tes torrents ? Non plus ses tribus et ses races ? Car une multitude habite tes montagnes et tes vallées.

O Yun-Nan ! ne me recevras-tu pas ? Me fermes-tu tes portes, comme à ce vaillant confrère, qui depuis deux ans assiège en vain la ceinture de tes montagnes et caresse sans retour ni regard les cheveux de ta tête ? O ma chère, n'auras-tu pas aussi des couronnes pour tes apôtres ? Ah ! les cangues, les chaînes et les rotins de l'empire d'Annam te sont bien familiers ! J'aime ton allure thibétaine, ô ma fiancée, et tes engins de guerre ne me font point soucy. M'auras-tu, par contre, un cœur plus dur que les âpres rocs qui ceignent tes reins ? Verse plutôt des pleurs, comme tes fleuves, de te montrer si peu débonnaire et courtoise.

Parole de gentilhomme ! Dieu m'a traité en fils aîné et comme le vaillant Juda. Hosanna ! Chantons victoire ; le Yun-Nan est à moi !

Baissant ensuite quelque peu le ton, notre chevalier continue dans la lettre à son cousin :

Cette province de l'empire chinois est tout entourée par le Tonkin, la Cochinchine, le Kouy-Tchéou, le Kouang-Si et la Birmanie ; elle est au midi du Sut-Chuen et du Thibet. Les religions dominantes sont le lamanisme et l'islamisme.

Penses-tu, mon cousin, que les fils de Mahomet me voient d'un meilleur œil que leurs pères, que combattaient jadis Godefroy, Tancrède, Richard et saint Loys ? Non, sans doute. Eh bien ! ce sera donc croisade ! Il y a là des mécréants de la race d'iceux qu'écrasa Charles Martel et que guerroyaient nos aïeux. Vive Dieu, et m'aide Nostre-Dame ! Qu'il m'en coûte mon chef, pourvu que je sauve les âmes ! Il faut, vois-tu, que le Yun-Nan me rende les armes ! Fasse Dieu que dix millions de ses enfants me suivent en paradis !

Ah ! ne compte pas que je n'ose ramasser le gant jeté par le vilain sur ces plages ! Tout aussitôt, je veux, au contraire, planter mes pennons et faire appertises d'armes. Bénis Dieu de cette largesse qu'il me fait, en me donnant tout spécialement ses couleurs et sa bannière. Je veux aimer Jésus à outrance et ne tenir envers le diable aucun quartier.

Mon doux Dieu, oh ! que vous m'êtes débonnaire !

Quelques jours après, il répond à ses parents, qui lui avaient demandé divers renseignements sur sa mission du Yun-Nan :

Tant s'en faut que je sois seul ou le premier missionnaire au Yun-Nan (1) ; de bons ouvriers sont venus avant moi dans ce champ du Seigneur ; des

---

(1) Voir dans les *Missions catholiques*, t. XIII et XIV, le *Récit d'un missionnaire* au Yun-Nan. On y trouve d'intéressants détails sur ce pays et ses habitants.

mains plus exercées et plus habiles que les miennes y moissonnent à cette heure. Déjà ces héros ont lié en gerbe des milliers de chrétiens qu'ils réservent au paradis. Il y a même au Yun-Nan un vicaire apostolique, qui est Mgr Ponsot, et son coadjuteur, Mgr Chauveau. J'ai ouï dire de ce dernier des choses merveilleuses. C'est un homme déterminé, lequel mène d'un fort beau pas les affaires de la guerre sainte.

J'estime que je m'entendrai parfaitement avec ce vaillant prélat, d'autant que c'est un fils de la Vendéc. Au reste, je trouverai au Yun-Nan deux autres Vendécens du plus beau sang, qui me feront, vous pouvez y compter, bonne compagnie. Cette mission est tout à l'heure dirigée par sept ou huit missionnaires. Ce sera un de plus, quand j'y aurai mis la main. Volontiers vous dirais-je de ne point me compter, mais avec l'aide de Nostre-Dame, tout pauvre escuyer que je sois, pourtant ferai-je quelque fait d'armes.

Maintenant, cher père, je veux en venir à un point capital. Est-ce qu'il vous plairait que je fusse mangé par les bêtes fauves de mes montagnes, les loups, tigres, éléphants de toutes races ? Non, non ! Puis, vous voulez que je vous envoie une peau, pour vous réchauffer dans vos vieux ans. Auquel cas, cher père, il me faut un fusil ; parole de gentilhomme ! Il me faut un bon fusil. Si jamais ce fut nécessaire, c'est bien là.

Allons, sur l'heure, écrivez à M. Bisch, de Châtellerault. N'oubliez pas non plus une petite hache.

Il me faudrait aussi une paire de pistolets, à deux coups chacun, bien entendu. Du fait de ma francisque, je me réserve la joie d'en faire admirer le travail et, par spéciale, sentir le hardi tranchant à la mâchoire de quelque loup-cervier, dont je vous réserve déjà la peau pour vêture. Je mets semblablement ses défenses à part, à seule fin d'en œuvrer un chapellet pour mon cousin.

J'attends, d'ailleurs, de ma hache, bien d'autres services. S'agit-il de dresser ma tente ? Vite, sous les coups de cette arme, on entend gémir les chênes

des montagnes. Faut-il chauffer mon âtre? D'un revers de ma francisque je dépouille un vieux pin de ses rameaux. La flamme jaillit et s'élève en gerbes sur le dos d'un rocher, cependant que, couché sur la natte, je fume ma pipe et surveille de l'œil une pièce de gibier, jetée sur les charbons. Oh! je crois que ma hache va être une arme précieuse. Et pour sculpter un autel donc! On me dira: mais tout cela va se perdre ou deviendra la proie des pirates et voleurs! C'est possible, cousin; mais s'il fallait tenir compte de tous ces méchefs, je devrais donc aller en Chine comme un petit saint Jean!

Ces objets furent achetés en toute hâte et choisis par M. Bisch. On s'attendait à un départ prochain, mais diverses causes retardèrent l'embarquement jusque vers la fin du mois d'août.

Le futur apôtre utilisa les loisirs prolongés que lui donnait le retard pour s'initier à l'étude du chinois. Nous dirons plus loin quelle profonde connaissance il acquit de cette langue difficile.

De nouveaux retards eurent lieu. Le capitaine du *Syngapor* ne se pressait point d'appareiller. Ces atermoiements fatiguaient notre héros, mais Dieu lui ménagea une épreuve plus sensible encore. Nous allons voir comment il la supporta.

Le 11 août 1858, il écrit encore :

Mon cousin, j'ai à te conter une nouvelle, mesme-ment deux. D'abord Jules est arrivé. Nous nous promenons et causons du temps de jeunesse. Mais quelle déception! Notre départ est encore retardé. Un grand navire, vois-tu, ne se met pas en route comme une voiture ordinaire.

Autre affaire! Je n'emporterai pas d'armes! Je ne conserve que la hache. Tout est dit, n'en par-

lons plus ! Peut-être un jour les regretterai-je, mais dès que la chose ne plaît pas à mon procureur, cela me suffit. Son désir m'est un ordre. On m'avait pourtant assuré que je pouvais en emporter sans inconvénient. M. Perny vient de partir avec un fusil, qu'il destine à M. Foric, missionnaire du Kouy-Tchéou. Certes ! il sait bien quel parti on en peut tirer ! Mais mon procureur n'est pas belliqueux ; il a peur que je ne sois occis par les mécréants ou volé par les Chinois. Il faut être scrupuleux en fait d'obéissance et mon sacrifice est fait. Je dois apprendre à me détacher de tout.

Les vacances se passent doucement, mais je sens que je ne suis plus fait pour les vacances ni pour cette sorte de repos. Il me faut le champ des missions. Quel attrait peuvent offrir Paris, Versailles, les bois de Meudon eux-mêmes, à des gens qui ont en perspective l'arène des mers et la milice de l'apostolat ?

M. l'abbé Chauvin, si zélé à procurer à son cousin des armes de choix, s'émut à la nouvelle du refus. Pour le consoler, Godefroy lui écrit, à la date du 15 août :

Parole de gentilhomme ! mon cousin, je te vois tout émotionné pour cela qu'on m'ait dit de baisser les armes et délayer mon heaume. Allons ! n'en parlons plus outre ! Nous aurons un cheval, et pour ne point chasser les bêtes fauves, je n'en ferai pas meilleur compte au diable. Mon procureur est M. Légrégeois. Je n'admire pas qu'il m'ait ainsi désarmé. Je parlais un peu trop hautement de prendre Pékin en passant, et je promettais qu'à la tête de mille Lolos et quelques poignées d'archers lisons, je chasserais, sans coup férir et en moins d'une année, les musulmans de la province de Yun-Nan.

On a bien fait de me prendre les armes et rogner les ongles ; mais dis à ton frère de me couper un rotin dans les bois de Mareuil, et je te promets encore quelques prouesses et une peau de tigre.

Nous donnerons encore du fil à retordre aux moricauts.

A Poitiers, il faudra, si Dieu nous garde, faire une fête de famille, là, tous ensemble, mais élague-moi les étrangers : et si les femmes pleurent... Ah ! tu sais, le vicieux seigneur de Sales mourant... « Jean, mon fils Jean, disait-il, faites-moi sortir ces femmes ! » Tu leur feras dire, mon cousin, qu'il ne sera permis de larmoyer environ qu'un quart d'heure avant la départie ; alors nous pleurerons tous moult tendrement ; car, mon cousin, les preux savent pleurer : les braves pleurent, vois-tu ! Puis je prendrai mes armures, et m'en irai à la sainte croisade rejoindre ma chevauchée ; mais nous tirerons plus amplement l'ordonnance de notre rendez-vous.

*P.-S.* — J'ai fait un coup de main dernièrement où j'ai failli être roué vif, parole de gentilhomme ! Je te le conterai, mais il vaut mieux que le fait ne passe point à la postérité. Ah ! on ne me prendra pas de longtemps à jeter les filets de saint Pierre dans les fiefs du prince Jérôme ! N'en dis rien.

Le chevalier fait ici allusion à un acte de sainte audace, inspiré par un zèle plus ardent qu'éclairé. De concert avec un de ses confrères, un jour il s'aventura au château de Meudon, habité par le prince Jérôme Napoléon, qu'il espérait ramener à des sentiments plus religieux.

Déjà les deux conquérants ont, sans encombre, traversé les corridors et les salles qui précèdent l'appartement du prince, quand un huissier leur barre le passage :

— Vous avez une carte d'audience, Messieurs ?

— Non, répondit Godefroy, mais nous venons pour une chose importante : il s'agit du salut du prince !

Après quelques questions, l'huissier, voyant de quel genre de salut il s'agissait, éconduisit

à peine poliment les visiteurs et vint se plaindre au supérieur du Séminaire de l'indiscrétion de cette démarche.

Cependant, à mesure que s'approchait l'heure de la suprême entrevue, qui devait avoir lieu à la gare de Poitiers, la maison paternelle de notre héros devenait un séjour de lamentations et de larmes. Si grands que fussent les courages, si généreuses que fussent les âmes, ce moment de la séparation qui se prolongeait comme une agonie devenait de jour en jour plus douloureux.

\*\*\*

Tous les obstacles se levèrent enfin. Le capitaine annonça que le 30 août son navire serait prêt à partir de Bordeaux. Les dix-huit apôtres quittèrent Paris le 27 au soir. Le lendemain matin, ils s'arrêtaient à la gare de Poitiers. La famille Chicard était là tout entière. Le père et la mère, le frère et les trois sœurs, et le fidèle cousin. Quelques anciens condisciples, revenus au Séminaire pour une ordination *extra tempora*, s'y trouvaient aussi, agités d'émotions diverses.

La portière d'un wagon s'ouvrit. Notre chevalier descendit le premier :

Je le vois encore, nous raconte son frère, je le vois, le front haut, l'œil guerrier, sous sa barbe naissante. Il traversa la gare et vint dans la salle où nous étions réunis. Il nous embrassa tous avec tendresse et ma mère plus longuement que les autres. Elle avait tant besoin d'être consolée !

Les dix-sept compagnons de mon frère nous rejoignirent bientôt ; ils connaissaient mes parents, qu'ils avaient vus récemment à Paris.

Cependant, le chef de la station, les employés et les voyageurs eux-mêmes remarquaient quelque chose d'insolite. On se demandait quels étaient ces

jeunes gens à l'air si décidé ; on sut bientôt que c'étaient des missionnaires partant pour la Chine, et que l'un d'eux faisait ses adieux à sa famille en pleurs. L'attention devint générale ; toutes les têtes étaient aux portières, tous les yeux se fixaient sur cette scène sublime dans sa simplicité. Nous pleurions. Ma mère et mes sœurs sanglotaient ; Radegonde surtout faisait peine à voir. Pauvre petite ! Devina-t-elle que cette séparation en présageait une autre prochaine ? Avait-elle le pressentiment que ce premier vide, dans les rangs de notre famille, était le prélude de celui que son départ pour le ciel allait creuser peu après ?

Le train ne s'arrêtait que douze minutes, et les instants s'envolaient rapides. Nous regardions notre frère à travers nos larmes. Chacun cherchait à fixer dans son cœur pour jamais les traits de cette mâle figure que nous ne devons plus revoir ici-bas. Soudain la cloche retentit. Il se fit un grand silence. Mon frère s'agenouilla. « O mon père et ma mère, bénissez votre fils pour la dernière fois ! » Alors, au milieu de leurs larmes, mes parents étendirent la main. Nous tombâmes aussi à genoux, et lui, les yeux au ciel, se releva, faisant descendre sur mon père, sur ma mère et sur nous une suprême bénédiction. Il partit aussitôt, le premier de tous. Très pâle, mais sans verser une larme, il reprit sa place dans le wagon. Ses amis le suivirent. A toutes les portières se montraient des figures émues, et presque tous les employés pleuraient d'attendrissement.

Nous l'avions suivi sur le quai. Le sifflet indiqua le départ. Le train s'ébranla. Mon frère restait debout à la portière, nous enveloppant d'un dernier regard, tandis que d'un doigt il nous montrait le ciel, le rendez-vous ! Il garda cette attitude aussi longtemps que notre œil put le suivre ; puis il disparut. Le sacrifice était consommé.

Quelle scène, grand Dieu ! ajoute un autre témoin, M. l'abbé Bonnin, curé de Charroux. Jamais je n'ai versé tant et de si douces larmes. Je ne savais ce que je devais le plus admirer de l'héroïsme

de notre ami ou de la générosité, de la résignation admirable de sa famille si chrétienne !

Maître de lui pendant toute cette scène et commandant à son cœur, Godefroy dut cependant céder à la nature. Quand déjà le train allait entrer sous le tunnel de Blossac, et qu'il n'apercevait plus sa famille, notre chevalier s'assit, prit sa tête entre ses mains, renouvelant à Dieu son offrande. D'abondantes larmes mouillèrent ses yeux. Ses amis respectaient sa douleur et son silence. Ce fut lui qui le rompit le premier.

— Vive Jésus-Christ ! dit-il à ses confrères, et que Notre-Dame nous conduise !

A peine arrivé à Bordeaux, notre chevalier s'empresse de féliciter ses parents de leur héroïsme. Il leur écrit :

Bordeaux, 31 août 1858.

Nous avons tous fait noblement la volonté de Dieu : réjouissons-nous maintenant ! A chaque fois que la pensée du sacrifice nous viendra au cœur, n'en ayons point de regret et nous remettons pleinement au bon vouloir du Seigneur. La nature, dans notre brève entrevue, n'a pas manqué d'être touchée, éplorée et blessée, mais nous devons nous y attendre, et toutefois je vous trouvais tous admirables.

Allons ! chers parents, détendez vos chères âmes à la joie et reconnaissance, dilatez vos cœurs, reprenez votre naïveté, votre simplicité, vos jeux innocents, vos travaux champêtres, vos repas de famille et quelquefois vos joyeuses chansons. Mon départ n'est point de ceux qui doivent assombrir les visages et abattre les cœurs ; tout au contraire, vous devez en avoir quelque fierté et sainte joie.

Je vais vous livrer sur ce point un de mes secrets. Quand, d'aventure, une peine m'arrive et que la nature est accablée d'un côté, mon plan a toujours été de la fortifier d'un autre et de ne pas

l'écraser, comme font quelques-uns, par tous les hords. Par exemple, suis-je triste, ce qui m'arrive rarement, eh bien ! je fume, je me promène, je m'esjouis bien micux que jamais ; je bois même un coup de vin, qui, en d'autres temps, serait de surrogation, et ainsi je me remets sur l'arçon de ma selle. Suis-je malade, ce dont Dieu me garde généralement, alors j'espère, je me regaillardis par quelques bonnes pensées, je me remémore les saints, les héros, les preux, saint Loys, Godefroy et maints autres.

Je me promets bien, Dieu aidant, de rentrer en leur compagnie, et, à brief dire, de faire en tout sa sainte volonté. De cette sorte, tout va bien. Il en est au contraire qui, sont-ils affligés de quelque endroit, ne mangent ni ne boivent ; ils ne rient plus, ne chantent point et ne cherchent aucunement à s'esjouir ; ils se font dix blessures à cause d'une... Vraiment, chers parents, il faut, si vous m'en croyez, vous y prendre autrement.

Nous sommes allés hier, tous ensemble, visiter les deux vaisseaux qui doivent nous conduire au delà des mers. Ce fut pour moi un merveilleux spectacle. A voir ce port plein de navires et couvert de mâts et de cordages, vous diriez une forêt d'arbres dépouillés, quand le vent glacé d'hiver a secoué les feuilles des bois.

Nos deux vaisseaux, le *Syngapor* et le *Saint-Louis*, sont très beaux et se montrent sur les eaux de la Garonne, au milieu de mille autres, comme deux géants. Notre capitaine m'a semblé un homme loyal et déterminé ; je pense que nous ferons ensemble bon ménage. Il vint nous prendre en barque, sur le rivage, pour nous conduire au vaisseau, et moi, le voyant de loin, je dis :

— Ça me fait l'effet d'un fier navire !

Le capitaine parut content, et de suite reprit :

— Je vous l'assure, Monsieur, que c'est un fin voilier !

Le *Syngapor* était un navire à voiles. Nos missionnaires quittèrent Bordeaux le 2 sep-

tembre, et, faute de vents favorables, le 10, ils étaient encore à Pauillac, à l'embouchure de la Gironde.

Notre vaisseau, écrit le chevalier dans son langage biblique, notre vaisseau, après avoir touché l'arène des mers, s'est incontinent retiré devant la violence des eaux. Vous auriez vu le géant s'avancer le front haut et les voiles au vent, pour mesurer la force de son ennemi et tout aussitôt s'enfuir épouvanté : *Mare vidit et fugit*. De fait, il nous fallut revenir sur nos pas.

— Eh bien ! pilote, dit le capitaine, aurons-nous bientôt les bons vents ?

— Faut espérer, capitaine, répond froidement le vieux marin.

Espérer, en leur langue, signifie attendre. Nous demeurons donc stationnaires sur les lèvres de l'océan, n'attendant qu'une brise favorable pour lever l'ancre, établir les voiles et mettre à la mer. Puisque j'en ai le temps, ajoute notre héros, je vais, chers parents, vous parler des magnifiques spectacle des mers. Que tout cela est mystérieux et grandiose ! Ces nuages entassés jusqu'aux cieux... ces vagues tumultueuses, le sifflement des vents dans les cordages du navire... Oh ! oui, cela élève grandement l'âme et favorise la méditation ! La sainte Messe surtout, célébrée sur cette arche flottante, qui n'entendit jamais que les voix rauques et brusques des marins et souvent, hélas ! leurs menaces et leurs juréments ; l'*Ave maris Stella* chanté par les missionnaires, le soir ; ces louanges de Notre-Dame s'épandant sur les flots comme une huile, oh ! cela est bien beau, bien grand !

Sans doute, la vie à bord est dure, si on la compare à toutes les jouissances qu'on peut trouver à terre. Nos étroites cabines, qui égalent à peine notre taille ; cette sorte de hamac, quelque peu dur ; ces repas, presque entièrement composés de viandes salées ; cette table branlante qui ne se couvre point des fruits savoureux de nos campagnes ou de pièces de venaison ; cette vie étrange,

à vrai dire, n'est pas entièrement plaisante ; mais, chers parents, que ces sacrifices me coûtent peu, puisque je m'achemine vers ma chère mission ! Au reste, comme le dit le grand Apôtre, et je dois le répéter aussi, car ce passage m'est familier : « Les méchefs de cette vie ne vont point de pair avec les honneurs et plaisirs du paradis. »

Ce n'est pas la seule cause par où nous soyons animés à bien faire ; car, considérez, chers parents, ces pauvres marins, les voici tout à l'heure grimpés dans les cordages, sur les mâts et les vergues ; ils mènent une vie dure et périlleuse, ils sont tous fort aventurés en leurs corps et leurs âmes. A quel effet, grand Dieu ! Je ne le puis dire, et à peine le savent-ils eux-mêmes. Pour nous, il en est bien autrement : c'est en la lice glorieuse des missions que nous nous rendons, à la pêche des âmes que nous courons, et notre part de paradis que nous demandons à Jésus. Oh ! c'est un grand et digne but !

C'est bien, dites-vous ; mais comment, à part cela, te trouves-tu ? Oh ! parole de gentilhomme ! je me porte merveilleusement. Vous me savez de cœur et de tempérament à supporter cette traversée, n'est-ce pas ? Et nous sommes en bonne compagnie. Notre capitaine est un excellent homme, et le second est semblablement très aimable ; mais je crois qu'il n'oserait se mesurer avec moi à grimper aux cordages, non plus que tous les autres marins. J'ai commencé à leur donner, par-ci, par-là, quelque aperçu de ma vigueur en ces exercices. Le vieux pilote leur dit sans façon : « Enfants ! voici votre maître ; personne d'entre vous ne pourrait faire ce qu'il fait ! » Pourtant, à peine avais-je mis une main à la corde de galhauban.

Bref là-dessus ! J'estime notre traversée un bon noviciat pour la vie des missions, et quand nous entrerons dans la lice des saints combats, on trouvera en nous des apôtres déjà bien exercés. Car, par cela que nous sommes loin des hommes, nous devenons plus près du bon Dieu. Nous ne conversons plus tant avec les enfants de la terre et Jésus

nous parle plus au cœur. Suivant les recommandations de saint Paul, généralement toute notre conversation (ce qui, en langage spirituel, exprime tout l'ensemble de l'homme) sera bientôt toute céleste. Nos corps mêmes, plus éprouvés, deviendront plus vigoureux. Pour moi, je sommeille facilement sur le pont, au grand air de la dunette, couché sur un banc, ou la tête appuyée sur quelques débris de cordages et lambeaux de voiles.

Là-dessus, bonsoir, chers parents.

Bonsoir! — puis bonjour! le 10. Voici la bonne brise. On lève l'ancre, le navire s'ébranle, et je me hâte de clore cette lettre, non point sans vous rappeler toutes les bonnes paroles que je vous ai jamais dites, toutes amitiés et caresses et protestations d'amour filial que je vous ai jamais faites, car je suis toujours du même cœur. La distance qui nous sépare, loin de la diminuer, augmente l'affection que je vous ai. Je ne vous écrirai plus maintenant de plusieurs mois, mais il n'y aura pas lieu de s'en affliger.

Adieu, encore une fois, chers parents! N'ayez point de soucis à mon sujet. Vous savez bien qu'un cheveu ne tombera pas de ma tête sans la permission du bon Dieu. Courage, courage! Soyons grands, grands et nobles de cœur. Allons! petites sœurs, élevez vos chères âmes bien haut, pour que rien de mesquin, d'étroit, de futile, de terrestre, n'entre en vos cœurs; n'ayons plus nos yeux qu'aux choses célestes. Par ainsi, notre rendez-vous au paradis devient assuré... Adieu, adieu! Je vous embrasse de tout mon cœur. Saluez pour moi tous mes parents et amis de France.

Votre fils dévoué,

CHICARD,  
*miss. apost. au Yun-Nan.*

## CHAPITRE III

### Le Missionnaire

---

Comme celle d'Abraham, la vocation de l'apôtre est de sortir sans cesse : de sa maison, de sa famille et de sa patrie, pour voler au loin à la conquête des âmes ; de lui-même (et ici l'apôtre atteint presque la taille du Père des croyants), pour être un instrument plus docile entre les mains de Dieu. Il sort enfin de cette vie, et c'est alors l'heure des récompenses.

Nous avons admiré notre héros, grandissant en chacun de ses exodes, toujours plus fidèle à la grâce de sa vocation.

Suivons-le dans l'arène plus vaste qui s'ouvre à son zèle. Déjà, sur le *Syngapor*, nous assisterons à des scènes familières ou grandioses, qu'il nous peindra dans un style qui rappelle Chateaubriand et Walter Scott.

Les dix-huit missionnaires, venus ensemble de Paris, se séparèrent à Bordeaux. Cinq avaient pris passage sur le *Saint-Louis* et se dirigeaient vers les Indes. Les autres montaient le *Syngapor*. Sept de ces derniers se rendaient en Chine ; le surplus descendit au Tonkin.

Nous rendons la parole à notre chevalier. Sa lettre, commencée en septembre 1858, ne s'acheva qu'au mois de février suivant et ne parvint qu'en mai à sa famille inquiète. Il écrit :

Grand Océan.

De quel cœur, chers parents et bon cousin, j'imagine que vous attendez cette lettre ! Oh ! il me

semble que mon affection pour vous s'est augmentée de toute l'immensité qui nous sépare ! Eh ! que parlai-je de séparation ? A vrai dire, à peine vous ai-je quittés ; je vous retrouve sans cesse dans mon cœur ; je tiens vos chers noms sur mes lèvres. et ne cesse point de demander sur vous les bénédictions du bon Dieu en toutes mes prières. Oh ! penser à vous m'est un étrange bonheur, aucunement mêlé, par la grâce de Dieu, de regrets ni soucis. Je demeure comme récompensé d'avance des sacrifices qu'il nous a fallu faire pour rompre, d'un si brave cœur, des liens si puissants et si tendres ! C'est l'effet, j'imagine, d'une vocation solide et bien assise... Aimer si fort et toutefois ne point regretter !

Les gens du monde, quand ils ont quitté ceux qu'ils aiment, ne sont point en paix ; quant à nous, gens de Dieu, nous quittons tout sur sa parole et ne regrettons point, par après, d'avoir abandonné, pour sa gloire, ceux qui nous étaient chers comme notre âme. Ceci est spécial aux enfants du bon Dieu. Oh ! je tiens en main le glaive de ma vocation, le sceptre de ma mission sublime ; avec ce bon désir, que le Seigneur m'a donné de sauver des âmes et gagner, à la pointe de l'épée, ma part de paradis, je ne redoute aucunement de traverser la vaste étendue des océans.

J'imagine que vous aurez plaisir à m'entendre parler de la mer, d'autant que je suis devenu quelque peu marin. Le capitaine prétend plaisamment que j'ai manqué ma vocation. Oh ! je pose d'une fière façon la main à la corde et le pied dans les haubans ! Toutefois, je ne prévoyais guère cette merveilleuse familiarité que j'acquerrais un jour avec les navires et les grandes eaux. Le temps que je passai jadis au trapèze n'aura pas été perdu !

Mes confrères et moi nous fîmes un rude noviciat. Notre navire venait d'entrer en mer. Un vent favorable enfle les voiles et les pousse au large, les vagues frémissantes se divisent devant sa face ; il s'avance dans sa carrière avec l'assurance d'un géant aguerri à la fureur des flots et aux violences des orages. Dès la fin du premier jour, les effets

du mal de mer se font sentir dans nos rangs. Déjà nous gardons un silence de mauvais augure. L'éclat de nos yeux s'est voilé, la tête de plusieurs est chargée et le cœur mal assis, je suis de ce nombre. Enfin, la nuit étend son voile sur l'empire des mers.

La lune, longtemps cachée sous des nuages, s'élançe soudain dans les champs des cieux, éclairant notre marche : les étoiles, semées dans l'azur du firmament, semblent se ranger pour laisser la voie libre à cette reine des nuits. Les flots, en gémissant, se heurtent sur les flancs de notre navire, et la brise rafraîchie se joue dans nos voiles plaintives. Mon Dieu ! que c'est beau une première nuit en mer !

Mais nous ne sommes déjà plus sensibles à ce merveilleux spectacle. Quelques-uns des plus valides échangent encore une parole d'adieu aux rives de la patrie ; quelques rares exclamations sur ce charme inconnu des nuits en mer se font encore entendre ; mais la rosée qui s'élève de l'abîme retombe sur nos têtes, le besoin du sommeil se fait sentir. On ouït encore un moment le grillois des pieux rosaires ; les voix de deux des nôtres qui se répondent aux ébats d'une sainte prière ; puis, plus rien que le tumulte des eaux et le bruit du vent dans les cordages.

Le lendemain, le temps était magnifique. Le navire s'élançait, bondissant sur l'onde, mais notre mal était à son comble. Plus d'un vaillant gît sur la dunette. Hélas ! j'en suis et c'est grande pitié ! Cependant je ne consens pas à me prosterner sans vigueur ni fierté. Assez digne encore, en dépit du mal, je demeure assis, reposant sur ma main ma tête alourdie. Nous demeurions quatre ou cinq heures sans échanger un mot. A toutes bonnes paroles que nous adressaient les officiers ou nos confrères valides, à peine répondions-nous par un faible sourire.

Arrive l'heure du repas :

— Messieurs, voulez-vous descendre au carré ?

Ainsi parle le mousse du bord, surnommé La-

trique. Pas de réponse. Oh ! cette odeur du carré qui nous deviendra plus tard si familière, nous es tout à l'heure insupportable !

— Eh bien ! je vais vous monter quelque chose, reprend l'obligeant Latrique.

— Qu'as-tu à nous offrir ? répond un des nôtres, que le mal et une barbe naissante rendent assez bourru.

— Des pommes de terre et du lard !

— Eh bien, apporte !

En un clin d'œil, Latrique reparait et jette au pied du mât d'artimon trois ou quatre tranches de lard, qui se jouent au sec avec quelques patates dans un plat de fer-blanc.

Le P. Puginier, qui a suscité cette abondance, se lève et s'avance d'un pas chancelant, se signe, récite son *benedicite* ; puis, après quelques hésitations, parvient à entraîner un tronçon sur une croûte de biscuit. Excité par l'exemple, le P. Néel s'achemine bonnement vers le lieu du festin, rapproche quelques cordages, s'assied et risque une descente à la gamelle.

— Et toi, cher fils, n'iras-tu pas aussi ?

— Oh ! ma chère mère, ne vous attristez pas !

Parfois, pour tromper le dégoût que j'éprouve, je plonge un peu de biscuit dans du vin sucré, mais il est rare que je mène à bien ce modeste repas. Quelques-uns des nôtres restèrent plusieurs jours sans manger. Toutes ces petites misères, ce sont perles du paradis, et, d'ailleurs, elles auront bientôt leur fin.

Cependant, Latrique revient avec une volaille ; l'air en est embaumé. Alléchés par l'odeur, les PP. Durand, Vielmont et Marin s'ébranlent du bout de la dunette. Ils arrivent en chancelant. Je les vois subtilisant coup sur coup plusieurs pièces essentielles du poulet rôti.

— Ils vont, me dis-je, réduire en moins de rien le plat à néant !

Mais, soudain, une vague puissante se précipite contre le navire ; un épouvantable roulis arrête subitement le cours des plaisanteries du P. Vielmont.

— Eh bien, Père Chicard, vous n'en faites pas ? m'avait-il dit. Oh ! ne vous gênez pas, car en Chine vous aurez toujours de quoi vous coucher sans souper !

Le P. Vielmont a gardé de sa carrière militaire un inépuisable entrain. Au milieu des circonstances les plus graves, il a toujours un mot plaisant. Mais, chers parents, que la mer est rigoureuse aux nouveaux passagers ! Venez, venez, poissons de l'océan, suivez notre navire, car les pauvres missionnaires vont, pendant quinze jours, vous jeter votre pâture quotidienne ! Nous étions gens à ne point perdre courage pour si peu. Eh ! mon Dieu, qu'en serait-il si vos apôtres s'émotionnaient pour le mal de mer ? Ces misères ne durèrent que deux ou trois semaines, et le retour des belles brises ramena la bonne humeur sur les visages et tous nos gens au réfectoire du carré.

Ah ! ce n'était plus la table de famille ! Je n'étais plus à la droite de mon père ; ce n'était plus cette large part que me servait ma bonne mère, avec tant d'affection ! Mais nous ne laissions pas d'être contents et joyeux, et j'estime que c'est peu de chose de pâtir pour le bon Dieu, lequel nous a tant aimés.

Je ne puis taire aussi une de nos scènes de cabine. Possible, ne sera-ce pas si plaisant à raconter, mais pourtant vous en dirai-je un mot. C'est toujours sur la dunette que la pièce se joue. La nuit commençait à fraîchir, nous venions de réciter le chapelet et de clore nos saintes prières.

— 10 heures, Messieurs, il est 10 heures, dit le P. Durand.

Quelques-uns descendent aux cabines. Mais comment dormir dans cette atmosphère brûlante ? Nos matelas surtout répandaient une insupportable odeur. Pour moi, je n'avais pas tardé à renvoyer le mien à la cale, et je me couchais bonnement sur la planche.

— Tu n'es plus dans la feuille sèche des bois, ou dans les paillets de ton village ! me dit le cousin.

— Hélas ! non, messire, ces temps sont passés. Je gagne mon hamac, je saute d'un bond sur ma

planche, et, la tête sur le coude, j'esjouis mes yeux de la scène suivante. Le P. Durand s'avance à la chambre des anciens :

— Ça ! dit-il, quel air !

Il revient sur ses pas ; vous croiriez qu'avec cette mine décidée il va se mettre au lit en moins de rien ! Aucunement ; il sera encore dans une heure à courir dans le carré.

Le P. Néel le mande :

— Voyez, dit-il, les cancrelas vont nous dévorer cette nuit.

Et il lui montre en même temps les dépouilles de quelques-uns de ces animaux, qu'il poursuit et frappe de sa main gauche armée d'une savate, car le P. Néel frappe de la gauche comme Aod, dont parle l'Écriture.

Le P. Durand coucherait volontiers dans ma cabine : il me consulte, cherche, fouille, brouille tout ce qui n'est pas brouillé, car ma tablette est à la fois ma couche, ma bibliothèque et mon armoire. Je lui réponds qu'il peut se caser là.

— Mais c'est trop encombré, me dit-il. Merci de votre politesse ; je vous rendrai cela à l'occasion !

Les Tonkinois suivent aussi d'un regard curieux le P. Delsaüt, cherchant quelque lieu pour reposer. Il s'étale enfin sur un banc. Comme il y avait place pour deux, le P. Sabattier, qui faisait aussi le difficile, la tête voilée dans trois mouchoirs, vient s'emparer de l'autre portion. Le P. Durand, faisant sa ronde, s'aperçoit avec regret que les places sont prises :

— Complet ! dit-il, essayant le sang-froid d'un conducteur d'omnibus.

Puis, comme il est un peu médecin, il vient tâter le pouls du P. Delsaüt :

— Le bon homme va bien ! dit-il, et se retire en riant à gorge déployée.

Oh ! là ! chers parents, que je passai du bon temps à considérer ces scènes naïves. Que mon cousin eût payé cher cette vie de missionnaire ! Dites : comme nous étions bien à coucher sur la dure, qu'alors nous étions vraiment disciples de

notre cher Seigneur, lequel n'avait pas, en son temps, où reposer son chef sacré ! Que nous aimions ces planches, ces bancs, cette dure, mon Dieu ! tout cela nous plaisait. Des missionnaires, voyez-vous, c'est doux et rude tout ensemble, à édifier des matelots !

O cher navire, sous quels cieux magnifiques tu nous mènes ! Nous avons à gauche les royaumes d'Espagne et de Portugal, mais leurs climats enchantés ne se bornent pas à ces montagnes et à ces vallées, et je reconnais la Castille et l'Andalousie dans l'azur transparent du ciel.

Notre nef s'avance majestueuse, chassant devant son étrave les vagues frémissantes. Sur nos têtes, le soleil repousse les nuages dans sa brillante allure. Mon Dieu ! quel champ d'admiration ! Quelle carrière à l'amour ! Mais bientôt un tout autre spectacle vient attrister nos regards ; nous aperçûmes, flottant sur l'eau et ballottés par les vagues, les débris d'un navire !

Oh ! la mer ! Qui pourrait nombrer tous les vaisseaux et tous les hommes qui se sont perdus dans ses abîmes ? Il me semble que les marins et autres audacieux marchands devraient s'effrayer d'aventurer ainsi leur vie sur l'océan. Il s'en faut bien !

Des milliers de navires sillonnent en tous sens l'empire des mers. Ces hardis navigateurs, encore que, à les entendre dire, ils s'en fient à leur bonne fortune, ne laissent pas que de compter, en l'arrière de leur cœur, sur notre divine Providence ; et ils ont raison. Spectacles pitoyables de tempêtes, désolations, scènes de mort, naufrages, désastres de vaisseaux, rien ne les peut épouvanter. Et songez qu'il ne s'agit que de bagatelles et de jouets d'enfants ; car les Chinois se peuvent, certes ! passer des productions européennes, et semblablement nous pourrions nous contenter de nos propres richesses. Mais nous, nous leur portons bien d'autres trésors : ce sont de ceux que la rouille et les voleurs n'atteignent point, lesquels s'amassent et se réservent en les greniers du Père céleste. Et nous aurions peur ! Non, vive Dieu ! non !

Mais ce que je vous dis là n'est pas amusant, sans doute, petites sœurs ? Pour vous distraire, je vais vous parler des oiseaux. De temps en temps, nous recevions l'aimable visite de petits oiseaux, errants et perdus sur les mers. Ces humbles voyageurs s'en allaient, sans doute, de France en Galice. Pauvres émigrés, vous me rappelez la patrie ! Les ailes pendantes et grevées de la brume des eaux, ils descendaient, timides et gémissants, dans la mâture du navire. J'aimais à les voir avec leur mine empruntée, un cri plaintif et un certain air d'embarras qui fait pitié. Ils essayaient de saisir quelques grains aux pigeons que nous avions à bord.

Pauvres petits ! Que n'êtes-vous aux forêts de ma campagne ! Vous y auriez un asile plus sûr ; un nid, l'été, dans les buissons sauvages, et l'hiver, un abri sous le chaume des fermes. Ici, vous me paraissez bien à plaindre. Pourtant c'est de vous que Notre-Seigneur a dit qu'un seul ne périt point sans la volonté du Père céleste ; et de vrai, quoique vous ne semiez et n'amassiez point en des greniers, et n'ayez point de petites nefs pour fuir les temps orageux et la froidure des climats, pourtant, Dieu vous vêt, vous nourrit et vous garde. Et, chers parents, n'y voyez-vous pas un grand sujet de confiance pour des apôtres ? Car ceci n'a pas été tant dit pour ces oisels que pour nous.

Entendez-vous, chers parents, Notre-Seigneur dire aux douze : « Allez sans argent, sans bâton, sans souliers, sans besace, revêtus d'une seule robe, et ajoutant : quand je vous ai envoyés ainsi, vous a-t-il manqué quelque chose ? » De même en est-il de vous et de moi. Encore que Jésus nous mène sur les eaux redoutables, comme il fit à saint Pierre, ayons bon courage, car Dieu nous est plus proche enmy les flots de l'épreuve que non pas en l'ensemble des plaisirs et au comble de la joie.

Mais Radegonde veut savoir ce que deviennent ces petits oiseaux. Les marins, hélas ! ne sont pas si doux que saint François d'Assise, patron de notre père. Un matelot aperçoit-il le petit émigré, il le guette, s'approche de lui d'un œil d'envie ; le

voyant à portée, le couvre de son béret, puis, le pressant entre ses doigts calleux, le montre d'un air triomphant. Nous demandons bien sa grâce, mais la main d'un matelot, habitué aux rudes manœuvres, n'a pu toucher, sans les rompre, des membres si délicats. Voyant notre pilié, il simule un sentiment de commisération, mais, se tournant vers ses camarades, il leur fait voir sa proie d'un œil impitoyable. Plumer, présenter à la flamme et croquer l'oiseau est l'affaire d'un moment.

Passons outre ; car, avec cette allure, je crois que je vais écrire un volume. Notre navire non plus n'allait pas toujours très vite, et quelques calmes nous occasionnèrent même de longs retardements. Nous avons bien tournoyé pendant près de cinq cents lieues, quand il nous fut donné de revoir la terre. C'était Porto-Santo, et je ne sais comment, apercevant cette île, nous pensâmes voir Madère. Cette surprise faillit nous coûter cher. C'était le soir d'un beau jour, la bise fraîchissait, nos marins réjouis chantaient, et les nôtres devisaient de toutes bonnes choses qui se peuvent dire entre les enfants du bon Dieu.

La nuit se faisait obscure, mais bientôt le ciel se joncha de brillantes étoiles, et la lune, qu'un amas de nuages retenait captive à l'Occident, franchit enfin sa barrière et s'élança toute radieuse dans la voie des cieux. O Dieu ! qu'elle manqua présider à une scène de désolation ! Madère, assise au milieu des flots, comme un sinistre fantôme, se dresse devant nous. À voir ses âpres rochers, battus par des vagues éternelles, levant au-dessus des mers leurs têtes grisâtres, vous diriez une sentinelle taciturne postée à la garde de l'océan, et notre navire s'avancait vers ces intolérables écueils ! O Dieu ! en quel péril étions-nous ! Mais, Seigneur, votre dextre nous conduisait.

Cependant, l'île est tout près ; notre vaisseau l'aborde en se jouant ; et l'île attend avec cette morne attitude que la nuit donne aux montagnes.

O Notre-Dame, ô bénie Etoile des mers, c'était l'heure de surgir pour nous sauver ! Le marin qui

tenait le gouvernail voit enfin le danger et s'écrie : « Terre ! » Nous qui ne savions prévoir le péril, nous étions prêts à nous réjouir ; il nous semblait doux de saluer la terre, et nous la cherchions des yeux avec avidité.

Mais ce fut une autre nouvelle pour notre capitaine, quand il vit Madère assise dans ses rochers, comme un géant caché dans un manteau de brumes, attendant tranquillement notre navire pour le réduire en poudre. Oh ! alors une nuée passa sur son front ; d'une voix tonnante et sinistre qui lui est propre dans les périls, il fait changer de route, ordonne de nouvelles manœuvres, et nous comprimés, en passant dans l'ombre de la montagne, quels dangers nous avaient menacés. Sans doute, si la nuit eût été plus obscure, le pilote moins attentif et surtout notre divine Providence moins fidèle, cette sécurité que nous avons d'avoir laissé Madère sur la gauche nous eût été fatale. Notre nef parut comprendre aussi l'instance du péril, car elle se prit à bondir sur l'onde comme un cheval pressé par l'éperon d'un fuyard.

Suivez-moi, chers parents, et vous me trouverez toujours au chemin de l'honneur. D'un seul trait, parcourez à ma suite plus de deux cents lieues. Voici les Canaries. Elles paraissent de loin comme chaîne de montagnes perdus à l'horizon. Vers les îles du Cap-Vert, les vents alizés nous favorisent pendant quatre cents lieues. Comme un conquérant rapide, nous dévorions l'espace. Las ! nous avons à peine quitté cette zone favorable qu'il nous fallut retomber en un triste et fatigant repos.

Notre nef est soumise aux caprices des vents. Aujourd'hui favorables, demain ils vous repoussent vers la France ; d'autres fois, la brise nous porterait volontiers vers les côtes d'Afrique ; souvent des pluies torrentielles flagellent notre navire, en affaissant nos voiles sous leur poids : il vient tout ensemble des bourrasques à briser les mâts ; un autre jour, il se fait un calme admirable. Le soleil brûlant poursuit sa course dans un ciel d'azur, si beau que couleur ne le saurait peindre, ni plume

le décrire, ni langage, pour poétique qu'il soit, ne le pourrait exprimer.

Dix-sept navires se rencontrent à la fois dans ces calmes et loin de la patrie. On se salue, on se fait mille civilités, au moyen de drapeaux qu'on lève ou qu'on abaisse sur la pointe d'un mât. Au milieu de ces vaisseaux, immobiles sur les mers, comme les tentes d'une tribu nomade, ou les pavillons de Jacob dans le désert, je ne pus savoir si le *Saint-Louis*, qui emportait aux Indes nos bien-aimés confrères, s'était rencontré là. Quelle joie nous aurions eue ! Comme j'aurais désiré voir notre frère Wykaërt ! Mais, sans doute, je l'embrassai à Bordeaux pour la dernière fois.

Notre navire, lancé par la brise, s'ébranle enfin et s'achemine fièrement vers son but. Nous ne nous arrêtons pas maintenant avant d'arriver à la ligne équatoriale. Mon Dieu ! qu'il fait chaud dans ses environs ! A la Ligne, tout le monde nous fait espérer des rafraîchissements. Vous ne devinez guère de quelle sorte. Figurez-vous que ces joyeux marins se sont acquis par l'usage un droit singulier. Sous l'Equateur, ils baptisent (c'est un terme reçu) tous ceux qui passent la Ligne pour la première fois : mousses, novices, jeunes marins, passagers, hommes ou femmes, ils baptisent tout le monde.

Pour nous, nous en fûmes quittes à bon marché. Nous nous entendions d'ailleurs à merveille avec tous les matelots, et nous leur distribuâmes du tabac, des sirops, des livres et quelques pièces de cinq francs, qu'on nous avait données au Séminaire tout exprès.

Si les chaleurs sont excessives en ce voisinage de l'Equateur, la température n'en est pas moins magnifique. C'est là surtout que les cieux racontent la gloire de Dieu et que le firmament annonce sa puissance. Les nuits et les jours se disputent les palmes de notre admiration. Cependant, le soleil, où Dieu a placé sa tente, comme dit le Psalmiste, reste vainqueur, encore que l'âme rêveuse ne se puisse contenter de louanges en le silence des nuits.

C'est sur une nef flottante qu'il vous faudrait, ô enfants des hommes, étudier la puissance de notre grand Dieu, admirer la majesté de ses œuvres ! Et pourtant ce ne sont là que des figures ! Ah ! cousin, ce n'est qu'ombre de la divine réalité ; ce ne sont que pâles couleurs et nuances lointaines de cette tant lumineuse beauté, grâce et charité, laquelle sera notre amour dans les siècles sans fin.

C'était en l'ombre des nuits que mon cœur se dilatait davantage. Que de fois me suis-je assis sur les lèvres du navire pour méditer tout seul, comme le passereau solitaire, ou les fils de Jacob captifs aux rives de Babylone ! Ils pensaient à Sion ; moi je pensais à la sainte Jérusalem. Un soir, l'horizon était ceint d'un pourtour de nuages ; pas un murmure des vagues, pas une brise ! Et notre nef se tenait immobile sur les flots, comme la tente d'un pasteur. La lune s'était jetée soudain dans l'immensité, et les étoiles semblaient se ranger sous ses pieds pour lui faire cortège. De temps en temps, elle se couvrait du coin flottant d'un léger nuage, comme une reine pudique abaissant son voile. Vraiment il n'est peuple duquel ne soit entendu ce langage des œuvres de Dieu.

Depuis quelques jours déjà nous avons quitté ces rivages enchantés, et nous désirions le cap de Bonne-Espérance. On nous dit que c'est à peu près la moitié de notre voyage. Un ciel plus sombre, une mer plus houleuse et la température plus froide de ce pays nous l'annoncèrent bientôt. Une bise sans frein nous poussait où nous voulions et où nous ne voulions pas. Mais vous allez voir tout se dessiner avec les couleurs d'une tempête.

C'était la nuit ; quelqu'un de nous dormait-il ? Je ne le crois pas. Notre-Seigneur semblait peut-être sommeiller, comme en la mer de Galilée. Un vent furieux, qui s'était levé du Couchant, rugissait dans nos voiles, et la mer courroucée battait les flancs de notre navire avec ses vagues tumultueuses. Nous entendions de nos hamacs la voix sinistre du capitaine commandant les manœuvres. Comment aurions-nous dormi sur notre dure quand des cris

d'alarme retentissaient sur nos têtes ? Aussi désirions-nous impatiemment les premières lueurs du jour.

Un des nôtres m'avait devancé sur le pont ; de son premier geste il me présente ce terrible tableau : un vent glacé, mêlé d'une pluie battante, a soulevé tout l'abîme ; partout des vagues blanchissantes se dressant comme des monticules. Tantôt elles se jettent les unes sur les autres et s'affaissent en flots d'écume ; parfois, pressées et tourmentées, elles se mêlent et s'étreignent, se brisent en faisceau sur notre nef et même s'élancent à bord comme des averses subites. Je pus alors comprendre comment une lame, bondissant sur le pont, pouvait se saisir d'un homme et l'emporter d'un même élan avec elle dans la mer.

Le capitaine était debout sur la dunette ; les contours herculéens de sa taille disparaissaient dans sa longue capote et ses braies goudronnées. Les bras croisés sur sa large poitrine et la tête enfoncée dans un suroit, je n'aperçus pas les nuages qui passaient sur son front, mais il me fit penser à ce vieux nocher, que les poètes anciens nous représentent au milieu des âmes gémissantes et conduites par lui au noir Cocyte.

D'une voix tonnante qui fait gémir le vaisseau jusqu'au fond de sa quille, il commande aux marins attentifs et s'écrie : « Halez bas le grand perroquet ! » Car les élégantes bonnettes et les gracieuses voiles d'étai sont baissées ; la benjamine se tient pressée sur le grand mât, et le diabolin, tout humide, est assis dans la hune. Le capitaine fait un demi-tour sur la dunette et, d'un signe, fait voler deux novices au sommet des mâts, serrer les cacatois ; puis, promenant un œil farouche sur la mer et les temps : « Halez bas le petit perroquet ! A prendre un riz dans les huniers ! Leste ! Allons f... ! patinez-vous ! A carguer la grande voile ! A carguer la misaine ! »

Cependant, la bise devient de plus en plus violente, et notre navire, balancé comme un frêle esquif, tantôt s'élève sur la cime des vagues,

tantôt retombe et disparaît dans les flots pour remonter encore. Le ciel ne s'éclaircit point et le vent redouble ses efforts. On serre les voiles, tous les matelots s'élancent dans les mâts et jusqu'au bout des vergues mouvantes. Quel terrible spectacle ! Notre esquif est agité comme la cime des pins, et souvent la hise, s'alliant au reflux d'une vague qui s'enfuit, creuse l'océan sous nos pas et lui fait ouvrir ses abîmes, comme pour nous engloutir. Mais soudain le flot revient en furie, nous reprend sur son dos et nous élève bien au-dessus du niveau des mers.

Comme un étalon sauvage, tombé dans les filets du chasseur indien, bondit et retombe, puis dresse sa tête et sa crinière ondoyante, ronge le premier frein dans sa bouche baveuse, se cabre et frémit sous l'éperon, ainsi se tourmente un navire sous le sifflement des vents impétueux et dans les vagues d'une mer en courroux.

Après trois jours de ces angoisses, les vents se reposèrent. L'ange de la mer passa, commandant aux flots de se calmer. L'espérance renaît en tous les cœurs ; le coq villageois, embarqué à notre bord, sonne le réveil et le départ de son chant belliqueux ; les matelots se réjouissent, le front de notre capitaine se dilate ; une brise plus douce reprend les rênes, et notre galère s'enfuit à toutes voiles vers l'Asie.

Je vais maintenant vous parler des nôtres ; je ne doute pas que vous n'y preniez plaisir, car vous les connaissez et aimez tous. Pour abandonnés que nous soyons en la vaste solitude de l'océan, nous n'en sommes pas moins en spectacle aux anges et aux hommes. Mes chers parents, que les nôtres ont donné de beaux exemples de toutes vertus, pendant ce grand voyage !

A peine pouvions-nous croire que nous avions quitté le Séminaire des Missions, car nous faisons à nous treize toute une petite communauté. C'était entre nous une admirable pratique de charité, douceur, débonnairé et courtoisie réciproque. Comme chaque matin il y avait une belle et pieuse

ordonnance de prières, d'oraisons et de Saints Sacrifices ! Ce petit troupeau, cette douzaine d'apôtres, parmi lesquels Notre-Seigneur était présent, comme il nous en assure, faisait par ses prières comme un bouquet de fleurs odoriférantes dont la suavité s'élevait de l'abîme jusqu'au trône de Dieu.

Nous avons célébré la sainte Messe aussi souvent que possible, encore que les mauvais temps nous en aient empêchés bien des fois. Chacun la disait à son tour, et les autres communiaient de la main du célébrant. Notre plus grand bonheur était de célébrer le Saint Sacrifice, car plus on s'éloigne du monde, plus aussi le bon Dieu devient nécessaire.

Ne trouvez-vous pas bien admirable que notre bon Seigneur descende, sans aucune ombre d'escorte ou d'appareil, en l'humble toit d'une pauvre nef, perdue aux océans, tout ainsi qu'en notre belle église de Paizay ou dans les cathédrales ? C'était notre viatique et nourriture en ces déserts, comme la manne aux fils d'Israël ; notre repos contre la fatigue du chemin, la plus désirable fraîcheur et suavité pour nos âmes.

Nous récitons nos chères heures deux à deux, bien pieusement, tout comme les disciples du Sauveur s'en allant prêcher aux Hébreux. Les dimanches, nous terminions le jour du Seigneur par quelques beaux cantiques à Notre-Dame, en mémoire de ces pieuses invocations que nous étions accoutumés de faire à notre petit oratoire de Paris. Ces hymnes gracieuses avaient un charme indicible, s'élevant de notre nef comme le parfum des fruits et des fleurs, du milieu d'une île flottante. Durant les autres jours, tout notre monde travaille avec ardeur, faisant à la fois, comme des abeilles diligentes, le miel de la sainte dévotion, sans négliger aussi la cire des fortes études, laquelle est réservée à éclairer les nations.

Nous trouvons des sucres précieux par tous les champs théologiques et même sous les arides jalons de la liturgie ; des aromes en maints auteurs

vieillis, comme Samson du miel en la gueule du lion, et de l'eau fraîche en la molaire de l'ânesse.

Tous les nôtres sont à la besogne, chacun en sa façon.

Le bon P. Marin est comme notre capitaine et général, en lequel petits et grands se mirent pour l'ordonnance de leur vie. Il donne journellement des leçons de langue siamoise au P. Martin, et rien n'est plus plaisant que de les entendre chanter leurs prières en ce dialecte oriental.

Le P. Desvaux est le type du vieux vicaire, rompu à la besogne paroissiale. Dans une heure, il repasse un traité, fume en même temps une pipe, sans perdre le fil d'une conversation. Les connaissances de notre P. Durand se définissent comme la philosophie : tout ce qui est. Il connaît de toute science, depuis l'hysope qui rampe sur les mesures jusqu'aux cèdres du Liban. Il est physicien, chimiste, médecin. Je pourrais ajouter qu'il arrache aussi les dents et pose les sonnettes. Avec un nez de noble, des cheveux pendants sans prétention, vous le prendriez pour un de nos vieux instituteurs. Il tire tout à l'heure les plans d'une horloge pour le Thibet, l'unique chronomètre de ce pays étant tombé en ruines depuis quelque temps.

Le P. Néel est notre maître des sentences. La tournure de son génie est un peu mystique ; avec son conciliateur *probablement*, il met tout le monde d'accord, et avance beaucoup les questions tout en se tenant à distance. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour connaître la pluie et le beau temps. Il vous le dira toujours *probablement*.

Notre bon P. Puginier est un saint homme de Dieu et mon confesseur ; il est tout à l'heure en retraite. Dieu ait son âme et la mienne ! C'est un liturgiste fameux, un moraliste profond ; il connaît et gagne toutes les indulgences (1).

Le P. Gazenave ne sort point de son repos pour des questions vulgaires, mais chaque coup de cette

---

(1) Il est devenu évêque au Tonkin.

langue bien effilée est la solution d'un nœud gordien. C'est un autre genre que celui que notre papa Larcher, qui mérite une notion spéciale. Sous une enveloppe pacifique, il cache un esprit vif et perçant; c'est le docteur irréfragable. Plonge-t-il son œil d'aigle dans le champ immense de la théologie ? Il vous mènera par vingt récifs et écueils imprévus, puis, s'y posant en interrogateur, comme un sphynx, il propose des énigmes aux passants. Le P. Delsaüt est un vieux moine chartrier ; il vient de repasser le dogme et la morale ; il a pris la mystique en passant ; il compulse tout à l'heure les Saintes Ecritures, et j'espère de lui une nouvelle version des Livres Saints.

Le petit P. Sabattier a sa tactique spéciale aussi ; c'est un travailleur acharné ; mais pour être loin des monts de sa chère Savoie, il ne suspend point sa lyre aux saules du rivage ; il touche de l'accordéon et prend son passe-temps à chanter de pieux cantiques.

Vielmont a parcouru en six ans toute la lice des études ; aujourd'hui, d'un coup de la taille de son sabre, il tranche comme un lard les difficultés les plus insolubles : il argumente à la façon d'Alexandre.

Le P. Martin est inénarrable ; une grande barbe rousse et noire, fournie comme l'herbe des premières coupes, encadre sa bonne figure : si vous lui ajoutez sa pipe, sa casquette et son grand dictionnaire siamois, je crois qu'il faut se taire et admirer !

Fourcy est un vieux professeur émérite. Malgré son air de jeunesse, il a enseigné la philosophie. Aujourd'hui missionnaire au Kouy-tchéou, il observe les temps, les saisons, le cours des astres, prend le point avec le capitaine, comme un vieux navigateur.

Pour moi, je suis un bon homme, l'eussiez-vous cru ? et je vais toujours mon petit train.

J'imagine que mon cousin désire que je lui parle des marins. Pour le faire à propos, il faudrait sans doute les examiner plus en détail, dans le service en particulier ; mais voici pourtant quelques idées :

Le marin a du cœur. Son aventureuse carrière lui imprime, quel qu'il soit, un cachet de bravoure. Les marins, comme nos soldats, ont dans leurs veines beaucoup de sang français. Ce n'est pas dans un gros temps, au milieu de la pluie ou de l'orage, sous la capote cirée et le suroît qu'il faut l'examiner. Alors, il a l'œil fauve, le front dur, il murmure parfois, jure souvent et rit avec peine. Mais la bourrasque est-elle passée, le beau temps revient-il, la bonne humeur reparaît. Pour peu que vous récompensiez la peine du matelot par un verre de vin ou de tafia, oh ! alors, vous le voyez soudain oublier sa fatigue, se réjouir, chanter, jouer de la savate ou s'exercer sur quelque instrument.

Dans la tempête, le marin est toujours sans peur, rarement sans reproches. Il y en a qui jurent malheureusement. N'allons pas l'examiner au gouvernail aussi, car le pilote paraît avoir conscience de sa dignité et des responsabilités de sa charge : le matelot à la barre, voyez-vous, est héroïque comme Agamemnon cinglant vers les murs d'Illion. Ce serait mieux de suivre les marins quand ils courent, en chantant, dans les cordages, sur les vergues et les mâts. C'est leur besogne journalière ; voyez-les ; ils s'élancent à la besogne, en fredonnant des chansonnettes.

Mais on vient de crier : « A la ration ! » Voici nos gaillards qui descendent de la cime des mâts. « A la ration ! » Dix voix ensemble ont répété ce cri ; mais ne leur donnons pas que du lard salé, car ils ne s'en soucient guère ; ils préfèrent le repas du soir qui consiste en de simples fayaux (pois), ajoutez-y du vin, du tabac, des cigares et des chiques, et vous allez voir tous nos gens triompher.

Jamais gaieté plus franche n'accompagna le repas des rois : jamais tant de joyeusetés ne furent dites. Oh ! tous ces jeunes gens s'amusez diablement ! Ils parlent de la terre, de leurs plaisirs et de leurs aventures. Ils ont tous vu les quatre bouts du monde. Ils ont fait bien des ribotes aussi !...

Daniel, relevant de sa main calleuse l'aile de son chapeau, droit sur son front bruni :

— C'est à Rio-Janère, Monsieur Chicard, que nous nous en sommes payé une ! On avait carte blanche tous les dimanches. Je vous donne mon billet que nous n'allions pas à pied ! Ah ! oui, à pied ! Tous en voiture ! Le pont et l'entrepont pleins jusqu'aux bords. C'est moi qui conduisais. J'avise une gargotte qui avait hissé sa flamme (bannière). Je connaissais la rade ; c'était un bon mouillage. Je fis jeter l'ancre. Ce qu'on y but !... Tout le monde, en appareillant, tanguait comme des chaloupes. C'était b...ment temps de virer de bord ; il en restait la moitié à la traîne dans les rues... Vingt-cinq mille bombes ! Quelle ribote on s'est f..., Monsieur Chicard ! Quelle ribote !

Rien n'est plus curieux que de les entendre mêler à notre langage tous leurs termes de marine. Un soir, après souper, je leur rendis visite dans leur *roufle* (c'est ainsi qu'ils nomment leur cabine). Ils me saluent avec courtoisie, et, me présentant une caisse, m'invitent à m'asseoir. Ils se reposaient. Un calumet, en tube de gony, m'est offert. Allard me présente du tabac dans une moque, mais Flandret étale sa superbe blague, en pattes d'albatros, et me demande la préférence pour son tabac javanais.

Bourdonneau me tend familièrement sa pipe, pour y puiser la flamme ; mais Gravaud, plus courtois, me met en mains une braise fumante. Voici tout à souhait, et je ne puis me contenter de voir mes gens et de surprendre sur le vif ce ménage de garçons. Leurs braies, relevées aux genoux, laissent à nu leurs jambes nerveuses. Les chemises, de laine rouge ou bleue, se plongent dans le pantalon, et une bande de cuir retient sur leur dos le fidèle coutelas ; le béret du Béarn met à son comble la simplicité de ce costume.

Mais l'ornementation du roufle me frappe bien davantage. Dans un coin, une araignée file sa trame, et, tout près, trois écuelles de bois forment toutes les pièces du modeste vaisselier. Au poteau de la fenêtre, une dame-jeanne, féconde en rude tafia, était retenue au clou par un fil. Celui-ci a glissé dans une fente de son hamac les arêtes d'un

peigne et les dents d'une fourchette, pour les avoir sous la main.

J'aperçois partout des pipes et des bourses à tabac célèbres : elles ont toutes leur généalogie.

— Cette blaguc-ci, Monsieur Chicard, m'a été brodée par mes sœurs, et celle-là par ma fiancée. Cette bouffarde vient d'un ami bien cher, c'était mon matelot : quel brave cœur d'homme !

Les Bretons ont des blagues en peau de loup. Les miroirs ne manquent pas non plus, c'est devant qu'on rajuste sa chevelure et qu'on frise ses moustaches. De lits, ce n'en est que l'ombre. Le parquet est encombré de caisses à habits, et tout espace libre est jonché de chiques et de débourees de pipes.

— Vous êtes bien logés, tout de même !

— Oui, très bien, fichtre !

Ils rient, oh ! sérieusement ! Puis je leur fais conter des histoires, et comme je les écoute avec plaisir, ils s'y prêtent volontiers. J'interroge Daniel de préférence. C'est un gros luron qui ne parle pas bien ; il bégaye même un peu, mais il a des expressions si originales et un ton si plaisant que je m'adresse tout d'abord à lui :

— Voyons, Daniel !

Et lui, portant la main à son béret :

— Nous avons notre chargement pour Valparaiso ; après une navigation assez heureuse, la misère en personne nous attendait au cap Horn. Quatre cent vingt-six jours à la cape, Monsieur Chicard ! et nous en panne ! Là, b... ! il n'y a pas à dire : tu en sortiras ! Enfin, périr pour périr ! Heureusement ou malheureusement, notre navire se rompit sur les écueils, on lance les chaloupes en mer, et quinze hommes, avec moi, sont jetés sur le rivage. Nous étions sans vivres, sans habits, par rapport que tout était perdu avec le navire. Il y en avait qui avaient les pieds gelés, d'autres le nez et les oreilles ; pour moi, mes mains en seront croches toute ma vie. Par bonheur, la mer nous amena quelques barils, que nous cachions dans les roseaux. C'étaient des restes de vin et de biscuits, mais ils nous coûtaient cher ; et il fallait les disputer aux tigres de la forêt,

qui rôdaient par là toute la nuit. En cette extrémité, nous allâmes de l'avant en des bois et rochers si affreux, que jamais le bon Dieu n'y était passé. Pas une âme ! Et pour toute nourriture du maïs bouilli !... Allez : ça prouve tout de même qu'il y a un bon Dieu ; car c'est un miracle que vous me voyiez ici, Monsieur Chicard et toute la compagnie !

Les autres matelots me racontent aussi des scènes terribles, et je leur dis :

— Vous voyez, mes amis, comment Dieu vous a amenés jusqu'ici par la main ; ne jurez donc plus et soyez aussi bon chrétiens que vous êtes vaillants et intrépides matelots !

Puis, je les salue et me retire.

Ces bons marins étaient à bord notre spécial champ de conquête, en attendant la lice décisive de nos chères missions. Il ne nous a pas été difficile de gagner leur confiance : quelques semaines passées, nous jetions sur eux nos filets, Dieu nous ayant faits pêcheurs d'hommes. Mais c'est bien le lieu de donner ici cet avis à tous ceux qui, d'aventure, marcheront sur nos traces.

En cette besogne spirituelle, comme est celle de semer du bon grain dans ces âmes de matelots, il ne faut pas y montrer trop d'empressement. J'ai su par expérience ce que nos devanciers dans l'apostolat nous avaient répété bien des fois. Notre martyr du Thibet, P. Bourry (1), l'écrivait lui-même à un ami : « Croyez-moi, tout d'abord ne recherchez pas les marins, attendez ; ou si vous les recherchez, que ce soit si dextrement que vous ayez l'air d'attendre. »

Mais je reviens à mon propos. Un des nôtres prépare un jeune novice à sa première Communion. Le P. Fourcy donne des leçons de lecture, d'écriture et de calcul à notre mousse et à un jeune matelot et, sous main, leur rappelle leurs devoirs oubliés.

Je vois rôder aussi le P. Vielmont et j'imagine qu'il tend quelques pieux lacs.

Le P. Durand s'est chargé de l'éducation spiri-

---

(1) Missionnaire poitevin martyrisé au Thibet en 1854.

tuelle de ce même petit mousse, qui, pour le dire en passant, n'a rien de ces couleurs poétiques sous lesquelles on se plaît à nous les représenter. Voulez-vous avoir une idée de son Code législatif ?

Ecoutez :

— Latrique ! (c'est son nom de guerre) Latrique, lui dira le second, apporte-moi ma capote et mon suroit ; allons, galopin, patine-toi un peu, vas-tu te presser ? Ah ! potence ! je te colle mon poing sur le nez !

Un jour, le maître l'interpelle :

— Latrique ! c'est toi qui laisses cette moque de graisse à la traîne ? C'est toi, fils de loup !... Tiens ! que je t'y prenne ! Je te coince la tête dedans ; tu verras un peu !...

— Latrique ! dit un autre matelot, f...-moi le camp d'ici, gamin ! Je t'applique ma chique sur l'œil !

Le drôle fut pris un jour à claquer de l'eau-de-vie à un baril, avec un tuyau de pipe. Le capitaine le prend aux oreilles, puis appelle Allard :

— Crucifiez-moi cet ivrogne dans les haubans, coincez-lui les pieds, *gnopez-lui* les mains un peu solidement. Ah ! gourmandeau ! je te ferai boire, espèce de propre à rien !

Voilà comment on mène les mousses ; mais ce n'est rien, au dire du maître :

— Parlez-moi du cabotage, dit-il avec un ton d'admiration, pour former les mousses ! On gâte celui-ci, parole d'honneur !

Le petit P. Sabattier donne des leçons de lecture à deux des plus anciens matelots, et Daniel et Allard viennent, à temps libres, s'asseoir tour à tour sur les bancs de son école. Le P. Larcher apprend à lire à Bourdonneau, et j'espère bien qu'il ramènera cette âme au giron de l'Eglise, car ce matelot est protestant et l'unique, grâce à Dieu ! que nous ayons à bord.

J'aime Daniel. Par méchef, il jure. Ces jours derniers, je lui touchai le cœur ; me tendant sa main calleuse, il me promit, la larme à l'œil, que dorénavant c'était fini ; il ne jurera plus.

Tour à tour, nous battons en brèche votre capi-

taine. Cet homme était berger dans sa jeunesse. Il m'a raconté bien des fois que sa grand'mère, le promenant par la main quand il était petit, le menait ramasser des fruits sous les arbres.

— Grand'mère, disait l'enfant, pourquoi le temps est-il blanc et noir comme ça ?

Et l'aïeule répondait :

— C'est, mon petit-fils, que le bon Dieu est pauvre, vois-tu, et c'est pour cela qu'il a *taupiné* son ciel de plusieurs pièces.

J'ai trouvé cette parole bonne ; il y avait, sous l'écorce de ce mot si simple, bien du sens, et ce Dieu pauvre, notre Jésus, qu'elle fait apparaître, en la création de son ciel, pauvre comme il parut plus tard en la terre, me plaît beaucoup.

Notre capitaine s'est élevé, par une conduite irréprochable et l'amour du travail, à ce grade qu'il occupe aujourd'hui. Je lui dis une fois sans feintise :

— Capitaine, vous avez un détroit à franchir, après quoi votre bonne âme s'étonnera de naviguer à pleines voiles sur la mer du monde, sans avoir presque nul écueil et tempête à redouter. Votre horizon, qui vous paraît tout à l'heure brumeux, deviendra, en moins de rien, clair et lucide comme le ciel d'un beau jour.

Il serra les lèvres, baissa la tête, réfléchit et comprit bien, puis répondit :

— Que voulez-vous ? Quand on n'est pas né là-dedans, c'est difficile, par Dieu !

— C'est difficile ! Que dites-vous, capitaine ? Mais enfin, quand il s'agit du ciel !

— Ah ! vous autres, par Dieu ! vous avez bien brisé à pleins perroquets, quoi ! Mais nous, comment voulez-vous que nous hélions en paradis ? Des marins !... Eh ! mais nous avons vent debout et courant contraire !

Je ne pus m'empêcher de rire.

En somme, notre présence à bord n'a pas manqué de produire de bons effets. Mais il est temps que je vous parle d'un coup de filet à moi ! Je m'y arrête d'une spéciale dilection, car c'est de mon premier fils spirituel que je vais vous entretenir.

Nous avions à bord une quinzaine de marins, en exceptant le capitaine, le second et le maître d'équipage. C'est du second qu'il s'agit. Jeune homme de vingt-cinq ans, sa figure brunie est ceinte d'une barbe noire, épaisse comme une jeune garenne, mais ses yeux doux contrastent singulièrement avec la rudesse de ses traits. Joignez-y sa toque de matelot, examinez ses jambes nerveuses et arquées comme celles d'un cavalier, et peut-être trouverez-vous, comme moi, que c'est en petit le grand François, roi de France. A l'entendre jurer, vous l'auriez dit le plus brutal des marins. Oh ! ces matelots feraient tomber le diable à bord, si cela dépendait d'eux.

Un soir qu'il faisait son quart, je l'accoste, il me salue, et nous parlons de choses indifférentes. Puis je l'amène au foyer paternel : je veux reconnaître la trempe de son cœur. Sur ce sujet, il ne peut tarir. Il se dilate, m'ouvre son âme, me parle de ses vieux parents, de ses frères et sœurs auxquels il conserve une grande affection. Il me raconte son retour du service et les larmes de sa mère, accablée de douleur et de joie, qui apprit tout ensemble le retour de celui-ci et la mort de son aîné dans une tempête. Il m'eut bientôt raconté ses peines et ses plaisirs, et je connus sa famille et les secrets les plus intimes de ses affections.

C'était un cœur sensible :

— Matelot, lui dis-je, le bon Dieu attendait ici votre âme, il la désirait ; c'est son heure, rendez-la-lui bravement. Il faut se convertir, maître Danzé, et ne plus jurer du tout : ça fait de la peine au bon Dieu, voyez-vous ! Et si votre mère vous entendait, comme elle en aurait du chagrin ! Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

Il me donne incontinent sa parole, et, me tendant sa main robuste :

— Je suis des vôtres désormais, et je vous promets de ne plus jurer !

Depuis ce jour, il garda à Dieu sa foi et à moi sa parole.

Il me disait plus tard :

— Ah ! bon Monsieur Chicard, que vous m'avez rendu grand service ! Le croiriez-vous ? Je ne jure plus. Je dis : vingt mille tonnerres ! et mes gens vont tout de même, et les cordes cèdent aussi. Oh ! vous êtes le meilleur de mes amis !

Et moi :

— C'est bien, matelot, mais ce n'est pas tout, pourtant ; il faudra finir, puisque nous avons commencé, et ne pas revenir dans votre famille sans avoir bien éclairci votre âme et fait luire votre conscience. Il faut, voyez-vous, mettre la dernière main à cette besogne et vous montrer à la fois le plus brave des marins et le meilleur chrétien de votre pays. Parlons sans détour, maître, il y a longtemps que vous ne vous êtes pas confessé ?... Il faut vous confesser. Qu'en pensez-vous ? Orcs y êtes-vous, matelot ?

— Eh bien ! venez, dit-il, vous avez raison ; nous nous confesserons !

C'est un bon jeune homme ! Il m'appelle quelquefois son « matelot », tel le matelot du marin, c'est son unique, son ami, son intime. C'est que ces hommes, abandonnés à la merci des flots, ont besoin d'un ami à qui ils puissent conter leurs peines ou leurs plaisirs. Quand ils l'ont trouvé, ils se réjouissent comme un vainqueur chargé de dépouilles, et le bon Dieu suit de près. Du reste, je suis très aimé de tous nos marins et j'en profite, à l'aventure, pour jeter quelques grains de bonnes pensées en ces pauvres âmes.

Mais laissons ces histoires et avançons vers l'Asie. Nous entrons en des climats enchantés. Sur ces entrefaites, nous célébrâmes les fêtes de Noël. Ah ! chers parents, ce ne fut point la Noël de la patrie ! Je ne vois point de glaces ni de frimas. Où sont nos paysans en habits de fêtes ? Et les petits enfants ? Je n'aperçois point leurs bandes joyeuses se presser sur les sentiers que la charrue a épargnés dans la plaine : c'est leur fête pourtant. Oh ! les temps sont changés ! C'est un ciel bien différent et un soleil splendide. Me voici bien loin de notre France, de ma famille et de tous les miens ! Mais ces pauvres

infidèles, las ! sont aussi bien loin de Dieu, et ils sont devenus mes enfants !

Notre fête de Noël n'eut point sa couleur rustique, mais elle fut bien joyeuse cependant, car les mystères que l'Eglise célèbre sont partout les mêmes, et partout la venue et le souvenir d'un Dieu enfant réjouit le cœur des hommes.

Les nôtres s'empressèrent beaucoup pour recevoir le petit Jésus et lui préparer son étable. Sa couchette avait une mine guerrière : nous l'avions dressée sur notre nef flottante. La salle du grand carré est armoriée de pavillons aux plus riches couleurs. Nous célébrâmes trois Messes. J'eus le bonheur de dire la première, et, à la seconde, notre jeune novice fit sa première Communion. Tous les matelots y assistèrent pieusement. C'était merveille de les voir. Les paletots oubliés au fond des malles ce jour-là sont mis à jour. Allard est astiqué, Daniel frais et luisant, et tous se tiennent fort dévolement sur deux genoux ; nous pensâmes que notre galère avait été convertie en une église.

Nos treize missionnaires, revêtus de surplis et d'étoles, assistent sur deux rangs au Saint Sacrifice : les meilleures voix s'accordent à chanter de pieux cantiques, et le petit P. Sabattier les accompagne de son accordéon. Après l'Évangile, un des nôtres fit un touchant discours ; les douces paroles tombent de ses lèvres éloquentes comme la rosée des nuits sur des champs arides.

Sur l'heure de l'élévation du corps vénéré du Sauveur, un coup de canon fit retentir les échos de l'abîme. Vint le moment de la communion : le novice s'avança le premier, les prêtres à sa suite, et sans doute il y eut alors gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Notre navire fuyait comme une tribu nomade, et le prêtre cependant était immobile au saint autel. Nos prières achevées, nous sortîmes prendre l'air.

Le capitaine, ravi, s'écriait après la Messe :

— Messieurs, je vous fais mes compliments, je n'avais jamais assisté à si belle fête !

Il se promenait, l'œil épanoui, sur sa galère, et me prenant par le bras :

— Voyez, dit-il, notre navire en fête et les mâts pavoisés aux couleurs de France et de Bordeaux !

Et il semblait heureux. Les marins eux-mêmes sont tous joyeux, et tous se promettent un long souvenir de ce jour mémorable.

Ah ! chers parents, il y a deux ans, à pareille date, j'étais avec vous, fêtant la fête de Noël. J'ai cette solennité bien présente. Il ne faisait pas très froid. Nous nous rendîmes à la Messe de minuit, et, après, nous fêtions le réveil, presque à la façon des héros. Nous étions si contents de nous trouver ensemble ! Oh ! quel souvenir je garde de ces derniers quinze jours passés avec vous !

Le lendemain de Noël, la mer devint plus violente ; le navire s'agitait. Il ne nous fut pas possible de dire la sainte Messe, quelque désir que nous eussions d'honorer le premier des martyrs. Le lundi, le vent n'était plus tolérable, et le navire bercé peut à peine supporter quelques voiles. Je vois les nôtres pâlir, Néel se fait tout blême. Desaut est pensif. Puginier tremble, et Sabattier se fane comme une fleur au vent du soir. Moi, je me frise les moustaches comme un guerrier captif. Je jeûne aussi. Oh ! c'est que je suis sur ce point plus facile qu'autrefois ! Je mange ou ne mange pas sans plus de façon. Je crois que le bon Dieu m'a retouché un peu sur ce côté : autrefois, j'étais plus exigeant.

Mais c'est dans le silence des nuits qu'il se présente le plus de matière à l'histoire. Cinq ou six d'entre nous rôdent par le carré. Vielmont s'aventure jusque sur la dunette. Pour moi, qui suis réputé d'un sommeil intolérable, je roule sur ma planche comme une porte sur ses gonds : à chaque lame c'est un roulis terrible, puis un épouvantable craquement dans la quille. Il est bruit de caissons, frottement de tonneaux, cliquetis de vaisselle. Près de moi, le chien du bord et un vieux chapon, qui vont de compérage, affectent vainement le pied marin et cherchent à se cram-

ponner avec leurs ongles. Chaque coup de roulis leur fait pousser des gémissements et les porte d'un bord à l'autre. Je m'amuse beaucoup de les voir entrer, tête baissée, et de fort mauvaise grâce, chez le bonhomme Delsaüt. La vague, à son retour, ne tarde pas à me ramener mes deux commensaux, et un nouveau coup de roulis les dépose à ma porte.

Il faudrait, pour raconter ce voyage, une plume originale.

Le maître, faisant son quart, exécute sur nos têtes une promenade sans fin et fait retentir la dunette du talon de sa pesante botte. Par intervalle, il crie à la vigie qui s'endort sur le gaillard :

— Ouvre l'œil devant, ouvre l'œil devant !

Oh ! que nous sommes sous un beau ciel ! C'est toujours la vaste mer et un soleil jaloux de sa gloire, une lune approchant des grâces de Notre-Dame, et des étoiles si brillantes qu'elles sont dignes de former sa couronne et l'arc sur lequel reposent ses pieds divins, plus beaux encore que ceux des apôtres. Rien ne trouble notre immense solitude. Oh ! que les œuvres de Dieu sont admirables !

Au couchant, c'était la vaste mer dont nous quittons les eaux profondes, lesquelles, à deux mille lieues, s'en vont caresser les rives aimées de la patrie. Las ! chère France, voici longtemps que nous avons quitté tes champs fertiles !

A l'Orient, une forêt d'îlots scintille sous les yeux du soleil, et vers le Nord, Sumatra la montagneuse s'incline dans la mer comme un arc au repos. Ces îlots prennent toutes les formes ; tantôt ils ressemblent à de jeunes taillis au niveau de la mer, et d'autres fois ils dressent leurs cimes couronnées de nuages, comme les génies de ces lieux.

Mais quel parfum nous apporte la brise ? Je reconnais l'arome des prés mûrs et des luzernes fleuries. C'est ce parfum que le vieux pâtre chérit, quand il porte, au jour de l'*hozanne*, le rameau béni dans les champs de ses aïeux. Ah ! comme je songeais à vous, chers parents, vous qui savez si bien comprendre et goûter les beautés de la nature !

Ces îles étaient pour nous comme les premiers postes de notre champ de gloire, les premières tentes de ce camp merveilleux de la Jérusalem militante, en lequel Jésus, notre chef et capitaine, a toujours le glaive déchaîné contre l'orgueilleux Satan, lequel, hélas ! règne ici partout et tient haut ses pennons. Ces îles enchantées ressemblent aux déserts de la Thébàïde, mais on n'y trouve point, comme en ces solitudes sanctifiées de la vieille Egypte, les Paul, les Hilarion et les Antoine ! Les vertus de ces glorieux anachorètes sont des parfums inconnus dans ces régions. Mais, vive Jésus ! les apôtres y viennent en foule ; c'est comme la captivité revenue de Babylone, toute la terre est à Dieu. L'Asie est le berceau du monde, et les premiers sacrifices y furent offerts au seul vrai Seigneur. Oh ! nous y relèverons ses autels, et l'antique dragon cédera la place devant les armées invincibles de Michel.

Le lendemain, une faible brise nous rapproche de Java, et un coup de canon avertit les insulaires de notre présence ; c'était le jour de l'Épiphanie. Bientôt, une barque légère se détache de la rive, et six noirs s'excitent à pousser la rame par des chants barbares. Salut, âmes de ces pauvres gens ! Que vous m'inspirez de pitié et d'amour ! Vous ne connaissez pas, sans doute, notre grand Dieu, et c'est à des hommes comme vous que nous venons prêcher la foi !

Je ne pouvais me lasser de les voir. Ce jour des Rois me rappelait aussi de bien chers souvenirs. Il y avait deux ans que je vous quittai, bien-aimée famille, pour me rendre au Séminaire des Missions étrangères. Mon père m'avait dit :

— Va, mon fils, sois courageux ; ne recule pas au martyre, mais la besogne est grande !

Voyez, chers parents, comme Dieu a mené à bien notre entreprise ; il n'y a que deux ans que je quittai le sein de ma mère, et déjà je reçois à notre bord les prémices des Gentils !

Le 15 janvier, un grand navire descendait à pleines voiles dans le détroit de Banca. Nous aper-

gêmes avec plaisir flotter le drapeau français. Il n'y avait pas à douter qu'il ne vînt de Chine et qu'il n'apportât des nouvelles intéressantes de ces pays. Notre capitaine désirait savoir comment vont les choses de la terre, mais nous étions bien plus occupés du royaume céleste que du commerce d'Asie. Notre second fut envoyé à la rencontre. La guerre de Chine, à ce qu'il nous dit, n'était pas encore nettement terminée ; pour celle de la Cochinchine, à peine y avait-on mis la première main. Mon Dieu, aidez-nous en cette passe ! Trouverons-nous une libre entrée ? Les chaînes et les prisons ne nous attendent-elles point plutôt ? C'est vous, Seigneur, qui ouvrez et fermez les portes de la gentilité ; vous tenez les clés des nations, tout ainsi que des cœurs. Que votre saint vouloir soit fait ! Et vive notre grand roi Jésus !

Nous trouvions dans ce détroit de Banca des difficultés insurmontables. L'enfer, sans doute, était contre nous ; il n'avait pas son compte à recevoir en ses domaines des gens de notre sorte. Mon Dieu ! tout nous fait obstacle, et notre capitaine, que son grand cœur retient encore paisible, ne peut s'empêcher de frémir par intervalles.

— Par Dieu ! que faisons-nous ici, Messieurs ? Sortirons-nous de ce défilé ? Reviendrons-nous sur nos pas ? Irai-je chercher les détroits de Gaspard de Carimata ? Passerai-je par celui de Malacca ? Mais les vents et courants y sont contraires, aussi nous n'y trouverons même pas de bons mouillages. Vais-je tendre incontinent vers Hong-Kong ? Par Dieu, Messieurs, nous sommes dans un mauvais pas !

Pour faire diversion à ce repos, nous descendîmes quelquefois sur les côtes de Sumatra, mais nous n'osâmes pénétrer dans ces forêts incultes. Des reptiles monstrueux dormaient au soleil, sur la vase ; des serpents se tenaient enlacés aux branches des arbres ; on entendait dans l'épaisseur des bois le rugissement des bêtes féroces. Nos gens, épouvantés, revinrent promptement sur leurs pas.

Le 22, nous fûmes lancés par une forte brise ; nous doublâmes sur ses ailes les quatre pointes de

Sumatra, et notre nef, rassurée, mouillait, au coucher du soleil, sur les frontières de Banca. Nous avons gagné la plaine, l'espace s'étend devant nous, les îles disparaissent un moment, la brise n'est plus enchaînée au flanc des montagnes, et le vaisseau, plus à l'aise, se joue dans l'espace comme le vent des savanes.

Le 25 janvier, après une belle marche, nous jetions l'ancre par le travers de Lingin. Cette île est le repaire de pirates audacieux et redoutés des navigateurs. Ces tribus sauvages se pressent sur mille barques, attaquent de tous côtés les navires au mouillage. Un vaisseau, échoué près de ses côtes, serait infailliblement perdu. Nous nous préparâmes à la guerre. Trois canons, chargés à mitraille, protègent les sabords, et notre capitaine, tenant un faisceau de sabres et de fusils, vient lui-même charger ses armes sur la dunette :

— Tenez, dit-il, Père Chicard, voici là une carabine qui sait parler malais !

— Mais qu'est-ce que vous mettez là dans votre canon ?

— Oh ! ce sont de petites prunes, des chevrolines de garde-chasse, ça ne fait pas mal, c'est pour pocher les yeux.

— Père Martin, je vous confie mon grand sabre, et vous, Père Durand, vous défendrez à bâbord, le P. Chicard se chargera de les repousser à tribord !

C'était bien. L'enceinte de nos camps nous est tracée. En cette nuit, nous fîmes notre quart. Les marins étaient aussi sous les armes. Je me promène dans les rangs, j'anime nos gens à la guerre ; je répands partout que le combat me paraît imminent ; mon audace rassure les braves et fait trembler les timides. Cependant, je voulus me préparer à la lutte par du repos : j'escalade mon hamac, et, le flanc sur la dure, la tête sur ma hache d'abordage, je m'endors avec l'espérance que des cris d'alarme viendront égayer mon réveil. Je me trompais. Nous avions jeté l'ancre en silence, nous éteignîmes nos feux vers le soir ; les brigands n'eurent pas bruit de notre présence, et, le lendemain, de bonne

heure, nous quitions avec empressement ces côtes redoutables.

Nous avançons avec audace vers le terme de notre voyage, et, sur la fin du mois, nous entrons, bride abattue, dans le détroit de Rio. C'est le lieu le plus enchanté qui se puisse voir. Ce détroit ne tient pas dix lieues de longueur ; il est formé par des amas d'îlots ; partout, des taillis verdoyants, des coteaux et collines d'une incroyable fraîcheur attireraient nos regards ; des cases champêtres, semblables à de petits chalets, s'élevaient à l'ombre des cocotiers.

Des barques s'avançaient en mer jeter leurs filets. De charmants oiseaux s'envolaient des bois de Bintam, en l'île de Gallats, sur des branches et des rameaux détachés de la côte. Ces innocents volatiles se servent de barques, comme les gens de ces pays : une racine, souvent, leur fait une nacelle. Quelquefois, le cours paisible rapprochait de nous leur planche de salut, et ces beaux oiseaux, effrayés, s'enfuyaient avec des chants timides. Ainsi l'alouette villageoise, troublée par la faux du moissonneur, s'élève avec des cris plaintifs.

Ces îles sont baignées par une mer aux ondes plus claires et plus azurées que le bleu du ciel. Tantôt les eaux tranquilles se jouent, avec un doux murmure, dans les pierres limoneuses qui bordent la côte ; d'autres fois, le flot se précipite et mugit sur les rochers ; plus souvent, il s'avance avec grâce sur une petite grève de sable blanc et ne va pas outre la parole divine : « Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin ! »

Je vis aussi la mer envahir la rive et mettre à nu les racines des grands arbres ; alors, le vert feuillage de ces géants des forêts ne tarde pas à se faner, et leurs troncs, arides et blanchis, les font ressembler, dans l'ombre, à un cercle de guerriers ou bien à de vieux rois traitant de la guerre à la porte des villes. Ça et là, du sein des plus délicieux ombrages, un grand arbre s'élevait par-dessus tous les autres ; en vain cherchait-il à voiler, sous le feuillage des jeunes pousses, sa tige flétrie ;

une couronne desséchée atteste les coups du temps et les ravages de la vieillesse. Les oiseaux recherchent ses rameaux stériles et s'y reposent la nuit. Dieu, sans doute, quand il faisait sortir l'*aride* du chaos et qu'il vêtaït les plantes de verdure, s'est plu à embellir ces lieux.

Notre navire s'ouvrait un chemin au milieu d'un labyrinthe et d'un dédale incroyable ; l'horizon était enclos de forêts et de collines, et l'œil ne pouvait distinguer l'entrée ni l'issuc de sa route sinueuse. Nous fêtions la Présentation de Notre-Dame quand la voie parut s'ouvrir, les îles commencèrent à se ranger sur deux lignes. Singapour n'était pas loin ! Déjà notre œil ravi distingue au Nord les cimes de l'île, les mâts et les pavillons des navires en rade ; notre cœur se dilate comme celui d'un jeune soldat qui revoit le vieux chêne où s'abrite le chaume de ses pères. Singapour ! Singapour !

Notre navire, éperonné, s'avance fièrement, et, à 5 heures du soir, glorieux et les voiles au vent, il venait s'asseoir dans la baie, au milieu des autres, comme un cerf au bois rameux parmi les jeunes faons. Dès ce jour, nous descendîmes à terre. Trois barques élégantes, poussées par douze Malais, nous déposent dans l'île. C'était là que l'incomparable P. Osouf (1) nous attendait ; nous sommes, à cette heure, dans ses bras, à nous reposer des fatigues de ce long voyage.

Nous demeurâmes cinq mois en mer et parcourûmes plus de cinq mille lieues. Notre-Dame nous a gardés jusqu'ici et elle le fera bien toujours. Vive Jésus !

C'est à l'île de Singapour que j'écris ces dernières pages ; je les arrache, à vrai dire, par les cheveux ; je me trouve sans force, sans cœur, sans imagination. On nous apprend de tristes nouvelles. Mgr Retord, le grand évêque, n'est plus : Un nouveau Paul vient de mourir ! Un de nos jeunes confrères vient aussi de succomber aux portes de la Cochinchine. Tout l'Annam est en feu, les prêtres vont au mar-

(1) Devenu archevêque de Tokio ; mort en 1906.

tyre, les chrétiens aux fers, la foi prend le chemin de l'exil, les évêques sont errants et fugitifs...

Oh ! je brûle d'entrer dans le champ des saints, de voir ces combats, de connaître ces catacombes ! O champ des missions, ô lice de l'apostolat, comme tu m'apparais magnifique, empourprée du sang des martyrs ! Oh ! ma mission, que je te désire ! Yun-Nan, Yun-Nan, tu m'as ravi d'un seul de tes cheveux, tes atours ont épris mon tendre cœur ! Oh ! arène du Seigneur, ouvre-toi !!!

Or sus, chers parents, à quartier, pour un moment, les choses de la terre, que dis-je ? à toujours !

\*\*\*

Cette lettre, datée de Singapour, fut suivie d'une autre que Godefroy adressait à son cousin le 13 mars 1859. Elle contient d'intéressants détails sur la ville et l'île de Singapour, vaste entrepôt de commerce entre l'Europe et l'Asie.

L'étrange population de cette ville, dit notre héros, est formée du mélange de toutes les races, de la semence de toutes les nations. L'Europe entière y est représentée. Les Indiens et les Chinois y abondent, les Malais y pullulent et composent la partie indigène.

Nos missionnaires ont la sollicitude de cette terrible famille ; c'est par leurs sueurs et leurs fatigues que ces races indomptables, comme vrais lions et léopards, s'inclinent à paître l'herbe avec les bœufs pacifiques dans les champs du Seigneur !

Ici, tous les diables ont cependant leurs autels, et j'en ai vu quelques-uns bien assis sur des trônes et retranchés au fond de brillantes pagodes, avec appareil de lances et de glaives, comme jadis, en paradis, Satan levé contre Michel.

Et n'est-ce pas merveilleux, mes amis, qu'il m'appelle en cette arène, moi, dont la famille est petite en Israël et qui suis le moindre de ma lignée ? Le Seigneur m'a dit comme à Gédéon : « Je serai avec toi, tu frapperas Madian comme un seul homme » Or sus ! mon cher cousin, et toi,

cher petit frère Jules, puisses-tu devenir un prêtre selon le cœur de Dieu ! Alors, il nous mettra dans son champ comme une pierre de sel, que les animaux viennent lécher, par où ils sont plus sains et plus ardents. C'est l'idée de saint Grégoire dont nous faisons la fête aujourd'hui. Les animaux et bêtes sauvages sont les peuples divers et les nations infidèles, au langage de l'Écriture.

Nous avons, à Singapour, une très belle église, et, chaque dimanche, Dieu s'y voit glorifié en trois et quatre langues. Dès le matin, le P. Isalys entre dans le saint lieu avec sa phalange chinoise. Il célèbre le Saint Sacrifice et se prépare à monter en chaire. Alors les fidèles récitent leurs prières en leur dialecte harmonieux. Bientôt les dernières voix s'éteignent ; le Père se lève et rompt le pain de la sainte doctrine à ces étrangers, surpris d'entendre parler leur langue avec une si grande pureté et parfaite aisance.

Il n'a pas encore terminé que vingt carrosses déposent sur les pavés une nouvelle foule élue. Des Anglais, au front haut, à barbe rousse, des dames avec grande pompe et appareil, des consuls, des capitaines, quelques braves matelots, des hommes de la catholique Espagne, d'autres du Portugal, des bonnes gens de partout envahissent la porte du temple ; puis la jeune escorte des Frères des Ecoles chrétiennes et un essaim de petites de toutes couleurs, conduites par les bonnes Sœurs de Saint-Maur. C'est le troupeau confié aux soins du P. Beurel. Celui-ci chante alors la Grand'Messe et prêche en anglais.

La Messe finie, on vide la place, et je vois le P. Pâris, aux pieds poudreux, s'empresser du côté de Sarangoux. Sa cohorte fidèle s'amasse autour de lui, il se prépare à la Messe, pendant que ses fiers Malabars se rangent par castes dans les bancs qui leur sont réservés. Le Saint Sacrifice terminé, un nouveau sermon commence. Le Père annonce notre Évangile en la langue indienne, et les anges sont ravis d'ouïr en une seule matinée la bonne nouvelle apprise en trois dialectes différents.

Demain, nous partons pour Hong-Kong. Le temps

semble peu propice, mais nous n'en sommes pas, comme saint Paul, à notre troisième naufrage, et je n'ai pas vu trois fois le fond des eaux. Dieu nous aura bien encore en sa sainte garde.

Nos missionnaires, à peine reposés, quittèrent Singapour au commencement d'avril, pour se rendre à Hong-Kong.

\*\*\*

De là, il écrit à sa famille :

On vient de nous acheter nos habits chinois. Quel dommage, chers parents, que vous ne puissiez jouir de ce coup d'œil ! Voyons ! est-il permis de se regarder dans un miroir ? Je crois, en vérité, qu'il me vient une tentation d'orgueil ! Cette tête rasée ne vous convient-elle pas ? La vigueur des traits ressort mieux, et ma noire moustache, avouez-le, produit un effet superbe.

Et cette belle robe de soie bleue ! Dites, mes sœurs, avez-vous quelque chose de mieux en vos toilettes ? Mes hauts de chausses et mes bas blancs me transportent au moyen âge. On prétend que la queue, entée sur mon épaisse chevelure, est de fort bonne grâce. Ne vous scandalisez pas de ma longue pipe. Mais qu'allez-vous dire en pensant que nous n'emportons point notre bréviaire et qu'il faudra, pendant deux ou trois mois, ne réciter son chapelet que sur ses doigts ?

J'ai reçu vos lettres de Hong-Kong. Une chose m'attriste : ma petite Radegonde est malade ! Il faut veiller sur cette mienne petite sœur, et si l'application des écoles ne lui est pas favorable, hé ! mon Dieu ! elle en sait assez. Aimer Jésus et la Sainte Vierge, mes chères petites sœurs, et par surcroît, lire, écrire et compter un peu, ce vous est bien suffisant. Connaître Jésus, que saint Paul se vante de savoir seulement, n'est-ce pas toute science ? Mais j'espère que cette maladie n'aura pas de suites fâcheuses.

Il y eut encore de nouveaux retards. La guerre

avec la France, les révoltes à l'intérieur, les bandes de pillards parcourant le pays, rendaient les voyages périlleux. Parti de Hong-Kong, après toutes les péripéties qu'il vient de raconter, notre missionnaire se rendit à Canton. Le jour de l'Ascension, il était encore à la procure de cette ville d'où il écrit à son fidèle cousin :

— Vrai Dieu ! te le dirai-je sans feintise ? J'ai le cœur gros !

— Eh quoi ! Tu regrettes ta patrie, ton toit de chaume ?

— Tu n'y es pas, cousin, il s'en faut ! Je désire le Yun-Nan. Ne sommes-nous pas à Canton depuis tantôt douze jours ? D'honneur ! il me serait profitable d'être en prison ; au moins sauverais-je les apparences apostoliques ! Mais ici, à ne rien faire ! Tous ces jours derniers, les rebelles et voleurs gardaient les routes ; nous recevions les plus tristes nouvelles et perdions à vue d'œil le doux espoir du départ.

Un matin, les chemins sont dégagés, la canaille égaillée. Ceux du Kouy-Tchéou partent.

— Mais nous ? disais-je aux courriers.

— Nous, dans trois jours, Père, dans trois jours !...

— Parole de gentilhomme ! je perds patience !

Mes deux compagnons sont des temporisateurs.

Mais quel voyage ! Comme je te fuis sans cesse, bon cousin ! Je perds vraiment l'espérance de te revoir. On m'assure qu'il ne me faudra pas moins de quatre mois pour gagner le Yun-Nan ! Ce sont de fameuses pérégrinations que celles-ci ! Certes ! un saint homme y glanerait tout le long des mérites, mieux qu'en un pèlerinage à Jérusalem ou à Saint-Jacques en Galice ; mais, pour moi, je crois que je ne réalise pas grand profit. Si, par tes prières et les bonnes œuvres de tous les nôtres, de ma pieuse mère et de mon brave père spécialement, vous ne me faites un fonds, possible, serai-je en arrière en paradis, et peut-être ne fera-t-on pas attention à moi du tout.

Me vois-tu, cher cousin, en costume de pêche ou de chasse, mis en gentilhomme campagnard, ou assez semblable au pâtre de la vallée ? C'est bien ton cousin : tu le reconnais sans peine. Mais aujourd'hui que je viens de loin, avec un costume étranger et un grand titre, n'es-tu pas émerveillé ? Sans doute, ce qui te plaît davantage, c'est de retrouver, au premier pas, ce même cœur fraternel qui t'était si dévoué. Ton nom, gravé sur l'azur de mon écu, n'a rien perdu de sa fraîcheur avec le temps. Allons ! je te quitte car nous partons.

Ils partirent en effet de Canton, vers le milieu de juin, mais toutes les prévisions se réalisèrent : force leur fut de revenir à Hong-Kong, après une pénible et infructueuse démarche.

Cependant, la famille Chicard était alors durement éprouvée, vivant dans les douleurs qu'augmentaient encore ses angoisses au sujet de Godefroy. Le fidèle cousin, qui partageait les uns et les autres, s'adressa au Séminaire des Missions étrangères. M. l'abbé Joly lui répondit le 16 octobre 1859 :

Nos directeurs ne savent presque rien concernant votre *chevalier* et ses confrères. Le voyage direct à travers la Chine présente, en ce moment, de tels obstacles, que les missionnaires du Yun-Nan et du Sut-Chuen sont obligés de passer par Nimpo, ce qui allonge démesurément leur route.

Le dernier jour de juillet, notre héros était de retour à Hong-Kong. Une très douloureuse nouvelle l'y attendait. Des lettres de France lui annonçaient la mort de sa plus jeune sœur, fleur délicate que le bon Dieu avait recueillie en son paradis. Ce fut un rude coup pour le cœur si sensible de notre Godefroy. Il exprime sa douleur en ces pages émues, mais résignées, qu'il adresse de Hong-Kong à ses parents :

Ma Radegonde n'est plus !... O chère enfant, ta précieuse mort m'a fait verser bien des larmes ! Tu étais la plus jeune, et je te portais une spéciale dilection. Cette perle nous a donc été ravie ! O ma petite sœur, ton souvenir me restera bien cher ! Je l'aimais tant ! Ah ! je ne pensais pas être sitôt privé d'elle !

Et ne dites pas que j'avais déjà sacrifié sa douce conversation ; mon Dieu ! on ne pense pas à tout cela. Son pieux nom égaré sur la marge d'une lettre, son petit nom me faisait palpiter le cœur et m'était plus suave que tous les parfums. Au sortir de l'école, l'enfant venait autrefois s'asseoir sur mes genoux, et le soir, quand je revenais des champs, elle accourait encore dans mes bras. Sa naïveté charmante, son extrême douceur me remplissaient de joie, me reposaient de mes fatigues. Que de fois je l'ai contemplée avec ravissement au pied des saints autels ! Qu'elle m'édifiait au milieu de ses compagnes, dans nos fêtes chrétiennes, quand elle soutenait, avec une incomparable modestie, la bannière de Notre-Dame !

Oh ! mon cœur d'homme m'abandonne, et je ne me sens de force que pour verser bien des larmes ! Oh ! je l'aimais au delà de tout dire ! Elle savait ma place à table, elle avait choisi la sienne près de moi. Tous les jours elle m'attendait pour aller à l'église, et me disait : « Allons ! vite, le premier coup de la Messe est déjà sonné. » Le soir venu, l'enfant voulait que nous récitons le chapelet ensemble ! Quand je prenais le chemin des bois, pour aller méditer dans la campagne, Radegonde savait cette heure, et n'y eût point manqué ; courant à ma suite, elle me donnait son petit bras et me chantait de pieux cantiques. Avant le coucher, c'était elle qui nous distribuait l'eau bénite ; après avoir passé dans les chambres, elle venait enfin à moi, arrosait mon lit de l'eau sainte, en récitant quelques prières, puis, avec une inexprimable naïveté, elle me signait quelquefois de sa main virginale, et me disait : « Adieu, petit frère ! » Avant que de se mettre au lit, elle s'allait prosterner devant quelque image de Notre-Dame, elle baisait son Christ, puis son scapulaire,

ses médailles et ses reliques, faisait plusieurs révérences à la Sainte Vierge. Quelquefois, s'aventurant vers moi, elle me disait encore : « Dors-tu, frère ? Oh ! il dort ! » et elle se couchait enfin.

N'était-ce point elle qui était comme notre petite servante ? N'avait-elle pas le soin de toutes les petites choses ? Et la dernière partie du ménage n'était-elle point la sienne ? Son aimable simplicité s'était fait cette part. Avec quelle merveilleuse fidélité ne secourait-elle pas ma mère ? Nous l'aimions d'un amour non pareil. « Oh ! disait cette chère enfant, en souriant d'un gracieux visage, moi je suis la petite chambrière ! »

C'est ainsi qu'elle croissait à l'ombre de notre chaumière, comme une fleur cachée ; sa vertu n'était pourtant point si secrète qu'elle n'éclatât apparemment puisqu'un missionnaire, au sortir d'une retraite qu'il donna dans notre paroisse, m'écrivait, ravi de ce qu'il avait vu et entendu, et dans l'admiration d'une vertu si précoce : « Heureux êtes-vous, mon cher ami, d'avoir une telle sœur ! Quelle fleur inconnue s'épanouit sous le toit de votre père ! Bien des personnes religieuses, après quinze et vingt ans de profession, n'ont point atteint le degré de perfection que j'ai trouvé en Radegonde. Cette enfant sera pour vous une source de bénédictions ! » J'éprouve un bonheur inexprimable à me rappeler ces paroles et à vous les signaler aujourd'hui, chers parents, pour notre commune consolation.

Ah ! chère petite sœur, prie donc bien le bon Dieu pour nous dans le paradis ! Mais je n'étais point à son lit de mort pour recevoir ses adieux ! Au moins je me rappelle avec consolation que, pendant qu'elle souffrait, je n'étais point dans la joie, par un déplorable contraste. Non, je souffrais aussi. Le bon Dieu eut soin de m'envoyer ma part d'épreuve, tandis que vous étiez tous dans l'angoisse. Oh ! puissé-je, par d'heureuses rencontres et de bénies grâces divines, pleurer et souffrir chaque fois que mes chers parents auront sujet de verser des larmes ! Oui, j'ai mêlé mon deuil au vôtre ; la blessure de cette douloureuse mort n'était point fermée dans vos cœurs que j'avais

aussi mes croix. Coup sur coup, passant de la vaste mer sur une barque païenne, au sein des peuples infidèles et menaçants, je remercie Dieu de m'avoir fait endurer quelque chose pour son nom à une heure où il me convenait si bien de pleurer, quand vous étiez inconsolables devant un tombeau.

Il y avait quelques jours que j'étais revenu de notre infructueuse expédition vers la Chine ; j'avais réglé mon temps. Chaque matin, après la sainte Messe, j'allais faire une promenade sur les rochers et le bord de la mer. Je m'asseyais sur la grève humide, descendais dans les vallées, gravissais la montagne, et, de retour en ma cellule, je me livrais avec ardeur à l'étude de la langue chinoise. Puis je reçus vos tristes lettres. Mon Dieu ! j'ai bien gardé le deuil. On ne me vit plus assis au fond du val, ou suivant l'étroit sentier de la montagne ; la douce aurore, l'air pur du matin, les ondes majestueuses de l'océan et ses âpres rivages n'étaient plus faites pour réjouir mes yeux. Je devins insensible à l'éclat du soleil, au murmure des vents. Je cessai d'aimer le chant des oiseaux et le parfum des arbres en fleurs. Je pris plaisir au recueillement de ma cellule et à la solitude de l'oratoire.

Oh ! ma petite Radegonde, tant que j'aurai un souffle dans ma poitrine, un battement au cœur, je penserai à toi ! Je n'ai point oublié, depuis plusieurs années, des personnes qui m'étaient moins chères que ma Radegonde, comment perdrais-je son souvenir ? Je prierai tous les jours pour elle, et surtout me recommanderai-je à ses prières, car elle est au ciel. Jésus désirait pour lui cette chaste petite épouse ; il la voulait en sa céleste compagnie. Eh bien ! prie pour nous, chère enfant, car nous voulons aller te rejoindre au paradis !

Mais j'ai fait couler vos larmes, chers parents, j'ai renouvelé vos douleurs. Pardon, il me fallait accorder de soulager mon cœur.

Que le vide fait au foyer de la famille par le départ de l'aîné et de la plus jeune soit désormais la place de Jésus, et leur part, la portion du pauvre. Cette mort a produit sur moi de bons effets : je me suis

retrempé dans la ferveur, j'ai purifié plus scrupuleusement ma conscience. Je ne désire plus qu'une chose : aimer Jésus à outrance et ne le plus offenser du tout.

Mais j'apprends aussi que mon petit frère est malade. Quelle imprudence as-tu donc faite, cher petit ? Que ne revenais-tu plus tôt à la maison ? Moi, avec ma tournure de sans-souci et de sans-peur, je prenais pourtant garde ; et toi, qui as eu le prix de sagesse en quatrième, et qui as vu l'heure où tu serais préfet de la Congrégation, aujourd'hui clerc et philosophe, voilà que tu négliges une affaire de si grande conséquence que la santé !...

Tenez, cher père, nous allons lui donner une consultation. Voyons, mon garçon, fais voir tes yeux ! Il a encore l'œil bon ! C'est bien ! Mais ce teint a pâli. Ton teint a pâli, mon fils ; tu gardes donc toujours la chambre ? Mauvais régime ; il faut changer tout cela ! Si cette sorte de fluxion t'incline le tempérament, ne retourne de sitôt au labour des écoles ; reste à la maison et suis-moi ce régime :

D'abord, petit frère, pour bien restaurer la base de ta vie, il te faut une nourriture fortifiante et quelques laitages. Trêve avec l'étude, beaucoup d'exercices corporels. Si ta poitrine est fatiguée, fais dresser ton lit dans la large crèche de l'étable, et là, dors près des vaches, en union avec Notre-Scigneur à Bethléem. Fais une promenade dans la campagne ; en la belle saison, prends quelques bains dans la Gartempe, et le soir, va aux champs, monte à cheval, c'est un des exercices les plus fortifiants. Ah ! si tu étais là, petit frère, comme je te guérirais bientôt !

Je n'ai pas le loisir de vous entretenir longuement ; une lettre que je vous enverrai plus tard vous apprendra à fond toutes mes besognes. Présentement, les voies par Canton, que nous avons trouvées infestées de rebelles et de pillards, sont tout à fait impraticables : nous profitons d'une sorte d'éclaircie pour essayer une autre route ; toutefois, elle ne manque pas aussi de périls.

Je viens de voir le capitaine français qui nous mène

à Nimpo. Il est au service d'un riche Chinois de Siam, parent du roi ; il navigue dans tous ces pays : fort connu et aimé des missionnaires, c'est un bon homme, franc comme l'or, barbe rousse, dents fumées, coiffé en guérilla.

— Tenez, Messieurs, dit-il, voici ma chambre, établissez-vous là, nous y vivrons en frères.

Il y a trois cents lieues jusqu'à Nimpo, c'est l'affaire de huit jours ; mais nous craignons le typhon, dont le nom seul fait frémir.

*P.-S.* — J'envoie ces graines de fleurs chinoises, que vous trouverez dans cette lettre pour semer sur le tombeau de ma chère sœur. Cultivez-les avec soin, c'est le moindre de mes tributs. Chers parents, mon cœur s'attendrit comme celui d'une mère qui voit partir son fils : elle le suit des yeux et le guette par la fenêtre et par les treillis jusqu'à ce qu'il disparaisse. C'est ainsi que j'aime à m'entretenir avec vous.

Enfin, le 14 décembre 1859, après un voyage semé de mille dangers, dont notre héros nous donnera plus loin le piquant récit, il arrivait à Chen-tien-tseu, dans la procure de Sut-Chuen.



## CHAPITRE IV

### L'Apôtre (1859-1873)

---

Nous devancerons ici notre héros. Il s'achemine, à travers mille obstacles, vers le champ de bataille où il va donner à Dieu vingt-huit ans de sa vie, et aux hommes le spectacle d'héroïques vertus.

Parlons du Yun-Nan, humainement si rebelle et si désolé. Cette périlleuse arène avait tout d'abord captivé son cœur, et nous avons encore dans l'oreille les accents émus par lesquels il saluait naguère sa fiancée.

Dites à Jésus, avait-il jadis écrit à sa mère : « Seigneur, donnez à mon fils aîné une vie laborieuse, pleine d'aventures ! Qu'il n'ait pas, comme vous, où reposer sa tête ; qu'il vous sauve beaucoup d'âmes, au prix de durs travaux, et, s'il vous plaît ainsi, au prix de son sang ! »

A l'exception de ce dernier point, qui fut aussi refusé à saint François Xavier, les désirs de l'enfant vont être exaucés à la lettre. Et d'ailleurs, n'est-ce pas ici le lieu de rappeler la parole de saint Augustin ? Ce n'est pas tant la peine que la cause qui constitue le martyre. *Martyrem non facit pœna, sed causa.*

Nous empruntons les détails qui suivent à un autre missionnaire poitevin, le P. Bourgeois, natif de Vouzailles, que nous retrouvons plus tard dans ses récits.

En 1864, le P. Bourgeois était envoyé au

Yun-Nan, dont il fut douze ans le pro-vicaire. Avant de rejoindre son fier compatriote, il recommandait sa mission à la R. M. Emmanuel, prieure du Carmel de Niort, fondé par elle il y a trente ans, et où elle fut heureuse de recevoir parmi ses filles la sœur du vaillant missionnaire.

Le Yun-Nan est, comme vous le savez, ma Révérende Mère, une province de la Chine, au Sud-Ouest, entre l'empire Birman à l'Ouest, le Tonkin au Sud et les provinces du Kouang-Si et du Kouy-Tchéou à l'Est. Sa superficie totale est de 280 000 kilomètres carrés, un peu plus de la moitié de la France. Le chiffre de la population est d'environ dix millions (1).

Le Yun-Nan, extrêmement montagneux, renferme plusieurs districts, dont quelques-uns sont tributaires de la Chine, les autres occupés par les tribus indépendantes des Miao-Tsé ou Mon-Tsé. Les Mon-Tsé représentent l'antique population indigène et n'ont jamais été domptés par les Chinois. Trop faibles pour résister aux forces de l'Empire, ils ont préféré quitter leurs terres et se réfugier dans les montagnes de Léang-Chan ou montagnes froides. Le Léang-Chan forme de vastes plateaux, enclavés entre le Sut-Chuen, le Yun-Nan et le Kouy-Tchéou.

Le célèbre et très valeureux P. Chicard vient de remplacer le P. Fenouil, lequel a été élu pro-vicaire, en remplacement du P. Huot, mort des suites de son héroïque dévouement. Son district a été relativement épargné, au milieu des affreux ravages commis par les rebelles. Il est pourvu d'une forteresse qui peut offrir asile aux chrétiens des environs. Aujourd'hui, le P. Chicard, par sa bravoure entreprenante et sa valeur toute chevale-

---

(1) Ce chiffre, que confirme le *Récit d'un missionnaire* paru dans les *Missions catholiques*, 1881-1882, sous la signature du P. Pourias, doit être préféré à celui du dictionnaire de Larousse. Ce dernier, copiant le dictionnaire général de géographie, de Dezobry, porte la population à 5 361 000 habitants.

resque, saura en défendre l'approche aux plus hardis voleurs. Toutefois, si admirable que soit son courage, il n'a pu résister à une armée de rebelles, que Mgr Chauveau estime à 250 000 combattants.

On ne peut se figurer les horreurs commises par ces forcenés. Je ne pourrai mieux vous les peindre qu'en empruntant les paroles mêmes de Mgr Chauveau, qui partage si largement les malheurs de sa chère mission : « Si l'on résiste à ces brigands, écrit-il, ils massacrent impitoyablement tout ce qui tombe sous leur main, hommes, femmes et enfants. Le feu anéantit ce qui reste du pillage. Si l'on se soumet sans résistance, ils volent, mais ne tuent pas. Ils pillent les maisons, emportant ce qui est à leur convenance, ne laissant pas même les vêtements les plus indispensables. Ils emmènent avec eux, les mains liées derrière le dos, tous les jeunes hommes en état de combattre.

» Parmi toutes les abominations qu'on attribue à ces barbares, j'en noterai quelques-unes qui semblent dépasser en horreur ce que l'histoire a enregistré des atrocités humaines. Dans plusieurs cas, les rebelles ont parcouru les campagnes avec des enfants fixés au bout de leurs lances.

» Un jour, au bord du fleuve Kin-cha-king, les révoltés s'emparèrent d'un village. D'après les ordres du Destructeur des nations (c'est le nom du chef), tous les habitants devaient périr. Il ne restait plus que quelques femmes et des enfants. Ils massacrèrent toutes les femmes, puis ils abattirent un bœuf dont ils enlevèrent les chairs, en respectant les os, et laissèrent la peau adhérente au dos de l'animal. Leur repas fini, ils saisissent dix petits enfants, les jettent pêle-mêle dans le ventre du bœuf, recousent la peau et précipitent le tout dans le fleuve, avec des éclats de rire plus horribles que le crime lui-même.

» Les révoltés marchent surtout la nuit : la rapidité de leur course est effrayante. Pour voyager ainsi dans les ténèbres, ces forcenés ont inventé, ou plutôt celui qui fut homicide dès le commencement a inventé pour eux une horrible torche. Ils

prennent un enfant de deux ou trois mois, l'empaquent dans un pieu très sec, l'entourent de bandes de toile imprégnées d'huile qu'ils allument, et voici leur flambeau. »

Pardon, ma Révérende Mère, de ces horribles détails, mais voyez dans quelle mesure il faut prier pour ces pauvres peuples. Que la pieuse sœur de Godefroy, votre fille, se consacre tout entière à la conversion du Yun-Nan, où je vais, lundi prochain, 14 mars, rejoindre son vaillant frère.

Telle était la fiancée farouche qu'avait ambitionnée l'intrépide chevalier ; telle était l'épouse vers laquelle il accourait du fond de l'Occident, après un voyage de seize mois, après diverses tentatives infructueuses, dont il va nous redire les péripéties émouvantes. Mais ce qu'il ne nous dira pas, car son humilité les lui cache, ce sont les ascensions progressives de son cœur dans les voies de la sainteté. Sa vertu mûrit ; l'austérité de sa vie devient effrayante, sa pauvreté absolue :

Je n'en ai pas fait le vœu, dira-t-il à son frère, mais je la pratique exactement !

Ses lettres nous initieront à la plupart de ses travaux, nous parleront de ses constructions d'écoles, de forteresses et de chapelle, mais si le style garde encore quelque éclair de sa verve chevaleresque, on sent que l'apôtre gagne du terrain sur le chevalier, et que l'apôtre lui-même va faire place à l'ascète et au saint.

Nous écrivons ce mot sans prétention comme sans crainte.

Un évêque de Chine, qui l'avait autrefois connu et qui le rencontra vers 1868, disait de lui :

— Tout ce qu'il y avait d'original, d'exagéré

pour quelques-uns dans le P. Chicard a disparu; il n'en reste plus que l'apôtre et le saint.

Le P. Berthon, ancien missionnaire, originaire de Poitiers, confirmait ce jugement en 1872 :

— Le P. Chicard, dit-il, n'est plus ce que je l'avais connu en France. Son visage est ascétique, son regard est tout à tour contemplatif et bienveillant. On se sent en présence d'un apôtre au cœur droit, s'émerveillant volontiers au récit des belles actions des autres.

Telle était aussi l'opinion de tous ses confrères, qui le considéraient comme leur modèle et le type du parfait apôtre.

Les portraits qu'il envoya de Chine, en 1874 et 1884, et qui le représentent en Chinois et à cheval, rendent parfaitement ce progrès. Ce n'est plus le chevalier hardi, dans une posture fière quoique sans forfanterie, c'est une âme domptée : c'est, pour nous servir d'une expression de sa sœur, une nature dévastée et réduite.

— Mais c'est le portrait d'un stigmatisé ! disait Mgr Gay, après l'avoir longtemps examiné, au Carmel de Niort.

Enfin, Mgr Fenouil l'ayant demandé près de lui, en 1885, fut tellement frappé de l'air de sainteté que respirait toute la personne du missionnaire qu'il en était dans l'admiration. Sa Grandeur s'en exprima clairement à ceux de son entourage, et quand, tombé malade peu après, il s'inquiétait en songeant à son successeur éventuel, le nom du P. Chicard fut le premier qui vint sur ses lèvres.

Mais c'est assez discourir. Rendons la parole à notre héros. Il va nous redire les péripéties émouvantes de ce voyage à travers un pays inconnu, un peuple défiant, des fatigues inouïes et des périls sans cesse renaissants.

## MES CHERS PARENTS,

Quand la nuit, favorable aux exploits, fut venue, mes confrères et moi reçûmes à genoux la bénédiction de Mgr Guillemain, et nous commençâmes incontinent notre première expédition en Chine. Nous traversâmes d'un pas rapide les rues profondes de Canton la païenne, et, laissant derrière nous les ruines où le canon européen s'était joué, nous allâmes chercher notre barque à l'ancre, près des bords verdoyants du Kouang-ho. C'était notre heure. Les Chinois venaient de terminer leur repas du soir ; les uns fumaient le long calumet au seuil de leurs maisons, et d'autres parlaient de temps meilleurs aux portes de la ville. Déjà la lampe superstitieuse était allumée devant le tableau des ancêtres, et, çà et là, de petites bougies, alignées dans les rues les plus solitaires, indiquaient aux mânes des aïeux le chemin du retour.

Une petite retraite, semblable aux tanières des renards, nous avait été préparée sur l'arrière de la barque; nous y entrons en rampant. — Bonsoir ! Le voile tombe, la pièce va se jouer dans les ténèbres.

Nous nous installions de notre mieux sur deux nattes, mais un grand sujet de contestation était de nous caser.

— Où diriger mes jambes ? disait l'un. Si je vais par ici, j'y trouve la tête du P. Durand, et par là j'assiège le flanc robuste du P. Chicard.

— Bonnement, Père Larcher, il faut vous raccourcir un peu.

— De bonne foi, Père Durand, vous m'avez meurtri ; tirez à droite, je vais à gauche ; allez à l'Est, je tire au Couchant ; qu'il n'y ait pas, à ce propos, de dispute entre nous !

Puis, chacun se faisant un lit de Procuste, nous dormions comme des louteteaux.

Vers minuit, on lève l'ancre. Le capitaine, contrebandier audacieux, qui n'estima pas au-dessus de ses forces de recevoir à son bord une marchandise aussi prohibée que nous, appelle ses gens. Ils se courbent sur la rame, une brise délicieuse seconde leurs efforts,

et les eaux limpides s'ouvrent devant nous comme à l'approche des conquérants.

A l'heure où les bêtes des forêts sortent pour chercher leur proie, où l'homme rentre se reposer des fatigues du jour, il n'y a rien à craindre pour les missionnaires. D'un seul bond, je m'élançai de notre retraite sur la proue, et là, au milieu du ciel étoilé et des ondes murmurantes, je me pris à penser...

De la suite des troupeaux, voyez donc, chers parents, comme Dieu m'a appelé au sein de cette gentilité ! J'en suis si fier et si glorieux que j'en parle à tort et à travers. Je n'en rougis pas avec vous, mais, en vérité, je ne voudrais pas en faire tant d'étalage devant les autres.

Il me semblait donc sur cette barque que j'étais héroïque. Je faisais en esprit des conquêtes ; la conversion de la Chine me paraissait digne de mon ambition. Puis, m'abusant, je cherchais ici mon vieux père, je le voyais dans les champs, au foyer domestique. Ma bonne mère, assise à la fenêtre, raccommodait mes habits, et mes sœurs préparaient le repas... Soudain, les huissons, les taillis, les blés verts passent sous mes yeux... J'allais m'élançer dans la plaine, quand, découvrant mon visage, que je tenais voilé dans mes mains, je ne retrouve plus ces doux plaisirs de mon jeune âge, mais bien les flots du Kouang-ho, et au loin des montagnes semblables aux nuages. J'entends un langage barbare que je ne reconnais point. Je suis bien vraiment en Chine, loin de ma patrie, de mon peuple et de la maison de mon père ! Dieu m'a fait quelque chose. Je suis missionnaire apostolique ! Je demeure encore sous l'impression de ce prodige, moi qui n'étais bon qu'à garder les troupeaux et à manier la charrue.

Notre vie, sur ce bord, était toute chinoise. Nous ne vîmes plus, dès là, le vin qui réjouit le cœur de l'homme et le pain qui le fortifie. La natte de notre repos est notre table à manger. Assis à la chinoise et la droite armée de deux bâtonnets, nous faisons sauter le riz à la bouche le plus adroitement possible. C'était pour nous un sujet d'émulation. D'aventure, faisant une descente au plat, je tâche de saisir une

fève sèche ; si je la manque, il faut en prendre mon parti, elle est perdue. P. Durand, montrant ses bâtonnets : « Voyez, dit-il, comme on ramasse cela dextrement ! » Et, de fait, il la subtilise d'un seul coup.

Parlerai-je des grâces de la nature ? Je n'y ai plus d'aptitude. Qui peut nier pourtant que le Seigneur n'ait créé pour nous ces choses visibles, par où nos âmes sont élevées aux invisibles ? Moi, je suis réjoui par les tableaux champêtres, et je cherche, par les fentes de notre nacelle, à découvrir les côtes.

— Eh bien, cher fils, que vois-tu ?

— Une pirogue, chère mère, qui se joue, comme un cygne, sur l'onde azurée. Un vieux pêcheur à barbe blanche, aux membres flétris par l'âge, détache des racines d'un arbre centenaire une barque antique ; sa voile est trouée comme un drapeau de bataille. Le vieillard, semblable à quelque rocher fabuleux, a les pieds appuyés sur sa rame et les bras croisés sur sa poitrine nue ; il navigue à son gré et, çà et là, jette ses filets pour la pêche. Deux enfants, qui forment sa troisième génération, l'aident à recueillir la proie.

Par ici, un troupeau de bœufs traverse le fleuve ; je n'aperçois au-dessus des eaux que leur double croissant ; des enfants les suivent à la nage. Par là, mes sœurs, les Chinoises viennent puiser de l'eau, mais elles s'arrêtent à causer sur la grève sablonneuse ; elles sont de votre taille, leurs cheveux sont relevés en corne sur leur tête ; elles ont le pantalon brodé et des manches pagodes (car il ne faut pas vous imaginer que les pagodes soient du nouveau). Mais voyez donc ces petits pieds, gros comme les pieds d'un enfantelet !...

Nos marins ont jeté l'ancre à l'ombre de verts bambous. L'heure du repas est venue. Les Chinois, sur ce point, sont d'une remarquable exactitude. Le riz fume dans une grande jatte. Voyez nos gens ; ils puisent tour à tour à deux plats de légumes ! En Chine, c'est une admirable fraternité ; la table des grands n'est pas autre ; c'est la parfaite simplicité de la vie des champs.

Mais voilà bien d'autres histoires. Le soleil allait se lever sur les montagnes, et je dormais d'un profond sommeil, je rêvais même : mon père montrait à des hôtes sa salle de réception : « Voilà, disait-il, les portraits de plusieurs missionnaires, de cette race d'hommes qui s'en vont par outre-mer prêcher la foi et mourir ; mais celui-là est mon fils ; voyez, sa chevelure est comme le feuillage des noirs sapins ! Voilà ses armes, sa pipe et son rosaire ! »

Puis ma mère : « Pauvre cher fils ! Tenez, Messieurs, c'était là sa place à table et là-haut son lit ; et son petit frère que voici dormait à ses côtés. » Et mes sœurs ajoutaient : « Oh ! c'était un fameux, notre frère ! Que de chapelets nous récitons pour lui ! Que Dieu et la Sainte Vierge le bénissent et le gardent ! » Et ma main essayait une larme furtive.

Soudain, un bras robuste me secoue rudement, interrompant un si doux sommeil... C'était le P. Durand : « Comment, dit-il en allongeant son menton d'une coudée, vous ne savez donc pas que nous recevons une visite ? »

En même temps, les courriers nous jettent avec précipitation une paire de lunettes. P. Durand en orne son nez ; il revêt une longue robe bleue tachetée d'acides, qui, plus tard, le fera si heureusement passer pour droguiste ; puis, allumant sa pipe virginale, il attend, en ce comique maintien, la visite de ces messieurs de la douane, vrais limiers, à ce qu'il paraît, qui dépistent un homme d'Europe de fort loin.

Le P. Larcher, homme docte et raisonnable, qui porte ses soixante ans en Chine, et commence à distinguer la tête et la queue d'un livre chinois, fait semblant d'être absorbé par l'étude des caractères. Pour moi, je suis d'avis de recevoir ces messieurs en costume du matin.

Cependant, des clameurs indiquent qu'ils ne sont pas loin ; ils fondent sur nous comme des vautours, accrochent notre barque, sautent dessus et commencent une de ces scènes dont on ne sortirait point en France sans verser du sang ; mais, en Chine, les clameurs et les menaces s'en vont ordinairement en

fumée. Ce spectacle ne laissa pas de nous intéresser. Comme nous étions novices !

— Notre affaire est claire, disait l'un.

— Ils vont nous piller, disait l'autre, et peut-être nous écharper ?

— Vraiment, me disais-je, notre commencement est enchanteur et promet pour l'avenir !

Nos deux petits courriers, cependant, étaient plus morts que vifs : ils répondent leurs noms en balbutiant, mais le contrebandier et son fils se démènent comme des diables. Les douaniers lèvent une planche, découvrent un sac de sel, puis deux, et s'en emparent. Cependant, ils n'ont pas encore pénétré jusqu'à nous. Le capitaine se jetant à la porte de notre retraite, la défend comme une louve ses petits ; les douaniers veulent faire violence et soupçonnent quelque chose de bon à prendre. L'un d'eux, d'une main brutale, lève le voile et découvre le mystère... O spectacle ! trois hommes à peau blanche, à longs nez et à moustaches rousses, blottis dans trois coins !

Cette scène, qui prenait mauvaise tournure, nous avait rendus insensiblement sérieux et sévères. L'homme demeure interdit, et, laissant tomber la voile, il quitte la barque et oublie son sel. Ce ne fut que sur la rive qu'il menaça de nous accuser devant le mandarin. On lui glissa quelques piastres dans la main pour apaiser cette affaire. Nous venions de faire connaissance avec la police chinoise. Nous en verrons bien d'autres.

Tous les soirs, nous jctons l'ancre dans les rades, près des villes et des marchés chinois. Il se fait évidemment en Chine un très grand commerce, car ces petits ports sont pleins de barques, et le ciel est obscurci par les mâts. Chaque soir, nos courriers avaient bien soin de nous dire :

— Prenez garde, fermez bien votre porte ! Voyez-vous telle barque ? Ce sont des voleurs, ils vous prendraient jusqu'à votre couverture de lit.

Les pirates de Canton sont, en effet, très redoutés dans tous ces parages.

Après quelques jours de repos à Hong-Kong, nous parlâmes de départ, et le P. Libois, traçant

du doigt, sur une carte, un interminable circuit : « Voilà, dit-il, votre route. » Nos confrères des pays persécutés de l'Annam nous conduisirent à bord d'un navire siamois qui faisait voile vers Nimpo. Cette fois, les adieux furent définitifs, nous ne devons plus nous revoir.

Nous voilà donc rentrés dans la vaste mer, mes chers amis, mais nous étions façonnés, désormais, au mouvement des flots. Les premiers jours de navigation furent joyeux et paisibles. Notre capitaine était Français. Comme il devait sa place aux missionnaires de Siam, il était plein de bons égards.

— Messieurs, nous disait-il, je voudrais toujours vous avoir à ma table, votre présence me rassure et me réjouit ; la navigation ne sera pas longue en votre compagnie.

Une tente, dressée sur le gaillard d'arrière, nous protégeait contre les rayons du soleil ; la table n'était jamais desservie, et le capitaine, rallumant sans cesse son interminable pipe, s'écriait :

— Mousse, apporte la liqueur ! le sapa ! Monte l'absinthe ! Messieurs, ne vous gênez pas, je vous prie ; voilà des eaux-de-vie, des cigares de Manille, du tabac de Siam. Prenons-nous une petite tasse ?

— Elle est prise, capitaine, prise, trois fois prise, la petite et la grande tasse !

— Vie de touriste ! disait le P. Durand.

— Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ! reprenait sentencieusement notre P. Larcher.

Puis le capitaine, relevant sur son front bruni un chapeau de guérilla, s'écrie :

— *Afraîche*, petite brise ! Le vent est trop bon, Messieurs. C'est dommage, la navigation ne sera pas longue.

Il m'avait offert une place dans sa chambre à coucher ; nous vivions en amis ; c'était un charmant capitaine.

Nous approchions des îles qui avoisinent la rivière de Nimpo, et les marchands chinois conseillaient d'y entrer. Nous y pénétrâmes, en effet, dans la soirée, à la faveur du vent, et pensâmes les traverser rapidement. Mais la scène changea bientôt.

Au milieu de ces récifs, la brise soudain nous manqua et des barques de pirates, qui rôdaient à l'horizon, nous inspirèrent de la terreur.

Un des marins les plus audacieux de ce temps, Jérôme, était à bord ; il charge les pièces et les fusils en cas d'attaque, établit sur les sabords les gueules béantes des canons et dit : « Venez, maintenant ! »

La nuit ne tarda pas à augmenter les périls de notre position ; un orage s'amoncela sur nos têtes, et des éclairs fréquents sillonnaient l'empire des mers. C'est en vain que nous annonçâmes notre approche à coups de canon ; nul pirate ne s'était présenté, et un pêcheur que nous avions à bord, encore qu'il se dit expert, n'était pas à même de guider notre navire.

Pendant l'orage se déclare ; la nuit devient sombre, et plus de cent hommes, courbés sur les bords, contemplent avec effroi le calme sinistre des eaux. Le navire ne gouverne plus et la sonde répond : pas de fond ! le courant nous entraîne vers des récifs ; que devenir ?

Le capitaine ne se possède plus ; c'est en vain qu'il interroge son pêcheur ; le pauvre homme ne comprend personne et personne ne le comprend.

Le capitaine alors s'écrie :

— Mousse, monte mon sabre ! Je tranche la tête à ce pilote ! Voyez, Messieurs ; pensez-vous que ce soit agréable de perdre une propriété de ce genre ? Et cet être-là, qui se dit pilote, et nous fait jeter sur ces écueils ! Oh ! je vais lui trancher la tête !

Et Jérôme disait :

— Moi, je le f... à la mer !

Alors, je pris la parole :

— Capitaine Jérôme, vous avez assez offensé Dieu aujourd'hui ; laissez cet homme ; si nous sombrons, ne l'attribuez qu'à vos péchés.

Je les connaissais assez pour parler ainsi.

Soudain le vent repique un peu et l'espérance renaît dans les cœurs. Le capitaine, prenant une autre face :

— Jérôme, appelez le pilote ; cet homme est du

pays et peut nous donner de bons renseignements.

Puis :

— Afraïche, petite brise, Afraïche !

Je ne pus m'empêcher de rire.

Nous profitâmes du vent pour rétrograder un peu et mouillâmes les ancres par un fond de vingt-cinq brasses. L'orage se calma peu à peu, et le capitaine, passant la main sur son front rêveur :

— Bah ! dit-il, à chaque jour suffit sa peine ! Soupons, Messieurs, nous verrons demain. Commençons toujours par ce qu'il y a de meilleur.

Le lendemain, nous entrâmes doucement dans la rivière de Nimpo. Nous descendîmes sur une petite barque, et le lendemain l'intrépide Jérôme entra dans la rade, au bruit des canons.

— Mon navire arrive, s'écrie le capitaine Campa, entendez-vous ? Jérôme tire le canon, il est content !

On nous avait adressés à la maison des Pères Lazaristes. Nous y fûmes reçus avec la plus franche cordialité.

A cette époque, on ne se croyait pas en sûreté à Nimpo ; il n'était question que d'un coup de main terrible que les Chinois méditaient. Il est sûr que nous ne sortîmes pas une fois qu'on ne criât après nous : « A mort les Européens ! » Les Chinois étaient enorgueillis par les succès de Peï-ho, et s'il n'y avait eu dans la rivière des navires européens pour les tenir en respect, il serait arrivé quelque catastrophe, comme à Chang-haï, où ils tuèrent une dizaine d'Européens, blessèrent un ministre protestant et pillèrent les temples. Par une visible protection du ciel, on nous écrivit à ce même temps que les églises catholiques avaient été épargnées. Heureusement que ces bruits s'en vont souvent en fumée ; autrement il faudrait toujours monter la garde à sa porte, comme nous fîmes une fois ; c'était Mgr Delaplace qui faisait sentinelle.

A ce propos, je ne me rappelle rien avec tant de plaisir que cette douce et forte amitié que j'eus l'honneur de lier avec cet aimable prélat. Mgr Delaplace, de retour de mission, se trouvait alors à Nimpo. Cet excellent évêque me témoignait toutes

manières de bonnes grâces, il aimait mon caractère, ma mission, et venait souvent à ma chambre où, me trouvant sur ma natte, assis à la chinoise et occupé à apprendre quelques caractères, il disait : « Quel type de missionnaire que ce P. Chicard ! Oh ! vous êtes bien envoyé au Yun-Nan ! »

En route, je changeai plusieurs fois de nom, et je pris celui de Mgr Delaplace, Sin-tien, sin (nom) tien (champ). C'est sous ce vocable que je suis généralement connu en cinq ou six provinces.

Malgré les grandes chaleurs qui sévissaient alors, nous parlions de départ. Je fis mes adieux et commençai à naviguer dans les magnifiques canaux de Tche-Kiang. Mon expédition ne fut pas longue ; je n'entrai guère qu'à quarante lieues dans la province. Cependant, s'il y a du plaisir à se montrer, j'en jouis amplement.

Je devais traverser en chaise la ville de Hu-iao et je revêtis des habits conformes à la position avantageuse que je devais tenir dans la société. Ma robe effaçait la blancheur de la neige ; mes bas blancs étaient rattachés aux genoux par des jarretières de soie, et mes longs cheveux venaient d'être fraîchement tressés.

Je traversai la ville sur les épaules de deux hommes robustes. A la porte d'un bureau, où je fis inscrire mon nom, je reçus de nombreuses visites. En vain j'agite mon éventail et essaye de cacher un peu ma figure, je dus me faire une raison et me dire : « Après tout, laisse-les regarder, tu représentes assez bien ! »

En un moment la foule s'assemble, on fait queue pour voir cet étranger ; les marchands abandonnent leurs boutiques, les enfants se pressent autour de ma chaise et les vendeuses de fruits accourent aussi sur leurs petits pieds, pour jouir d'un spectacle nouveau. Cependant, je garde mon sérieux et tire du grand. Ces visites m'auront sans doute été fatales.

En trois jours, j'arrive aux portes de Pa-koua, où je devais changer de barque ; j'envoie un de mes gens m'en louer une. Nous allions entrer

dans le grand fleuve. Pendant ce temps, caché dans mon moustiquaire, j'attends leur retour avec impatience, d'autant que mon gîte n'était pas sûr. Les marins et les marchands des autres barques, bondissant sur la mienné, s'écriaient d'une voix de tonnerre :

— Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

Et un de mes gens répondait d'une voix tremblante :

— Un honnête marchand qui s'en va commercer au Kiang-Si...

J'avais gagné la fièvre en route, je l'ai chassée ces jours derniers, sous le toit hospitalier du P. Camard. Quand je sentis les fatigues d'un si long voyage dissipées, les forces revenues, je me pris à secouer mes ailes, comme un jeune aiglon sur le bord de son nid, puis je parlai d'aller faire mes relevailles au Yun-Nan.

On amène deux chevaux. Oh ! mon cœur ploie sous la joie : depuis trois ans, je n'avais pressé les flancs d'aucun coursier ! Je crie au P. Camard :

— En avant !... Sus ! Sus ! Au galop !

Nous fîmes dix lieues, ce premier jour ; puis je m'acheminai seul... Malheureusement, des rebelles, revenus du Yun-Nan, et descendus vers le Sut-Chuen, arrêterent le cours de mes exploits. Je me rendis sur les terres et au logis du P. Delamare, qui se préparait alors à un voyage à Hong-Kong et peut-être en France. Je lui remis quelques lettres. Nous partîmes à peu près dans le même temps, lui pour son voyage, et moi pour monter au Yun-Nan. J'aurais pu abrégé ma route de quatre ou cinq jours, en suivant, en chaise, le fleuve qui passe à Soui-Fou, mais cette ville était alors assiégée par une bande de brigands. Les alentours avaient été pillés et brûlés ; cette route devenait donc périlleuse. Je préfèrai m'engager dans les sentiers obscurs des montagnes et faire un circuit de cent lieues.

Ce chemin était fatigant, mais sans danger probable. Trois chrétiens m'accompagnaient ; nous marchions tous à pied, la robe troussée, les jambes nues, et munis de sandales de paille.

Les horribles chemins que nous prîmes étaient une digne introduction aux monts du Yun-Nan. Pendant dix ou quinze jours de marche, je n'ai pas conscience d'avoir reposé mon œil sur la plaine. Un jour, nous commençâmes à l'aube l'ascension d'une montagne, et le soir, bien tard, nous fûmes trop heureux de dormir dans une case, au pied de l'autre versant.

Dieu jugea à propos d'ajouter quelque petit surcroît à nos fatigues. Nous fûmes assaillis de pluies continuelles, chassés par un vent sans frein. Nos membres en étaient glacés, et ma cohorte de huit chrétiens, que j'avais recueillis çà et là, s'écriait souvent :

— Père, Père ! On commence à sentir votre Yun-Nan, et le vent est bien froid !

Mais je me jouais des éléments, j'avais repris des forces pour braver de nouvelles expéditions. Quelquefois forçant la marche, parfois modérant nos journées, nous avions le plaisir d'aller reposer sous les toits des chrétiens. Je fus toujours reçu à leur table et à leur foyer avec une politesse et une générosité antiques. J'arrive tout couvert de boue, crotté comme un chasseur des Ardennes. D'abord, un moment de stupéur ; on ne me connaît point. Sitôt qu'ils apprennent que je suis un Père, ils se prosternent à mes pieds. Les femmes lavent les habits et les sèchent, préparent le repas, les hommes nettoient notre chambre, et le lendemain, quand je donne le signal du départ, la famille assemblée me supplie de rester quelques jours ici :

— Ah ! disent-ils, il y a si longtemps qu'un Père n'est pas venu par ces montagnes, restez donc avec nous !

— Mais il faut partir.

En fait de réceptions, je puis vous en conter une curieuse. Nous avons marché tout le jour ; la nuit nous surprit au bord d'un torrent. Harassé de fatigue, loin de toute habitation, je prévis que j'allais apprécier les sauvages douceurs d'une nuit à la belle étoile. Cependant, sur le moment, sacrifiant mes goûts poétiques, je n'aurais pas refusé un gîte.

Nous savions bien qu'il y avait un chrétien dans les environs ; mais par une nuit sombre et pluvieuse, sans lumière, sans guide, courant à chaque pas fortune de tomber dans les rizières ou bien de disparaître dans les ravins, comment trouver, dans la montagne, la case de ce chrétien ?

Nous tirâmes nos plans pour passer la nuit sur le bord du torrent. Nous ramassâmes des herbages et battîmes le briquet. L'étincelle en jaillit ; chacun de nous alors, s'asseyant sur une pierre humide, se rapproche en cercle, pour se réchauffer, dans un nuage de fumée. Nous allumons nos pipes, et mes gaillards se tranquillisent. Ma parole, la scène était pittoresque. Le torrent, gonflé par la pluie, bondissait à nos pieds ; l'on entendait au loin le bruit des cataractes et le fracas des chutes d'eau dans les roches, et tout ce grandiose concert se mêlait aux sifflements du vent, qui mugissait dans les grandes herbes.

Cependant, un ennemi dangereux, auquel je n'avais pas pensé dans un premier élan d'enthousiasme..., la faim, faisait réfléchir mes gens. Ils ne pouvaient penser sans regret que le vieux Jang, leur ami, avait vraisemblablement du bon vin dans ses outres. Soudain, les aboiements d'un chien nous rendirent l'espérance. Deux de mes plus intrépides se mettent à la recherche de la maison d'où venait ce signal. Après deux longues heures d'attente, ils reviennent avec des flambeaux. Ma caravane s'ébranle à l'instant. Mais, hélas ! quels circuits ne fîmes-nous point ! Mes guides, désorientés, me promènent sur l'herbe folle ; nous allons et revenons sur nos pas, nous suivons instinctivement des sentiers perfides, sans savoir où ils nous feront aboutir. Enfin, nous débouchons dans la cour d'une métairie.

Les chiens donnent aussitôt nouvelle de notre approche. Un des nôtres croit reconnaître le toit hospitalier du vieux Jang. Je m'avance avec lui, et, nous frayant un passage à coups de pipes, à travers la meute acharnée, nous frappons à la porte. Mon gaillard appelle de toutes ses forces le vieux Jang. Le bonhomme, oyant ce vacarme, les aboiements des

chiens, les voix confuses de plusieurs voyageurs, pensait bien à autre chose. Il s'imagine que des coureurs de nuit comme nous ne pouvaient être que des brigands malintentionnés. Il met donc son monde sur pied, barricade ses portes, charge ses fusils et s'arme de sa lance.

Cependant, un des miens lui crie à la porte :

— Jang, mon ami, c'est moi ! Ouvre-nous pour l'amour de Dieu.

Et moi :

— Jang, Jang, je suis un homme d'outre-mer ; n'aie pas peur, je suis ton père, je suis un Père.

Mais Jang, sourd à nos voix, se consulte avec ses gens et nous fait mendier à sa porte un mortel quart d'heure. Enfin, les battants cèdent avec précaution, peu à peu ils s'écartent, et le vieillard, armé d'une pique antique, en la posture d'un combattant, va nous percer d'outre en outre s'il découvre en nos mines de mauvaises dispositions. Près de lui, son fils, semblablement armé, devait seconder ses généreux efforts. Mais cette nuit ne devait pas être témoin de tant de prouesses. Sitôt que le bonhomme vit ceux à qui il avait affaire, posant sa lance, il se jette à mes pieds et me demande pardon. Plus tard, je revis ce brave chrétien au Yun-Nan : il était encore tout confus de la réception qu'il m'avait faite.

Nous n'avions pas encore mis le pied sur la terre du Yun-Nan. Aujourd'hui, cependant, on m'annonce que je verrai ma nouvelle patrie ; mon cœur en tressaille, et je marche d'un pas plus rapide. Dans l'après-midi, nous atteignons la cime d'une montagne.

Soudain, une étendue immense s'ouvre à mes regards. Un de mes guides, étendant la main vers un amphithéâtre de montagnes :

— Voici, dit-il, notre Yun-Nan !

J'avais le monde à mes pieds, mon royaume et ma terre promise sous les yeux. Un sourire de conquérant passa sur mes lèvres : « Cette région, mes amis, leur dis-je, sera la lice de mes travaux, et ces monts superbes seront mon tombeau. Je suis venu ici sauver une âme et mourir ! Prions ! »

Nous nous prosternâmes à genoux, comme les pieux croisés en vue de la sainte Jérusalem. Mes compagnons, émus, chantèrent des prières en versant des larmes, et moi, pendant ce temps, je recommandais ardemment à Jésus et à Notre-Dame les travaux que, d'aventure, Dieu me destinait en ce pays. Je priai pour le salut des infidèles de ce cher Yun-Nan, puis aussi pour vous, chers parents, pour vous tous en particulier, pour mes amis aussi : je citai même leurs noms.

Vous voyez, ma chère famille, mon bon cousin, mes chers amis, je pense à vous en quittant la France ; au milieu des mers, je ne puis me résoudre à vous oublier, et sur le sommet des monts, en face du Yun-Nan, pour lequel j'ai immolé toutes mes affections, votre cher souvenir se présente encore à ma pensée comme un parfum délicieux.

Nos prières achevées, je fis une croix de bois de deux rameaux verts et la dressai sous l'ombre d'un genévrier. Puisse ce bois salubre s'élever et conquérir à soi tout ce vieux paganisme ! J'avais vu ma patrie, mais je n'avais point foulé cette terre désirée. Ce ne fut que quelques jours après que nous passâmes le fleuve qui la sépare de la province de Sut-Chuen.

La montagne, qui doit avoir 7 000 mètres de la base au sommet, est presque à pic. Souvent, je la gravis en me cramponnant aux herbes, ou bien en ramant, pour ainsi dire, avec ma longue pipe, semblable à une lance. Cependant, j'ai franchi la barrière des nuages ; des terres basses, le lit du fleuve disparaissent à mes pieds, sous un voile gigantesque de brumes. Je pensais entrer dans un monde nouveau. Mais ma surprise va toujours croissant.

Ma caravane, débouchant sur un magnifique plateau, côtoie une forêt de vieux arbres et se dirige vers de hautes murailles grossièrement taillées, mais d'un aspect formidable. Instinctivement, j'allais prendre un détour et m'éloigner de cette forteresse, soupçonnant que ce pouvait être le manoir de quelque puissant infidèle, qui, possible, ne m'aurait pas fait quartier. Mes guides me font signe qu'il n'y

a point à dévier et que c'est là notre chemin. Je disais mon chapelet et n'en demandai pas plus long.

A mesure que j'approche, ce camp se dessine d'une façon plus grandiose ; il est ceint de larges douves ; des meurtrières sont pratiquées dans ses épaisses murailles et en rendraient l'abord inaccessible si la nature déjà ne l'avait assez protégé de ses vigoureux escarpements. Nous fîmes le tour des remparts et descendîmes par un étroit sentier qui mène à la grande porte de la forteresse.

On frappe... Après un moment d'attente, une lourde porte à deux battants, semblable à celle des vieux donjons, encaissée dans un mur de six pieds d'épaisseur, cède sous la main d'un fort Chinois. Mes gens se rangent pour me laisser passer :

— Père, disent-ils, vous êtes arrivé à la première résidence des missionnaires !

Puis le gros Chinois, écartant à coups de cravache une meute acharnée, m'introduit incontinent à la salle de réception.

C'était, pour bien dire, un beau hangar. Des fusils, des lances, des hallebardes, maints autres engins de guerre, étaient attachés aux parois, et une immense peau de tigre était pendue aux poutres. Les enfants du collège y prenaient leurs récréations. Deux hommes, d'une taille avantageuse, portant des cuissards en peau de tigre, enveloppés de la dépouille des panthères, des chèvres et des brebis, se promenaient en fumant leur pipe. Ouelle réception me firent ces vénérés confrères du Yun-Nan ! Petit troupeau, perdu dans les montagnes, au bout du monde, comme les brebis parmi les loups, nous ne faisons qu'un corps et qu'une âme.

Je commençai par une retraite spirituelle mes travaux dans le Yun-Nan, n'imaginant pouvoir mieux faire que de tirer tout de suite les plans de ma vie apostolique et la remettre entièrement aux mains de Dieu.

De là, je me rendis à Long-Ki, résidence de Mgr de Philomélie, notre évêque. Cette forteresse n'est pas moins redoutable. Elle sert à la fois de refuge aux chrétiens et aux païens, lors des invasions

des barbares et des incursions des brigands. Vous le voyez, mes chers parents, nous sommes, au Yun-Nan, comme des religieux militaires :

— C'est la nécessité, disait Monseigneur, qui nous a faits guerriers et commandants de places.

De fait, si nos Pères, pour conserver nos chrétientés et sauver le bien de la mission, n'eussent pas construit ces forts et ces camps retranchés, il nous eût fallu céder le terrain et chercher d'autres pays. N'allez pas croire pour cela que nous vivions là-dedans et que nous abandonnions les chrétientés les plus éloignés. Deux ou trois missionnaires seulement, sur les districts desquels sont bâties ces forteresses, y font leur résidence habituelle, comme Mgr Ponsot et le supérieur du collège.

Nous ne craignons point ici le gouvernement chinois. Ce qu'il y a de redoutable, ce sont les invasions des Lolos. Dans cette partie de notre Yun-Nan, les voleurs aussi sont à demeure ; le pays en est infesté, et souvent ils s'organisent en bandes nombreuses.

Un fait, à ce sujet, va vous donner une idée de la terreur qu'inspirent nos châteaux forts. Un jour, 700 brigands, cherchant aventure et pressés par la faim, se présentent sous nos murs de Long-Ki. Aussitôt on bat le redoutable *tam tam*, on court à la salle d'armes ; chacun, le fusil et la lance au bras, s'élance aux remparts ; la gueule du canon se glisse, menaçante, dans les meurtrières des tours ; on allait faire feu, mais les brigands fléchissent aussitôt le genou et demandent grâce. On leur enjoint du doigt d'avoir à se retirer promptement par tel sentier, sans arracher ni fouler un brin d'herbe, ce qu'ils firent sur-le-champ.

Ici, l'on annonce la venue des barbares comme on prédit les grandes pluies et la crue des fleuves. Peu de temps après mon entrée à Yun-Nan, le bruit de l'approche des Lolos se répandit partout. On disait :

— Aujourd'hui, ils ont brûlé tel marché, demain ils passeront le fleuve, et le troisième jour ils seront à nos portes.

Ces redoutables voisins semblent s'être imposé la

loi de tout exterminer. Ils brûlent les bourgs, les villages, les marchés. La maison où ils ne trouvent point de feu tout prêt pour l'incendier n'est épargnée qu'autant que l'étincelle ne jaillit et ne s'allume pas au troisième coup de briquet :

— C'est évidemment, disent-ils, la maison d'un brave homme ; le ciel lui-même la protège.

Et ils passent outre.

Par suite de ce système de dévastations périodiques, nos chrétiens et plus encore les païens sont réduits à la dernière misère. Aussi notre cher Yun-Nan est-il, à vrai dire, ce que l'on peut désirer de plus apostolique. Oh ! avec tout cela, il me plaît, comme si toutes ses montagnes étaient d'or...

Depuis mon arrivée, je suis demeuré cinq mois auprès de Mgr de Philomélie, secondant Sa Grandeur en toutes les fatigues du ministère, travaillant à la langue avec une ardeur proverbiale, et, Dieu aidant, non sans succès. Il est vrai que j'y employais quinze heures par jour et trois maîtres successifs. Aujourd'hui, je suis envoyé au district de Ta-chou-tsen-keou.

Vous seriez émerveillés de me voir en ma case. Elle est assise au pied de deux montagnes. Un vieil arbre la couvre de son ombre et un torrent coule au bas ; j'y vis retiré comme un ermite. Les murs sont en terre et le toit de chaume. Les barbares l'ont brûlée une fois ; eh bien ! parole de gentilhomme ! je ne la changerais pas pour un palais ! Je n'en dis pas davantage, vous imaginez l'admirable simplicité de mon ménage. Au reste, nous avons creusé une caverne dans le mont voisin, et ce sera notre refuge lors de la première invasion. On en parle déjà ; vraiment, c'est merveilleux qu'ici nous vivions tant au jour le jour, obligés d'être à Dieu et de nous en remettre sans cesse à sa divine Providence !

Mais je ne vous parle que de choses profanes peu intéressantes. Quand j'aurai fait quelque miracle, je ne manquerai pas de vous le faire savoir.

Yun-Nan ! Yun-Nan ! Qu'il y a de choses à narrer aux dames !

Ah ! mes chers parents, doutez maintenant que je

sois derechef le plus fameux de vos amis et l'aîné de vos fils, chevalier *sans peur ni reproches*, religieux-militaire, commandant du donjon de Long-Ki !

\*\*\*

Voici désormais notre héros dans la lice tant désirée des saintes conquêtes ; ses lettres seront plus rares, car le travail l'absorbe. L'étude approfondie de la langue, la visite des chrétientés, les invasions des Lolos, ne lui laissent presque plus de place pour la correspondance. Il nous faut aller jusqu'au mois de mai 1861 pour retrouver une nouvelle lettre. Elle est adressée à ses parents et va nous apprendre à quels nouveaux périls échappa le missionnaire.

Le récit de nos guerres et de nos exploits serait une matière des plus intéressantes, si je les pouvais narrer avec la verve d'autan : mais je sens bien qu'à cette heure je ne suis pas si habile à décrire le réel que je l'étais autrefois à imaginer l'impossible. Sans parler d'une première expédition contre les Lolos, en 1860, une seconde invasion de ces barbares nous retint, cette année, plus de deux mois sous les armes. Il serait difficile de vous peindre la détresse de ces temps ; tout le monde fuit, les routes sont pleines d'émigrants : on se précipite en foule dans les forts et dans les cavernes. Un ciel toujours brumeux, des pluies et des neiges continuelles, la famine et la maladie, jointes à des craintes et frayeurs indicibles, secondent le courroux du bon Dieu et parachèvent la misère de nos pauvres montagnards. Les barbares, divisés en quatre compagnies, s'avancent, semblables aux débordements des torrents, à la crue des grandes eaux. Ils sèment partout le meurtre et le carnage. Je vous ai déjà parlé des Lolos, sans exagérer la peinture de leurs mœurs. Tout ce que j'ai lu ou ouï dire des plus durs hommes qui soient aux déserts et montagnes n'approche point de leur vie sauvage.

Le P. Fenouil, mon prédécesseur ici, tombé

entre leurs mains, puis rendu à la liberté, par une grâce toute divine, nous fit de leurs coutumes un tableau qui dépasse l'imagination. Ce Père s'en allait justement en leur pays pour annoncer la foi.

« Ils s'emparent de moi, m'a-t-il raconté, me saisissent par les bras, les jambes et la tête, m'arrachent mes vêtements avec frénésie ; je demeure un moment suspendu sur les bras de dix grands brigands, qui écharpent mes habits et écorchent ma peau. Si j'avais été dans une position plus comode, j'aurais voulu tirer un croquis de ce plaisant tableau. Après m'avoir ainsi dépouillé, ces sauvages me laissèrent tomber sur place, aussi nu qu'Adam au paradis terrestre. Cependant, ils se partagent mes vêtements et m'oublient quelque peu. Les parts achevées, mes brigands, couverts chacun d'une pièce de mes effets, tombent sur ma personne. Ils percèrent un de mes gens de cinq coups de lance et le laissèrent pour mort. De temps en temps ils portaient leurs couteaux à ma gorge, faisant mention de vouloir me tuer.

» Je passai ainsi dans leur camp deux jours et trois nuits, toujours entre la mort et la vie, dormant nu sur la terre nue et par un froid tel, que je ne puis bonnement vous désirer jamais pareille fortune. Je ne pouvais pas non plus manger comme les barbares qui dévorent la chair toute crue ; je ne voyais d'autre alternative que périr par le glaive, mourir de faim ou succomber au froid. Malgré mes instances pour avoir un vêtement, je ne pus l'obtenir. Cependant ils se radoucirent quelque peu, au spectacle de ma résignation, et, après deux jours de bivouac, ne m'estimant pas de grand prix, parce qu'ils me croyaient vieux, jugeant mes années par ma barbe, ils me lâchèrent dans la campagne et m'envoyèrent à l'aventure.

» J'errai sur les montagnes et m'ajustai une ceinture de paille. Un fond de panier me gardait un peu la tête et je portais sous mon bras une petite provision de blé de Turquie, que je glanai, en passant, dans une ferme déserte. Je m'en allais, en cet accoutrement, égoussant mon maïs, que je

mangeais grain à grain ; c'était fort piteux de me voir en telle fortune.

» Sur ma route, en l'accoutrement que je viens de dire, on me fuyait presque à l'égal des barbares. Dieu aidant, comme le voyageur blessé de l'Evangile, j'eus le bonheur de rencontrer le bon Samaritain : un satellite me donna un habit et m'offrit même son cheval. Cet honnête homme est mort depuis ; mais je n'ai point oublié le service qu'il me rendit. J'ai même, comme vous voyez, recueilli son fils, demeuré pauvre et abandonné après la mort de son père. C'est aussi en reconnaissance de cette mémorable grâce que Dieu me fit de sortir des mains de ces barbares que je jeûne tous les vendredis. »

Et moi, oyant ce récit, je m'écriai : « Victoire, mon cher Père, victoire ! Magnifique épisode dans la vie de missionnaire et, possible, la plus belle page de votre histoire ! »

Lors de l'invasion, j'étais avec Monseigneur dans le fort de Long-Ki : j'y commandai quinze jours les manœuvres du camp, puis, les barbares ayant pris le large, je rentrai précipitamment dans mon district : mais je trouvai nos montagnes désertes. Mes chrétiens s'étaient mis en sûreté dans le fort de Tchen-fong-chan ; je m'y réfugiai aussi et ne tardai pas d'y acquérir du renom. J'eus à défendre l'aile droite de la place et à surveiller les campements des païens. Ils vinrent piller dans nos environs, et neuf de leurs envoyés, en exploration, s'approchèrent à la portée des gros fusils. Trois fois, debout sur les remparts, armé de ma hache et de mon trident, j'appelai les moins lâches au combat. Dans une sortie, nous rencontrâmes les avant-gardes des barbares, les forçâmes de tourner le dos et de lâcher quelques chrétiens qu'ils venaient de garrotter.

Malheureusement, les Chinois sont sans cœur : la prise, la captivité, les outrages et le massacre de leurs enfants ne suffisent pas à les animer à la résistance. Leur lâcheté ne laisse pas le loisir de faire des exploits de conséquence. Chez eux, le vrai brave est celui qui sort du combat par la fuite et revient à ses foyers sans blessures.

Les Lolos s'éloignèrent quelques jours, puis revinrent sur leurs pas, brûlant et saccageant tout ce qui avait échappé à leur fureur. Cette fois, je me retirai avec mes chrétiens dans une grotte de la montagne, voisine de ma maison ; c'était une longue galerie, taillée par la nature dans des roches à pic, asile à la vérité très sûr, mais très dangereux. Ces grottes s'ouvrent sur l'abîme, et l'étroit sentier par lequel on y monte est suspendu sur le flanc de la montagne.

Il est donc décidé que cette caverne sera notre salut ou notre tombeau, et aussitôt l'émigration commence. Nul n'est rebuté par les dangers de l'ascension ; plus de deux cents personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, s'y traînent en rampant ; la chute des hottes, des nattes, les cris des femmes, les pleurs des enfants, me causent des terreurs mortelles, et j'appréhende la mort de mes pauvres montagnards. Mais enfin tous y parvinrent sans encombre, et moi, le dernier, protégeant la retraite, je rentrai aussi dans les grottes.

Quelle vie, là-dedans, mes chers parents ! L'apostolat en personne ; la pluie, la neige, le vent, la faim, la soif, les insomnies, les terreurs, toutes les calamités nous y assiègent à la fois. On mange des grains de maïs grillés, c'est une fortune d'avoir des herbes sauvages, et la mort d'un chien, dont on espère faire ripaille, soulève des cris de joie. Moi, la première tête de l'émigration, je pus me procurer des fèves et des œufs. Au reste, mon lit de camp est dressé sur deux planches, aux injures de l'air ; et des vieillards, assis à mon foyer, content des terribles histoires de ces temps lamentables.

Le jour, j'emmène sur la montagne l'élite de mes guerriers ; nous recueillons à la lueur funèbre des incendies les progrès et les ravages des barbares. Ils brûlèrent presque tous les marchés ; les routes sont jonchées de cadavres, et le nombre de leurs prisonniers est incalculable.

Pour poétique que vous puissiez imaginer cette vie dans les grottes et les cavernes, mes chers amis, on finit cependant par s'en lasser. Un matin, après

avoir fait ma prière, je chausse mes guêtres françaises. Ma hache dans la ceinture, appuyé sur mon trident, je convoque le Conseil de mes anciens. Chacun comparait, la lance au poing ; on fait silence, on comprend que j'ai quelque chose de grave à dire concernant les intérêts de la société.

Je leur tins ce discours : « C'est grand dommage, mes enfants, que des hommes si décidés et valeureux que nous demeurions si longtemps enclos et oisifs en cette caverne, sans espérance prochaine de pouvoir entrer en nos foyers et courant fortune de nous précipiter ou de tomber malades. Pour mon compte, un combat en rase campagne avec l'ennemi me serait beaucoup plus agréable que cette retraite forcée et périlleuse. Descendons, si vous m'en croyez, et cernons ma maison d'un rempart ; les pierres sont sous la main ; ce sera bientôt fait. »

Mes guerriers applaudirent à un discours si sensé ; tous me supplient, la larme à l'œil, de ne pas les abandonner et m'appellent leur saint homme protecteur, leur patron et leur père. Nous descendîmes. En huit jours, mon logis fut ceint d'un haut mur de pierres brutes et d'un fossé profond. J'habite à présent dans un fort, et le voyageur qui vient chercher l'hospitalité sous mon toit s'incline en entrant sous un lourd portail, dont mon chien, Paizay, garde l'entrée.

Je vais esquisser le crayon de ma demeure. Entrez, mes chers amis, s'il vous plaît, sous ma tente, et ne vous effrayez point de son aspect un peu guerrier ; vous n'y verrez point d'ornements superflus. Voici ma table de travail, les Saintes Ecritures, des livres chinois et latins, une croix, une image de Notre-Dame, des portraits de famille et ma boîte d'ornements sacerdotaux. Les vingt lances que vous voyez en faisceau dans un coin et ces dix grosses hallebardes sont pour l'armement de mes chrétiens, lors des sièges et en cas de bataille. Pour moi, voici là mes guêtres et mon trident, mon lit de camp, trois peaux des plus belles panthères de nos montagnes, et, sous mon chevet, une bonne petite hache.

d'acier, de Châtellerault, armes indispensables et toujours bien astiquées pour toute rencontre de brigands, voleurs de nuit, barbares, sarrasins et autres mauvaises engeances.

Vous voyez, mes chers parents, que je ne forlignois point et garde toujours pour devise qu'un bon chevalier doit férir haut...

\*\*\*

Tandis que le Yun-Nan était le théâtre des horreurs que nous venons de lire, l'Europe voyait avec stupeur les sacrilèges audaces du Piémont contre l'Eglise. Mais si la France officielle se préparait sournoisement à trahir le Pape, la France des Croisades se réveilla. Lamoricière avait offert à Pie IX sa vaillante épée. Les zouaves pontificaux se formaient, recrutant dans toutes les classes et jusque dans nos Séminaires d'intrépides Macchabées.

Sur les monts du Yun-Nan, notre héros suivait avec anxiété les phases de cette guerre sainte. Un regret d'être parti vint effleurer son âme. Mais quelle ne fut pas sa joie d'apprendre la résolution de son frère, décidé à suspendre sa philosophie pour voler au secours du Saint-Père! Ce projet avait reçu un commencement d'exécution; les adieux étaient faits, quand Mgr Pie intervint au dernier moment, rompit l'entreprise et refusa son consentement.

Un peu plus tard, vers 1866, il apprend que de nouveaux enrôlements se font en France en faveur du Saint-Siège. Dans une lettre à son cousin, il s'écrie :

Vive Dieu ! encore la Croisade ! encore des successeurs au preux Lamoricière, au brave Pimodan, aux martyrs de Castelfidardo ! Qui aurait prévu, cher cousin, qu'en nos temps nous verrions revivre l'ère héroïque des guerres saintes ? Mais je n'y suis pas ! Je n'y serai pas ! Je n'y puis être ! On se battra

sans moi, et j'en ai grande tristesse ! Comment quitter cette chrétienté, mes infidèles, ma mission, mon poste de combat ? Oh ! Dieu ! Moi qui, toute ma vie ai rêvé des Croisades ! Il s'en fait une Inespérée, et je n'irai point !... Dieu ne le veut pas !...

Ces nobles préoccupations, qui révèlent si bien la grandeur de cette âme apostolique, ne le détournent point des devoirs que lui imposait sa chrétienté, les écoles dont il l'avait dotée et les mille labeurs de sa vie nouvelle. Il s'en explique dans une lettre adressée à M. le curé de Paizay, avril 1862 :

Las ! Monsieur le Curé, lui dit-il, les soucis de la vie apostolique m'ont bien occupé ces années-ci. — Mais quels soucis, dites-vous ? — De tout, Monsieur le Curé ! Un homme apostolique doit être universel. Il doit être d'abord homme de prière et d'oraison, mais je me hâte d'ajouter que s'il connaît les armes ce lui sera très profitable. Quelques notions de cuisine — le croiriez-vous ? — ne seraient même pas de surrogation.

Un missionnaire fait la guerre et la paix, harangue, quand il le faut, ses guerriers ; il vide les procès, construit des camps, élève des tours, frappe du fusil et de la lance ; bâtit des églises sans négliger le hoyau, car il doit soigner la culture du petit territoire ecclésiastique. Le missionnaire doit surveiller ses écoles, tenir l'œil à ses pharmacies et à ses baptiseurs : Il suit de près ses catéchistes et ses prédicateurs, fait régulièrement la visite de ses chrétiens ; il a grand soin de ses malades, pour éloignés qu'ils soient. De plus, il ne peut pas bonnement oublier tant d'infidèles, pour le salut desquels il a fait de si grands sacrifices. Le missionnaire les connaît, les visite et les exhorte lui-même à se convertir. Quand Dieu, bénissant ses efforts, attire à lui les âmes égarrées des pauvres païens, l'œuvre du missionnaire n'est pas achevée, et souvent il se charge personnellement de leur difficile éducation.

Parmi tant de sollicitudes, il ne peut pas non plus

négliger le soin particulier de son âme, sachant bien qu'il lui sera tenu pour rien d'avoir sauvé les autres s'il ne se sauve lui-même. Parlerai-je de l'important travail de la langue chinoise, dont j'ai entrepris audacieusement l'étude assidue, et, qui pis est, de l'écriture de ces quatre-vingt mille caractères hiéroglyphiques, dont j'ai osé aborder l'inépuisable labeur ? Vous voyez que la besogne est grande. Tenez, à l'instant on m'appelle :

— Catéchiste, quelle affaire ?

— La matrone *Hin* et sa belle-sœur *Lè* sont en discorde et grand tracas. Elles souhaitent la bonne santé au Père et le prient de venir accorder leur débat.

J'y vais, on m'apporte un banc, la théière et la pipe, mes gens font cercle, et les deux femmes comparaissent.

— Voyons, *Hin*, parle sans feinte ; après toi, *Lè* aura la parole.

*HIN.* — Le fils de *Lè*, ma belle-sœur, m'a volé mes raves, il a arraché du treillis de ma case pour le brûler ; le Père avouera qu'une pareille conduite n'est pas excusable devant les hommes et pas du tout conforme à la justice de Dieu.

*LÈ.* — Mon fils est trop bien élevé pour agir ainsi. Tu l'as appelé diable et fils du diable, tu l'as maudit, en lui souhaitant malheureusement de se casser le cou en coupant de l'herbe dans la montagne !

Cela vous fait rire : eh bien ! Monsieur le Curé, il n'est pas permis de négliger une affaire de cette importance. Les Chinois sont enfants ; ils diraient qu'on ne connaît pas la gravité des choses.

— Faites-moi venir l'enfant *Lè* ; dix coups de verges à ce coquin ! Du reste, *Hin*, je sais qu'il fait mauvais de vivre avec toi ; ce n'est pas la première fois que j'en ai ouï dire. Tu prendras ta case, et tu monteras plus haut dresser ta tente sur la montagne, et il est permis d'espérer qu'il n'y aura plus de débat. Allons, faites-vous incontinent la révérence, et qu'on n'entende plus dire que vous avez eu de la rancune et du chagrin !

Le Père a bien plaidé ! On m'apporte le thé, j'al-

lume ma pipe, et je vais visiter mon école. En somme, nos chrétiens nous font les arbitres de toutes les causes. Depuis les démêlés les plus graves des familles jusqu'aux disputes des jeunes gens et aux querelles des vieilles femmes, tout se plaide à notre porte. Cela prouve d'ailleurs beaucoup de foi et de simplicité dans ces bonnes gens. Que voulez-vous ? Ils n'ont, après Dieu, de secours qu'en nous ; nos maisons sont les greniers où ils renferment leurs provisions et déposent leurs meubles et leurs outils ; nos forteresses, au temps des invasions des barbares, sont leur unique refuge.

Du faite de mon école, c'est un coup d'œil curieux, un ensemble pittoresque de tous les âges. Vous y verriez des vieillards septuagénaires, assis sur les bancs et cherchant, d'un œil qui s'éteint, le nom sacré de Dieu, en s'efforçant, d'une prunelle sans éclat, à percevoir sur les livres les vocables trois fois saints du Sauveur et de sa Mère. A côté, des hommes de l'âge mûr, qui ne connaissent que les montagnes et les engins d'agriculture, des femmes allaitant leurs enfants ou les portant sur le dos, et tous ensemble s'appliquant à retenir un article du symbole. Enfin, des enfants d'une mémoire plus heureuse et reprenant sans fin une interminable leçon. Je pus en baptiser plus de vingt à la fête de l'Assomption.

Mais ce n'est pas tout. Allons visiter mes maçons.

— Quoi ! Des maçons ?

— Oui, vraiment, plus de trente, debout sur les murs de mon camp ; je tiens à l'œil la pose de la moindre pierre.

— Maître Tai, cette pierre est trop étroite ; celle-ci rentre, cette autre sort ; cet angle est de mon goût, mais il faut établir plus solidement cette assise !

J'avais déjà construit une forteresse, avec l'aide de mes chrétiens ; mais, en ces derniers temps, le tumulte des barbares devenant plus terrible, Monseigneur et nos Pères m'engagèrent de faire un camp sur un pied plus redoutable, capable de supporter, au besoin, un assaut des Lolos, et de mettre en sûreté ma personne et mes chrétiens. J'y dépensai cent ligatures (environ 400 francs) et trois mois

d'une continuelle sollicitude. Mon camp est un carré long, de quinze mètres de large sur une longueur de trente ; les pierres sont d'une taille grossière, mais la structure générale n'est pourtant pas sans élégance.

Du reste, je ne devais pas profiter personnellement de la paix et de la douce solitude que m'assurait mon donjon. Monseigneur, qui m'en avait commandé la construction, ne m'en permit pas la jouissance : je dus quitter mon district et aller fonder une chrétienté à quatre-vingts lieues plus avant dans la province.

J'avais semé, une longue année, dans les larmes ; l'infinie bonté de Dieu permit qu'en partant je pusse faire une petite moisson de chrétiens. Je visitai de nouveau les quelques païens qui me paraissaient plus aptes au royaume de Dieu et dont j'avais entrepris la conversion.

— Bonnes gens, leur dis-je, voici que je vais partir ; un autre, qui ne vous aura pas connus viendra me remplacer, et j'ai bien peur que vous n'abandonniez vos projets d'embrasser la religion ; vous demeurerez plongés dans vos péchés et n'irez pas au ciel. Voici peut-être la dernière fois que vous entendez ma voix, hâtez-vous de vous convertir, car, par après, je ne répons plus du salut de votre âme !

Cinq familles adorèrent Dieu en moins d'une semaine.

Une vieille femme, plus que septuagénaire et païenne dans l'âme, retenait son fils, dont je pressais la conversion depuis plus d'une année. Je dis au garçon :

— Il n'est pas bon d'obéir à sa mère au préjudice de Dieu ; adore donc, et nous verrons ce que dira la bonne femme. Qui sait si elle-même ne se fera pas chrétienne ?

Le jeune homme adora, et, un mois plus tard, m'amena sa vieille mère :

— Est-ce tout de bon ? lui dis-je.

— Père, bien sûr, tout de bon ; j'ai déjà exhorté mon frère d'embrasser, comme moi, votre religion, et voici qu'il vient demain pour apprendre à connaître le Maître du ciel...

Le soir même, par un temps pluvieux et l'âpre route des montagnes, cette femme se rendit au colège de Tchen-fong-chan, distant de plus de deux lieues, pour y étudier la doctrine.

Voilà les joies que Dieu donne au missionnaire !

Bientôt, la saison étant propice, les routes paraissant libres, je partis pour ma nouvelle mission.

Las ! Monsieur le Curé, les voyages dans notre Yun-Nan ne ressemblent guère à ceux de France. C'est peu de dormir sur les planches et sur la paille, heureux si l'on trouve seulement un gîte ! Un peu de farine de maïs crevée dans l'eau vaut un repas royal. Ce sont là les aventures poétiques des missionnaires, mais les barbares, les sarrasins, les brigands et les petits voleurs rendent les routes très périlleuses, et quand vient l'heure du passage de ces fléaux, la vie même des voyageurs est très aventureuse.

Nous fîmes trois jours de marche, et la nouvelle de l'invasion allait se confirmant. Bientôt, les champs déserts et les montagnes laissées sans culture, les toits de chaume abandonnés, les marchés solitaires et des bandes de fugitifs cherchant asile dans les forteresses ou les cavernes ne nous laissent plus de doute sur la sortie des Lolos. Reculer me paraissait bien dur : avancer semblait téméraire. J'ouvrais la marche, un poignard dans la ceinture et un vieux pistolet français en bandoulière. Je n'avais pas l'air tendre.

Pour rassurer mes gens, je leur avais donné ce mot d'ordre :

— Si, ce qu'à Dieu ne plaise, je rencontre les barbares, je ne fuirai pas. Ils me dépassent en vitesse, mais non en courage, et j'engagerai le combat. Vous me verrez frapper fort : si, de droite et de gauche, il en tombe quelques-uns, que chacun de vous vienne avec sa courge ; la victoire est à nous. Si Dieu permettait que je fusse vaincu, égaillez-vous !

Avec de si braves paroles, mes gens me suivaient.

Le huitième jour, nous passâmes, en tremblant, près de ce plateau ombreux d'où les brigands, se précipitant, avaient, l'an dernier, pillé et garrotté le P. Fenouil ; puis, comme la terreur allait toujours

croissant, nous passâmes cette nuit dans une caverne. Là, Monsieur le Curé, point de cérémonies, et rien à choisir ; de la farine de maïs pour toute nourriture, et de l'eau pour breuvage, sans autre assaisonnement que l'appétit ; puis l'on se couche auprès du feu, et l'on s'endort avec l'ineffable consolation d'une bonne conscience.

Le lendemain, ne voyant point paraître les Lolos, je hasardai de reprendre notre route. Nous laissons derrière nous les lieux que l'on soupçonnait être le repaire des bandits. Nous franchîmes, sans accidents, les défilés neigeux et les bois, si hantés des voleurs. A mesure que nous descendions dans la vallée, la route, fraîchement battue et singulièrement unie, m'inspirait des craintes. A midi, les restes fumants des maisons incendiées, une plaine jonchée d'ossements rougis, qu'un essaim d'oiseaux de proie se disputaient déjà, une odeur dégoûtante de chairs mal cuites nous prouvent que nous suivions pas à pas leurs traces redoutables. En effet, ces barbares venaient de décamper ; ils avaient passé là, au nombre de deux mille, et se portaient, ce soir même, sur Ko-Kouy. Nous nous retirâmes dans une forteresse, où l'on nous dit d'un air surpris :

— Il faut que votre vie soit bien précieuse ; comment avez-vous pu éviter un si grand danger ?

Pour moi, Monsieur le Curé, je me crois redevable à la protection de Dieu d'avoir échappé à ce péril, car deux heures d'avance nous jetaient inévitablement dans leurs mains.

On dit les sauvages plus féroces que jamais, et ce soir même, assis sur les murs du fort, je comptais plus de vingt maisons incendiées, dont les flammes se confondaient dans les airs. Horrible et navrant spectacle !

Voilà la Chine, le plus vaste empire du monde, qui s'estime la plus glorieuse nation qui soit, la voici humiliée et jouée par une poignée de barbares ! Horrible détail ! En maints endroits, on mange de la chair humaine. A Soui-Fou, petite ville de la province du Sut-Chuen, elle se vendait quinze sapèques la livre.

Le cœur plein d'amertume, je m'écrie quelquefois : « D'où viendra le secours ? » De Dieu, je le sais bien ; mais quelle gloire pour le cœur magnanime qui, répondant à la grâce, entreprendrait de rendre la paix à cette malheureuse province ! Dieu appellera-t-il les Francs ? Il aime à se servir de l'épée de notre patrie, mais la France en est-elle digne ? Mon Dieu ! il ne s'agit pas de la prise de Sébastopol ni d'une campagne d'Italie. Trois cents Vendéens, armés de simples fusils de chasse, mettraient, sans coup férir, ces barbares à la raison !

Ici, tout est péril. Je crus tomber de Charybde en Scylla. A deux jours de Tchao-Tong, on m'annonce qu'il ne faut pas songer à passer outre ; les sarrasins venaient de se révolter et pillaient les voyageurs. Celui-ci revenait en lambeaux et racontait qu'il avait été détroussé par les musulmans ; d'autres bandes de voyageurs, avec leurs bœufs et leurs chevaux, étaient tombés aux mains des brigands ; les plus décidés n'osaient approcher de la ville. A ces récits, deux fois on retourne en arrière la tête de mon cheval ; deux fois je ramène ma monture dans la route de Tchao-Tong.

Nous n'étions plus qu'à douze lieues. Je dis à mes gens :

— Que celui qui a peur retourne, moi je vais demain coucher à Tchao-Tong : si je puis arriver pendant le jour, j'y passerai à la faveur de la nuit, mais je ne puis reculer. L'avenir même de cette mission y est engagé !

Mes garçons s'écrient :

— Nous vous suivrons partout !

— A la vie, à la mort !

C'est bien ! Notre devise n'est-elle pas qu'un chevalier chrétien ne doit pas refuser le combat contre trois musulmans ? Le valeureux Sébastien de Portugal ne consent même pas qu'il recule devant six infidèles ! Nous partîmes dès l'aube et rencontrâmes en route plus de deux cents portefaix chargés de marchandises et délibérant comme nous d'entrer en la ville.

— Bonnes gens, leur dis-je, nous voici en nombre,

et tous gens de cœur ; nous pourrions, au besoin, soutenir un combat : d'autant que je connais quelque peu les armes. Je m'en suis servi en France ; si vous m'en voulez croire, nous passerons ensemble !

A mesure que nous approchions de la ville, notre foule allait toujours croissant. Beaucoup de marchands, que la crainte retenait çà et là dans les forts, nous voyant passer en nombre si imposant, firent bande avec nous. La multitude doublant les courages, nous traversâmes résolument cette frontière de montagnes. Nous pûmes, à minuit, héberger aux portes de Tchao-Tong.



Notre héros vient de nous dire au milieu de quels obstacles il avait pu pénétrer dans la grande ville de Tchao-Tong. Écoutons-le nous raconter quelles persécutions l'y attendaient et comment, malgré sa vaillance, il n'y put demeurer et faillit être pris.

Le 4 novembre 1862, il écrit à sa sœur :

Eh bien ! ma bonne Justine, tu fais des vœux pour moi, et quels vœux ! Tu voudrais me faire ardre ou trancher le col, ou pendre, pour le moins. Tu pries, tu optes pour mon martyr, et je sais bien que, après coup, tu te réjouirais et ne serais pas la dernière à te prononcer pour ma canonisation. A propos de canonisation, tu auras beau faire, je n'y compte pas trop ; mais, du train que tu y vas pour le martyr, je ne désespère point.

Je l'ai manqué belle, ces jours-ci, et je ne m'en prends qu'à toi. Ah ! chère sœur, ta foi me ravit. Presse toujours. Qui sait ? Il ne faut qu'un coup, une bonne fortune. Mais qu'en dit notre mère ? Nous l'esjouissons, paraît-il, jusqu'aux larmes. Je vois mon père froncer le sourcil, enveloppé dans sa veste composée de trois peaux de panthères ; inquiet, il suit l'expédition de Tchao-Tong. A vrai dire, j'y allais joyeux, comme le bon Renaud. Las ! j'en revins aussi bien tristement. Il ne faut pas m'en vouloir. Mon père, qu'y auriez-vous fait, je

vous prie ? Et toi, Jules, aurais-tu tenu la place ? Le cousin Jehan, en personne, n'y aurait pas réussi.

Ce n'est pas une petite affaire que la conversion des païens ! J'avais rêvé le renversement de l'idolâtrie, le renouvellement du monde, des conversions en masse... et, pour toute bonne aventure, je faillis me faire pendre ! Ah ! des miracles, ce n'est pas si facile à faire que vous pensez ! Il en coûte souvent beaucoup pour faire moins. En voulez-vous la preuve ?

Arrivé dans la ville de Tchao-Tong, je n'affectai point de me prévaloir des exploits de nos alliés à Pékin, mais je ne m'étudiai pas non plus à me cacher. Je me présentai avec cette simple assurance d'un homme qui fait son devoir, remplit sa mission et ne craint pas désormais la mauvaise foi d'un peuple allié. Au reste, j'avais des passeports en règle, munis des sceaux de France et de Chine, et je pensais que le sang-froid et l'assurance de mes allures imposeraient le respect. J'avais achevé la visite de nos chrétiens ; je travaillais avec fruit à la conversion des infidèles, quand la haine éclata contre moi.

Je reçus de malveillantes visites : la dernière surtout fut menaçante. Elle me fut faite par les fils du général Fou, premier mandarin de la ville, accompagnés de plusieurs autres qui se disaient lettrés. Ils entrent grossièrement dans ma maison, où je faisais les cent pas, en habit d'ordonnance, le bicorne sur l'oreille, chaussé de bottes en velours, s'il vous plaît ! et vêtu d'un petit pourpoint de bon ton. L'allure de ces gens me déplut : je les priai pourtant de s'asseoir, ce qu'ils eussent fait, au reste, sans ma permission.

Cependant, comme ils venaient avec de mauvais projets, je vis que leur contenance n'était pas assurée. Ils gardaient le silence. Moi qui, grâce à Dieu, n'avais pas de péché sur la conscience, je leur dis sans façon :

— Vous venez, Messieurs, voir l'Européen ? N'en doutez pas, c'est bien moi !...

Ce fut le signal des insultes. Ils se mirent à voci-

férer ensemble. A leur dire, j'étais tout et je n'étais rien ; pas Français et pourtant pas Chinois ; j'étais un barbare, un sarrasin, un diable. Ma patrie participait à tous les titres dont ils me gratifiaient. Je leur dis :

— Mais, Messieurs, ne parlez pas tous à la fois, et je pourrai vous répondre. Voyez plutôt mes passeports ; vous devez savoir que je ne suis pas entré comme un voleur en cette ville ; vous n'êtes pas si peu au courant des affaires de votre pays que vous ne sachiez la paix conclue entre nos deux empires !

L'un, qui se croyait un phénomène de science, s'en prenait au ciel. Il avait lu nos livres et ne cessait de me jeter à la face la sainte Incarnation de Notre-Seigneur. Je lui dis :

— Dieu a fait le ciel qui te couvre et la terre qui te porte, le soleil et les étoiles qui t'éclairent ; il peut bien faire cette merveille !

C'était jouer de la guitare devant un bœuf, comme dit un proverbe chinois. Ils insultaient ma religion, blasphémaient mon Dieu.

Je redresse alors la tête, et, levant les mains au ciel, j'implorai trois fois Dieu à haute voix, le priant de leur pardonner. Ils en devinrent furieux et, dédaigneusement, répétaient mes paroles, « comme si, disaient-ils, nous avions besoin du pardon de ton Dieu ! »

Ils se retirèrent aussi brutalement qu'ils étaient entrés. Je commençai alors à réfléchir sur les suites probables d'une pareille visite. Je me dis :

— Sortir de la ville, le péril n'est pas assez instant ; laisser là cette affaire est d'un dangereux exemple.

Je me résolus de faire, dès le lendemain, une visite aux mandarins. Je mets donc mes habits de cérémonie, une longue toge bleuë et, par-dessus, un *ta-coua*, de la forme de celui que j'ai envoyé à mon père ; un petit chapeau d'été, d'une belle texture et couvert d'une frange rouge, et enfin mes grandes bottes. Deux de mes chrétiens m'escortaient. Je fus repoussé par les officiers militaires, mais les mandarins civils me traitèrent selon les rites. Malheur-

reusement, l'eussent-ils voulu, ils n'étaient pas en mesure de me défendre. L'un d'eux m'apprit que les fils du général Fou avaient promis ma mort.

Le péril allait croissant. Je pensai qu'ils voulaient m'effrayer. Il m'en coûtait de quitter la ville quelques jours. Les bruits devenaient plus sinistres ; les soldats, qui jouaient aux dés à la porte du prétoire, parlaient tout haut de ma mort prochaine, et mes voisins faisaient signe qu'on allait trancher la tête à Tien-lao-ié. (Notez, je vous prie, que ce Tien-lao-ié, c'est moi-même !) On remettait ce plaisir au premier tumulte qui éclaterait dans la ville, ou à la première alerte donnée par les sarrasins. J'avais, à deux doigts, la palme du martyr. Hélas ! il me fallut me souvenir du précepte du Sauveur, et, dès le lendemain, 2 mai, je sortis, à l'aube, secouant la poussière de mes chaussures, et me retirai, sous un déguisement, dans la ville de Ta-Kouan.

Je m'étais enfui à l'heure, car, la nuit qui suivit mon départ, trente ou quarante soldats, armés de poignards et portant des lanternes, enfoncent la porte de ma maison. Ils pensaient bien m'y prendre, n'ayant pas eu connaissance de ma déparlie, et ils ne doutèrent pas que je n'eusse employé quelque magie. Pour cette fois, j'étais bien un diable, et mes chrétiens me dirent plus tard que nous passions communément par la ville, nous, diables d'Occident, pour habiles à pénétrer la terre et nous y engloutir pour un temps.

Mes ennemis ne s'en tinrent pas là. Ils firent raffe de mon bagage et organisèrent des perquisitions chez les chrétiens. Ces pauvres gens dormaient ; ils furent bien effrayés :

— Il nous faut l'Européen ! Il nous faut l'Européen ! hurlaient ces forcenés, auxquels échappaient à la fois la récompense promise et la joie de mon supplice.

J'étais alors à quinze lieues de là, dormant tranquillement chez un hôte généreux. Ce que je regrette le plus, c'est mon calice, que ces brigands ont emporté.

Depuis ce temps, ces soldats s'estiment des

foudres de guerre. Je le crois bien ! A eux seuls, ils ont pu mettre Chicard en déroute ! Nous avons écrit cette aventure aux ambassadeurs de France. Je ne sais si nos alliés feront quelque chose pour nous défendre : mais ce qu'ils ne feront pas, c'est de rendre sa tête au P. Néel, qui, plus heureux que moi, l'a perdue. Pour assurer désormais la mienne, je la confie à Dieu.

C'est à son cher cousin que le chevalier apôtre fait part des persécutions qui remplirent l'hiver suivant. Nous retrouvons dans cette lettre, écrite d'un pas alerte et datée du 24 mars 1863, le récit des inventions de son zèle pour évangéliser les païens. Il était alors à sa résidence de Pou-eul-hao.

Une lettre partie, il y a quelques mois, t'a appris ma retraite de Tchao-Tong. On s'est fort occupé de cette affaire. Plusieurs mandarins et officiers ont été dégradés pour cette cause, et tous fort effrayés. A maintes reprises, oyant dire que Tien-lao-icé marchait de nouveau sur Tchao-Tong, c'était piteux de les voir si transis pour un seul homme. J'y ai soulevé bien des paniques.

Ainsi va le monde. Hier, j'étais obligé de fuir devant des menaces de mort ; aujourd'hui, les mandarins qui me voulaient prendre tremblent à leur tour pour leur place ou pour leur peau.

Au reste, les jours se suivent et ne sont pas meilleurs. Saint Paul n'a jamais vu pareils désastres ; périls ès fleuves, périls ès monts, périls ès vaux, périls des petits et grands voleurs, tumulte des Lolos, guerre des brigands, dits Longs-Poils, ravages des sarrasins, prise de ville, pillage de marchés, incendies de maisons, du sang, des morts, le carnage partout.

La guerre avec les Longs-Poils nous a occupés tous ces mois-ci. Ce sont d'immenses multitudes de pillards. Il y avait plus de cinq mille réfugiés dans le fort de Tchen-fong-chan ; les balles pleuvaient sur les toits du camp de Long-Ki.

Renfermé dans la faible enceinte de mon nouveau district de Pou-eul-hao, je résolus de m'y défendre et d'y vendre, au besoin, chèrement ma vie. Les Longs-Poils s'approchèrent à une portée de fusil de mon camp ; la brume les empêcha de nous découvrir ; ils se saisirent de huit de mes chrétiens et errèrent trois mois par ici. Nos montagnards se tenaient jour et nuit sous les armes, et souvent je les conduisis moi-même défendre les défilés des montagnes et l'entrée de notre vallée. Sur la fin de janvier seulement, ces bandes de pillards quittèrent le pays et se portèrent sur Tchao-Tong.

Depuis ce moment, nous sommes un peu plus tranquilles et déposons un moment la lance pour reprendre nos engins d'agriculture. A ce propos, je vais parler un peu de mes créations. Je viens de jeter les bases d'une Congrégation.

— Te voilà donc, diras-tu, fondateur ! De quoi, diable ?

— Tu ne le devinerais pas en mille !

— Aurais-tu créé quelque Ordre de chevalerie ?

— Ce serait difficile en Chine.

— Etabli des religieux ?

— Pas encore cela !...

C'est une sorte de colonie agricole, telle que, possible, tu ne l'aurais pas imaginé. Je n'y reçois que des femmes, généralement des personnes d'un certain âge. Ce sont de pauvres abandonnées, des veuves, dont les hommes ont péri à la guerre, ont été emmenés par les barbares ou tués par les Longs-Poils ; toutes, pauvres femmes sans ressources, sans feu, sans lieu, sans Dieu ; à brief dire, tout à fait dignes de compassion en l'âme et le corps.

J'ai remarqué que ces bonnes femmes sont généralement laborieuses, de bonne volonté, obéissantes, et se trouvent trop heureuses de travailler, pourvu qu'on leur puisse assurer un peu de maïs et quelque vêture grossière. Beaucoup de païennes se présentant pour embrasser la religion, et douées, du reste, des conditions requises, je les mis incontinent à l'agriculture, et, comme un bon père de famille, je les envoyai à ma vigne. Le soir et le

matin, une vierge chinoise leur apprend la doctrine ; le jour, elles vont sur la montagne bêcher la terre, semer le maïs, planter et soigner le tabac ; elles élèvent quelques porcs, des volailles, portent l'eau, font elles-mêmes leur cuisine et s'adonnent généralement à tous les travaux de la ferme.

On me fait de nombreuses demandes pour entrer en ma colonie. La modicité de mes ressources entrave un peu mes plans, mais je compte beaucoup sur le secours de Dieu. S'il lui plaît, cette petite entreprise sera, dans mes vues, fort utile à la religion et un grand attrait, pour les pauvres païens, d'entrer au giron de la sainte Eglise.

Il n'est pas croyable quel bien on peut opérer ici. Toutefois, les secours d'Europe sont pour cela une condition indispensable ; mais que de bonnes œuvres, quel argent bien placé, que de mérites, que de joie au ciel, et, sur la terre, que de bénédictions ! Je crois, cher cousin, que ta bourse est bien plate, mais nos richards des alentours, il n'est donc pas moyen de leur faire vomir une sapèque ?

Ces jours derniers, je pensais faire une collection de chinoiseries, te les faire passer en France et établir une loterie au profit de mes œuvres ; penses-tu que l'idée soit bonne ? Je t'ai déjà parlé d'élever, possiblement, une église tôt ou tard : je n'ai pas une sapèque pour cela ; penses-tu cependant que le plan soit réalisable ? Il faut avoir de l'audace pour faire une pareille proposition. Mais, nous autres, gens de Dieu, nous ne nous effrayons pas de si, peu, et tout nous paraît possible.

Actuellement, je fortifie mon camp de Pourculhao et je jette les fondements d'une tour, qui devra mettre ma chrétienté à l'abri de tous les mécréants. Ce sera, je l'espère, un travail digne du moyen âge et avec lequel je pourrai défier toutes les armées du Yun-Nan. Mes travaux, cher cousin, me dépassent déjà de dix brasses.

Tour à tour et tout ensemble guerrier, missionnaire, architecte et propriétaire, tu me verrais sans cesse debout, sur les murs de ma tour, ou surveillant mes maïs, comme un vieux labourcur ;

puis instruisant mes nouveaux chrétiens et prêchant les païens. Les pauvres m'encombrent ; ce matin même, j'ai remis à plus tard quatre personnes qui veulent adorer Dieu ; c'est peut-être un manque de foi ; mais je n'ai pas actuellement de quoi les nourrir. Je compte beaucoup sur mon système de colonie ; ici, mon cher cousin, n'ayant pas de chapelle, je dis la Messe dans une mauvaise chambre ; j'en suis affligé ; nous devrions avoir mieux, car j'ai là environ six cents chrétiens.

\*\*\*

Au milieu de ses tribulations, une joie immense vint consoler l'apôtre. Son plus ardent désir était de voir ses sœurs se consacrer à Dieu. Par ses conseils et ses prières, il poursuivait ce but avec persévérance, et les lettres que nous avons citées en sont le continuel écho.

Foulant aux pieds de belles espérances et les propositions les plus flatteuses, Justine, la première, renonça au monde. Le départ de son frère avait été pour elle un coup terrible. Ne pouvant le suivre sur les plages lointaines de son apostolat, elle dévoua son cœur et sa vie, donna toute son âme pour aider au succès des prédications du missionnaire, et, ne trouvant rien de mieux pour ce grand œuvre, elle entra au Carmel de Niort, le 15 juillet 1863. Eglantine ne devait pas tarder à la suivre.

\*\*\*

L'entrée successive des deux sœurs au Carmel nous oblige à revenir quelque peu en arrière.

A sa colonie agricole si gracieusement décrite plus haut, notre missionnaire ajouta, dès 1863, un orphelinat florissant, qu'il agrandit encore l'année suivante.

\*\*\*

Quelques années se passent. A la Noël de 1865, le missionnaire adresse la lettre suivante à son frère devenu prêtre :

Long-Ki, 20 avril 1866.

Vos lettres m'apportent la nouvelle de ta nomination au vicariat de Saint-Hilaire. Je suis content de te savoir en notre bonne ville de Poitiers, non loin de Mgr Pie, qui vous donne tant de bons exemples de piété, science et courage magnanime. Les fidèles de cette paroisse sont religieux, nobles et riches. Les miens ici n'ont pas toujours ces avantages au degré héroïque. Tu peux en juger.

L'autre jour, un chrétien, décoré momentanément du titre de maire général, m'avait invité à dîner. Il est vrai que, flairant quelque aventure, je m'abstins, et je fis bien, comme tu vas voir. Cet honnête homme, à la faveur d'un beau nom et d'un prénom d'emprunt, avait subtilisé ce titre au mandarin de la ville de Ta-Kouan. Il revint pompeusement dans nos montagnes. Son palanquin, porté par trois hommes et suivi de deux chevaux, est reçu au bruit des pétards. Il vole de succès en succès ; il a l'adresse de louer un terrain, sans avoir une sapèque dans sa bourse. Il fait plus : il chasse le propriétaire et s'établit dans sa maison.

Là-dessus, il pense à prendre femme. Il y en avait justement une dont le premier mari avait été emmené par les Longs-Poils ; il se l'annexe. Mais il fallait ruser pour donner à un tel mariage une couleur honnête. Il n'en fut point en peine : « J'en ai parlé au Père », dit-il. Puis il invite les chrétiens à venir chez lui, tel jour, prier pour ses ancêtres.

Mes chrétiens, en habits de fête, s'acheminent au jour dit vers la grotte du lion. Tout à coup, au milieu des coupes et des verres, un palanquin fleuri se présente, s'arrête sur le seuil, et la jeune fiancée de ce renard entre en scène. Je passais par là, à cette heure, mon fusil en bandoulière, et ne m'attendais pas à cette cérémonie. Alors, mes chrétiens, qui étaient venus pour chanter des prières, confus et l'oreille basse, de s'agiter, de-ci, de-là, par monts et par vaux. A peine l'odeur des victuailles put-elle retenir les plus affamés. Grand désappointement des marchands de vin, des vendeurs de chevaux et de cochons ! On enfonce les portes, on se dispute les

restes, on emmène les coursiers, le propriétaire veut son terrain ou son logis ; on met la jeune fiancée à la porte, et les parents de la fille exigent une compensation pour un tel outrage.

Ici s'arrête le cours des friponneries de mon paroissien, mais non de ses aventures. Quelques jours plus tard, vingt hommes le poursuivent, trois jours et trois nuits, par les montagnes. Il est avéré qu'il a extorqué un faux titre à la faveur d'un faux nom ; qu'il a mis les satellites sur la trace de familles innocentes, etc. Bref, le brigand, traqué de toutes parts, tombe aux mains de ses ennemis, en hiver, à 10 heures du soir.

On l'amène tout droit chez moi, j'étais couché. Je prie mes gens de remettre l'examen du procès à la matinée. Ah ! le vieil israélite ! Le lendemain, il se traîne à mes pieds et me jure ses grands dieux que, dorénavant, il ne fera plus de mauvaises actions. Tu l'aurais cru, Jules ; moi, non. Oh ! tu ne connais pas les Chinois ! Je fis cependant remarquer à ces hommes qu'ils n'avaient pas le droit de le tuer, et que les crimes commis, graves sans doute, ne comportaient pas une peine aussi forte. On m'obéit ; il fut mis à la torture et renvoyé, à condition de ne jamais reparaitre dans le pays. En voilà un fameux de mes paroissiens ! En as-tu de cette force, là-bas ?

En dépit des guerres, nos missionnaires se sont répandus cette année dans toute la province et établis jusque dans la capitale. Moi, sans bouger d'ici, j'ai fait aussi beaucoup de bruit, pour mes anciennes entreprises de Tchao-Tong. On a parlé de me faire des réparations, et ce serait fort à propos, mais les Chinois sont surtout généreux de bonnes paroles. Ah ! les mauvais payeurs !

Dieu a divers plans pour convertir le monde. Il l'a fait autrefois par des miracles. Douze saints ont conquis l'univers. Oh ! ne va pas croire qu'il n'y ait que douze saints ici. Dans la seule Chine, il y en a plus de quarante. Que dis-je ? Plus de cent, peut-être. Mon ami, le P. Néel, décapité au Kouy-tchéou, il y a deux ans, et le P. Mabilcau, entré en même

temps que moi aux Missions étrangères, martyrisé, il y a à peine un mois, à quelques journées d'ici, ne sont-ce pas des saints ?

La Chine, cependant, n'est pas près d'être chrétienne. Au reste, avons-nous besoin d'en savoir tant ? Dieu a ses desseins ; mais il veut nos travaux et bénit les bons désirs. C'est pourquoi mon tourment des jours et des nuits est de savoir comment sera sauvé le Yun-Nan.

Quand je quittai la France, je ne pensai qu'à être déposé sur ces lointains rivages, sauver une âme et mourir ! Mais l'ambition croît avec l'âge, et je rêve aujourd'hui la conversion de tout le Yun-Nan. Je crois possible l'extirpation des sarrasins, la répression des barbares, la victoire de la foi sur l'idolâtrie. J'attends ce grand travail de la bénédiction divine, des secours de la Propagation de la Foi et des sucurs des ouvriers apostoliques. Oui ! Dieu fera cela, et peut-être ce triomphe n'est-il pas éloigné. J'espère que nos bonnes Carmélites, qui se partagent le soin du salut des peuples infidèles, n'oublieront pas ma chère mission. La prière est un secours si puissant !

Cependant, la seconde sœur de Godefroy, que nous avons vue si heureuse d'entrer au Carmel, ne devait pas séjourner longtemps sur ces hauteurs tant désirées. Le divin Epoux n'allait pas tarder à l'appeler aux collines éternelles.

Malgré les joies de son fervent noviciat, sa santé s'altéra très vite. Elle avait pris l'habit le 3 décembre 1864, en même temps que sa sœur Justine recevait le voile des mains de Mgr Gay. Mais bientôt la poitrine fut atteinte, et le mal fit de tels progrès que le médecin jugea indispensable un changement d'air. La novice conçut un immense chagrin. Jules, vicaire de Saint-Hilaire, habitait avec ses parents. C'est à ce foyer que la Sœur Marie de la Croix vint s'abriter.

Elle languit quelques mois, donnant à tous

le spectacle d'un courage héroïque et d'une admirable soumission. Transportée à Paizay, elle s'y endormit doucement, le 29 août 1865.

\*\*\*

Les années 1867 et 1868 furent pleines de travaux considérables et couronnées d'importants résultats. C'est à son frère qu'il en adresse le récit. Celui-ci, atteint d'un mal de tête opiniâtre, avait dû quitter son vicariat laborieux pour l'aumônerie des Petites-Sœurs des Pauvres établie sur la paroisse même de Saint-Hilaire de Poitiers.

C'est là que Dieu le prendra, après dix-huit ans d'un fructueux ministère, pour l'amener aux Augustins de l'Assomption.

Le missionnaire lui écrit, le 30 novembre 1867 :

Cette lettre-ci, cher frère, n'est qu'un signe de vie, une feuille d'arbre livrée au vent, une nouvelle lointaine confiée aux flots, un souvenir d'amitié à toi et à Justine, un regard aux rivages de la patrie, une consolation à nos vieux parents. Je vous écrirai bientôt en grand ; je me mettrai en frais, il y aura de l'éloquence, des exploits, des aventures ; aujourd'hui, pris au dépourvu en la visite d'une malade, harassé de fatigue, surchargé de besogne, je me sens l'imagination froide.

J'aurais pourtant beau devis à tenir, cher frère, ce serait merveille ; mais veux-je rester coi pour aujourd'hui, te réservant long récit par après. La dernière lettre de notre chère Carmélite m'apprit que tu desservais les Petites-Sœurs des Pauvres. Mon Dieu ! tu me donnes envie d'être aumônier. Je t'imagines au paradis, emmy les anges. Ah ! dis-leur bien que je les aime à tort et à travers. Leur œuvre est belle et grande. Le paganisme n'inventa jamais rien de pareil, et le christianisme lui-même ne l'enfanta que bien tard ; mais chacun des chefs-d'œuvre de Dieu se produit à son heure.

Je vois que Justine a bien soin de mes affaires ; Grand Dieu ! quel cœur en cette vierge ! Et mon père, quel gentilhomme ! Il parle comme Henri IV : « Deux mille francs ! dit-il, je t'envoie deux mille francs ! » Ah ! vive Dieu ! puissé-je convertir autant de païens qu'il y a de sols en cette somme !

Cette année-ci, la Providence bénit manifestement nos entreprises et me rend plus vaillant que jamais. Je puis courir deux jours et deux nuits de suite à pied, à cheval, par la neige, la brume et les vents. Je ne tousse non plus qu'un renard, et ne m'enrhume non plus qu'un lion. Je mange et besogne âcrement. Vive Dieu ! cher frère, pour rien au monde ne voudrais forligner. Hier ençore, je fis six lieues au pas de course et ne pris qu'un repas dans tout le jour : demain, il me faudra recommencer par monts et vallées.

Je prêche aux infidèles d'un ton bref et décidé, je leur dis : « Vous êtes païens et moi chrétien ; venu d'outre-mer tout exprès pour vous apporter une nouvelle, à savoir que vos religions sont fausses, si bien que vous perdez vos âmes à jamais. Vos religions sont si fausses que vous n'y croyez pas vous-mêmes ! Qui d'entre vous oserait jurer que ses dieux sont vrais ? Vit-on jamais mourir un païen pour protester de la vérité de sa créance ? Non seulement vous ne passeriez point les mers pour propager vos superstitions, mais feriez-vous bien dix pas dans l'espoir d'un prosélyte ? Nous autres chrétiens, c'est bien différent, moi et mille autres accourons d'Occident pour vous convertir ; nous quittons tout ; nous ne craignons pas la mort, nous mourons volontiers pour notre religion ; des milliers et des millions d'hommes ont donné leur vie pour le Dieu que nous annonçons. »

D'autres fois je leur dis : « Peuples du Milieu, ou je suis fou ou j'ai raison et vous avez tort ! Si vous découvrez en mon devis quelque trace de folie, je vous permets de ne pas croire ; si, au contraire, vous me trouvez sain et sauf de corps et d'âme, comme je suis, croyez, faites-vous chrétiens ! » Cher frère, ces pauvres païens ne trouvent rien à répondre.

Quelques-uns croient, comme saint Denis et la sainte dame Damaris. D'autres, hélas ! en grand nombre, demeuurent dans l'infidélité.

Parfois, j'ai prêché avec enthousiasme ; il y avait de la vie, de l'entrain dans mon devis ; je pressais mon païen par toutes sortes d'arguments, il demeurait sans réplique ; vous auriez crié victoire. Pas du tout ! Le Chinois est apathique, il trouvera toujours des raisons pour rester dans les lacs du diable. J'ai rencontré en nos montagnes certaines figures candides qui révèlent une âme naturellement droite ; avec ceux-ci, j'y vais plus rondement. Ils sont singulièrement frappés de me voir apitoyer sur leur sort ; pauvres gens, qui n'avaient pas pensé qu'ils fussent malheureux !

En tout cas, rien n'est plus difficile que la conversion des hommes, œuvre divine, pour laquelle Justine, du fond de son cloître, travaille plus que moi, peut-être ! C'est l'ordination de la Providence, qui, n'ayant point trouvé de résistance en la création du monde, a tant travaillé en sa réparation.

Je vous ai dit souvent que le missionnaire est heureux comme un roi ; jugez plutôt. Des chrétiens du Sut-Chuen, qui n'ont pas toujours leur missionnaire sous la main, m'envoient prier de visiter deux de leurs malades, à trente lieues et plus de mes dépendances. Imaginez-vous comme j'ai chevauché ! Six jours le pied dans l'étrier, sans relais. Aujourd'hui, nouvelle joie ! Une fille au teint bruni, tête et jambes nues, type de bohémienne, vient chercher asile au giron de l'Eglise ; elle veut se faire chrétienne. Pour prouver qu'il n'y a point d'empêchement, elle me raconte avec sang-froid comment son mari se pendit l'an passé. Pauvre fille, elle a l'air naïf et bon ! Bien, va, sois chrétienne ! Travaille, étudie. Dussé-je vendre mon pourpoint, je te veux arracher aux mains du diable !

Cette lettre est la seule que nous ayons en cette année 1868. L'apôtre la passa tout entière en travaux et en courses pénibles. Les fatigues

furent même si considérables que sa santé en ressentit un fâcheux contre-coup. Il écrit, à la date du 1<sup>er</sup> janvier 1869 :

BIEN CHERS PARENTS,

J'ai passé, cette année, la fête de Noël dans la *plaine des Jongs*, où je donnai la retraite à nos chrétiens. En cette nuit célèbre, il y a de l'enthousiasme par toute la terre. Nous eussions cru retrouver les environs de Bethléem. Nos montagnards dévalaient de tous les alentours. Les fortes femmes chinoises, leurs nourrissons sur le dos, arrivent par petits groupes ; les enfants apparaissent sur les sommets et se défilent à la course ; les vieillards, au pas cadencé, descendent, sondant l'âpre sentier avec leurs longues pipes. Nos jeunes gens avaient des pétards et des flûtes ; nous annonçâmes, à coups de canon, l'entrée en l'ost de ce monde de notre Sauveur, ceint du baudrier de notre misérable nature.

Pour moi, je demeurai tout le jour à entendre les confessions. Quand ce fut sur le minuit, et qu'ayant satisfait à la dévotion de mes chrétiens, il ne me resta plus qu'à me préparer à la Messe, alors votre souvenir, chers parents, me vint tout incontinent à l'esprit. Je priai notre cher Seigneur en son berceau de guérir Jules, afin que, devenant fort et généreux, il rende, si possible, plus de gloire à Dieu. Je recommandai ma chère Carmélite si fervente, mes bons parents, déjà couverts d'années.

En cette nuit de Noël, personne ici ne se livre au sommeil. Assis autour du feu, nos chrétiens chantent des cantiques, comme au temps de mon grand-père. Nos maîtres d'école discourent sur l'humilité, le mépris des richesses, toutes choses, selon les proverbes de tous pays, plus aisées à dire qu'à mettre en pratique. En ces réunions, quand il se trouve des païens, nos docteurs les exhortent fortement à se convertir. Il est parfois difficile aux païens de résister à cette sorte de doctrine.

Ce fut ce qui eut lieu cette nuit même. Un jeune homme adora. Je craignais qu'il n'eût été influencé

par le nombre, et que sa conversion ne fût que de révérence. Aussi, au sortir du confessionnal, lui dis-je en style de saint Remy :

— Sache bien, jeune fils du peuple aux cheveux noirs, que dorénavant tu devras adorer ce que tu as brûlé, et brûler ce que tu as adoré !

— Je le veux, répondit-il simplement.

D'autres païens virent nos cérémonies par la porte. Une famille promet de se convertir bientôt. Puisse Dieu leur toucher le cœur, ainsi qu'il fit à Witiking !

La famille en laquelle nous passâmes cette fête est d'antique souche chrétienne. Deux frères, respectables vieillards de quatre-vingt-dix ans, la tête couverte de heumes en poils, assistèrent à tous les offices de la nuit et de la matinée. Dans les intervalles, ils racontaient des histoires du passé. Je les entendis célébrer les vertus, les mortifications, les travaux apostoliques des anciens missionnaires du Yun-Nan. Ils avaient vécu au temps des persécutions. Ces deux frères ont, en effet, confessé la foi dans les prétoires, gémi dans les prisons et souffert avec les martyrs.

Notre chère Carmélite interrompt quelquefois ses lettres pour voler aux exercices de son couvent ; moi de même, je suis parfois obligé d'ajourner la fin de mon devis, pour courir au soin de mon troupeau. C'est ce qui vient de m'arriver. Un jeune homme emporte mon autel, je le suis à cheval.

Grand Dieu ! quel temps ! Au revoir...

Je visitai Pou-cul-tou. La chrétienté est petite et pauvre ; la maison où je fus reçu, étroite et ouverte à tous les vents. Une pièce me sert d'écurie, de cuisine, de chambre à coucher et — le dirai-je ? — de chapelle. Vous croyez peut-être mon hôte un pauvre journalier ! Vous n'y êtes pas. C'est un médecin, s'il vous plaît, homme distingué, aux belles manières, au langage fleuri. Les jours de marché, vous le verriez aligner sur des tréteaux cinquante bocaux de pilules. C'est un excellent chrétien ; il me reçut à plein cœur.

En parlant, j'emmenai avec moi un pauvre

aveugle qui me pria à genoux de le recevoir en ma colonie :

— Viens, lui dis-je, ému jusqu'aux larmes de sa profonde misère ; viens, tu tourneras la meule et tu mourras en paix ! Mais sache bien, ajoutai-je, que tu dois cette faveur à mes bons parents qui viennent de m'envoyer une grosse somme !

Un éclair de joie passa sur son front ridé, et des larmes mouillèrent ses paupières éteintes. Quel service vous rendez à ce vicillard, chers parents ! Certes, il ne sera pas des derniers à vous bénir en d'éternelles actions de grâces.

Ne manque pas, cher frère, de me recommander à notre Sœur Marie-Xavier, d'autant que je suis quelque peu souffrant et n'ai guère de patience.

Le mal dont parlait notre héros à la fin de sa dernière lettre, ce mal, résultat de tant de fatigues, détermina Mgr Ponsot à se priver, pour un temps, de son bon auxiliaire. Les médecins chinois ne connaissaient rien à ce mal, et le retour à Chang-Haï fut imposé à notre apôtre :

Il m'a fallu plier ma tente, mon cher frère, écrit-il à Jules, le 1<sup>er</sup> juillet 1869. Est-il possible de guerroyer sans recevoir quelques blessures ? Transporté aux Invalides, je sens que mon séjour ici me sera profitable en plusieurs points. Mais je me hâte de dire que la maladie n'est point dangereuse et n'attaque pas le fond de la constitution. Il s'agit d'une sensation de froid aux entrailles, si douloureuse par moments que je n'ai pu résister. Le médecin français lui-même n'en comprend guère la cause. Ce ne sera rien, vive Dieu ! et dans quelques mois je retournerai, plus vaillant, dans mes montagnes.

Je suis donc à Chang-Haï. Ici déjà on commence à retrouver quelque chose de l'Europe. La rade est couverte des grandes nefes des fils de Japhet ; les rues encombrées de chevaux et des voitures de négociants anglais. La nourriture est plus fortifiante, et dix ans de cuisine chinoise ne m'ont point fait oublier le goût des mets préparés à l'euro-

péenne. On nous apprend ici de tristes nouvelles de notre chère France. Il nous semble qu'elle tombe bien bas. Ah! que nos Français deviennent petits, depuis qu'ils vont à l'incrédulité! J'ai bien peur qu'ils ne se fassent bientôt croquer par ces « mangeurs de chandelles », comme dit Veuillot. Pauvre France! Pauvre France!

J'entends dire qu'elle n'est pas merveilleusement représentée dans ces ports de mer éloignés. Elle n'a guère que les missionnaires à glorifier son nom et soutenir son influence : encore feint-elle souvent de ne pas le savoir! Que l'Angleterre brille dans le monde par ses marchands et ses navires, je le veux bien ; mais, de grâce, que la France garde son rôle civilisateur! Elle envoie sur toutes les plages ses missionnaires, mais qu'elle ne fasse pas difficulté de prendre partout leur parti ; c'est une de ses gloires que, humainement, elle ne peut méconnaître.

Une grande erreur des gouvernements d'Europe est de vouloir traiter avec les Chinois comme ils le feraient avec toute autre nation civilisée. Ce n'est pas cela. Les Chinois ne sont pas des Castellans. Ils sont traîtres et félons, autant que les Européens sont galants hommes. Ceux-ci se laissent payer de bonnes paroles, mais les Chinois se jouent des traités, mentent à leurs plus solennels engagements sitôt qu'ils y trouvent avantage, et persécutent les chrétiens et les missionnaires, en dépit de toutes leurs promesses. N'a-t-on pas vu récemment sept ou huit des nôtres massacrés en Corée, deux ou trois au Sut-Chuen ?

Au mois de septembre 1869, la maladie de Godefroy avait cédé devant les remèdes, à l'influence d'une nourriture meilleure et d'un indispensable repos, et plus encore aux prières de la sœur Carmélite. Mais déjà le désir de revoir le Yun-Nan tourmentait le cœur de l'apôtre ; ses confrères l'attendaient ; ses chrétiens s'informant de lui répétaient : « Quand donc reviendra notre bon Père Ho-ié ? »

Le 23 septembre, il quittait Chang-Haï, emmenant avec lui douze missionnaires, récemment arrivés d'Europe.

\*\*\*

Grande fut l'allégresse de Godefroy de revoir son Yun-Nan ; plus grande encore, si possible, la satisfaction de son évêque, de ses confrères et de ses chrétiens. A peine arrivé, notre héros reprit sa vie de dévouement et d'aventures. De Long-Ki, il adresse à sa sœur les pages suivantes :

Tes chères lettres m'arrivent ensemble. Comme on ne cherche point en tes écrits les nouvelles du siècle, les dates importent peu ; mais on y respire un parfum de piété qui vaut bien toutes les odeurs du monde. Je te vois l'esprit tout plein de vos pieuses lectures et instructions du Carmel ; ici on nous abreuve de chinoïseries du matin au soir.

A peine parvenu dans mon district, il m'a fallu traiter une foule d'affaires religieuses et civiles. En six mois d'absence, nos indigènes, qui ne peuvent vivre sans se créer des embarras ni mourir tranquilles s'ils ne laissent à leurs enfants des affaires embrouillées, s'en étaient fait de toutes sortes. Un païen s'était pendu dans le voisinage ; les gens d'alentour en sont tous responsables ; curieuse législation ! Les satellites arrivent ; voici les chrétiens aux abois ; il me faut aider à démêler l'affaire. Ah ! les brigands ! J'ai là ma carabine ; il me prend envie de résoudre le cas à coups de fusil ! Un filou dépasse-t-il les limites de son terrain, s'emparant du champ d'autrui ? Voilà encore deux familles chrétiennes dans les transes ; il les faut soutenir et consoler. D'autres sont en discorde, il les faut arranger, et c'est toujours au vieux Ho-ié qu'on s'adresse. « Le vieux est arrivé ! » dit-on partout. Le vieux est arrivé ! Ai-je donc vieilli avant l'âge ? Tout le monde m'appelle le vieux ; ils me feraient croire à mes soixante ans !

Mon retour au Yun-Nan, long et périlleux, a été pourtant favorisé par un très beau temps. J'ai remonté, pendant plus de sept cents lieues, le cours immense de ce grand Fleuve Bleu, qui descend du Thibet par le Yun-Nan jusqu'à Chang-Haï, où il se jette dans la mer. Souvent les jeunes missionnaires emploient trois mois pour cette traversée : en cinquante jours je conduisis ma petite troupe jusqu'aux frontières du Yun-Nan. Partout, sur la route, je trompais l'œil des Chinois les plus exercés. Je les entendis souvent se dire entre eux : « Celui-ci n'est pas Européen ; c'est l'interprète ! »

Parfois on se groupait autour de nous, et je prêchais la doctrine à ces pauvres païens :

— Voyez, leur disais-je, ces jeunes hommes qui laissent patrie, amis, parents ; ils n'ont qu'une voix pour vous annoncer la vérité : Si vous ne les croyez pas, à qui croirez-vous ?

— Vous avez le *chic*!... Père Chicard ! me disait Mgr Forie.

Ah ! ce n'est pas tout. Il faut être un saint pour convertir et sauver les âmes !

Le 1<sup>er</sup> juillet 1870, il écrit à son frère :

Quel dommage, mon cher Jules, que tu ne sois pas ici ! Comme je te guérirais promptement de ton mal de tête ! Après un repas très frugal, je te donnerais Fleur-de-coursier, et nous irions, par ces monts superbes, voir les nues sous nos pieds. Tu n'imagines point sans doute que je vais me promenant doucement sur paisible monture. Non, certes ! j'ai deux chevaux qui ressemblent à des lions. Nul chasseur du Poitou n'en a de plus rapides pour courir le cerf et pour suivre le chevreuil. L'autre jour, un peu pressé de rentrer au logis, je fis dix-huit lieues dans une demi-journée, sans quitter l'étrier.

Mon frère d'armes, le P. Parguel, aux bras d'airain, homme belliqueux depuis son enfance, véloce à la course comme le tigre des montagnes, ne cesse de me persécuter ; il veut à tout prix une carabine et un revolver, avec cinquante livres de poudre

française, car la poudre chinoise est mauvaise, et sans poudre d'Europe, les fusils sont inutiles !

— Avec votre négligence à vous tenir armé, me dit-il, je ne réponds point de vous, vienne une révolte des barbares ; oui, votre insouciance me stupéfie !

Eh bien ! cher frère, contente-le donc, et moi en même temps ; envoie-nous ces armes et de la poudre. Nous trouverons bien quelque jour l'occasion de te payer !

Nous nous sommes entendus, le P. Bourgeois et moi, pour faire notre retraite à la résidence de notre bon vieux seigneur et père, qui, pendant ces jours, nous lit les gazettes et nous apprend les vieilles nouvelles de France. On tire des plans, on lit une homélie que Mgr Pie prêchait il y a deux ans, et cela nous paraît tout neuf. Parfois, notre hôte va extraire un flacon de vin de Portugal, on en boit une goutte pour faire descendre un morceau de fromage.

Nous avons, vous le voyez, toutes sortes d'agréments.

L'intérieur de la province se pacifie. Notre P. Dumont, un valeureux Lorrain, va porter ses armes dans l'intérieur, en sorte qu'il ne restera plus auprès de notre bon vicaire apostolique que les PP. Bourgeois, Parguel et moi, pour tenir nos places fortes et veiller aux frontières de la foi.

Grand Dieu ! quand répandrez-vous votre esprit sur ces masses inertes pour en faire jaillir des moissons de chrétiens ? L'autre jour, j'ai baptisé un vieux couple. La femme, matrone de distinction, avait un furoncle au sein : elle fit vœu au Dieu du ciel d'embrasser la religion si elle recouvrait la santé. En même temps, une malheureuse catéchumène, atteinte du même mal, faisait, au contraire, des prières aux idoles pour obtenir guérison. Ce fut comme un miracle. Celle-ci mourut et fut emportée loin du sein d'Abraham ; notre matrone, au contraire, revint promptement en santé et tint promesse.

Son mari, versé dans l'étude des lettres, lui

donna des leçons de doctrine tout en apprenant lui-même son catéchisme. En peu de temps ils se rendirent tous les deux capables et dignes du baptême. Ils vinrent me trouver pendant la visite aux chrétiens. Je les connaissais à peine de nom, mais, les voyant pleins de foi, je dis en me tournant vers l'assemblée des fidèles : *Numquid aquam quis prohibere potest?* (1) Et, à la grande joie de tous, je leur administrai, incontinent, le sacrement de la régénération.

Le P. Parguel, qui est un guerrier redoutable et qui aurait pu dans les batailles mettre, comme certain héros chinois, une sonnette à sa ceinture, afin d'avertir qu'on se tint sur ses gardes, se compose une chrétienté avec des éléments assez disparates.

— Ma paroisse, dit-il, et mon district se forment comme les anciens peuples ; les commencements en sont obscurs !

Il m'appert de jour en jour que la conversion de l'infidélité est une œuvre de longue haleine. Les chrétientés, si j'en excepte çà et là quelque coup rare de la Providence, s'amassent comme la richesse, doucement et péniblement. Compter sur les multitudes affluant dans le sein de l'Église serait merveilleusement consolant, mais c'est un cas exceptionnel et quelquefois aussi éphémère que les fortunes subites.

Dans une lettre à sa sœur, écrite à la même époque, le missionnaire indique le but qu'il poursuit :

Les études que je fais en ce moment me seront très utiles. En Chine, l'art de bien parler, de s'énoncer avec éloquence et autorité, est fort prisé de tous. Tu verrais beaucoup de pauvres Chinois, mal vêtus, et souvent d'une classe moyenne, capables de faire des avocats et de tenir toute une foule suspendue à leurs lèvres. Autrefois, j'avais dans mon district

---

(1) Act. x, 47.

un vrai Chrysostome. Par malheur, c'était dans les affaires temporelles qu'excellait son talent oratoire. Je ne crois pas ce génie si vulgaire en France qu'en Chine.

L'allure d'un sermon chinois est bien différente de celle d'un discours français. Les gestes ne sont pas interdits, mais il faut en user sobrement. L'action oratoire est toute dans le débit. C'est le cas de dire que le ton fait la chanson. J'aime beaucoup la langue chinoise ; elle a des beautés singulières, et l'esprit du peuple permet une certaine licence d'expressions qui favorise l'énergie et la rondeur du discours. Le ton et la marche de la phrase, qu'il faut avoir saisis sur les lèvres des vrais Chinois, donnent au devis une force merveilleuse. Je compose un petit sermon chaque semaine. J'y mets tout ce que je puis extraire des bons livres latins, français et chinois, en fait de vérité et de bonne élocution.

Ma plus grande satisfaction sera d'avoir expliqué l'Évangile en le style et sur un ton que n'aurait pas reniés Confucius. Nos chrétiens se tiennent debout, avec une grande attention. Il n'est pas rare de les voir pleurer. Les larmes, au reste, sont faciles à ce peuple. Tu verrais un pécheur sangloter en se confessant, et tu le croirais un saint Augustin. Prends garde ! En Chine cela ne prouve rien.

Nous n'avons ici ni musique, ni chant, ni lutrin. Je me trompe, nos Chinois chantent tous à tue-tête, hommes, femmes et enfants. C'est leur manière de prier, ils y prennent un goût infini.

J'ai ouï chanter la Messe par nos confrères, doués d'organes magnifiques ; on voyait sur la figure de nos Chinois qu'ils n'y sentaient rien et qu'ils avaient impatience de mener le chœur. Ils passent de longues heures à genoux sans se fatiguer et crient à gorge déployée. Ceux qui ont la plus forte voix se croient, sans nul doute, les plus vertueux.

Ce matin, j'ai béni deux mariages. Les jeunes filles, nouvelles chrétiennes, étudiaient la doctrine depuis six mois à mon école, et les jeunes gens se préparaient aussi dans ma maison. Ces œuvres

nous sont familières. Enfin, le jour que j'avais fixé pour la cérémonie arrive. N'imagine pas une suite pompeuse de parents et d'amis, conduisant en habits de fête les fiancés à l'autel. Rien de tout cela.

Nos deux couples, vêtus comme aux jours de travail, s'étaient mis à genoux sur un banc, comme des coupables qui attendent leur sentence. Chacun avait soin de tourner à moitié le dos à son fiancé respectif. Quand ils prévirent le moment fatal où j'allais demander leur consentement, les uns de se prendre le nez dans les doigts, sous prétexte de se moucher, les autres de se cacher la figure dans l'ouverture des manches. Vois-tu la beauté du coup d'œil et la bonne grâce de ces groupes ? Enfin, lorsqu'ils durent se joindre les mains, ce fut plus curieux encore, chacun ayant eu soin de dissimuler sa droite dans l'ampleur de ses vêtements.

C'est la coutume des Chinois. Il faut faire ces grimaces-là et c'est très beau ! Puis les filles pleurent ; elles commencent même leurs jérémiades dès la veille. Moi, qui étais simple dans le commencement, je leur disais : « Tu es bien bonne de pleurer ; si tu ne veux pas te marier, libre à toi ! » Mais c'est l'usage.

La mère des garçons apporta ce matin deux bagues à ses brus. J'aurais envie de te les envoyer comme modèle : elles ont coûté deux liards pièce. En partant, les deux garçons me demandèrent chacun une image. Je leur fis force morale, leur donnai à tous de la farine de maïs cuite, puis ils s'en retournèrent, emmenant leur femme chez eux.

\*\*\*

C'était l'heure où de cruels fléaux, châtiments mérités, s'abattaient sur notre patrie. Les nouvelles de nos désastres arrivaient avec leur tour sur le monts du Yun-Nan, mais qu'elle douleur cuisante elles apportaient à notre chevalier ! Quelle colère elles faisaient bouillonner dans son cœur !

Inquiet de n'avoir reçu aucune lettre depuis plusieurs mois, il écrit à ses parents, à la date du 20 mars 1871 :

Si la foi, la raison et le temps ne calmaient les plus grandes douleurs, je n'aurais que des larmes à vous offrir, que des lamentations à faire entendre. J'avais, toute ma vie, entendu parler de l'amour de la patrie : aujourd'hui seulement je sais ce qu'est cette passion. Tant que notre France se tint à la tête des nations, je ne sentis pas tout cet amour ; mais, dès que je la vis aux prises avec un ennemi victorieux et implacable, des fureurs me passèrent par toute l'âme et je regrettai amèrement, pour la seconde fois, de n'être pas à mourir à Patay ou à Loigny, avec les débris de nos braves.

Maintenant, que devenez-vous ? Les nouvelles sont fort rares, à la distance où nous sommes ; vous serez déjà en paradis lorsqu'on nous apprendra que vous êtes indisposés. Quoi ! tout ce qui a du sang français ne se lèvera-t-il pas comme un seul homme pour chasser l'étranger ? Vous devenez donc Chinois ? Vraiment, vous tombiez en quenouille, pendant cette triste période de Bas-Empire !

Ici, nous sommes quelques Français, les P. Bourgeois, Parguel, d'autres et moi. Avons-nous dit : « Ouvrons une chrétienté ! » Nous sommes aussitôt en route. « Entrons dans tel pays ! » Nous voilà le pied dans l'étrier. « Arrêtons ces brigands ! » L'on nous voit, sans retard, dans quelque ravin, en sentinelles perdues. « Les barbares sont chez moi, arrivez ! » Et l'on arrive. Quand il s'agit de la patrie, vaincre ou mourir devrait être le dernier mot de chacun, et le signal d'une effroyable levée de boucliers.

Je disais au P. Parguel : « Puisque toute l'Allemagne s'est jetée sur la France, et que le péril n'est pas ordinaire, ne pourrait-on pas donner les villes à garder aux femmes, et appeler tous les hommes dans la plaine ? » Autrefois, ma mère, jeune encore et gardant les brebis, poursuivait les loups avec sa quenouille, et leur faisait lâcher leur proie. N'y

a-t-il plus de femmes fortes en France, depuis que Duruy leur apprend la philosophie et qu'on leur bâtit des lycées ?

Une réflexion contribue à calmer ma douleur : la justice divine est là ! La punition était méritée, puisque la France se déchristianisait et que ses péchés avaient irrité le ciel. Pourquoi aussi tant d'inertie à secourir Rome et le Saint-Père ? Napoléon III et son gouvernement en savaient-ils donc plus que Charlemagne et saint Louis en matière de politique ?

Pendant que nous gémissons de si lamentables défaites et navrantes défections, le bon Dieu voulut nous mettre en communion de souffrances. Nous aussi, nous eûmes la guerre et des persécutions. Les barbares sont venus et ont ravagé le pays pendant deux mois. Nous n'avons perdu, cette fois, que deux ou trois chrétiens, mais l'ennemi le paya cher ; plusieurs demeurèrent sur place, et la terre que nous leur donnâmes, ils la garderont longtemps.

Volontiers j'eusse amené 400 000 Chinois au secours de la France, mais qu'est-ce, du Chinois ? Un type de lâcheté, vraie chair à canon, bon à rien ! Mon Dieu ! qu'il y a peu de ressource dans le Chinois. et qu'il est difficile d'en faire un héros ! Nous en avons fait, ces jours-ci, une expérience complète. Certes ! si la foi ne nous soutenait au milieu de nos arides labeurs, l'apathie des païens, l'inertie des chrétiens, seraient bien capables de déconcerter notre zèle ; mais non, vive Dieu ! travailler jusqu'à la fin, et mourir dans le sillon, voilà ma devise.

\*\*\*

Au commencement de l'année 1872, Dieu, de nouveau, visita son serviteur. Une maladie sérieuse, devant laquelle la médecine chinoise se déclarait impuissante, ramena, malgré lui, notre héros à Chang-Haï. Le 25 avril, il adresse, de cette ville, la lettre suivante à ses parents :

Je voulais vous cacher mon nouveau voyage. mais c'est impossible. Un mal insignifiant, que le

médecin déclare n'être pas grave, en est la cause. Ai-je beaucoup de mérite ? Je ne le crois pas. Les lettres de Justine me découvrent son intérieur et m'émerveillent. Ah ! je suis à mille lieues de ta perfection, ma chère sœur, et tu as bien raison de prier pour mon avancement. Tiens ! veux-tu avoir de moi une idée claire et précise ?

Figure-toi un vieux routier qui ne pense qu'à guerroyer, n'a peur de personne, pas même du diable, mais craint les maladies et les infirmités comme le loup : lequel routier ne se figure pas qu'on puisse vivre sans un cheval, une carabine et le grand air. Au reste, comme par ailleurs il a grande foi, sait que le paradis ne se donne pas pour rien, il tâche bien de se tenir là, à faire quelques oraisons et patenôtres. Bref, il n'est content que quand il a le pied dans l'étrier pour la gloire de Dieu, parce que, en ce cas, il y a excuse, même à abrégé son oraison. Le bon Dieu, qui voit bien cela, me donne des mortifications *ad hoc*. Sur le moment je les reçois comme un loup débusqué d'un fourré. Le P. Bourgeois dit bien que la vertu finit toujours par triompher, mais, lui aussi, ne voit pas toutes les tempêtes qui précèdent le beau temps.

Enfin, ma chère sœur, recommande-moi aux prières de ta chère religion ; fais, par ton aide, que je sois un saint, mais à cheval, et toujours gaillard. Y vois-tu clair, cette fois-ci, dans mon intérieur ?

Ah ! je sais bien le bonheur de la souffrance, mais je n'ai pas assez de cœur pour dire : « Crucifiez-moi ! » J'ajoute : « Seigneur, s'il y a moyen de se sauver en guerroyant, rouvrez-moi les barrières. » Je vous prie de ne point penser à me faire revenir en France. Je ne veux pas, à mon âge, laisser à la postérité cet acte de faiblesse. N'y pensons plus ; n'y pensons jamais !

Jules m'écrit que nos chères Carmélites de Niort m'aiment comme un frère. Grand Dieu ! une des spécialités de ma nature sauvage est de beaucoup aimer ; même j'irais trop loin en matière de dilection ; assure-les bien que ton frère ne restera point

en retard, et que même je vais outre, si toutefois un missionnaire peut avoir plus de cœur qu'une Carmélite, ce qui n'est pas facile.

Or donc, me voici de nouveau transplanté. Il y avait de quoi me faire mourir, car, tout faible arbrisseau que je sois, j'avais jeté sur nos montagnes du Yun-Nan des racines gigantesques. Vous autres, chères Carmélites, vous êtes très habiles à prier, eh bien ! priez donc Jésus, votre cher Epoux, qu'il me ramène tantôt à mes chères montagnes brumeuses. Ici rien ne me touche. Toute cette activité brutale des gens qui courent après la fortune, pressés comme des commissionnaires, me porte sur les nerfs ; la hauteur de leurs maisons auxquelles je ne suis plus habitué me rapetisse ; la fumée de leurs vapeurs, les hurlements de leurs machines m'importunent et tout ce bruit m'agacé.

Ce monde de marchands, ces richesses des quatre mers, les palais de ces fiers colons, la nourriture généreuse de l'Europe, ces vaisseaux pompeux, ces étalages magnifiques, rien, rien ne vaut les autres, les ravins, les cris des panthères et des corbeaux de ma chère mission. Oh ! mon Yun-Nan ! Qu'on me rende mon Yun-Nan !

Avant de descendre à Chang-Hai, j'allais être envoyé dans un nouveau district, que Monseigneur considère comme le plus beau de la province, quand, dans l'horreur d'une profonde nuit, m'a été décoché ce mal que je suis venu guérir ici. En ce nouveau poste, j'aurais eu sous ma main de grandes villes, de vastes campagnes, près de mille chrétiens, et un prêtre chinois pour vicaire. Trois vierges de mes écoles, presque dignes de devenir des Carmélites, m'avaient dit : « Nous vous suivrons et nous aurons des écoles plus florissantes que jamais ! »

Oh ! que Monseigneur me réserve ce district ! Il y aura beaucoup de bien à faire, de longues routes à courir, des sueurs à verser, des écoles à entretenir, des églises à élever, bref de grandes besognes, de nobles travaux. Mais priez, mes chères Carmélites, que Dieu me rende la santé, mon cheval et l'espace.

Arrivé à ce point, ma lettre resta deux jours en panne ; j'épiais, pour la finir, une petite brise d'imagination ; plus de poésie, mais le doute ; plus d'élan, mais la crainte ! Me voici donc blessé, impotent, piteusement désarçonné, comme un pauvre chevalier venant de Palestine : à brief dire, me voici en prison ! Dieu voudra-t-il que je retrouve ma santé, que je retourne dans mon Yun-Nan ? Cette crainte est plus cruelle que la réalité. Cependant je sens toute mon âme dans mon corps, et tout mon cœur dans mon âme. Les médecins paraissent tranquilles, mais le bon Dieu, lui, qu'en décidera-t-il ? Espérons ! Il est si bon, et toi, ma bien-aimée sœur, si habile à prier. Je sens que sans le Yun-Nan, sans ma mission, je ne suis rien.

Tel qu'à l'âge de dix ans je ne pouvais quitter la maison paternelle, ne fût-ce que pour une nuit, sans pleurer, de même, aujourd'hui, je ne puis m'éloigner de ma patrie adoptive sans verser des larmes. Je pense à tout moment que mes compagnons d'armes sont et vivent sous la tente ; je me trouve ici tout honteux, désarroyé, navré, misérable, et je dis au Seigneur : « Mon Dieu, mon cher Seigneur, chacun sa spécialité ! Moi, je ne vois pas bonnement que je puisse me sanctifier en cet état. Avec ce caractère que vous m'avez donné, il me faut mes montagnes, mes chrétiens, mes païens, ma mission, et je ferai en sorte que le diable n'ait pas à s'en réjouir. » Finalement, j'en reviens pourtant à dire : « Mon Seigneur, que votre volonté soit faite ! Mais si, dans les trésors de votre miséricorde, il y avait un moyen de me tirer des mains de cette ennuyeuse maladie et de me renvoyer guerroyer le diable là-bas, je vous en bénirais dans l'assemblée des saints ! »

Telle est la fin de toutes mes méditations, quelque chose comme un rugissement... Une fois que, au Carmel, vous me saurez aux fers, je compterai ma guérison comme à peu près assurée.

Le 29 août 1872, il écrit à sa sœur :

Décidément je quitte Chang-Hai et cette fois

encore à la tête d'une belle troupe de nos confrères. Mon vieil évêque ne reçoit pas de nouveaux missionnaires, mais ne sera pas fâché de revoir un ancien. Ah ! Dieu veuille que ce mal ne reparaisse jamais ! Le médecin le considère bien comme guéri, mais si le mal en lui-même m'effraye, la perspective d'un voyage de quatorze cents lieues, pour trouver un chirurgien idoine, m'épouvante comme la mort.



## CHAPITRE V

### Le Saint (1873-1887)

---

Le retour de notre héros dans sa mission marque dans cette vie une phase nouvelle, la dernière, hélas ! A partir de 1873 jusqu'à la mort de ce bon serviteur, son zèle devient plus ardent, sa charité plus vaste, comme le théâtre où elle s'exerce. L'homme intérieur grandit. La vertu de l'apôtre, en dépit de l'adresse avec laquelle ses lettres la dissimulent, perce à chaque ligne. Elle atteint son apogée, tout en gardant cette forme originale qui lui reste propre, et donne à cette physionomie de missionnaire un cachet si piquant.

A peine de retour dans son cher Yun-Nan, l'apôtre va se jeter dans les bras de son vénérable évêque. Le vieillard le reçut en pleurant, heureux de revoir un si bon ouvrier :

Ma chère sœur, écrit-il de Long-Ki à la Carmélite, j'avais apporté de Chang-Haï toutes sortes de curiosités. Je fus embarrassé de mes richesses comme on l'est généralement de la pauvreté, et n'eus point de patience tant qu'il me resta quelque chose.

La circonstance était favorable. C'était la fête de saint François Xavier et l'on célébrait le P. Bourgeois. Tous nos chrétiens étaient réunis. J'exhibai mes trésors aux regards de nos montagnards ravis ; j'eus plus de plaisir à les distribuer qu'à les garder pour moi. Chacun eut sa part : celui-ci un cadenas d'Europe, celui-là une éponge pour baptiser les

enfants païens en danger de mort, un troisième un flacon ; un cavalier reçut une cravache, un chasseur prit une poudrière, Monseigneur garda l'eau-de-vie, le P. Bourgeois les images, les autres confrères des livres, des horloges ; chacun eut la sienne, si bien que tout le monde fut content, et moi plus que personne. N'ayant jamais manqué de rien, je ne commencerai pas, au milieu de mes jours, à me défier de la Providence. Eh bien ! chère sœur, n'es-tu pas édifiée de moi ?

Monseigneur m'a confié un nouveau district, le fameux poste de Ko-Kouy. C'est le Chablais du Yun-Nan. Puissé-je en être le François de Sales ! Il y a beaucoup d'ouvrage et je me trouve en bonne volonté de bien faire, mais j'ai absolument besoin du secours de mes chères Carmélites pour micux paître ce nouveau troupeau, l'augmenter et devenir un saint. Le P. Bourgeois me disait ces jours-ci :

— Votre sœur, vos Carmélites et vos amis ne vous laisseront pas mourir, s'ils font tant de prières pour vous !

Ce district n'est éloigné de la résidence épiscopale que de quarante lieues. C'est l'affaire de deux journées sur mon cheval. Une haute montagne, la chaîne de Ly-Chan, nous sépare ; je dis à Monseigneur :

— Il n'y a plus de Pyrénées, je reviendrai souvent vous voir !...

Il se mit à rire, me bénit et m'embrassa. Je partis et passai par mon ancien district, où le P. Parguel me remplace. Quelle joie nous eûmes de nous revoir ! Mais j'avais hâte de gagner mon poste, et mon vicaire chinois me mandait à grands cris. Il fonde sur moi des espérances merveilleuses. Répondrai-je bien, chère sœur, à une attente si cordiale ? Oh ! puisque la carrière s'ouvre de nouveau pour moi, je vais, Dieu aidant, fêrir de grands coups d'épée à ces infidèles et mécréants, et j'espère que notre bataille ira mieux que la guerre de Prusse.

Le bruit de mon retour au camp s'était répandu. Je vois nos montagnards qui sortent partout

de leurs tentes, cases et cavernes ; on lance des pétards, le tam-tam retentit :

— C'est le Père qui arrive ! disent-ils. C'est le fameux Ho-ié !

\*\*\*

Nous avons vu combien il tardait à notre chevalier d'entrer dans la lice ; il avait hâte surtout de visiter sa chrétienté nouvelle. Après avoir mis sa résidence de Tchao-Tong en un état décent, il prit la route de Lan-Tsin.

Au temps où les rois s'en vont en guerre, écrit-il au mois d'octobre 1873, je quittai ma bonne ville de Tchao-Tong et pris, avec ma suite, le chemin qui mène dans les montagnes de Lan-Tsin. J'ouvrais la marche sur mon indomptable cheval à la crinière d'argent. Mon écuyer, huché sur ma grande mule et couvert de mes armes, me suivait de près, majestueux comme un sultan ; un troisième portait ma chapelle et mon léger bagage, et un autre ne portait rien.

J'avais ouï dire que la route tenue par mes prédécesseurs pour aller visiter les chrétientés était mauvaise pour les chevaux. Cette raison et le devoir de faire connaître partout notre religion, joint à cela le goût que j'ai pour les aventures, m'étaient des causes suffisantes pour chercher une autre direction. Nous voici donc en route. La voie que nous suivions est large et plane ; mon cheval voudrait dévorer l'espace ; mon écuyer ne m'abandonne pas, mais les porteurs me font languir.

Arrivé de bonne heure au marché de Tao-tien-pâ, j'attachai mon cheval à la porte d'un petit cabaret et entrai dans la maison, en attendant ma suite. Il m'y fallut passer la journée ; mes gens n'arrivèrent qu'à la nuit. L'un se plaignait des jambes, l'autre des reins. Je feignis de vouloir congédier ces lâches, mais ils se jetèrent à mes pieds pour me demander pardon.

Je fis dans cette auberge une rencontre agréable qui calma mon courroux. Dans la soirée, un jeune

cavalier d'un physique agréable et de manières très distinguées vint loger près de nous. Nous entrâmes en conversation. Ce jeune homme était très ouvert, fort aimable et plein d'intelligence. Je lui parlai sans feintise de la nécessité de se faire chrétien ; il prenait plaisir à m'entendre et me dit :

— Vous me découvrez des horizons immenses ; votre doctrine effraye et encourage en même temps. Quand vous serez de retour à Tchao-Tong, j'irai vous voir ; comptez-moi parmi vos amis. J'ai des connaissances dans le palais du général, je vous les conduirai : nous parlerons de religion et nous irons ensemble nous promener à cheval dans la plaine.

Vint l'heure du coucher ; mais impossible de dormir ; personne ne ferma l'œil ; les puces nous dévorèrent toute la nuit. J'étais en selle avant l'aurore. Dans l'après-midi du second jour, nous entrâmes dans la province du Kouy-Tchéou, sur les terres d'un seigneur indigène.

Ce seigneur avait été reçu, quinze ans auparavant, chez les missionnaires, lorsque les Chinois cherchaient à détruire sa race et à s'emparer de ses biens. Nous fûmes d'avis de prendre la route de son château et d'y chercher un abri pour la nuit. Ses vassaux, gens fort peu gracieux, mal vêtus, mal nourris, mal logés, n'étaient point d'humeur à nous donner l'hospitalité et se contentèrent de nous indiquer le chemin du logis. Nous gravâmes une montagne, au sommet de laquelle s'ouvrait une vallée. Là, au milieu de sapins gigantesques, parmi les nids des oiseaux de proie, ce bon seigneur a placé son manoir.

J'envoyai mon écuyer lui présenter mes hommages. Sitôt qu'il sut notre origine, il accourut lui-même me recevoir à sa poterne, me salua gracieusement et me conduisit en sa salle de réception, où il avait fait préparer du thé et du tabac. Il installa mes gens dans des appartements séparés et il eut soin de les traiter copieusement. Il ordonna à ses esclaves de fournir mes montures d'herbe fraîche et de blé noir.

— Seigneur, lui dis-je, combien avez-vous de revenu chaque année ?

— Pas grand'chose, dit-il, de dix à douze mille boisseaux de maïs. J'ai mille brebis ou chèvres, sans compter ce que mes régisseurs me volent et ce que les mandarins m'extorquent.

— Certes, repris-je, vous menez un train princier !

— Oh ! non, répondit-il poliment, je n'ai guère journallement qu'une centaine de personnes à ma table ; cette dépense n'est pas très considérable ; mais les procès, que les mandarins alimentent, nous ruinent !

Vous voyez que ce seigneur ne serait pas un petit prince en Europe. Les esclaves apportèrent le souper. Tous les plats étaient de viande de chèvre, son vin délicieux pour le pays. Ce bon seigneur et mon écuyer buvaient copieusement. Nous parlâmes des temps passés et de sa retraite, avec feu sa mère, chez nos missionnaires. Il était alors âgé de quinze ans ; il avait la naïveté et la grâce de l'enfance, et, tout païen qu'il fût, nos missionnaires lui avaient prodigué toutes sortes de caresses, espérant l'attirer à la religion avec toute sa race. Devenu homme, il se rappela avec plaisir l'évêque et les Pères, avec lesquels il avait vécu trois ou quatre mois, s'informa de chacun longuement. Malheureusement, ses affaires, ses procès, ses festins ne lui laissent guère le loisir de s'occuper de son salut.

Ah ! les riches entreront difficilement dans le royaume des cieux ! Ils ont trop de bagages et y tiennent beaucoup !

Je voulais partir le lendemain.

— Oh ! me dit-il, il est inutile d'y penser : vous avez mon parc pour vous promener ; choisissez dans mon logis la meilleure chambre pour y dire la Messe et faire vos prières, mais je ne vous laisserai point partir que vous ne vous soyez reposé et esjoui amplement.

Il fallut obéir.

J'allais méditer sous les grands sapins ; d'accord

avec les innombrables buses et éperviers, qui de tout temps ont droit d'asile dans ces forêts, j'offrais mes louanges à l'Éternel. Après trois jours, et sur mes instances, il me laissa partir, non sans vouloir me faire cadeau d'un petit cheval, noir comme l'ébène et doux comme un agneau, qui, depuis, est devenu le jouet des enfants de mes chrétiens. En retour, je lui fis présent d'une jolie poudrière, d'un sac à plomb à l'euro péenne, et pris congé de lui.

En sortant de son château, la route longe une forêt. Ça et là, des alouettes, fort rares en Chine, partaient sous les pieds de mon cheval et s'envolaient en chantant. Le ciel était sercin, la rosée épaisse, le frais piquant, mon cheval plein d'ardeur, la route superbe ; mais les Chinois ne comprennent rien aux beautés de la nature ; il faut resserrer ses impressions dans son cœur et faire de la poésie tout seul.

Dans l'après-midi, nous côtoyâmes un ruisseau jusqu'à la nuit. Il va sans dire que dans ce pays-ci on passe à gué ; les ponts sont inconnus. A l'endroit où il fallut traverser, mon cheval, qui se joue dans l'eau comme un dragon, la franchit sans peine ; mais ceux de mon escorte avaient de l'eau jusqu'aux côtes, et l'un d'eux, plus timide, appuyé sur un bâton au milieu du ruisseau où il avançait en trébuchant, ne cessait de crier : « *Ié-sou kiéou ngo!* Jésus, sauvez-moi. » Cela me rappelait saint François, s'esjouissant de voir ses compagnons si fervents pendant l'orage et multipliant leurs signes de croix.

Je poursuivis ma route et vins me loger dans un tripot, tenu par les esclaves d'un seigneur indigène. La maison était pleine de petits marchands ; les uns étaient à table, les autres préparaient l'opium dans des casseroles en cuivre, pendant que quelques-uns, couchés sur des grabats, s'abrutissaient en fumant. On allait, on venait, on chantait, on jouait. J'eus de la peine à trouver une place. Enfin, après avoir bien examiné mon cortège, l'hôtelier m'indiqua une petite chambre, dans laquelle je m'installai avec mes bagages.

Le lendemain, je partis de bonne heure, et, après deux heures de marche, la fraîcheur du matin excitant l'appétit, j'imaginai qu'il était temps de déjeuner. Je m'arrêtai au hasard, à la première case que je trouvai sur le bord du ruisseau. Le maître de céans, jeune et courtois, mit à ma disposition tout ce qu'il avait chez lui. Ça n'était pas grand-chose. Un vieux banc, une petite table, un grabat et une chaudière composaient tout son mobilier.

Mes gens arrivent. Je sors une boîte dans laquelle j'avais du café en poudre. Tu vois, chère sœur, que je ne me prive de rien. J'en verse une cuillerée dans l'eau bouillante, et je mets le tout dans une vieille écuelle. Il faut bien le dire, j'ai inventé des douceurs que vous n'imaginerez pas. J'avais, dans un autre bol, préparé à l'avance deux jaunes d'œufs battus et mêlés de cassonade. Quand mon café eut déposé, n'ayant pas les commodités de le filtrer, je le versai tout doucement sur mes jaunes d'œufs. Oh ! si vous eussiez vu ce mélange mousser ! Ce n'est pas tout : j'avais des éclats d'un pain grossier, je les brisai dans mon breuvage, je les laissai tremper un moment, puis, d'un air victorieux, je me mis à déjeuner.

Je parlai de religion à cette petite famille et promis de la revoir au retour. Le soir, nous couchâmes dans une pauvre cabane, et le lendemain nous prîmes la route qui mène à Fa-tché-ô. Cette chrétienté n'appartient pas au Yun-Nan, mais au Kouy-Tchéou. Il était près de midi ; nous marchions depuis l'aube ; nous étions harassés, trempés, morts de faim. J'avise un paysan.

— Dis-moi, bonhomme, suis-je arrivé à Fa-tché-ô ?

— Vous y êtes incontinent, et la maison que vous apercevez est celle d'un chrétien.

En un clin d'œil, j'étais à la porte, écartant les chiens à coups de cravache.

— Qui êtes-vous ? me crie-t-on.

— Morbleu ! ne le devinez-vous pas ? Je suis le Père.

— Ah ! Le Père ! C'est le Père !

Et ce cri se répète dans tout le logis.

La ferme en laquelle je venais d'arriver appartient à l'unique vierge de ce pays. Cette brave fille me semble avoir peu de goût pour la vie contemplative, mais elle me paraît une Marthe intrépide. Elle possède quelques esclaves qu'elle s'efforce de rendre heureux, des troupeaux qu'elle engraisse, des terres qu'elle cultive, et n'imagine rien de mieux pour aller en paradis. Elle nous prépara des pommes de terre bouillies, des œufs, et du lard. Chers parents, quel régal ! Et quel repas je fis !

Après ce repas, on me conduisit chez le chrétien où devait se faire la visite. Mon hôte était un bourgeois.

— Où mets-tu mes chevaux ? lui dis-je.

— Ici, Père.

Et il me montrait un toit où la pluie tombait à torrents.

— Mais, c'est impossible, la porte est trop basse ; mon cheval couchera plutôt dans ma chambre.

— Soit, dit-il sans se troubler.

Or, cette chambre avait pour toute couverture un plafond en bambous, au travers desquels le vent avait beau jeu. D'ailleurs, mon cheval et moi, nous ne devions pas y être seuls ; une quinzaine de petits cochons s'abritaient dans un coin ; des poulets se roulaient dans la cendre, tandis que deux grosses poules couvaient tranquillement dans un angle.

— Eh ! eh ! nous voilà bien du monde dans cette salle ! me dis-je. Nonobstant, vais-je encore y introduire de nouveaux hôtes !

Et de fait j'y logeai mon cheval et ma mule. Oui, parole de gentilhomme ! je fis ce coup, et me voici comme Adam au paradis terrestre.

Je me reposai deux jours, et le bruit de mon arrivée s'étant répandu, je commençai la mission. Je te vois bien en peine, ma chère sœur, et tu dis :

— Où va-t-il bien poser son confessionnal ?

Ce fut un grave embarras. Je me disais : Irai-je dans la montagne ? C'eût été plus décent, mais il pleut. Dans la grande salle où je dis la Messe ? Mais c'est une pièce ouverte à tout venant. Je pris mon parti. J'étends un rideau au pied de mon lit,

je prends ma cravache et m'assieds sur un banc : Ta cravache ! Sra-ce pour imposer des pénitences ?

— Oh ! non, ma chère mère ! Vous n'avez pas oublié ces petits cochons, ces poulets et autres habitants qui sont là, grognant, piaulant et gloussant ; je tiens ma cravache toute prête pour les éloigner.

Semblablement, il y a quelques poules qui sont d'assez bonne compagnie, mais ont-elles la chance de pondre un œuf, elles ne manquent pas de l'annoncer tout haut : d'un coup de cravache, je les envoie en porter la nouvelle dehors.

Mais, dira mon vieux père, pourquoi ne pas fermer la porte ?

— Oh ! mon cher père, simplement parce qu'il n'y en a pas !

Nos chrétiens ne sont pas surpris de cette simplicité plus qu'évangélique, et vous les verriez, graves comme des Capucins, attendre à la porte leur tour pour se confesser.

La visite dura quinze jours ; tous les fidèles, sans exception, s'approchèrent des sacrements. Ah ! mon cher Jules, que nos catholiques de France seront sévèrement jugés quand Dieu leur opposera nos Chinois !

\*\*\*

Un missionnaire travaille plus qu'il n'écrit, et les lettres des apôtres ne révèlent qu'une portion relativement restreinte de leurs entreprises, de leurs fatigues et surtout de leurs succès. Le dernier récit que nous venons de lire porte la date d'octobre 1873 ; il nous faut attendre jusqu'à la fin d'août 1874 pour avoir des nouvelles.

Mes chers parents, écrit alors Godefroy, le procureur de Chang-Haï avait bien raison de dire que j'étais un arriéré, ne marchant pas avec mon siècle ! Rentré depuis hier dans ma bonne ville de Tchao-Tong, mes chrétiens me rappellent qu'il y a dix mois que je les ai quittés.

— Dix mois ! leur dis-je surpris.

J'ouvre un almanach et je vois que nous sommes

en 1874. Bon ! et moi qui me croyais encore en 1873 !

Enfin, me voici devant cette table, d'où je vous écrivis la longue lettre de l'an passé. Pendant la visite des chrétiens, il en coûte de mettre la main à la plume, et d'ailleurs on a tant à faire !

Dans cette première partie de l'année, j'ai, Dieu aidant, exécuté certains travaux importants dans ma forteresse de Ko-Kouy, résidence ordinaire de mon vicaire chinois. Les fermiers s'étaient, avec le temps, laissé accroire qu'ils étaient à peu près les maîtres du terrain.

Revenu après une longue absence, je tombe sur Ko-Kouy, avec ma cavalerie, mes écuyers, armé, botté, mouillé, crotté, mauvaise mine, et un projet en tête. Je passe quelques jours à giboyer sur mes terres, dressant mes plans. Un beau matin, je mande tous mes fermiers. Un registre en main, je les somme d'avoir à venir renouveler, au premier jour, leurs titres entre mes mains :

— Vous ne serez pas surpris, leur dis-je, que j'augmente quelque peu la rente d'un chacun, selon la qualité et l'étendue du terrain ; si quelqu'un n'est pas satisfait, qu'il se prépare à quitter mes terres et cherche fortune ailleurs !

En Chine, il faut toujours avoir un air dramatique, cela réussit à merveille. On revit tous les écrits, les rentes furent augmentées de deux cents boisseaux sur l'ensemble des familles ; plusieurs territoires furent divisés amiablement entre des frères qui ne s'entendaient pas. Aujourd'hui, mes fermiers et moi sommes meilleurs amis que jamais.

Voici un travail plus important et fort de mon goût : je ne résiste pas à la tentation de vous le raconter. Le rempart extérieur de ma forteresse, parallèle au mur de derrière de ma maison, laissait entre ces deux murs une longue cour négligée, sale et pierreuse. D'autre part, le contrefort et les créneaux, élevés sur le mur principal, menaçaient de crouler, compromettant la solidité de la base. Je tirai un magnifique parti de cet état de choses pour

utiliser la cour, fortifier mes remparts et en même temps doter la chrétienté d'une maison utile et agréable. Je pris donc les pierres qui menaçaient ruine, les fis descendre tout doucement et m'en servis pour construire dans la largeur de ladite cour cinq autres contreforts. Dans l'espace laissé libre, je me trouve avoir quatre grands compartiments tout en pierres, et solides comme des prisons d'Etat. Je plaçai des poutres, exhaussai mes murs verticaux, et vous auriez vu, à fleur des remparts, s'épanouir quatre belles chambres, et s'étendre, dans toute la longueur et largeur de ma façade extérieure, la place d'une magnifique varangue.

Ma maison est aujourd'hui terminée, plafonnée, splendide. J'y vois, de ma chaise de travail, tous les monts d'alentour. Les Chinois viennent de tous les environs la visiter comme une merveille. Ma forteresse, désormais à l'abri des inondations, est indestructible. Moi seul, avec mon fusil, allant et venant sur ma varangue, sans craindre ni pluie ni frimas, je puis garder tout le derrière de mon fort et défier une armée de dix mille mécréants. C'a été un coup de maître que, entre amis, on aime assez à raconter.

Passons maintenant au récit de travaux plus dignes du ministère apostolique. J'avais dans mon fort un maître d'école attitré, recevant de l'Eglise des gages assez gros pour apprendre la doctrine à une dizaine d'enfants. On y faisait beaucoup de bruit et peu de besogne. Les progrès étaient nuls ; tout cela me portait sur les nerfs.

Un beau jour, il me prit fantaisie de renvoyer maître et élèves, et de commencer moi-même l'école sur un nouveau pied. Sept ou huit jeunes gens, tous catéchumènes, travaillaient chez moi à porter des pierres, des briques et du bois ; l'occasion était favorable. Je commençai donc à les réunir tous les soirs et à leur faire le catéchisme. On ne tarda pas à s'apercevoir que cette nouvelle école, bien moins coûteuse que l'ancienne, était beaucoup plus profitable. En deux mois, tous mes garçons savaient parfaitement leurs prières et la doctrine ; je les

baptisai à Pâques, leur donnai la Confirmation à la Pentecôte, et continuai de les préparer à la communion pour la fête du Saint Sacrement; puis je leur donnai congé et ils retournèrent à leur agriculture.

Vous eussiez vu chacun de mes jeunes chrétiens, bien vêtu, son livre de prières sur la poitrine, un chapelet à la boutonnière, vingt francs en sapèques sur l'épaule, s'égailler çà et là, chacun dans sa montagne. A ce premier groupe tout chinois en succéda un second, composé d'indigènes. Ces indigènes n'ont commencé à se convertir que depuis peu de temps. Il n'y avait que trois ou quatre chrétiens à Ko-Kouy quand je pris possession de la chrétienté, il y en a une quinzaine maintenant.

J'aime cette tribu, malgré ses défauts. Il y a quelque chose dans ses mœurs qui me donne une idée de ce que devait être le moyen âge en Europe. On distingue parmi eux les seigneurs, les hommes libres et les serfs. Les seigneurs, renfermés dans leurs châteaux, s'occupent uniquement de recevoir leurs revenus et de fumer l'opium; ils ne sortent guère que pour la guerre ou les procès. Les hommes libres dédaignent aussi le commerce et les arts; ils boivent, mangent, élèvent des chevaux, se fréquentent et se traitent largement. L'agriculture et toute espèce de travaux sont abandonnés aux serfs. Ceux-ci paraissent fort attachés à leurs maîtres, car on ne les voit jamais au service des Chinois. Les femmes, contrairement aux Chinoises, ont les grands pieds et portent des robes traînantes. En somme, maîtres et serfs mènent une vie simple et rustique.

L'an dernier, une indigène, veuve de bon lieu, dont le mari perdit la vie et ses domaines dans des combats avec un seigneur de ses voisins, se réfugia dans ma forteresse, avec sa fille et une suivante: toutes trois embrassèrent la religion. La mère est baptisée sous le nom de Marie, et nous l'avons, pour cause, surnommée la Batailleuse. Dieu la bénissant depuis sa conversion, plusieurs de ses fermiers sont venus la reconnaître pour maîtresse

et lui apporter tribut. Sa fille, promise en mariage à une famille païenne, écoutait de loin mes instructions du dimanche et fréquentait souvent les vierges de mon école. Intelligente et énergique, elle fut bien vite au courant de la vérité et résolut d'être chrétienne. Elle se mit à apprendre la doctrine avec une ardeur incroyable et ne s'en tint pas là ; ses progrès dans la religion et ses rapports fréquents avec les vierges de l'école l'initièrent bientôt aux merveilles de la chasteté.

Romaine, c'est son nom, s'éprit de cette vertu, qu'elle n'avait jamais soupçonnée. Un jour elle me dit :

— Qui m'empêche de demeurer vierge aussi, moi ? Oui, je suis vierge et le resterai !

Je ne serais pas surpris qu'elle fût le premier lis choisi de Dieu dans ce parterre de la fidélité indigène.

Une autre jeune serve, qui porte à son cou un gros petit bambin, passe ses journées à la cuisine ou dans les bois. Cette femme n'a que la soirée pour apprendre, mais, douée d'une mémoire prodigieuse, elle retient tout ce qu'on lui dit. Nous appelons son marmot notre petit Pierre.

Un gros valet nommé Fou-li et sa femme Ki-mei font de grands progrès dans la doctrine ; leurs enfants sont baptisés. Enfin, la femme de mon dragon Long, un fier barbare de mes amis, vient aussi de recevoir le baptême.

— Voyez donc, bonnes dames, leur dis-je, les voies merveilleuses du Seigneur pour vous amener à ce point !

Dernièrement, je leur traduisis en chinois l'histoire de Joseph vendu par ses frères : elles pleuraient comme des Magdeleine.

Je suis très probablement un des missionnaires qui procurent le moins la gloire de Dieu, cependant vous voyez qu'on peut faire encore beaucoup de bien.

Hier, je baptisai un jeune voyageur qui avait toutes les conditions requises et surtout un grand désir de recevoir ce sacrement. Le même jour, un vieux, qui ne s'était pas confessé depuis dix ans,

revint à Dieu de plein cœur. Je ne suis donc pas venu en vain !

Tout dernièrement, un païen se mourait dans ma montagne : j'y cours, je lui fis une peinture terrible de l'enfer ; il crut et fut baptisé quelques jours après. On ne s'y attendait guère. Le diable doit dire, comme il disait autrefois à un bon saint qui lui disputait une âme et finit par s'en emparer : « Vous n'êtes pas difficile ! »

Tenez, voici un autre vieillard qui entre dans ma cour avec une charge de fourrage. Je l'appelle :

— Viens, lui dis-je, j'ai quelque chose à te conter.

Il entre, appuie ses mains calleuses sur les bras d'une chaise vide et me regarde à pleins yeux. Je lui tiens à peu près ce langage :

— Vieillard, je te réserve une bonne nouvelle depuis assez longtemps. Or, cette nouvelle, je ne la dis pas à tout le monde ; toi tu as un bon physique et des cheveux blancs ; écoute ! Tu adores les *poû-sà*, n'est-ce pas ?

— Mais oui, dit-il.

— Voilà précisément la source du mal. Tu sais que ces *poû-sà* sont des ouvrages de terre et de bois, faits par la main des hommes ; je t'assure qu'il est inutile de les invoquer, car ils ne peuvent rien à tes affaires. Toi comme moi avons un Maître qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment ; c'est lui qui nous a créés, nous conserve et nous jugera après la mort, car l'âme est immortelle. C'est ce Maître-là que je t'annonce et qu'il t'importe souverainement de connaître et d'adorer, car je te vois déjà vieux, souvent malade ; un jour il te faudra mourir, et, crois-moi, les *poû-sà* ne viendront point te sauver : au contraire, tu seras grandement coupable de n'avoir pas adoré ton Maître et ton Père, le Dieu du ciel, seul arbitre de la vie et de la mort, du bonheur et du malheur éternel.

Mon vieillard, tout ébahi, me répondit qu'il n'avait pas entendu parler de cette doctrine :

— Mais, dit-il, vous avez l'air d'un si excellent homme, que je suis porté à vous croire.

— Viens, lui dis-je, on t'instruira et tu n'auras

pas à te repentir de connaître le Dieu des chrétiens ! Il promit. L'avenir nous apprendra si ses paroles sont sincères.

Ce fier-à-bras qui se convertit, il y a quatorze ans, lors de ma première entreprise à Tchao-Tong, est toujours ici ; sa foi, comme une pousse vigoureuse plantée au milieu de la tempête, n'en est que plus robuste. Sa femme et lui ne se sont jamais démentis un instant ; au sein de cette persécution qui vit leur naissance à la foi, ils demeurèrent inébranlables. Quelle épreuve pourtant ! Voir une religion qu'on ne fait que de connaître, incontinent persécutée, et l'étranger qui les initia à cette doctrine chassé comme un malfaiteur !

La femme, cette nouvelle et forte néophyte, répondait aux païennes qui lui faisaient affront de sa religion : « Advienne que pourra. Je suis chrétienne, j'y reste ; je ne connais pas la doctrine, mais je sais qu'elle ordonne généralement de faire tout bien. » Son mari, sans s'effrayer, commença, sur ces entrefaites, à porter les dépêches de l'Eglise. Depuis mon retour à Tchao-Tong, ce couple n'a point changé ; ils sont les plus fervents de nos chrétiens. Le mari me sert la Messe chaque matin, baptise les enfants, prêche aux infidèles et m'accompagne assez souvent dans mes courses.

Je m'aperçois, chers parents, que je n'en finis pas avec mes histoires ; en vieillissant, on devient caucur ; je vais donc m'arrêter ici.

L'année 1876 apporta un grand deuil dans la famille de notre missionnaire. Mme Chicard, Radegeude Pinier, après soixante-dix ans d'une vie vertueuse et très simple, s'éteignit à Poitiers, entre les bras de son mari et chez son plus jeune fils. Quant à l'aîné, il n'apprit cette séparation qu'au mois de mars suivant.

\*\*\*

Vers la fin de l'année 1876, notre chevalier rend compte à son cousin des succès nouveaux dont Dieu favorise son ministère.

Nos affaires au Yun-Nan sont dans une phase de prospérité ; notre évêque est vieux, mais ses missionnaires travaillent avec une ardeur incroyable. De nouvelles chrétientés ont été ouvertes en plusieurs endroits, et la foi a fait des progrès rapides, ces années-ci. Dieu bénit même mes faibles efforts, et une soixantaine d'infidèles ont embrassé la religion dans mes parages. Au lieu d'un vicaire, j'en ai maintenant deux, Simon et Philippe. Ils ont visité des chrétientés éloignées ; Simon a baptisé le vieux Ngan, octogénaire aveugle, renommé dans sa tribu. C'est le père de Marie la Batailleuse et le grand-père maternel de Romaine, la demoiselle aux grands pieds dont j'aurai l'occasion de te parler plus tard.

Je voulais porter moi-même l'évangile à ce vieillard et à toute sa race. J'avais des gages magnifiques d'espérance, parce que sa fille et sa petite-fille sont chrétiennes, et que son fils et son neveu, les plus illustres de toute cette grande famille des Ngan, octogénaire aveugle, renommé dans sa tribu, ayant prétendu que j'étais nécessaire à Ko-Kouy, s'est chargé de leur annoncer la bonne nouvelle.

Le vieux Ngan a embrassé la foi sans coup férir, et, en raison de son grand âge et de ses infirmités, a été préparé au baptême. Depuis ce jour mémorable, chaque fois que son fils lui présente sa corne de buffle remplie d'arak, le vieillard la lève par trois fois vers le ciel, en l'honneur de la Sainte Trinité. Cette famille habite Mao-Kou, dans le Kouy-Tchéou, sur les frontières du Yun-Nan ; sa conversion est peut-être un exploit que Dieu me réserve.

Je ne sais pas, mon cher cousin, si le dimanche, après la Messe, pendant ton dîner, les gens de Persac viennent cerner ta table et te demander conseil pour des affaires comme celles-ci. Vingt personnes m'entourent : trois ou quatre me rafraîchissent avec des éventails, et dix mains calleuses s'avancent pour faire circuler un plat de jambon salé et une écuelle de citrouilles :

— Mais, dis-je, en jetant un coup d'œil sur l'assemblée, voilà des brebis qui semblent n'être pas

de mon troupeau ! Toi, un tel, et toi, un tel, vous êtes païens !

— En effet, Père, mais nous avons un mot à vous dire.

Le premier commença son récit.

— Ma fille, mariée dans telle famille, est disparue. On raconte que son beau-père l'a tuée et jetée dans un gouffre.

Un second, celui-ci chrétien :

— Père, la nuit dernière, un de mes fermiers, Tou-fou-nen, avec sa femme et son fils, a été écrasé sous un éboulement de mur, cela pourrait m'occasionner des désagréments ; quel plan me tirez-vous ?

Un troisième :

— Père, j'ai travaillé huit mois chez un patron, maintenant il me refuse mon salaire ; qu'y faire, s'il vous plaît ?

Un quatrième :

— Père, vous m'avez marié, il n'y a pas quinze jours : ma femme a mauvais caractère et me fait enrager ; pourriez-vous me tirer d'embarras ?

Je relève mon feutre et frise ma moustache :

— Aï, dis-je à celui-ci, va, prends quelque infusion de patience, conduis ta femme à l'école, qu'elle apprenne le catéchisme et tu m'en diras des nouvelles.

Au second :

— Porte ce billet à ton maître, et, s'il ne te paye pas, il aura affaire à moi !

Le garçon, enchanté, va tout droit porter son papier sur la place publique. Le maire de l'endroit, flairant l'aubaine de gagner cent sous, fit lier le patron (entre nous il le méritait bien, mais je n'avais pas prévu l'incident) et lui dit :

— Te voilà pris, tu ne sortiras pas sans l'ordre de ton curé !

Je fus obligé de lui écrire pour qu'il le relâchât.

Continuons la consultation. Je dis au troisième :

— Ce Tou-fou-nen, qui apostasia l'an passé et que je menaçai de quelque punition terrible s'il ne se hâtait de revenir à Dieu, vous est un grand enseignement, ô montagnards ! Mais est-il bien réellement mort ? Informez-vous.

On revint dans la soirée ; la femme et son fils étaient morts : le renégat vivait encore et raconta que, pendant la nuit passée sous les décombres, il avait fait vœu de paître mon cheval toute sa vie, et qu'il avait ouï sa femme vouer un porc aux *poû-sà*.

— Hélas ! ajoutait-il, cela lui a peu servi, puisqu'elle est morte.

— Et toi, Tou-fou-nen, vas-tu faire pénitence ?

Enfin, j'arrive à l'affaire de la bru perdue.

— Attendez un peu, leur dis-je ; vous allez au tribunal vous ruiner et vous faire battre. Oh ! que vous êtes simples ! Cependant, si vous vous acharnez à vider votre affaire devant le mandarin, je vais vous donner une lettre pour lui.

Rentré dans ma chambre, je leur empaquetai une immense pancarte. L'un d'eux la reçut d'abord avec joie, puis, réflexion faite, il me demanda l'effet qu'elle pourrait produire.

— Tu verras, lui dis-je.

Il la passe à un autre, puis celui-ci à un troisième.

— Finalement, dit une des parties, cette pancarte nous épargnera peut-être les coups, mais pas notre argent.

— Ni l'un ni l'autre, mon cher ; mais si vous plaidez avant d'avoir cherché la bru, ma pancarte verra le mandarin !

Mes gens intrigués commençaient à calmer leur courage ; on consentit à faire des recherches ; au bout de huit jours, on trouva la fille qui avait fui avec un coureur.

Tu vois, cousin, que ces montagnards nous consultent pour tout, comme Saül cherchant ses ânesses.

— Allons aux voyants ! disent-ils. Ils savent tout et voient trois pieds sous terre.

Je parle passablement, m'agite considérablement, mais finalement c'est la prière qui emporte la place.

\*\*\*

L'année 1878 vit l'un de ses plus grands succès de missionnaire. Mgr Ponsot écrivait à ce sujet :

La ville de Tchao-Tong est la capitale de l'une des grandes subdivisions du Yun-Nan ; elle compte environ cent mille âmes. Elle est le centre d'un district important, administré par M. Chicard et deux prêtres indigènes. Ce district s'étend sur un espace de cinq ou six journées de route. Le missionnaire réside habituellement à Ko-Kouy, où nous avons dû bâtir une forteresse contre les invasions des barbares et les révoltes des indigènes, appelés I-Jen et Lolos.

Sitôt que les I-Jen eurent fait la paix avec les Chinois, nous pensâmes à leur prêcher la foi. Nos espérances ne furent pas déçues. Cette année, M. Chicard les visita à domicile. Son voyage fut un triomphe. Trente-sept familles nobles embrassèrent avec enthousiasme notre sainte religion. Dans quelques années, le district de Tchao-Tong sera un des principaux centres de la mission. (*Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1878.)

Laissons parler le héros lui-même. Il va nous redire avec sa verve habituelle ce remarquable épisode :

Mes chers amis, écrit-il de Ko-Kouy, le 21 mai 1877, ma dernière lettre, datée de Tchao-Tong, vous racontait mes entreprises dans cette ville ingrate. Rappelé à Ko-Kouy par des bruits de guerre, je n'y restai que peu de temps, et Dieu me fournit l'occasion de réaliser un projet que je caressais depuis longtemps.

J'étais un soir dans la montagne, avec le sans-souci d'un gentilhomme campagnard, quand soudain, du haut d'un grand tertre, j'ouïs distinctement les grelots des coursiers qui arrivaient hale-tants aux portes de mon donjon. Je vois bientôt descendre trois jeunes hommes :

— Eh ! eh ! me dis-je, quels sont ces cadets, et que viennent-ils quérir céans ?

Je reviens au pas en fredonnant un air de chasse :

N'entends-tu pas du bon seigneur

La chasse au loin dans la montagne ?

A peine eus-je franchi les dernières marches du perron, que mes trois jeunes gens, dissimulés par les remparts, se jettent à genoux, m'adorent à la chinoise.

— Qu'y a-t-il ? leur dis-je.

— Mon grand-père se meurt, hâtez-vous de le venir voir !

— Suffit !

J'appelle mon piqueur :

— Soigne bien mon cheval ; demain nous partirons à la pointe du jour.

Le vieux cheik qui menaçait de mourir est le père de la célèbre Marie la Batailleuse. Cette bonne dame ne put se retenir, malgré les longueurs et les périls de la route, d'aller voir son père en ses derniers moments. Aussi, dès l'aube du lendemain, nous partîmes ensemble avec ses garçons et mes piqueurs qui portaient mes bagages et ma chapelle. Prévoyant que son père ne s'en relèverait pas, Marie avait grossi notre troupe de l'orchestre de la chapelle, afin d'honorer davantage la sépulture du vieillard.

Le lendemain était le dimanche de la Passion. J'improvisai un autel ; je célébrai la Messe, à laquelle assistèrent quelques païens. Mes gens priaient de tout leur cœur. Il ne fut pas besoin de voiler la face douloureuse du crucifix, car tout, en ce réduit, nous prêchait le deuil, la misère et l'abandon.

Çà et là, dans les montagnes, des bergers, de la tribu de Miao-tsé, couverts d'habits bariolés, les cheveux divisés sur la tête et tombant en deux tresses sur les épaules, paissaient leurs troupeaux. Des pucelles d'une tribu indigène, dite des Os-noirs, qui paraissaient filles de bon lieu, prenaient le frais sous les grands arbres. Marie la Batailleuse avait là des parentes ; elle s'arrêta à leur parler un moment.

La seconde nuit, nous logeâmes chez un riche jeune homme, type achevé du franc-tireur. Sa jeune femme, coiffée d'un énorme turban blanc et traînant sur ses pieds nus les flots d'une longue robe, nous fit la cuisine, d'un air très sérieux, tandis que

sa vieille mère et Marie la Batailleuse conversaient dans l'âtre.

Après le souper, malgré la fatigue, nous trouvant d'assez bonne humeur, nous pariâmes de religion au jeune Lo-san-song, notre hôte.

— Soyez sans inquiétude, me dit-il, vous m'avez déjà exhorté une autre fois ; c'est un plan arrêté, je veux embrasser la religion chrétienne !

— Ah ! tu ne pouvais m'apprendre une meilleure nouvelle ! Dieu te bénira : mais je n'aurai pas le cœur de te quitter dès demain. Tu as ton beau-frère à Mao-Kou, que je veux convertir aussi ; il faut que tu viennes demain avec nous.

— Pas d'empêchement ! dit-il.

Nous causâmes longtemps, il comprenait la vanité des idoles et croyait de tout cœur à notre foi.

Le lendemain, nous étions sur pied de bonne heure. Mon vieux cheik malade ne me laissait pas sans inquiétude ; nous partîmes. Lo-san-song, en toge de couleur gris blanc, pincé d'une vaste ceinture jaune, avec turban noir et demi-bottes maroquin, se réunit au petit-fils du cheik ; ils se mirent à deviser en leur langue. Marie la Batailleuse disait ses patenôtres, et moi j'ouvrais la marche sur un joli sentier de pelouse, regardant les cimes du ciel et l'abîme des montagnes, en manière d'oraison.

Sur le midi, nous passâmes par un village de Miao-tsé. Une quinzaine de femmes, les cheveux dressés en corne sur la tête, étaient occupées à la préparation des racines de fougères dont cette population compose une farine excellente. J'en fis faire quelques crêpes et chacun les trouva délicieuses. C'est une des industries des Miao-tsé et des I-Jen. A peine feriez-vous quelque chose d'aussi délicat avec la farine de froment.

Nous arrivâmes enfin à Cha-Pa, où mon vieux cheik se mourait. Que dis-je ? Il était mort la veille au soir. Baptisé l'année précédente, ce bon vieillard avait adoré de tout son cœur :

— Jésus, sauvez-moi ! Sainte Vierge, priez pour moi ! répétait-il sans cesse.

Puis il s'interrompait :

— Le Père vient-il ? Le Père est-il venu ?

Je regrette de n'avoir pu arriver un jour plus tôt, mais je me console en pensant à la miséricorde de Dieu et aux bonnes dispositions avec lesquelles il rendit son âme à son Créateur. Marie la Batailleuse entra dans la tente de son vieux père, s'accroupit auprès du cercueil et pleura longtemps. Moi, je jetai de l'eau bénite sur lui et priai quelques instants ; puis mes chantres et des montagnards chrétiens, venus de Fa-tché-ô, entonnèrent l'office des morts qu'ils chantèrent toute la nuit.

La maison du défunt, bâtie et ruinée à sept reprises, n'était plus qu'une case en bambous. Nous y dressâmes un autel, et le lendemain je célébrai la sainte Messe, à laquelle assistèrent tous les païens des environs. Ses parents avaient amené des chèvres et des bœufs, pour les immoler aux mânes du défunt ; les jeunes gens voulaient sauter et faire de la musique, mais je m'opposai à toutes leurs superstitions et je conduisis solennellement le corps sur le haut des monts, où il repose jusqu'à aujourd'hui. Ce cheik était un beau vieillard. Après sa mort, sa figure, navrée par la maladie et les ans, prit un air de sérénité qui frappa tous les païens. Je profitai de la circonstance pour prêcher durement la religion.

Le frère de Marie la Batailleuse était déjà baptisé ; mais sa vieille mère, type remarquable de femme barbare, refusait d'entendre la vérité. Mon arrivée inespérée fit une salutaire impression. Ces braves gens m'avouèrent qu'ils n'auraient jamais cru que je consentisse à venir de si loin pour un seul homme, d'autant que mes soins sont réservés à une autre province que la leur.

La veuve, très émue de notre charité, adora avec une autre femme et, dès le second jour, commença de me traiter avec affection. Elle me retint plus d'une semaine dans sa case.

Les parents affluaient ; nous prêchions tous les jours ; Marie la Batailleuse exhortait, elle aussi. Il y eut alors comme un miracle de Dieu. Quarante personnes, des premières familles de l'endroit,

embrassèrent la religion. Je baptisai plusieurs enfants le dimanche des Rameaux, et tous, même les païens, voulurent des palmes bénites.

Afin de donner à cet incendie de religion le temps de se propager ; pour laisser, en quelque sorte, à ces bons indigènes le mérite de la spontanéité, et à Dieu, comme de juste, toute la gloire de leur conversion, je feignis de me retirer un temps et m'en allai célébrer la fête de Pâques dans la chrétienté de Fa-tché-ô. Je préparai à la communion environ deux cents personnes, bénis plusieurs mariages et revins par Cha-Pa, en donnant çà et là la Confirmation.

A Cha-Pa, on m'attendait impatiemment. Des vieillards vénérables, des matrones pleines de dignité, des jeunes gens braves comme le jour, des jeunes filles de beau lieu, des bergers de bonne race, assemblés soir et matin dans notre pauvre cabane, prêtaient à ma parole une oreille attentive. Chaque jour, après la Messe, une dizaine de personnes adoraient Dieu. La famille du défunt se convertit tout entière. Sa bru, grande et superbe fille, mais douce et simple comme une Petite-Sœur des Pauvres, voulait, avant d'adorer, sacrifier quelques chèvres aux mânes de son père : nous lui fîmes comprendre la futilité de cette superstition. Alors elle embrassa la religion avec ses deux fils. Je baptisai l'aîné, No-go, âgé de six ans et qui paraissait en avoir douze. Je le demandai à sa mère pour en faire un gendarme. Elle y consentit.

Il y aurait des peintures de mœurs inouïes à faire. Jamais vous n'auriez vu tant de roture dans la noblesse et tant de noblesse en la roture. Les hommes assis sur de petits bancs et les femmes par terre suivant l'usage de la tribu se passaient en cercle un verre d'arak, où chacun trempait ses lèvres avec sang-froid. Le calumet faisait aussi sa ronde ; les filles en usaient comme les autres, envoyant par le nez des flots de fumée, et crachaient en zest comme des sous-officiers. La vieille Nganlou-ché apprenait son *Ave Maria* entre un petit verre et une pipe :

— Père, me disait-elle, couchez-vous, il fait froid, ou approchez-vous du feu et buvez un coup !

Les hommes couchaient dans le grenier et dans la salle où je disais la Messe ; les femmes autour du feu, sur de grossiers tapis. Une fois, je me couchai après les autres. Ngan-lou-ché, grande vieille de soixante-dix ans, avait déjà pris ses positions. Elle dormait courbée en cercle, le sein ouvert du côté du foyer, afin de recevoir de la chaleur, et sa tête chenue reposait sur sa main, pour tout oreiller. Deux ou trois de ses petites esclaves dormaient dans les plis de ce vaste corps.

Cette vieille est du sang des anciens princes indigènes. Encore aujourd'hui, elle a des bacheliers et des docteurs en sa lignée. Quelle simplicité admirable et quel changement il y eut dans cette vallée, lorsque treize des dix-huit grandes familles qui l'habitent eurent embrassé la religion ! Je n'entendis plus de mauvaises paroles. On chantait des *Pater* et des *Ave* partout ; les bergers menaient et ramenaient leurs troupeaux en répétant :

« Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! »

Dix jeunes gens se firent chrétiens ; ils voulaient me mener à la chasse aux ours, mais il y avait déjà longtemps que j'étais hors de mon poste et j'avais hâte d'y rentrer.

\*\*\*

Un mois à peine s'était écoulé quand les joies de cette sainte épidémie, lorsque Dieu, traitant son serviteur comme il en use d'ordinaire avec ses amis, lui envoyait une très cruelle épreuve. C'est dans le cœur de sa Carmélite qu'il déverse l'amertume du sien. Il lui écrit le 15 juin 1877 :

Dieu n'aime pas que dans nos douleurs nous allions chercher des consolations humaines ; mais ces consolations, je les trouverai près de toi, ma chère sœur. Hélas ! ma fille Romaine n'est plus ! Cette enfant, que j'aimais et admirais comme la

première fleur de grâce éclore emmy les épines de la gentilité indigène, vient de m'être enlevée en quelques jours. Sa mère selon la nature était Marie la Batailleuse ; mais, appelé par vocation au soin des âmes, je fus comme son père, et Dieu voulut se servir de moi pour achever en cette enfant l'œuvre de la grâce.

Avant son entrée en religion, fille déjà de vingt et un ans, elle fut amenée dans mon fort. Dieu me donna d'un seul coup d'œil l'intuition de tout ce qui devait lui advenir. Je me promis d'avoir en elle une fervente chrétienne, une vierge courageuse ; mais je ne pus m'ôter de la pensée que j'aurais de la peine à la conserver. Et voici que tout est arrivé comme Dieu me l'avait fait entrevoir. Dans les commencements, je ne la vis point, je ne lui dis pas un mot de conversion ; même quelques parents et amis, encore tout pétris de paganisme, lui laissaient entendre qu'elle ne pouvait plus penser à se faire chrétienne, puisqu'elle était promise à un païen.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. Un jour, elle me fit prier de l'admettre au catéchisme. Comment lui refuser ? En peu de jours elle fit des progrès très rapides ; puis elle commença de fréquenter le collège de mes vierges et se rendit tantôt capable de recevoir le baptême. Après cette première grâce, tous ses pas m'apparurent des bonds de géant. Confirmée, munie du Pain des forts et du Vin qui fait germer les vierges, se sentant prête pour le combat, elle fit savoir à son fiancé de ne plus compter sur elle. Sa mère, que j'initiai au mystère de sa vocation et qui connaissait la fière nature de Romaine et sa constance, n'osait la contrarier, mais ses autres parents, païens et chrétiens, la blâmaient sans ménagements.

Romaine, emmy cette persécution domestique, demeura ferme comme un roc. Une fois (j'étais loin alors), on lui tendit des embûches, on s'empara d'elle et on la conduisit à la maison de son fiancé. En cette occasion, elle ne resta pas inférieure à quelques saintes héroïnes dont j'ai lu les histoires :

Introduite dans la chambre de son fiancé, elle lui en imposa tant par sa noble contenance et ses menaces, que le jeune homme effrayé et ses esclaves ébahis n'osèrent ni lui répondre ni s'approcher d'elle. Elle parvint à s'évader, et des gens furent mis sur ses traces. Elle s'élança vers un torrent bordé de rochers à pic et menace de se précipiter s'ils osent la toucher. Sur ces entrefaites arriva sa mère, Marie la Batailleuse, qui mit tout à feu et à sang dans la maison du fiancé et ramena sa fille parmi nous.

Même après ces exploits, le jeune homme ne cessa point de prétendre à sa main; des parents continuaient de l'affliger à ce sujet, mais ils ne purent triompher de son invincible constance.

\*\*\*

L'année 1878 fut marquée d'un événement douloureux : la mort de M. Chicard à Poitiers. Pendant les années 1879 et 1880, les lettres se firent rares. Dans la première, datée de Long-Ky, le 16 septembre, notre héros raconte à sa sœur les noces d'or de Mgr Ponsot, évêque de Philomélie. En compagnie des PP. Bourgeois, Parguel et quelques autres, venus des divers points de la province, notre chevalier entoura d'hommages le vénérable prélat, alors âgé de soixante-seize ans, et que Dieu devait, l'année suivante, récompenser de ses longs travaux.

Vers ce même temps, notre chevalier adresse à un autre de ses oncles, Augustin Chicard, décédé à La Puye, au mois de février 1889, quelques détails sur sa vie militaire. Rappelant à ce vieil oncle, frère aîné de son père, les visites joyeuses qu'il lui rendait autrefois pendant les vacances :

Aujourd'hui, conclut-il, les temps sont bien changés. De la case où je vous écris, j'entends le canon gronder; des drapeaux flottent dans les

clairières et des païens armés serpentent dans la montagne. On selle mon cheval, on déploie ma bannière, car aujourd'hui je passe une revue de la garde nationale ! J'ai été obligé d'établir cette milice pour fortifier le moral de mes montagnards et protéger le pays contre les incursions des voleurs.

La garde nationale se rassemble tous les quinze jours ; je lui ai donné des règles fort simples, mais suffisantes pour entretenir la discipline et l'émulation. J'ai dix bannerets, desquels chacun a vingt hommes sous sa cornette. Les plus huppés sont armés de fusils à mèche ; d'autres portent des tridents, les moins riches se servent de lances. A la première alerte, apparition de voleurs, pillage d'une ferme, enlèvement de bestiaux, incendie de maisons, rapt de femme, on tire le canon, et nos gens se réunissent pour donner la chasse aux brigands et secourir les opprimés.

Aux revues, qui ont lieu tous les quinze jours, on examine l'état des armes, on s'informe mutuellement des bruits qui courent dans le pays, on tire quelques coups de fusils, les jeunes gens croisent quelques lances. Est-il survenu un différend parmi nos montagnards ? Je m'assieds à l'ombre d'un palmier, et là, entouré des anciens, je rends la justice, comme le bon saint Louis sous le chêne de Vincennes.

Ce n'est pas que les mandarins ne prélèvent des impôts sur le peuple, sous prétexte qu'ils auront des soldats pour veiller à la sûreté du pays ; mais ces dignes magistrats ont l'habitude de prendre l'argent pour eux et n'ont de soldats que sur le papier. Si parfois ils font une levée de boucliers afin d'arrêter les voleurs, ce sont ces mêmes voleurs qui, changeant de masque, viennent se ranger sous les drapeaux ; quitte à reprendre leur métier, sitôt qu'on les congédiera. Du reste, ils ne cessent point de piller pour s'être faits soldats, et, au contraire, le peuple se voit volé à double titre.

On ne fait pas attention que tous les courants de loyauté qui sillonnent les nations chrétiennes sont dus à la religion. Eloignez les peuples de Dieu,

déchristianisez le monde, et l'on recommence à se manger comme des loups.

Il semble, écrit-il à son frère et à sa sœur, le 1<sup>er</sup> juin 1880, qu'il en devrait être des missionnaires comme des chevaliers de la Table-Ronde ou du roi Arthur, qui avaient toujours quelques exploits à narrer aux dames ; mais ce vieux pays de Chine n'est point susceptible d'être le théâtre de tant d'aventures. Suis-je à ma résidence ? Ma vie ne diffère pas sensiblement de celle d'un bon curé d'Europe. Enfermé dans mon fort, j'élabore mon instruction du dimanche, pendant que mon oreille est réjouie par le chant des oiseaux et les clameurs des enfants qui repassent et récitent leurs prières à haute voix. Une vingtaine de petites filles étudient le catéchisme dans mon école, où deux abbesses les instruisent.

Entre le missionnaire du Yun-Nan et le curé de France, il existe pourtant des différences notables. Je ne sais si le curé fait tout dans sa paroisse ; mais ici, dans mon district, j'ai trouvé tout à faire et, qui plus est, beaucoup à défaire. Point de ce que vous appelez Fabrique, église, école, sacristie, presbytère. Si le missionnaire veut avoir quelque chose de tout cela, qu'il s'ingénie à le créer.

J'ai mis quatre ou cinq ans à bâtir ma forteresse. Il n'y avait point de route dans le pays ; j'en fais une. Mes deux écoles sont florissantes, et je creuse actuellement un vaste étang sous les fenêtres de ma chambre ; mais je verrai mes cheveux blanchir avant d'avoir achevé la moitié des travaux que je me propose ! La construction d'une église est mon principal souci ; cependant je n'ai pu, jusqu'à ce jour, mettre la main à une œuvre si importante.

Le zèle de fonder des chrétientés me poursuit depuis vingt ans ; mais c'est une entreprise difficile. Rencontrez-vous un païen (et le pays en est plein), vous essayez naturellement de l'éclairer ; mais, hélas ! au delà du soleil qui l'éclaire et hors de la terre qui lui produit du maïs, il ne voit rien. Si vous vous échauffez emmy votre discours et prenez le change,

en pensant qu'il partage votre émotion, le manant vous fait bientôt revenir à la réalité.

C'est ce qui m'arriva tout récemment. J'employais toute mon éloquence, j'exhortais chaleureusement une famille païenne à embrasser la religion. Les femmes allaient et venaient en préparant le déjeuner ; le bourgeois paraissait m'écouter avec plaisir, je parlais de l'immortalité de l'âme et de l'espérance du paradis. Il me semblait produire une impression, quand mon bonhomme, prenant la parole, me répondit d'un ton pénétré :

— Votre paradis n'est pas le point important de l'affaire, promettez-moi que l'écuelle de riz ne fera point défaut, et je me fais chrétien !

Cette apathie et cet abrutissement moral du paysan sont remplacés, chez le lettré, par une vanité insolente. Je m'évertuais, il n'y a pas longtemps, à prêcher un de ces pédants. Je lui disais : « Puisque tu es lettré, examine les livres de notre croyance ; libre à toi de rester ce que tu es, si notre religion ne se prouve pas être la véritable. » Ce faquin se prit à me hurler sur les cinq tons que, s'il voulait s'en donner la peine, il aurait bientôt raison de la doctrine chrétienne, et qu'il se chargeait de l'apprendre à fond dans quinze jours.

A mon retour de Chang-Haï, un lettré du Sut-Chuen s'introduisit dans ma nacelle et voulut me suivre au Yun-Nan ; je m'y laissai prendre, dans l'espoir que peut-être il avait du ventre, selon l'expression chinoise. Je ne tardai pas à me convaincre du contraire. Il n'avait pas pour deux liards de jugement, mais se proclamait un phénix. Obligé de l'endurer une longue année, je parvins enfin à le mettre à la porte.

Le P. Bourgeois avait alors besoin d'un professeur de chinois pour son collègue. Il se dit : « Le P. Chocard est un homme austère, et, du reste, son lettré me fait assez bonne impression !... » Sur ce, il manda le pédant. Celui-ci partit en chaise à trois porteurs, en bottes et en chapeau rouge ; ce fut l'apogée de sa gloire. Mais quelle déception ! Il ne faisait qu'une heure de classe par jour, changeait de toilette trois

fois dans vingt-quatre heures, et disait sans cesse :

— Je n'y tiendrai pas, le métier est trop fatigant.

Il fatigua en effet bientôt le P. Bourgeois, au point qu'il fallut renvoyer le savant au Sut-Chuen.

— Ah ! disait en plaisantant notre confrère, si on pouvait distiller ce fat et en expédier la quintessence en Europe, on aurait en résumé tout l'empire chinois.

L'an dernier, j'avais commencé d'évangéliser les alentours de Tchen-Hiong ; je cherchais les moyens d'entrer dans la ville et d'y poser les bases d'une chrétienté, mais il m'a fallu m'arrêter bientôt. La conversion de quelques familles a même soulevé des bruits étranges et des animosités acharnées ; on s'est donné des coups et mutuellement accusé dans le prétoire. Au reste, la paix précaire dont nous jouissons ne suffit pas pour assurer le succès d'une entreprise, d'autant que les païens sont nombreux, cruels, et soutenus par les lettrés et les mandarins.

J'ai enfin terminé l'immense procès du seigneur Lou avec Marie la Batailleuse. A la vérité, j'y ai gagné un revenu de huit cents boisseaux de maïs, puisque les deux parties ont donné les terrains contestés à l'église, mais on ne m'y reprendra pas. Dans les tribunaux chinois, la justice est aussi méconnue que la vérité dans le prétoire de Pilate. C'est pour cela qu'on a confiance en nous, et presque tous les griefs et méfaits du pays se plaident sous nos yeux.

En voulez-vous un échantillon ? On m'amène un célèbre brigand. Outre ses nombreux forfaits, il a pendu dernièrement un de mes chrétiens. On l'écroue dans mes tours, il est gardé par deux gendarmes indigènes. Qu'en ferons-nous ? C'est un ami des satellites. Il nous en coûtera des frais pour le conduire au prétoire, et le mandarin, s'il est payé, le renverra innocent. On pourrait le faire occire, mais il faudrait beaucoup de sapèques. Bref, le coquin tranche lui-même la question, s'évade un dimanche pendant la Grand'Messe et, quelques jours plus tard, m'envoie un gros coq pour me remercier de mon hospitalité.

Voici une troupe de Miao-tsé qui descend de la montagne et se dirige vers mon fort. Une jeune femme de leur tribu, les jambes nues, chaussée d'énormes souliers à gros clous, vêtue d'un cotillon de toile, les cheveux roulés et dressés sur le front comme une corne de rhinocéros, est dans leur compagnie. Elle accuse son beau-père d'un grand crime, et son père, qui a intérêt à la croire, s'est déjà fait faire des réparations en bœufs et en chèvres sans qu'on ait encore de preuves de culpabilité.

On les reçoit dans une salle à part; j'ai honte d'aller les entendre, mais une foule de curieux les entoure. Mon greffier, mon maître d'école, tous nos hommes de tête se mettent à écouter leurs raisons. De ma chambre, postée sur les remparts, j'entendais un bruit confus de voix qui dura bien deux heures.

Persuadé qu'il n'y avait pas moyen de découvrir la vérité, je chausse mes bottes et saisis ma cravache. J'affecte un air des plus rébarbatifs et descends sur le perron. La troupe des Miao-tsé, me voyant, se range et commence à faire ses prostrations. Mais, sans leur donner le temps d'accomplir leurs politesses, je criai d'une voix solennelle :

— Que perdez-vous votre temps en vaines plaidoiries ? Saisissez-moi le père de cette femme et me l'enfermez dans la tour du Nord ; conduisez de même son beau-père dans la tour du Midi. L'accusation est trop grave pour être traitée ici ; dût-il m'en coûter cent taëls, je ferai conduire ces sauvages au préfet de Tchao-Tong !

Et mes gens de s'emparer des deux Miao-tsé et de les pousser dans la direction des tours.

Mon rôle était fini ; j'allai dîner.

La troupe des Miao-tsé restait ahurie ; les deux prisonniers, peu impressionnés de la propreté et de la blancheur de mes tours, font signe par les fenêtres qu'ils ont quelque chose à dire. On s'abouche, on parle à voix basse, on fait des aveux, on demande grâce ; les coupables sont presque innocents. C'était un coup tramé entre le père et la fille pour extorquer un bœuf, une chèvre et quelques boisseaux de maïs

à son beau-père. Bref, mes deux Miao-tsé ne passèrent qu'une nuit dans mes tours, et je les renvoyai le lendemain, bien exhortés et réconciliés. S'ils fussent allés au prétoire, on les eût battus, ruinés, et ils en fussent sortis plus coupables et plus ennemis qu'ils n'y étaient entrés.

\*\*\*

Au mois d'août 1884, la *Semaine liturgique* de Poitiers publiait la lettre suivante de notre héros :

**BIEN CHÈRE SŒUR, TRÈS AIMÉ FRÈRE.**

A cause de l'affection que je vous porte, il me semble toujours vous voir à ma droite ou à ma gauche; je crois que cette douce illusion m'aura fait prendre le change et négliger notre correspondance. Aussi, quand, au retour de quelque expédition, je rentre sous ma tente, ma plume oisive et mon encrier desséché, épars sur ma table poudreuse, me rappellent à la réalité; je ne puis soutenir ces voix accusatrices, et je me promets de vous écrire au plus tôt. J'allais vous commencer une lettre à San-Chan; le temps était favorable, un sombre rideau de nuages gris voilait mes montagnes à l'horizon et une couche de neige enveloppait mon plateau d'un immense linceul.

Assis devant un bon feu de houille, je me mis à penser : Je vais écrire à Justine et à Jules, me dis-je, je leur parlerai de ma chapelle; je pourrai même leur montrer mon collège de garçons et mon école de filles. Si même mon frère et ma sœur ont la curiosité de les visiter, on pourra leur en ouvrir les portes, mais à une condition pourtant, c'est qu'ils ne feront qu'entrer et sortir.

Cependant, réflexion faite, il vaudra mieux ne pas y conduire Jules ni Justine; une vingtaine de petites filles et autant de petits garçons, sous la direction d'une vierge et de deux maîtres, criant à tête perdue des *Pater* et des *Ave* en chinois, c'est beau, sans doute, mais je réfléchis que les culottes

sont dans un état déplorable et que même la moitié en est complètement dépourvue : cela pourrait scandaliser des gens d'Europe ; on s'abstiendra de faire cette visite.

Bien ! bien ! me dis-je, voilà des matériaux pour une lettre. Je commence. Un homme entre chez moi sans frapper à la porte, puisqu'il n'y en a pas.

— L'évêque est en route, l'évêque arrive, dit-il.

— Et où ? demandai-je.

— A Ko-Kouy.

— Alors, repris-je, je pars demain ; je dois cet honneur à l'évêque, et puis une promenade de quatre jours sur la neige est plus favorable pour la santé que les doux repos de ce foyer.

On selle mon cheval ; je pars, et ma lettre, mes chers amis, demeure encore à l'état de projet. San-Chan est à quatre journées de Ko-Kouy.

J'arrivai la veille des Rois, et le lendemain, après la Messe, j'eus le plaisir de voir tous mes chrétiens me souhaiter la bienvenue. J'étais absent depuis vingt mois ; tous protestent qu'on m'attendait avec impatience. C'est que, en effet, Ko-Kouy m'a toujours témoigné beaucoup d'attachement. Je fis le tour de mon fort ; mes plantations avaient poussé, mes tours et mes créneaux conservé leur blancheur, et mon camp rien perdu de son air seigneurial.

Je parlais avec le P. Simon de quelques préparatifs essentiels pour recevoir l'évêque, quand un jeune homme m'aborde et me présente une lettre ; c'était un ordre de Mgr de Ténédos de me rendre en diligence le trouver à Tchao-Tong :

— Selle mon cheval, dis-je à mon piqueur, et partons !

Le lendemain, j'étais aux pieds de mon vénérable vicaire apostolique, que je n'avais pas vu depuis douze ans.

Ce sera donc d'ici que je daterai ma lettre. Nous ne parlerons plus de San-Chan, hélas ! car la première nouvelle que Sa Grandeur apprit aux chrétiens et à moi, c'est que le pasteur de Tchao-Tong était encore Tien (or, vous savez que ce vieux Tien n'est autre que votre pauvre frère). Adieu San-Chan,

son plateau, ses mille pics, ses cavernes, ses landes et son ciel brumeux ! J'étais pourtant là au milieu des neiges, mais le missionnaire ne fait état ni du froid, ni du chaud, ni même des agréments du pays où il pose sa tente. Qu'il soit à l'Equateur ou aux pôles, il est heureux s'il peut sauver quelque âme. Adieu donc ses robustes campagnards chaussés de grosses bottes et vêtus d'une coule de joncs marins ! Mais vive Tchao-Tong avec sa grande plaine, ses forêts de poiriers, ses lacs remplis d'oies et de canards sauvages ! Dieu bénisse ses chrétiens et ses pauvres infidèles qu'il m'appelle pour la troisième fois à évangéliser !

Je n'étais donc pas dépaysé à Tchao-Tong ; j'y commençai incontinent l'exercice de mon ministère. Je passai le 11 et le 12 janvier au confessionnal. Monseigneur donna la Confirmation à une soixantaine de personnes, et le lundi nous nous acheminâmes vers Ta-Kouan, car Sa Grandeur me dit :

— Nous allons visiter ensemble tout l'est de la province : vous me servirez de grand vicaire, n'est-ce pas ?

J'ouvrais la marche sur mon valeureux cheval ; Monseigneur était en chaise à quatre porteurs, sa belle mule le suivait en laisse ; cinq à six hommes portaient sa chapelle, son lit, ses habits et quelques autres objets de voyage ; deux ou trois catéchistes l'accompagnaient à pied. Ce fut, tant que dura la visite des chrétientés, toujours le même train de route. Vous serez édifié de savoir comment voyage un évêque dans le Yun-Nan.

Nous prîmes le chemin de Mé-ché-y, petite chrétienté dépendant du district de Tchao-Tong. On s'arrêta à Ta-Kouan, où il n'y a qu'une trentaine d'anciens chrétiens. Après quelques confessions, quelques rares confirmations, nous revînmes vers Tchao-Tong et descendîmes jusqu'à Ko-Kouy. Toute la chrétienté, avec ses chevaux, ses drapeaux, ses fusils et ses pétards, vint recevoir Monseigneur à trois lieues de Ta-ouan-tsé. Sa Grandeur entra chez moi le 18 janvier et me fit compliment de la belle ordonnance de ma forteresse, oubliant là, pen-

dant dix jours, le délabrement des auberges chinoises (1).

Le dimanche, il confirma cent personnes; mais quand les mères se prirent à passer leurs marmots aux parrains et marraines pour les présenter à l'évêque, vous eussiez cru entendre bêler tous les cabris du Poitou sur la place d'un marché.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers San-Chan. Le lendemain, je conduisis Monseigneur chez mes indigènes. Nous chevauchions dans un petit ravin au milieu d'une grande forêt de bambous. Ces arbustes, courbés sous le poids du givre, formaient à droite et à gauche un tunnel sans issue. La chaise ne pouvait passer, la mule glissait en zigzags; Monseigneur, chaussé d'une paire de souliers plats, tapotait dans la neige.

Nous arrivâmes pourtant au village de Kouankia-pa. J'entre dans une case pour chercher le patron. Accroupi et armé d'une serpe, il raccommodait un vieux banc.

— Pourrait-on, Monsieur, passer ici dans votre castel une nuit en payant ?

Mon rude montagnard, sans se déranger, me répondit qu'il n'y avait pas moyen. Mais la femme de ménage, plus avenante, me dit :

— On pourra s'arranger, pourtant je vous avertis qu'il n'y a pas de place pour vos montures, pas d'herbes, pas de vivres, et encore moins de couvertures; pour le feu, il faut que vous sachiez que le charbon est hors de prix et qu'il est bien difficile d'avoir du bois par le temps qu'il fait.

— Oh! oh! s'écria là-dessus le patron, vos chevaux mangent mon treillis!

Monseigneur me dit en riant :

— Nous allons coucher à la belle étoile.

Et moi :

— Ayez la bonté d'attendre un peu : voici,

---

(1) Cette forteresse, nous écrit le R. P. Masson, successeur de notre héros à Tchao-Tong, cette forteresse est un chef-d'œuvre et n'a pas sa pareille dans le Yun-Nan. (Lettre du 31 juin 1889.)

à quelques portées de fusil, la maison de Oû-san-lao-pan; j'y cours demander l'hospitalité.

Le maître du logis était à se chauffer dans l'âtre. J'entre, salue, et lui fais de si beaux compliments sur la prospérité de sa famille, la convenance de sa maison et la renommée de sa prud'homie dans toute la contrée, qu'il permet enfin à « un grand homme, venu de lointains pays », de passer une nuit dans sa case.

J'avais apporté de Ko-Kouy une volaille rôtie, et même (n'en dites rien !) une bouteille de vin de Bordeaux. C'était, ou jamais, le temps d'exhiber mes provisions; nous fîmes chère lie. Il ne resta de la poule que les os, et du bordeaux que le souvenir de la prévoyance de notre bon père qui me l'avait autrefois envoyé.

La route était mauvaise, le voyage fatigant, la chaise marchait péniblement, les chevaux avaient les sabots bourrés de neige; nous fîmes beaucoup de chemin à pied, et nous n'arrivâmes à San-Chan qu'au bout de six jours. Il faisait bien froid, mais le charbon se tire sur ma montagne, et on avait chauffé de grands poêles en terre durcie dans toutes les chambres.

Les enfants de nos écoles ne craignent pas le froid, eux, ils sautaient dans la neige avec leurs guenilles semblables à des rets.

-- Mais, me dit Monseigneur, tous les enfants d'ici sont donc nus en toute saison ?

-- Pardon, Monseigneur, l'année a été mauvaise; vous voyez que je n'ai pas épargné l'argent pour monter ce district; du reste, je nourris tous ces enfants; je verrai à les habiller peu à peu. D'ailleurs, il n'y a pas à s'apitoyer outre mesure, car vous voyez qu'ils sont tous frais et potelés.

Monseigneur admira le panorama de San-Chan. Tous les matins, des nuages blancs comblaient le vide des monts. Les cimes seules des pics perçaient du milieu de ces vapeurs; on eût dit des flots épars dans une vaste mer. Monseigneur disait :

-- Quand je serai à la retraite, je viendrai finir mes jours en ce pays-ci.

Nous cûmes des confessions, des communions, des confirmations comme partout ailleurs. L'un de mes maîtres d'école était païen, mais honnête et laborieux.

— Comment ! dit Sa Grandeur, vous gardez un païen pour apprendre le catéchisme aux enfants des chrétiens ?

— Mais oui, Monseigneur ; le bon Dieu, dit-on, s'est bien servi du diable pour exhorter des moines, une fois !

Dans la soirée, je vis venir mon maître d'école :

— Comment vont les petits ? lui dis-je.

— A merveille.

— Et toi, sais-tu la doctrine ? Crois-tu ?

— Certainement.

— Alors, qu'attends-tu pour renoncer à tes idoles ? La présence d'un grand homme plein d'années et de vertus, qui a fait le tour du monde pour sauver des âmes, et qui, malgré ses cheveux blancs, passe encore les fleuves et les montagnes pour votre salut, n'est-elle pas une nouvelle preuve de la vérité de notre religion ?

Mon païen me fit une grande prostration en disant : « Je me rends ! » Le lendemain, il faisait son adoration, recevait le baptême et la confirmation comme je l'avais prévu.

Il serait trop long de vous narrer toutes les péripéties de notre voyage. Nous fîmes le plan de descendre vers la vieille chrétienté de Long-Ky en poussant une reconnaissance dans la province du Sut-Chuen ; nous traversâmes beaucoup de montagnes et de vallées jusqu'à la petite ville de Kuin-Lin.

Autrefois, je visitais les malades de ce district ; on nous força d'y passer deux jours, puis nous reprîmes la route vers le Yun-Nan. C'était le mardi-gras, nous fîmes notre souper avec de la farine de maïs, et l'on dut démonter deux portes pour nous dresser des lits. Le mercredi des Cendres, nous étions à Lon-gan. Un vieux boucher chrétien voulut absolument nous recevoir. Le P. Parguel, sachant l'arrivée de Monseigneur, vint, avec ses chrétiens et ses drapeaux, nous rejoindre dans la soirée. Nous partîmes le lendemain.

Je revois donc ma vieille chrétienté de Pou-cul-aho. Les enfants sont devenus des hommes; cependant nous nous reconnaissons encore. J'aurais beaucoup à parler de mon vieil ami, le P. Parguel, qui aime bien les Carmélites; mais le temps presse et il nous faut courir à Ngai-tien-pa; c'est encore un de mes vieux domaines, je ne sors plus des pays de ma connaissance. Le P. Maire y a bâti une jolie résidence; un prêtre chinois, Antoine Ly, visite l'endroit; c'est un homme très aimable. Je n'oublierai jamais les repas qu'il nous fit faire, surtout son inexorable plat de tiges de pois verts cuites dans l'eau; il est regrettable que le Carmel ne connaisse pas ce potage. La civilisation envahit nos montagnes! Un de nos chrétiens, le plus huppé du pays, avait fait le mot sur le marché. Sitôt que Monseigneur parut, ce fut, à droite et à gauche, une détonation effrayante et continue de pétards, si bien que la mule faillit s'emporter et que le vénérable évêque eut peine à garder sa dignité; mon cheval aussi dansait sur les dalles. Je crois qu'on ne caracole pas mieux au bois de Boulogne.

Sortis de ce nuage de poudre, nous nous acheminons vers Long-Ki, l'ancien fort de Monseigneur de Philomélie, de chère mémoire. De cette résidence obscure et sauvage, le bon évêque gouverna toutes les chrétientés du Yun-Nan. Il y est enterré et nous lui avons élevé un magnifique tombeau. A sa droite et à sa gauche, ce sont aussi deux mausolées remarquables: celui d'un digne prêtre chinois, nommé Iang, et celui de Mgr Gleyo, un missionnaire de grande vertu, mort depuis cent ans; sa dépouille mortelle, d'abord inhumée au milieu d'une forêt, vient d'être transportée près du tombeau du premier vicaire apostolique du Yun-Nan (1). Il ne restait de ce corps précieux que quelques ossements, nous les transportâmes en grande pompe dans un nouveau sépulcre. Quatre prêtres chinois, autant de missionnaires

---

(1) Concernant ce saint missionnaire, voir les *Missions catholiques*, t. XIII, p. 404.

européens et tous les chrétiens de Long-Ky et des environs assistaient à cette belle cérémonie. Les *Annales* parlent beaucoup de ce confesseur de la foi ; il resta huit ans en prison ; la tradition se conserve qu'il fut communié miraculeusement.

Depuis que le siège du vicariat apostolique a été transféré à la capitale du Yun-Nan, c'est le P. Mury qui visite le district de Long-Ky. Le cher confrère, jeune d'années, est déjà vieux en vertus. Il fut pour moi un grand sujet d'édification. Il s'appliqua à traiter grandement Monseigneur. Ce dernier, qui est pourtant très mortifié, m'avoua en secret que le train de table du P. Mury n'eût pas été excessif à la Trappe.

Nous nous réunîmes neuf prêtres à Tchen-fong-chan pour la retraite. Ce district, sur lequel était placé le collège latin de la Mission aujourd'hui transporté à la capitale, a beaucoup perdu de sa splendeur.

Arrivé à ce point de ma lettre, il me semble avoir assez causé, n'est-ce pas, Justine ? Il est vrai qu'il y a une année que vous n'avez pas eu de mes nouvelles. Jules avouera que je répare bien ma faute. Voyons cependant, voici que Monseigneur veut m'emmener jusqu'à Soui-Fou, dans le Sut-Chuen. Vous conduirai-je bien jusque-là ? Eh bien ! soit. laissons nos chevaux et montons en barque.

Peu à peu les montagnes du Yun-Nan se dérobent à nos regards, celles du Sut-Chuen vont en s'affaissant ; sur les deux rives du fleuve, des bois d'orangers massés sur les coteaux, des plantations de cannes à sucre, des blés verts, un air plus chaud, un ciel plus limpide, des nacelles livrées au gré de l'onde, de lourdes barques remontant péniblement le cours des flots : tout cela fait diversion et vous apprend que nous entrons dans la province du Sut-Chuen (*quatre fleuves*).

Voici la ville, sa rade et ses mille barques amarrées au rivage. La nôtre a bien de la peine à se frayer un passage ; enfin, en serrant les côtes, on approche de la plage sablonneuse. Deux chaises sont hélées : nous entrons en ville. La nuit, renforcée d'un nuage

de fumée, étend ses voiles sombres sur la cité; mais toutes les rues et les boutiques sont illuminées comme si on voulait nous souhaiter la bienvenue. Les chaises s'arrêtent devant un vaste portail : on ouvre, et trois ou quatre missionnaires français nous reçoivent à bras ouverts. Nous étions à la résidence de Mgr Lepley.

L'évêque n'était pas chez lui, mais il arriva deux ou trois jours après. C'est un prélat très affable, un vrai gentilhomme. On prie, on chante, on raconte des hauts faits de missionnaires, des conversions de païens. Un nouveau confrère, arrivé de France, bégaye du chinois, joue de l'orgue de barbarie et montre la lanterne magique; on parle théologie et même politique; je termine cette lettre.

Demain, c'est la fête des Rameaux et nous repartons lundi; un des deux jeunes confrères nouvellement arrivés au Yun-Nan m'accompagnera jusqu'à Ko-Kouy et Tchao-Tong dont je demeure chargé. Adieu donc! Nous nous reverrons dans ma bonne vieille ville. Cette lettre est mal écrite, mais songez que j'ai parcouru trois cents lieues entre les prémisses et la conclusion!

Tandis que notre héros, en compagnie de son évêque, parcourait ainsi le Yun-Nan, une province voisine, le Tonkin, était le théâtre de luttes importantes au point de vue politique et religieux. La France faisait sentir à la Chine le poids de son épée; allait-elle reprendre son rôle protecteur, ou bien son intervention insuffisante mettait-elle en plus grand péril nos missionnaires et leur œuvre de civilisation?

Tel était le problème que, au delà des mers, se posait Godefroy, tandis que chez nous de bons esprits supputaient diversement les chances de nos armes et les résultats de nos sacrifices. Sans interrompre ses travaux apostoliques, le chevalier écrit, le 11 janvier 1885, à son frère et à sa sœur le résumé de la visite de ses chré-

tiens au milieu des terreurs et des menaces excitées par cette guerre de Chine.

— Vous ne vous êtes pas trompés, leur dit-il, en pensant que cette attaque des Français contre la Chine pourrait devenir fatale aux missionnaires et aux chrétiens. Un peuple aussi lâche et aussi infatué de soi que le Chinois, vainqueur ou vaincu, ne pouvait manquer d'exercer ses représailles contre les faibles et les innocents. C'est en effet ce qui est arrivé dans plusieurs provinces. Les districts du Yun-Nan s'attendaient à des vengeances plus éclatantes encore, car nous sommes limitrophes du Tonkin, et le vice-roi, promoteur de la guerre, est l'ennemi particulier des étrangers et de la religion.

La persécution commença dans le Kouy-Tchéou. Du 30 septembre au 4 octobre, églises et résidences de missionnaires, maisons de chrétiens sont livrées au pillage dans diverses villes. Plusieurs des nôtres ont dû fuir et se cacher dans les bois et les montagnes. Quant à moi, j'étais sorti de Tchao-Tong le 13 octobre pour la visite de mes chrétiens ignorant les persécutions; aussi entrai-je en campagne avec l'entrain ordinaire.

Je revis les rives abruptes du pays des Lolos. Cette région est interdite aux étrangers. Cette défense, ou plutôt ce danger d'y pénétrer, excitait singulièrement l'envie que j'ai toujours eue de voir de près ces barbares. Si mon évêque m'envoyait ce soir l'ordre d'entrer dans leurs montagnes, demain je passerais ce torrent et franchirais ces monts.

Vers la fête de la Toussaint, je visitai une autre station; j'y trouvai des lettres et la feuille des Pères Jésuites de Chang-Haï. On a beau porter la queue et les habits chinois, le cœur n'en reste pas moins français. Je fus ravi de voir nos braves soldats combattant toujours un contre vingt, et partout victorieux. Ces orgueilleux Chinois sont donc battus sur terre et sur mer! J'en conçois l'espérance que notre cher lieutenant Fernand Quillet aura fait quelque exploit et recevra promptement de l'avancement.

Je passe à la lecture des lettres. Le P. Bourgeois m'apprend que l'armée indigène se porte en masse vers le Tonkin. Ceci m'inspire quelque crainte pour notre vénérable évêque et son pro-vicaire. J'étais dans la ville de Ta-Kouan, occupé à entendre les confessions, quand soudain m'arrive un jeune homme porteur de lettres et de journaux. Ceux-ci m'annoncent de nouvelles victoires des Français : celles-là me font pâlir. La poudrière chinoise, située près de notre résidence, a sauté, et notre superbe maison a tremblé jusqu'en ses fondements. Une bande a cerné notre collège, un de nos élèves a été poignardé par un soldat, mais les gens du voisinage sont arrivés à notre secours, et le péril est en partie conjuré.

Enfin, une lettre de Tchao-Tong m'apprend que mon absence a donné lieu à toutes sortes de commentaires. Les uns disent que j'ai pris la fuite et que les satellites sont à mes trousses ; d'autres prétendent que je suis dans mon fort de Ta-ouan-tsé à la tête des chrétiens et prêt à une énergique résistance.

Pendant que je prends lecture de ces dépêches, mes gens gardent un morne silence. Les yeux braqués sur moi, ils attendent un mot qui leur apprenne la vérité. Je les rassure :

— La Chine est vaincue, leur dis-je, et la paix est proche.

La visite terminée, je descends sur le forum. Merlin, un des puissants du pays, baptisé, confirmé, et qui même a fait sa première Communion, s'enquiert avec un vif intérêt de la guerre et dévore mes journaux.

Je me rends de là à Ta-ouan-tsé où réside mon vicaire, le P. Masson. C'est un jeune confrère, au cœur d'or et d'une piété exemplaire. Il aime ses chrétiens, sa résidence, son district ; je vois qu'il continuera les traditions et qu'il est le père des pauvres. Des malheureux en grand nombre et même païens ont transporté leurs pénates dans notre maison.

Le P. Masson était venu au-devant de moi, monté

sur son alezan, l'ancien cheval de guerre du P. Parguel. Le pauvre animal suivait péniblement.

— Quelle ration donnez-vous à votre monture ? dis-je en remarquant la maigreur de la bête.

— Un dixième de boisseau de grain lui fait trois jours.

— C'est peu ! Un dixième par jour ne serait pas trop !

— Sans doute, reprit le charitable Père, mais il y a tant de gens qui souffrent que j'ai scrupule de donner du grain à mon cheval !

Je passai là huit jours au tribunal de la pénitence. Tous mes chrétiens accoururent et se frappaient la poitrine avec componction. Les bruits de persécution dans le Kouy-Tchéou leur sont parvenus et la terreur qu'ils en conçoivent leur est plus salutaire que les plus touchantes exhortations. Ainsi donc, en dépit et peut-être en raison même des épreuves, nous célébrâmes très pieusement les fêtes de Noël.

Le P. Masson retourna dans sa chrétienté. Il étudia assidûment le chinois, il eut même le courage de préparer un sermon et de le prêcher à ses fidèles. Son catéchiste, qui l'écoutait et qui l'avait aidé à préparer ce célèbre discours, crut comprendre qu'on y parlait de Notre-Seigneur !

Quelques jours auparavant, je lui avais donné quelques leçons de cette langue difficile :

Ne vous contentez pas, lui disais-je, d'avoir quitté votre patrie et la maison de votre père, il vous faut abandonner jusqu'au ton de voix que vous apprîtes au foyer de la famille. Voyez les chinois, ils ne font rien comme nous. Ils boivent le vin et prennent le dessert avant le repas ; nous buvons en mangeant et n'usons du dessert qu'à la fin. Examinez leur vêtue : ils mettent le pantalon dans les bas et la chemise sur le pantalon. En France, c'est l'opposé. A cheval, ils posent le talon dans l'étrier ; chez nous on y met le bout du pied. En guerre, les officiers français sont au premier rang ; en Chine, c'est le contraire qui a lieu. Imaginez bien que les Chinois ne se font pas descendre de Fou-Ili, un proche

parent de Noé, pour faire et dire comme tout le monde. Ainsi, nous plaçons l'intelligence dans le cerveau ; les Chinois la mettent dans le ventre. Dites de quelqu'un que c'est une forte tête, personne ne vous entendra ; mais dites qu'il a le ventre profond, et vous ferez le compliment le plus flatteur ! N'avez-vous pas vu qu'ils écrivent de droite à gauche, et que leurs livres, qui commencent par où les nôtres finissent, se lisent en suivant une ligne verticale ? Jugez maintenant que leur diction doit aussi dérouter les syntaxes de nos langues d'Europe.

J'étais encore à Ta-ouan-tsé, me préparant à partir, quand deux jeunes gens accourent, la face pâle, et me disent d'une voix émue :

— Père, lisez cette lettre !

Ils me donnent une sorte de pancarte secrète émanant du prétoire et adressée aux syndics du marché. Je lis : « J'ai appris qu'un traître, chef de religion, s'est enfui et caché dans la chrétienté du Grand-Val ; que les chrétiens s'y amassent et se préparent à de grands armements en vue d'une révolte. Je vous donne dix jours pour prendre vos informations, me faire un rapport où se trouvera la liste de toutes les familles chrétiennes... »

Tel était le sens de cette lettre que les syndics avaient communiquée à Merlin et à quelques chrétiens. Impossible de mieux s'y prendre pour exciter du tumulte. En Chine, les forbans, les voleurs, les coquins pullulent ; il ne fallait qu'un avis de ce genre pour les faire se ruer sur nous. A partir de ce moment, le bruit se répandit qu'on allait faire main basse sur les chrétiens, et ceux-ci, effrayés, ne doutèrent pas qu'on ne leur préparât le sort le plus funeste. Les jours et les nuits se passaient dans des trances mortelles. L'idée de se réfugier dans mon fort leur vint, mais la crainte d'être accusés de révolte et flétris du nom de rebelles leur glaçait le sang dans les veines. D'autre part, il leur semblait dur de se laisser piller et peut-être tuer par des brigands.

Dans cette alternative, plusieurs se retirèrent dans les autres et dans les forêts :

— Voyons, leur dis-je, ce traître qui s'est réfugié

au Grand-Val, c'est moi, sans aucun doute. Si vous estimez que votre sort peut s'améliorer par mon départ, je suis prêt à quitter le pays!

Mais ils ne voulurent pas y entendre, se sentant malgré tout fortifiés par ma présence.

Ce malaise dura quinze jours. Les syndics répondirent au mandarin que le maître de religion retiré au Grand-Val était un vieux missionnaire qui n'avait jamais nui à personne. Le mandarin qui, au fond, n'est pas un mauvais homme, crut aux rapports de ces honnêtes gens et fit afficher sur le forum une pancarte, déclarant les chrétiens, comme les païens, fils de la dynastie régnante et protégés au même titre, puisqu'ils observaient les lois de l'empire.

Ainsi finit cette panique, mais il ne faut pas en conclure que notre position soit exempte d'inquiétude. Quoi qu'il advienne, me voici entre les mains de Dieu, à la vie, à la mort. Mais la sollicitude des districts de Tchao-Tong, de Ko-Kouy et San-Chan ne laisse pas que de me causer des préoccupations.

\*\*\*

C'est à son frère, alors novice en Espagne, qu'il adresse la lettre suivante :

J'ai reçu hier ta lettre datée d'Osma le 13 octobre. Je te vois heureux au noviciat. Comme j'en remercie le bon Dieu! Mais si ta lettre m'a fait grande joie, la mienne va te causer de l'inquiétude. Pendant mon voyage à la capitale, un de mes chrétiens me vola trois mille francs que Monseigneur m'avait envoyés pour mes œuvres. On m'apprit cette nouvelle à table; j'en ressentis une telle commotion, que, aussitôt, j'éprouvai une sensation de douleur très vive dans le voisinage des fausses côtes.

En outre, et à la suite des fatigues que je subis en allant voir le P. Maire, je commençai à subir des hémorragies abondantes. J'employai divers remèdes, mais sans succès; le sang coulait parfois huit jours de suite, s'arrêtait vingt-quatre ou quarante-huit heures et reprenait à couler le plus innocemment du monde; à la longue, un tel accident peut ruiner la plus riche constitution.

Je te donne ces détails, cher frère, afin que tu consultes quelques médecins d'Europe; les nôtres n'entendent rien à ces indispositions. Je sais l'avantage des souffrances, je comprends qu'il faut expier et je veux le faire. Les joies qu'on imagine n'arrivent jamais ou du moins elles sont si éphémères! Qui pourrait d'ailleurs m'attacher au monde, hors l'espoir d'y travailler encore pour la gloire de Dieu?

Malgré cette indisposition, je partis pour ma tournée ordinaire dans les montagnes et sur les rives du fleuve Bleu. Ma visite dura deux mois. Tu penses bien qu'en route je n'ai guère pu me soigner. Je dis bien à Dieu comme sainte Thérèse : *Aut pati, aut mori*, ma's, hélas! je ne le dis point d'aussi bon cœur que la chère Sainte. Si Dieu avait plus d'amis en ce monde, on pourrait se tenir en repos, mais ses ennemis étant si nombreux et si insolents, noblesse oblige de se jeter dans la mêlée et de crier à tue-tête : *Quis ut Deus?*

Justine me croit devenu un saint. Quelle erreur! Vous prétendez tous les deux prendre modèle sur moi, c'est le contraire; l'exemple me vient de vous. Justine, depuis longtemps, ne connaît plus que Jésus crucifié; l'amour la pousse toujours en avant. Il me semble l'entendre s'écrier : Ralliez-vous à ma cornette blanche! Or, voici que Jésus te dit : « Laisse ta barque, Jules, et suis-moi! » Et toi aussi tu quittes tout pour Dieu. J'en suis ravi. Le monde a grand besoin de beaux exemples; la fureur de jouir étiole tous les cœurs.

Tu n'auras plus maintenant le loisir de t'occuper de mes affaires; mais je m'en console, étant devenu très modéré dans mes désirs. Il me faut peu de chose pour mon propre usage, et quand je me mets en campagne, je puis dire que mon cheval porte toute ma fortune. Je ne tiens pas plus aux biens de ce monde qu'à une vieille paire de *isao-hai* (sandales de paille).

\*\*\*

Voici la dernière lettre de notre héros. Adressée à sa sœur, à son frère et à son cousin,

elle contient, coïncidence remarquable, comme le testament de l'apôtre. Il y parle de tout ce qu'il a aimé ; il y révèle à son insu le haut degré de perfection qu'avait atteint sa vertu. Nous donnons, sans aucune coupure, ces suprêmes paroles, datées de Tchao-Tong, le 24 avril 1887.

BEAU COUSIN, CHER FRÈRE, BIEN-AIMÉE SOEUR,

Je viens de recevoir successivement vos trois dernières lettres. D'abord celle de Jules qui me raconte longuement le merveilleux pèlerinage des novices d'Osma à Salamanque, Avila, Alba-de-Tormès. Le P. d'Alzon a donc passé son indomptable énergie à ses fils et l'ardeur de sa foi à toute sa race ! Vous verrez cette nouvelle branche du grand arbre monastique couvrir les siècles de son ombre ; l'Église y trouvera ses défenseurs, et puisse la Franc-Maçonnerie tomber sous ses coups !

La lettre du cher curé de Persac est arrivée la seconde. Mon bon cousin me donne d'intéressants détails sur toute notre famille. Son épître vaut une promenade dans le beau pays de mon enfance. A Persac, je retrouve la douce et vieille tante Claire, de Saint-Savin, qui va s'éteignant pieusement près de l'autel comme une lampe du sanctuaire (1) ; à côté d'elle, Hélène et Aiméc, mes chères cousines. J'y rencontre encore un vaillant châtelain, toujours, malgré son grand âge, la terreur des bêtes fauves. Sa foi et ses mérites lui assurent en paradis une place à côté de saint Hubert. A la Puye, quelle joie de revoir le frère de mon père, un vieillard bientôt séculaire, debout, les reins ceints et le bâton du voyage à la main, envisageant sans peur la fin de son pèlerinage ! Fernand Quillet a connu les dures épreuves du soldat et du missionnaire. Je partage les angoisses de Joséphine, les inquiétudes d'Eléonore. Mon cousin Chauvin, de Chauvigny, et le docteur Gaudin ne

---

(1) Elle s'éteignit, en effet, dans la paix du Seigneur, le 26 février 1890.

pratiquent pas encore, mais j'ai ici un beau passage que je vais leur citer. Bien médité, il pourrait convertir un Gentil :

« Mais qu'ont-ils vu, ces rares génies ? Qu'ont-ils vu plus que les autres ? Ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré !... Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice ou un Dieu contraire. Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier être soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère parce qu'on est environné de trompeurs ? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle ? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable, divine, et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel ? »

Voici une pensée de Pascal : « La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes, mais elle en excepte un seul à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser ; mais elle l'oblige à un secret inviolable qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on s'imaginer rien de plus doux ? Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire, à l'égard d'un homme, ce qu'il serait juste en quelque sorte qu'il fit à l'égard de tous les hommes ! Car est-il juste que nous les trompions ? »

Je n'oublie, mes chers cousins, pardonnez-moi ! Nos chrétiens de Chine, eux, n'ont pas peur de la

confession. Pendant notre retraite de Long-Ki, l'un d'eux mourut à Tchao-Tong. N'ayant point le temps d'appeler un missionnaire, il demandait s'il ne pouvait point dire ses péchés au catéchiste. Bayard mourant se confessait devant la croix de son épée. Plus d'un preux chevalier se confessa à son écuyer. La foi de mon chrétien était de cette trempe-là.

Il n'est pas nécessaire non plus de se gêner pour avertir quelqu'un qu'il va mourir. Ici, les gens aisés ont l'habitude de préparer leur cercueil longtemps avant leur mort. C'est une grande consolation pour le moribond de voir le meuble qu'on lui destine. De son grabat il en considère les dimensions, s'informe du prix. Plus il est cher et lourd, plus le malade est satisfait. Les parents et amis lui en font compliment, les tailleurs sont aussi dans l'appartement du mourant pour lui confectionner ses habits blancs : si c'est de la soie qu'on emploie, chacun de s'extasier comme pour le cercueil. « Oh ! comme il est riche ! Qu'il est beau ! Vous y serez très bien ! » Ce serait capable de faire mourir le malade de joie.

De temps en temps, les parents, les amis, s'approchent du moribond. On l'appelle à haute voix, on lui crie aux oreilles, on lui tâte le pouls, on constate tout haut qu'il baisse, que le souffle est pénible, qu'il ne peut s'en relever. On cherche à inventer des symptômes de mort ; tout cela semble autant de preuves d'intérêt. Le malheureux fait-il mine de sommeiller, tous alors de s'écrier qu'il se meurt, et l'on entonne à tue-tête des prières, on l'inonde d'eau bénite, et les plus instruits lui suggèrent de saintes pensées. Les païens vont plus loin encore : de temps en temps ils soulèvent la tête du moribond pour l'aider à rendre son dernier soupir ; ce soin est même d'ordinaire réservé aux enfants de la famille.

L'an dernier, j'eus l'imprudence de payer les cadeaux des Carmélites et certaines oriflammes avec des excursions. On ne m'y reprendra plus. Je fis une tournée lamentable et je crus tous les éléments conjurés contre moi. Des pluies à verse, de la neige

jusqu'aux genoux, partout des torrents débordés qu'il faut passer sur des radeaux fragiles, des forêts si humides et si boueuses qu'on en sort mouillé jusqu'aux oreilles et trempé jusqu'aux os. Je ne vous conduirai point, chers amis, dans cette pénible campagne, j'en revins rassé. Je passai les fêtes de Noël à Tchao-Tong.

Sur ces entrefaites, Mgr de Ténédos arriva chez moi. Nous descendîmes ensemble à Long-Ki, l'ancienne résidence épiscopale, et nous nous y trouvâmes dix réunis pour la retraite. J'oubliai vite, en si douce compagnie, les misères passés. Mgr Fenouil se rendit de là à Soui-Fou sacrer M. Chatagnon, le nouveau vicaire apostolique.

Je retournai en toute hâte à Tchao-Tong où sévissait une sorte de peste survenue pendant mon absence. Je me vis aussitôt entouré de morts et de mourants. Dans mon jardin j'avais établi une nombreuse famille, tous les hommes sont morts et il ne me reste plus que les orphelins à soigner. Trois pauvres veuves sont venues chercher asile dans mes écoles, elles m'amènent leurs enfants. Me voici dans l'obligation d'enterrer les morts, de fournir des remèdes aux malades et de nourrir les vivants.

Journellement, les païens m'apportent des enfants qu'ils ne peuvent nourrir et qu'ils ont dessein d'abandonner. Je ne puis les accepter tous et n'ai pourtant pas le cœur de les refuser. Il me semble ouïr saint Vincent de Paul crier comme autrefois aux dames de Paris : « Or sus, laissons-nous mourir ces petites créatures ? » Des filles que j'ai recueillies, quelques-unes apprennent leurs prières, d'autres commencent à marcher ou sont encore en nourrice ; d'autres enfin, plus heureuses, se sont envolées au ciel.

Une demi-douzaine de vieux ou vieilles formaient le noyau de l'hospice que je voulais fonder ; ils ont tous été emportés par l'âge ou la maladie. Leur conversion sincère, leur sainte mort m'encouragent à ne pas abandonner cette œuvre. Je viens même aujourd'hui de recevoir trois pauvres femmes qui

seraient sans doute mortes de faim. Je ne suis pas riche, mais économe et même « intrigant », comme disait mon père.

Depuis longtemps je suis poursuivi de la pensée de faire quelque chose pour tant de pauvres vieillards. Oh ! qu'une œuvre pareille ferait de bien, et de quelle édification ne serait-elle pas parmi les infidèles ! Dans ce dessein j'ai acheté, il y a deux ans, un vaste enclos aux portes de la ville. Ce terrain, connu sous le nom de Ly-tsé-nen (verger des poires), est un débris de la fortune d'une famille ruinée. J'eus le tout pour un prix médiocre, mais j'aurai beaucoup de réparations à faire. Je viens de me mettre à l'œuvre, j'ai relevé les ruines, et déjà les voisins admirent la solidité et la simplicité de mes créations. Tous ces travaux épuisent ma bourse, mais tant qu'on n'est pas à bout et qu'on se connaît quelque peu aux affaires, on ne laisse pas les œuvres de Dieu à l'abandon.

Je passe mes journées au chant'ér. Cinq ou six de mes travailleurs sont encore catéchumènes ; mais le soir, après les travaux, je les prépare au baptême. Ce sont des jeunes gens de bon caractère et laborieux, comme je les aime ! Dans les masures en ruines, car les Chinois ne sont pas difficiles à loger, j'ai trouvé quatre familles de fermiers encore païennes. De temps en temps je vais m'assoir à leur foyer, je leur parle de religion et j'espère les convertir.

Les progrès de la foi sont lents à Tchao-Tong, dans le Yun-Nan, et sans doute dans la Chine entière, car ce pauvre peuple est si matériel ! Ces jours-ci, une pauvre femme en haillons, portant un enfant sur ses bras, l'offrait aux enchères dans la rue. Je lui fis dire que, si elle consentait à l'allaiter, je le prendrais au bout de l'an et lui donnerais, en attendant, cinquante sapèques par mois. La pauvre mère fut enchantée de la proposition ; elle me donna un billet par lequel elle déclarait céder l'enfant à la Sainte-Enfance, et je lui avançai le prix d'un mois. Revenue chez elle, la femme raconta sa bonne fortune, et les païens furent si touchés de cette humanité qu'ils parlent d'embrasser une reli-

gion qui prêche et qui fait de si belles œuvres.

Il arrive, paraît-il, des caisses pour la mission. Il y en a une pour moi ; c'est sans doute celle que m'annonce Justine et qui doit contenir des ornements et autres merveilles de Niort. Il y a juste un an que tout cela est en route. Vous voyez que, quand il est question de faire venir des remèdes d'Europe, on a le temps de mourir avant leur arrivée. Aussi, dorénavant, veux-je me remettre aux mains de la Providence et ne rien demander. Du reste, je suis mieux, bien que j'éprouve encore une douleur au flanc droit.

Je vous écris cette lettre au milieu de mille embarras et dérangements de toutes sortes. Je viens de recevoir successivement trois confrères dirigés sur la capitale, des vierges envoyées pour faire l'école dans les districts du centre. Monseigneur arrive après les autres. Tous me laissent des consolations, des félicitations même, mais d'argent point. Les travaux de mon verger me causent du souci, et, mes hôtes partis, ma solitude me fait encore mieux sentir le fardeau de mes entreprises. La paix, la tranquillité ne se trouvent non plus en Chine qu'en France. Toujours le travail, la souffrance, partout la croix. Ce n'est qu'au ciel que nous nous reposerons et que nous goûterons le plaisir de nous revoir.

Je cherche plus que jamais à modérer mes désirs, et je vise à la simplicité ; aussi ne vous demanderai-je rien pour cette fois.

Je termine le lundi de la Pentecôte cette lettre commencée le 24 avril. Vous voyez que j'y ai mis longtemps, mais que de distractions et de soucis ! Il est question d'élever une aile à ma maison du Verger des Poires. J'y cours, excusez-moi.

Adieu donc, cher cousin, cher frère et chère sœur ! Offrez mes respects aux Carmélites et aux Pères de l'Assomption, des amitiés à tous nos bons parents.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre tout dévoué cousin et frère,

C. GODEFROY CHICARD,  
*miss. apost.*

Tandis que cette dernière lettre parlait pour la France, l'apôtre continuait de veiller au chevet des malades et des pestiférés. L'heure de la récompense était proche, et le Maître, visitant son serviteur, allait le trouver debout, les reins ceints pour la marche et prêt à entreprendre le grand voyage.

Le 17 juillet de cette année 1887 était un dimanche, le septième après la Pentecôte. L'Eglise, en ses offices, chantait, ce jour-là, le verset qu'elle applique à la résurrection de son divin Chef : *Hæc dies quam Dominus*. Dans ses oraisons, elle glorifiait la Providence, *qui ne se trompe jamais dans ses conduites*, et saint Paul, à son tour, consolait les fidèles dans son épître : *Aujourd'hui, disait-il, vous êtes affranchis du péché et devenus les serviteurs de Dieu. Votre sanctification assure votre récompense, et le couronnement de vos travaux est la vie éternelle* (1).

Était-ce pure coïncidence? A Niort et ailleurs on ne le crut point ; il parut même manifeste à plus d'un regard attentif que l'application de chacune de ces paroles, loin d'être fortuite, convenait à merveille à notre chevalier apôtre.

\*\*\*

Fidèle à notre méthode, nous donnerons, sur des documents authentiques, le récit de la mort de celui dont nous avons admiré la vie.

Le 11 octobre, M. Delpech, supérieur des Missions Etrangères, adressait ce mot laconique au R. P. Marie-Jules :

Le courrier de Chine, arrivé ce matin, nous apporte une bien douloureuse nouvelle. Cette nouvelle vous touche autant et même plus que nous.

---

(1) Rom. vi, 22.

Dites donc de tout cœur le *fiat* de la résignation à la très sainte volonté de Dieu. Vous avez perdu votre bien-aimé frère, et nous le vaillant missionnaire et le bon confrère qui a toujours été la consolation et la joie de ses chrétiens et l'honneur de notre chère Société.

Aucun détail ne nous est encore parvenu ; mais à mesure que notre procureur de Chang-Haï nous en transmettra, je m'empresserai de vous les communiquer. Permettez-moi de me reposer sur vous du soin d'annoncer ce grand deuil à votre chère Carmélite, à votre famille bénie et à l'autorité diocésaine de Poitiers.

Ces détails, on le comprend, ne suffisaient point à la pieuse impatience du frère et de la sœur. L'un et l'autre étaient justement avides, comme les nombreux amis du missionnaire, de savoir comment était tombé ce géant et quelles grâces avaient entouré son trépas. Ils furent pleinement satisfaits par la lettre suivante, qui leur fut adressée de Ta-ouan-tsé par le P. Trovel :

Oh ! que les desseins de Dieu sont admirables, écrivait-il au P. Marie-Jules et à sa sœur, et qu'il y a lieu de bénir son saint nom et de baiser sa main paternelle, lors même que l'épreuve en découle ! Je suis encore un jeune missionnaire, puisqu'il n'y a pas deux ans que j'ai quitté la France. A peine arrivé ici, je fus pris d'une dysenterie fatigante. Le P. Fage me conseilla de changer quelque temps de climat. J'hésitais pour San-Chan où j'aurais trouvé le P. Masson et une famille indigène du voisinage. Je ne songeais pas à votre frère car je le savais très occupé par la visite de ses chrétientés et par ses constructions.

J'allais partir pour San-Chan quand la maladie dérangerait mes projets. Le 27 juin, je ne pus pas même dire la Messe ; mais le surlendemain, fête de saint Pierre et de saint Paul, j'étais mieux, et

pendant que je célébrais le Saint Sacrifice, la pensée d'aller plutôt à Tchao-Tong qu'à San-Chan m'absorbait.

Le P. Fage parut surpris de ma décision nouvelle, mais il me laissa partir. Je me sentais poussé par une force mystérieuse. Le lendemain soir, j'arrivais à Tchao-Tong.

Je trouvais votre frère occupé à déclouer une caisse venue du Carmel de Niort. Il s'interrompt de sa besogne, me sauta au cou et me reçut comme un benjamin :

— Vous n'avez pas de sœur Carmélite ? me dit-il. Ah ! tant pis ! Car il n'y a rien de meilleur au monde qu'une Carmélite !

Quand la caisse fut vide (et il fallut longtemps), il parcourut un paquet de lettres. Il lut d'abord la prose, puis les vers, car il y avait de l'un et de l'autre en abondance. Souvent il interrompait sa lecture pour essuyer ses larmes. Il me montrait avec attendrissement les médailles, les chapelets, les crucifix, des oriflammes variées, mais surtout trois ornements brodés, l'un blanc, l'autre rouge et un troisième violet.

Les premiers jours de juillet se passèrent à causer de la France. Le cher Père se mit à me soigner comme eût pu faire la mère la plus tendre. Il me condamna à boire chaque jour une bouteille de vin de Bordeaux auquel il ne goûtait même pas.

Le jour de la fête de la Visitation de la Sainte Vierge, il se servit de l'ornement blanc ; le lendemain, fête du Précieux Sang, il étrenna le rouge ; le 6, il me conduisit voir ses constructions. La chaleur était accablante, aussi rentrâmes-nous tout en sueur au logis. Pour se rafraîchir, le Père quitta son petit manteau, et, vers 9 heures, on vint le chercher pour un malade. Il s'y rendit, mais malheureusement sans se prémunir contre le froid de la nuit. J'étais couché quand il rentra.

Le lendemain, il se plaignit d'un violent mal de tête et ne mangea presque rien. Le vendredi 8, il ne put se lever, et le samedi le mal augmenta :

— Je ne pourrai pas, sans doute, célébrer la sainte

Messe demain, me dit-il, mais je vous prie de m'apporter le saint Viatique.

Et il se confessa avec de grands sentiments de piété.

Le dimanche matin, je préparai sa chambre qui se trouvait au-dessus de la chapelle, si bien qu'il pouvait de là suivre la Messe. Au moment de la Communion, je l'entendis descendre. Se sentant mieux, il avait voulu se lever pour aller au-devant de son Dieu :

— Je ne suis pas assez malade, me dit-il ensuite, pour faire monter le bon Dieu chez moi ; j'ai préféré me déranger moi-même.

Je dépêchai un domestique à Ta-ouan-tsé pour chercher des remèdes. Le jeune homme fit dix-huit lieues le premier jour, quinze le second, et le troisième il arriva à Tchao-Tong comme je disais la Messe ; il apportait de la quinine, du sel de magnésie, mais je trouvai le malade si accablé que je n'eus le courage de lui administrer aucune potion.

Le pauvre Père se plaignit d'avoir tout le corps comme un feu :

— Je vais mourir, me dit-il. Cette fois, je le sens, le Maître m'appelle !

Pendant de longues heures il me parlait du Carmel et me faisait lire la vie de sainte Thérèse trouvée au fond de la caisse.

Le jeudi 14 juillet, je le trouvai si mal, que je lui proposai de recevoir l'Extrême-Onction :

— Je voulais vous le demander, me dit-il ; oh oui ! mais je vais encore me confesser.

Ce qu'il fit pour la troisième fois depuis que j'étais en sa compagnie.

La nuit du jeudi au vendredi, je ne le quittai qu'au matin pour dire ma Messe, mais je plaçai un chrétien près de lui. Comme je finissais le dernier Évangile, le garde-malade m'appela à grands cris. Je redoutai un malheur ; le pauvre Père s'était évanoui. A la hâte, j'otai ma chasuble, et prenant la sainte Hostie je remontai dans la chambre. Comme j'entrais, le malade ne donnait aucun signe de vie ; je le crus mort. Un instant après, il revint

à lui, et, craignant de le voir mourir, je lui donnai le saint Viatique.

Sa connaissance reparut tout entière, mais ce mieux ne fut pas de longue durée. Il en profita pour me remercier du bonheur que je venais de lui procurer. Une heure après, le délire commençait. Dès lors, il ne donnait signe d'intelligence que lorsque je lui faisais répéter les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, quand j'invoquais ses patrons, saint Pierre, saint Célestin et Godcfroy. De lui-même il ajoutait souvent : « Saint Michel, vénérable Jeanne d'Arc, priez pour moi ! »

Jusqu'à la fin il ne cessa de répéter ces invocations, et quand il n'avait plus la force de les redire, il s'unissait de cœur à ce que je lui suggérais.

Le vendredi, voyant que tout était désespéré, j'envoyai chercher le P. Masson ; mais quelque diligence qu'il fît, le cher confrère n'arriva qu'après la sépulture.

Lui ayant administré les derniers sacrements, je lui demandai s'il avait l'intention d'envoyer quelque chose à sa famille ou à quelqu'un de ses amis :

— Mais je n'ai rien, reprit-il, et le peu que vous voyez restera à la mission ! (1)

Le samedi, je lui fis observer qu'on célébrait la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel :

— Merci, dit-il ; oh ! le Carmel !... La Sainte Vierge !...

Ce furent ses dernières paroles. Le dimanche, je dis la sainte Messe vers 8 heures, et comme je finissais l'*Asperges*, le garde-malade m'appela. J'accourus en toute hâte et trouvai votre cher frère évanoui. Au bout de quelques minutes, il revint à lui et je pus achever les saints Mystères. Aussitôt après je remontai, suivi de plusieurs chrétiens qui pleu-

---

(1) Contrairement à ce désir de l'apôtre mourant, une peau de panthère, qui lui servait de couverture, fut envoyée de Tchao-Tong à son frère. La Sœur Carmélite reçut aussi le crucifix du missionnaire, qu'elle conserve pieusement.

raient amèrement. Voyant la faiblesse augmenter, je fis réciter aux fidèles les prières des agonisants ; je donnai au malade une dernière absolution et l'indulgence apostolique ; je répétai ensuite lentement les prières du rituel, m'interrompant pour lui suggérer les invocations de Jésus, Marie et Joseph.

Vers 10 heures, il ne pouvait plus parler, mais je voyais à l'expression de ses yeux qu'il me comprenait encore. A midi nous recommençâmes les prières des mourants, et un peu après une heure, votre bien-aimé frère partait, docile au dernier appel de Dieu, et montait au ciel recevoir sa récompense. Oh ! que sa patience m'édifia pendant toute sa maladie ! Puissé-je mourir comme est mort ce grand serviteur de Dieu !

Quand j'eus fermé les yeux au vénérable défunt, je fis venir un chrétien qui le rasa. Je bénis une aube et l'ornement violet brodé à Niort ; j'en revêtis le corps, que je descendis à la chapelle. Aussitôt, l'office des morts commença et se poursuivit sans interruption jusqu'au mercredi. Le jour, les femmes se succédaient huit par huit ; la nuit, les hommes, quatre par quatre. C'était un spectacle touchant. Que de larmes furent répandues autour de ce Père, qu'on vénérât comme un saint !

Je louai le catafalque dont on se sert pour enterrer les mandarins et ne négligeai rien pour rendre au cher défunt les honneurs qu'il méritait.

Le mercredi, vers 8 heures, après que j'eus célébré la sainte Messe, le convoi partit de la maison, précédé d'une grande croix de bois, couverte de toile blanche. Huit chrétiens suivaient, portant sur des brancards des statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph. Après eux, votre serviteur, revêtu de l'aube et de l'étole, en chaise à quatre porteurs et suivi immédiatement du cercueil, que seize hommes chargeaient tour à tour.

Nos chrétiens, au nombre de deux cents, marchaient à la suite, hommes et femmes, portant sur la tête un mouchoir blanc en signe de deuil et chantant à deux chœurs l'office des morts. Pour sortir de la ville on prit le chemin le plus long, afin de cou-

vaincre les païens de notre culte pour les défunts, car ils nous accusent de ne pas le honorer.

Toute la ville de Tchao-Tong, où votre frère était si apprécié, vint voir défiler le cortège. Les rues étaient littéralement encombrées. J'ai assisté à Paris à de plus beaux enterrements ; je n'en ai pas vu de plus édifiant ni d'aussi recueilli.

Le cher P. Chicard, conformément au désir exprimé deux jours avant sa mort, fut enterré parmi ses chrétiens, à six kilomètres de la ville. Que son âme repose dans la paix du Seigneur !

A. TROVEL,  
*miss. apist.*

Complétons cette lecture touchante, qui rappelle en sa simplicité les actes des martyrs, par quelques traits que nous empruntons à une sorte de compte rendu officiel, adressé de Yun-nansen, le 30 septembre 1887, par le P. Bourgeois, provicaire du Yun-Nan, à M. le Supérieur des Missions étrangères, et à une autre lettre du même à la Sœur Carmélite. Nous y trouverons comme un résumé authentique et complet des œuvres et des vertus de notre héros.

Le P. Chicard, arrivé au Yun-Nan dans les premiers jours de 1860, dut prendre son poste d'assaut, car la persécution sévissait alors dans son intensité. Une bourrasque le chassa de son premier district ; mais si le bon Dieu nous donna la paix du côté des mandarins, il permit que d'autres troubles vissent nous assaillir du côté des barbares. Une peuplade très nombreuse faisait, une ou deux fois chaque année, irruption dans le Bas-Yun-Nan. Le P. Chicard, d'une nature chevaleresque et ardente, se sentit comme en son élément au milieu de ces incessants périls. Il opéra des prodiges de valeur pour repousser les barbares et sauver les chrétiens. Il éleva des forteresses, où se retiraient païens et chrétiens aux heures de danger, se procura des armes et devint la terreur de ces bandits.

Pendant douze ans, le P. Chicard sauva des milliers de Chinois. Plusieurs fois, il fut chargé de négocier avec les Lolos pour le rachat des prisonniers, car personne n'osait s'aventurer dans le camp de ces barbares.

Vers 874, il quitta le Bas-Yun-Nan pour Ko-Kouy. Durant ces treize années de travaux apostoliques, on peut voir qu'il conquiert en tout le premier rang. Son zèle pour le salut des âmes était si ardent, que dans chacun de ses nombreux voyages il ne s'arrêtait nulle part qu'il n'y annonçât l'Évangile. Dieu, d'ailleurs, avait si merveilleusement béni ses études de la langue chinoise qu'il dépassait tous ses confrères. Les lettrés eux-mêmes s'étonnaient de voir un étranger si bien posséder leur idiome très difficile et le parler avec élégance, comme sa langue maternelle.

Sa mortification était proverbiale. Ses pauvres habits, sa nourriture grossière et ses continuels travaux eussent étonné un Trappiste. Un jour, on lui fit cadeau d'un manteau de soie, garni de fourrures et de grande valeur. Quelques semaines après, je vis le manteau dans la montagne, chez un confrère auquel il l'avait donné. Une autre fois, m'écrivait le P. Seguin, j'allais à Long-Ki et passais à Tchao-Tong. Le P. Chicard était absent. Je m'établiss sans façon dans sa chambre. Pauvre chambre, ou plutôt cellule de Trappiste ou de Chartreux ! Je vais vous en faire la description. Au mur pendait un vieil habit de toile grossière ; deux ou trois chaises, un petit escabeau, un bahut aux portes mal jointes, formaient tout le mobilier. J'oublie un cadre de bois blanc, garni de planches et couvert d'une natte : c'était son lit. Il y avait encore quelques portraits de famille, un crucifix et un petit sablier de deux sous qui mettait une demi-heure à se vider. Oh ! le P. Chicard, comme je l'admire ce jour-là, et souhaitai de lui ressembler !

Je fus témoin moi-même, en 1878, de la popularité dont il jouissait parmi les indigènes ; à mon passage à Ko-Kouy, la cour de la maison était pleine de ces braves gens ; ils entouraient le P. Chicard, qu'ils appelaient tous leur grand-père. Telle était leur con-

liance en lui, que toutes leurs affaires temporelles, grandes ou petites, étaient soumises à son arbitrage et réglées par sa sagesse.

Le bon Père me raconta les industries dont il s'était servi pour convertir les Miao-tsé. Ce sont, vous le savez, des peuples très défiants et ennemis déclarés des Chinois, avec lesquels ils n'ont que les rapports nécessaires sur le marché. A leurs yeux, le P. Chicard, vivant au milieu des Chinois, devait être l'ami de ces derniers. En vain multipliait-il les politesses et les avances, les Miao-tsé restaient sur la défensive. Il chercha dès lors un autre moyen et résolut de les atteindre par les intérêts.

En conséquence, il commanda à son chargé d'affaires de n'acheter sur les marchés qu'aux hommes de cette race ; de les défendre contre les Chinois toutes les fois que le bon droit serait de leur côté. Grâce à Dieu, ce moyen réussit à merveille, et bientôt les conversions se firent nombreuses.

Quand j'arrivai à Ko-Kouy, les choses en étaient là :

— Je vais donner une grande fête à mes Miao-tsé, me dit-il, et vous arrivez à propos !

En effet, au jour dit, nous les vîmes descendre des montagnes, en grande cérémonie. Ils étaient environ soixante. Quatre des plus hauts huppés, habillés de longues toges, ouvraient la marche, portant, pour nous l'offrir, un superbe chevreuil tué dans leurs forêts. Godefroy les reçut comme eût fait un gentilhomme du Poitou. Il avait préparé un repas abondant. Avant de commencer, il fit la prière, et, de leur côté, les Miao-tsé nous donnèrent un spécimen de leur musique aux airs inconnus à nos oreilles européennes.

Après le repas, qui dura longtemps, ils se mirent à danser, mais quelle danse ! Vous n'imaginez rien de plus modeste, j'allais dire de plus religieux. Nous étions vivement impressionnés de voir le sérieux qu'ils mettaient dans une action qu'on regarde à bon droit chez nous comme la plus frivole.

Quand la danse fut finie, le P. Chicard annonça une grande surprise. C'était une sorte de loterie, con-

sistant en une foule d'objets venus d'Europe, de petite valeur en eux-mêmes, mais rares, et, par suite, précieux pour ces pauvres gens. Il fit en sorte que chacun eût au moins un lot. Aussi la fête, qui ne se termina qu'à la nuit, ravit tellement les indigènes, que, si le Père l'eût permis, ils eussent tous adoré sur l'heure.

Lorsqu'il n'était pas occupé à la visite des chrétiens ou des malades, votre frère restait dans son castel, comme il disait. Il y menait une vie de Carmélite. Il se levait de grand matin, faisait ses prières et oraisons, se préparait à la sainte Messe, qu'il célébrait avec une extraordinaire dévotion. Il ne faisait jamais que deux repas : le premier à 9 heures, après quoi il visitait son manoir et ses gens, veillait à ses constructions et inspectait ses écoles. Vers midi, après avoir récité ses petites heures, il montait sur son coursier, allait à Ko-Kouy rendre visite à ses chrétiens et s'informait de leurs faits et gestes.

Vers 5 heures avait lieu le second repas. Jusqu'à 9 heures il lisait son bréviaire, préparait ses sermons, faisait sa lecture spirituelle avec la régularité d'un religieux. De 9 à 10 heures, quand il avait congédié son monde, réglé les difficultés entre païens et chrétiens, il se retrouvait seul et faisait une heure de méditation.

J'ai été témoin de cette heure sainte, et j'avoue que j'en fus aussi surpris qu'édifié. Votre cher frère se promenait de long en large, derrière sa chambre, frappant du pied, s'arrêtant, poussant des exclamations à terrifier tous ses ennemis. Un soir, il avait médité plus fort que de coutume :

— Mais quel tapage faites-vous donc, mon bon Père ? lui dis-je. On dirait que vous avez tous les diables à vos trousses ?

— Ne m'en parlez pas, me répondit-il. C'est vrai que je suis en colère contre le Malin. Ce vieux serpent trouve toujours, dans la journée, le moyen de me mordre ; mais, le soir venu, je suis fort de lui rendre, en présence de mon bon Maître et de sa Mère immaculée, les coups qu'il m'a donnés dans la journée. Par la grâce de Dieu, je lui fais à son

tour mordre la poussière et le défié pour le lendemain !

Telle était sa manière de prier.

Sa méthode de prêcher se ressentait de son genre d'oraison. A part de rares exceptions, où la douceur pouvait suffire, il bataillait d'ordinaire rudement, *non verberibus, sed verbis*.

En 1885, quand Monseigneur pria le P. Chicard de venir à la capitale lui rendre compte de ce qu'il avait accompli dans son vaste district, nous fûmes tous frappés de son air de sainteté. C'était bien encore le chevalier sans peur ni reproches, mais sa conversation était si élevée, si édifiante, que chacun put voir à quel degré de perfection il était parvenu.

« J'ai de la peine à me séparer de vous, écrivait-il, le 24 avril 1885, au P. Masson, qui nous transmet l'autographe de cette lettre, mais c'était nécessaire. Sur un signe de notre évêque, je serais prêt à retourner à San-Chan. Peu importe le pays, le climat ; il nous faut gagner du terrain sur le diable, étendre le royaume de Jésus-Christ et sauver notre âme. Le reste n'est rien. Mourons, s'il le faut, sur la brèche, mais que Dieu ait le dernier mot ! »

Depuis 1882, époque où je fus chargé des registres de la mission, voici dans quelle mesure progressa son district. Je dis son district, je devrais dire ses chrétientés, car, en vérité, il en eut trois, dont une, San-Chan ou Tchen-Hiong, a été formée uniquement par lui, au spirituel comme au temporel.

Le district du P. Chicard portait :

en 1881,	1 243	fidèles et	556	baptêmes d'enfants.
en 1882,	1 303	—	539	—
en 1883,	1 444	—	432	—
en 1884,	1 512	—	496	—

Vinrent ensuite les troubles occasionnés par la guerre du Tonkin, pendant laquelle il nous fut impossible de relever le chiffre des conversions.

Votre excellent frère possédait, à un degré très rare, trois vertus : l'esprit de foi, une charité sans mesure et une mortification habituelle, fondée sur une grande humilité. On eût dit qu'il était gratifié

de la vision habituelle de Dieu, quand il disait la sainte Messe, tant sa piété était profonde et son attitude recueillie. Et avec quelle humilité il se confessait ! Je ne me rappelle pas avoir vu à mes pieds pénitent plus humble et plus contrit.

La mort ne l'a point surpris, car il était toujours prêt à rendre ses comptes au Père de famille ; mais tous ses confrères, qui l'aimaient et le vénéraient, ont été consternés en apprenant sa fin si rapide.

Le Yun-Nan a fait, en la personne de votre saint frère, une perte immense. Il était une des colonnes de la mission, par son dévouement, par sa science de la langue chinoise, par sa longue expérience des voies de Dieu, qui le rendaient propre à soutenir les chrétiens et à convertir les infidèles.

XAVIER BOURGEOIS, *provinciaire.*

Aujourd'hui, au flanc de la montagne qui a reçu sa dépouille mortelle, un monument s'élève. C'est le tribut d'hommage que lui ont offert ses chrétiens. Son regretté frère d'armes, le P. Bourgeois, vint bénir le mausolée, au mois de novembre 1889, peu de jours avant d'aller lui-même recevoir sa récompense.

Une lettre du P. Masson, adressée à la Sœur Carmélite et arrivée le 20 août 1890, donne en ces termes la description du mausolée :

La tombe que j'ai fait construire à votre saint frère est dans le cimetière des chrétiens de Tchao-Tong, au versant d'une haute colline. Votre cher Godefroy en occupe le sommet, d'où il semble encore présider au développement de ses chrétientés et inviter la ville païenne à se convertir.

Le tombeau mesure une vingtaine de pas à la ronde et environ trois mètres de haut. Il est tout en pierre de taille. Sur les quatre faces du monument, j'ai fait graver ses nom et prénoms, ainsi que plusieurs inscriptions à la louange de ce grand apôtre.

# TABLE DES MATIÈRES

---

AUTORISATION .....	III
INTRODUCTION .....	V
Portrait du héros.....	IX
CHAPITRE I : L'Enfant.....	1
CHAPITRE II : Le Chevalier.....	51
CHAPITRE III : Le Missionnaire .....	103
CHAPITRE IV : L'Apôtre .....	147
CHAPITRE V : Le Saint.....	213